



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

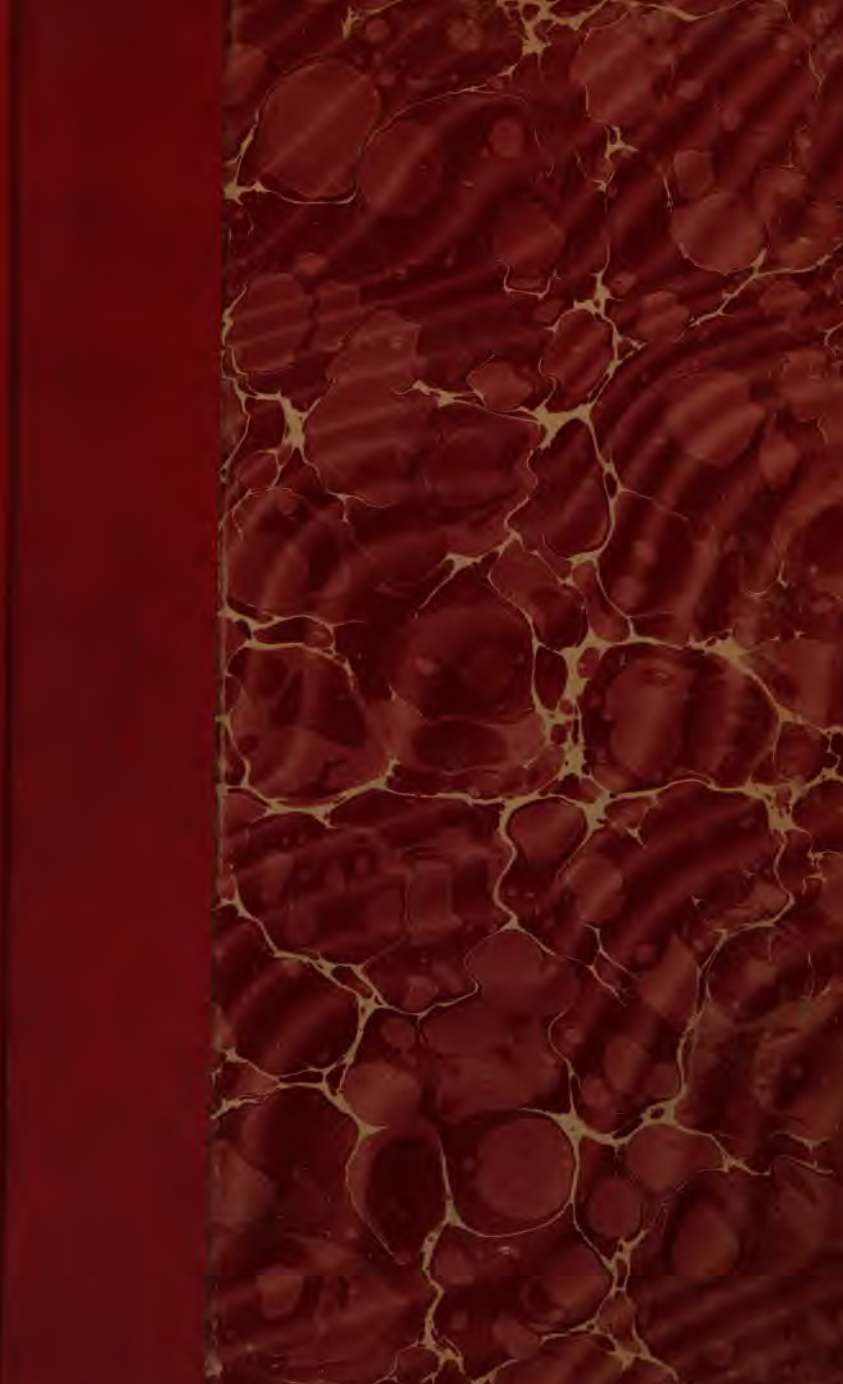
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







GIFT OF
JANE K. SATHER



EX LIBRIS





BIBLIOTHÈQUE
DE L'ARMÉE FRANÇAISE

PUBLIÉE PAR ORDRE
DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

SOUS LA DIRECTION
DU MINISTRE DE LA GUERRE
PAR LES SOINS DE M. CAMILLE ROUSSET

HISTORIOGRAPHE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

FRÉDÉRIC

4

ŒUVRES HISTORIQUES

(1740-1763)

SUIVIES

DU PRÉCIS DES GUERRES DE FRÉDÉRIC

PAR

NAPOLÉON

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

II 405
13872
4.2

DEPARTMENT OF THE ARMY
(1901-1902)

SATHER

D
O
x

RECEIVED
GENERAL INVESTIGATIVE
DIVISION

HISTOIRE

DE LA

GUERRE DE SEPT ANS

AVANT-PROPOS

J'avais écrit les deux guerres que nous avons faites en Silésie et en Bohême; c'était l'ouvrage d'un jeune homme et la suite de cette démangeaison d'écrire qui, en Europe, est devenue une espèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746, j'avais renoncé à l'histoire, parce que des intrigues politiques, si elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de considération que des tracasseries de société; et quelques détails sur l'administration intérieure d'un État. ne fournissent pas une matière suffisante à l'histoire. La guerre qui survint en 1756, me fit changer de sentiment; elle avait été préparée avec tant d'art et d'artifice, le nombre des ennemis qui nous la firent était si supérieur aux forces prussiennes, qu'une matière

2 HISTOIRE DE LA GUERRE DE SEPT ANS

aussi importante ne me parut pas indigne d'être transmise à la postérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne, je dressai des mémoires sur les événements qu'elle avait produits, dont j'avais le souvenir tout récent; et, comme ces faits se trouvent si fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan.

J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux : l'un, de prouver à la postérité et de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre; que l'honneur et le bien de l'État m'ont empêché de consentir à la paix à d'autres conditions qu'à celles où elle a été conclue; et mon second objet a été de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté et de précision qu'il m'a été possible, pour laisser un recueil authentique des situations avantageuses et contraires qui se trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre sera portée, toutes les fois que la maison de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le succès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connaissance des lieux qu'il possède, et de l'art avec lequel il sait tirer avantage du terrain, soit en empêchant l'ennemi d'occuper un poste qui pourrait le favoriser, soit en choisissant lui-même les plus convenables pour ses desseins : la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on apercevra le parti que les Au-

trichiens ont tiré de certaines positions, et celui que les Prussiens ont tiré d'autres. A Dieu ne plaise qu'on revoie une seconde guerre aussi compliquée et aussi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'est pas probable qu'un pareil enchaînement de causes ramène de longtemps les mêmes conjonctures que celles où nous nous sommes trouvés.

Lorsque la Prusse n'aura pas à combattre contre tant de puissances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Silésie, l'un en poussant la guerre en Saxe, l'autre en entrant tout de suite avec l'armée en Bohême. C'est dans une occasion semblable où le détail des camps de la Saxe et de la Bohême, que j'ai rapporté, pourra être d'usage, et abrégera le travail de ceux qui conduiront les armées ; car une des choses les plus difficiles à la guerre c'est, lorsqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de savoir s'y orienter d'abord. On est souvent contraint de prendre des positions au hasard, faute de connaître les bonnes, qui se trouvent quelquefois dans le voisinage ; on ne fait que tâtonner, et, si l'on se campe mal, on s'expose aux plus grands risques ; au lieu qu'en trouvant des campements reconnus bons par l'expérience, on va plus à jeu sûr, et l'on y procède plus méthodiquement.

J'observerai cependant que les camps sont bons ou mauvais relativement aux circonstances ; par exemple, celui de Torgau est admirable quand

vous avez soixante-dix mille hommes pour le remplir ; il est défectueux, si vous n'en avez que trente mille, et l'ennemi soixante mille, parce qu'il vous étend trop ; il vous affaiblit par conséquent, et l'ennemi, s'il veut, pourra percer d'un côté ou de l'autre, à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp est comme un vêtement : il ne doit être ni trop large ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choisir, il vaut mieux avoir du monde de reste qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il est d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent vicieux si l'ennemi, par ses mouvements, change de direction : par exemple, le camp de Landeshut, tout admirable qu'il est pour couvrir la Basse-Silésie, devient mauvais et d'aucune défense aussitôt que les Impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas semblables, le jugement doit dicter le parti qu'on doit prendre ; il doit empêcher surtout qu'une imitation ne devienne servile, car, cela étant, on peut compter qu'elle est mauvaise ; pourquoi ? parce que deux hommes ne se trouvent jamais dans une situation tout à fait semblable. Il y aura quelque chose de comparable dans leur cas ; examinez-le bien, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout sens, ne fait ni les mêmes physionomies, ni ne répète pas les mêmes événements. Ce serait donc mal raisonner que de dire : M. de Luxembourg s'est trouvé

dans le cas où je suis ; il s'en est tiré de cette manière : donc je ferai la même chose. Les faits passés sont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire : c'est un répertoire d'idées qui fournit de la matière que le jugement doit passer au creuset pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent servir qu'à augmenter le magasin d'idées militaires, et pour constater quelques positions principales qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme et que la nature ne sera pas bouleversée. Ces points principaux sont : le camp de Péterswalde, pour qui veut pénétrer par la Saxe en Bohême ; le camp de Schlettau et de Freyberg, pour qui ne peut occuper le fond de Plauen, ni Dippoldiswalda ; celui de Landeshut à Friedland, en Silésie, en y annexant un détachement dans le comté de Glatz, pour couvrir la frontière ; ceux de Schmockseiffen et de Lœwenberg, pour couvrir la frontière de la Lusace ; la position de la Hotzeplotz, pour couvrir la Haute-Silésie ; le camp que nous avons occupé près d'Olmütz l'année 1758 ; le camp de Wisoka, près de Nachod ; celui de Linay, en Bohême ; ceux de Bunzelwitz, Pülzen, Siegroth, Neisse, le Zeiskenberg ; les hauteurs de Bærdsdorf et de Dittmannsdorf, etc.

Il est très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du maréchal Daun, qui est sans contredit la bonne, et qu'à la première guerre, on les trouvera aussi attentifs à

se bien poster qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'observer qu'un général fera mal s'il se précipite d'attaquer l'ennemi dans des postes de montagnes ou dans des terrains coupés. La nécessité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité ; mais, lorsqu'on fait une guerre à puissances égales, on peut se procurer des avantages plus sûrs par la ruse et par l'adresse, sans s'exposer à d'aussi grands risques. Accumulez beaucoup de petits avantages : leur somme en fait de grands. D'ailleurs, l'attaque d'un poste bien défendu est un morceau de dure digestion : vous pouvez facilement être repoussé et battu ; vous ne l'emportez qu'en sacrifiant des quinze et des vingt mille hommes, ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les réserves, supposé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des soldats que vous avez perdus. Votre pays se dépeuple en renouvelant votre armée ; vos troupes dégénèrent, et si la guerre est longue, vous vous trouvez, à la fin, à la tête de paysans mal exercés, mal disciplinés, avec lesquels vous osez à peine paraître devant l'ennemi. A la bonne heure, qu'on s'écarte des règles dans une situation violente : la nécessité seule peut faire recourir aux remèdes désespérés, comme on donne de l'émetique au malade, lorsqu'il ne reste aucune autre ressource pour le guérir. Mais, passé ce cas, il faut, selon mon sentiment, y procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'à poids et

mesure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au hasard est le plus habile.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur le style que j'ai adopté. J'ai été si excédé du *Je* et du *Moi*, que je me suis décidé à parler en troisième personne de ce qui me regarde. Il m'aurait été insupportable, dans un aussi long ouvrage, de parler toujours de moi en mon propre nom. Du reste, je me suis fait une loi de m'attacher scrupuleusement à la vérité et d'être impartial, à cause que l'animosité et la haine d'un auteur n'instruit personne, et qu'il y a de la faiblesse et de la pusillanimité même à ne pas dire du bien de ses ennemis, et à ne leur pas rendre la justice qu'ils méritent. Si malgré moi je me suis éloigné de cette règle que je me suis prescrite, la postérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrais ajouter à ce que je viens de dire, serait superflu, et peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de personnes, pouvait se passer tout à fait d'avant-propos.

A Potsdam, le 3 de mars 1764.

FEDERIC.



CHAPITRE PREMIER

Des arrangements intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix.

La paix dont jouissait l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs États. Le roi commença par réformer les abus qui s'étaient introduits dans la police générale. Il travailla, par le moyen de nouveaux établissements, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline dans ses troupes, à perfectionner les forteresses, et à faire les amas de toutes les armes et fournitures nécessaires pour une armée, dont la guerre fait une si prodigieuse consommation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, et qui était devenue très-injuste, méritait des soins et une attention particulière. Le public s'était accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faisaient un trafic honteux de la bonne foi; il suffisait d'être riche pour gagner sa cause, et d'être pauvre pour la perdre. Ces abus, devenant de jour en jour plus intolérables, demandaient nécessairement une réforme, tant pour les personnes des

juges, des avocats et des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il fallait éclaircir, et dont surtout il fallait retrancher ces espèces de formalités qui, ne touchant point au fond de la cause, ne font que prolonger les procédures.

Le roi chargea son grand-chancelier de Cocceji de ce travail : c'était un homme d'un caractère intègre et droit, dont la vertu et la probité étaient dignes des beaux temps de la république romaine ; savant et éclairé, et qui, comme Tribonien, semblait être né pour la législation et pour le bonheur des hommes. Ce savant juriconsulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible et délicat, qu'après un an d'un travail laborieux, les cours souveraines de justice, purgées de tous les sujets qui en avaient fait la honte, furent remplies par des magistrats vertueux. Le nouveau code des lois, universel pour toutes les provinces de la domination prussienne, fut achevé ; et après qu'il eut été approuvé par les états, ces lois furent promulguées¹. On étendit ses vues jusque sur l'avenir ; et comme l'expérience des choses humaines apprend que les meilleures institutions se corrompent, ou deviennent inutiles, si l'on en détourne les yeux, et qu'on ne ramène pas ceux qui doivent les observer aux premiers principes qui en ont posé les fondements, on régla qu'il se ferait tous les trois ans une visitation générale des cours sou-

1. Le roi parait éviter le nom de *Codex Fridericianus*. Ce code fut promulgué en 1748.

veraines de justice, pour tenir la main à l'observation des nouvelles lois, et pour punir les officiers de justice qui auraient prévariqué. Cet ordre nouveau introduit dans la justice, raffermît le bonheur des citoyens, en rendant les possessions de chaque famille certaines et assurées; les lois régnèrent seules, et tout le monde put vivre en paix sous leur abri.

Quelques soins que le feu roi se fût donnés pour régler et arranger les finances de l'État, il n'avoit pas pu tout faire : il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage; et ce qui restait à perfectionner étoit immense, tant pour les terres à défricher, que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre, et l'industrie à encourager. Les premières années du règne du roi se passèrent dans la guerre, et il ne put tourner son attention sur l'intérieur qu'après avoir pacifié l'étranger.

Il y avoit, le long du cours de l'Oder, depuis Swinemünde jusqu'à Cüstrin, de vastes marais incultes, qui peut-être avoient été sauvages de toute antiquité : on forma un projet pour défricher cette contrée. On tira un canal de Cüstrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua ces entreprises de Schwedt jusqu'au delà de Stettin, où deux cents familles trouvèrent une vie aisée et abondante; cela forma une nouvelle petite province que l'industrie conquit sur l'ignorance et la

paresse. Les fabriques de laine, qui étaient assez considérables, manquaient cependant de fileurs ; on en fit venir des pays étrangers, et l'on en forma différents villages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'était un usage immémorial que les habitants du Voigtland vinsent y faire la récolte, après quoi ils s'en retournaient chez eux. Le roi leur donna des établissements dans le duché, et en fixa par là un grand nombre dans ses États. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays augmenta, pendant cette paix, de deux cent quatre-vingts villages qui y furent nouvellement établis.

Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le roi en bâtit une nouvelle, qui est un port en même temps sur la Swine dont elle tire son nom, en approfondissant le canal et en nettoyant ce bassin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payait autrefois aux Suédois en passant à Wolgast, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, et à y attirer des étrangers. On établissait, dans toutes les villes, de nouvelles manufactures : celles d'étoffes riches et de velours trouvèrent la place qui leur convenait le mieux à Berlin ; les velours légers et les étoffes unies s'établirent à Potsdam ; Splitgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinait à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante ; des faiseurs de cuir de Russie en fabriquèrent à Francfort-sur-l'Oder ; des bas et

des mouchoirs de soie furent travaillés à Berlin, à Magdebourg et à Potsdam ; la fabrique de Wegely se doubla. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les provinces ; les desservants des églises donnèrent l'exemple aux cultivateurs, pour leur apprendre à élever cet insecte précieux qui originairement vient des Indes, et dont le duvet fait la soie. Dans les lieux où il y avait du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchait de débiter, on établit des forneries, qui dans peu fournirent les canons de fer, les boulets et les bombes aux forteresses, et pour les besoins de l'armée. On trouva dans la principauté de Minden et dans le comté de la Mark de nouvelles salines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y introduisant, pour la gradation du sel, des bâtiments qui épargnent le bois ; en un mot, l'industrie fut encouragée dans la capitale et dans les provinces.

Le roi remit en vigueur le droit d'échelle que les Saxons avaient chicané à la ville de Magdebourg, et par le moyen de quelques douanes établies sur les frontières, le commerce des provinces prussiennes se mit presque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Königsberg et Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il résulta de ces diverses opérations de finances, sans compter les revenus de la Silésie et de la Frise, et

sans que le roi mit un denier de nouveaux impôts sur ses peuples, qu'en 1756 les revenus de la couronne se trouvèrent augmentés d'un million deux cent mille écus; et, d'après un dénombrement que l'on fit des habitants de toutes les provinces, il se trouva que leur nombre montait à cinq millions trois cent mille âmes. Comme cet axiome est certain, que le nombre des peuples fait la richesse des États, la Prusse pouvait alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avait été dans les dernières années de Frédéric-Guillaume, père du roi.

Les finances et la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du roi; le militaire, cet instrument de la gloire et de la conservation des États, ne fut pas négligé. Le roi y avait lui-même l'œil et y tint la main, pour que la discipline et la subordination fussent rigoureusement maintenues dans chaque province. Les troupes se rassemblaient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressait aux grandes évolutions et aux manœuvres de guerre. L'infanterie s'exerçait aux différents déploiements, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages et de retranchements, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, et enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçait aux différentes attaques serrées et à intervalles, aux reconnaissances, aux fourrages verts

et sans, aux différentes formations, et à prendre des points de vue sur des alignements prescrits. On poussa, dans quelques régiments dont les cantons étaient les plus peuplés, le nombre des surnuméraires par compagnie à trente-six hommes; et les moindres en avaient vingt-quatre; et quoiqu'on ne fit aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisait sur le total de l'armée une augmentation de dix mille combattants. Tous les bataillons, tous les régiments de cavalerie avaient à leur tête de vieux commandeurs, officiers éprouvés, pleins de valeur et de mérite. Les corps des capitaines étaient des hommes mûrs, solides et braves. Les subalternes étaient choisis; on en trouvait beaucoup remplis de capacité, et dignes d'être élevés à des grades supérieurs: en un mot, l'application et l'émulation qu'il y avait dans cette armée, étaient admirables. Il n'en était pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques-uns d'un grand mérite; le grand nombre avait, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On suivait l'ordre du tableau pour l'avancement, de sorte que l'ancienneté du service, et non les talents, décidait de la fortune. Cet abus était ancien; il n'avait porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le roi, n'agissant qu'avec une armée, n'avait pas besoin de faire beaucoup de détachements, et que les troupes et les généraux autrichiens, auxquels il eut affaire, n'étaient que médiocres, et avaient entièrement

négligé la tactique. Le roi fit une bonne acquisition en attirant de Russie le maréchal Keith à son service¹. C'était un homme doux dans le commerce, plein de vertus et de mœurs, rempli de connaissances de son métier, et qui, avec la plus grande politesse, était d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps d'artillerie avait été augmenté. Le roi le porta à trois bataillons, dont le dernier était destiné pour les garnisons. Il était bien exercé et en bon état, mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie et de bouches à feu que la mode introduisit bientôt dans les armées : il en aurait fallu avoir le double ; mais comme cela n'avait point été usité dans les guerres précédentes, et que ces deux bataillons avaient suffi au service qu'on en demandait, on ne songea pas à en multiplier le nombre.

Durant la paix, on construisit les ouvrages de Schweidnitz, et l'on perfectionna ceux de Neisse, de Cosel, de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devait servir de lieu de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohême sur cette frontière ; et, comme les Autrichiens avaient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défense des places, on se contenta de construire légèrement ces ouvrages ; ce qui était en effet très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours ; et qui pouvait

1. Keith arriva à Berlin le 16 septembre 1747 ; le 18, il fut nommé feld-maréchal.

garantir d'ailleurs que l'impératrice-reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui, apportant avec lui un art qui manquait à l'armée autrichienne, ne le lui apprît, et ne le rendît commun? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, et d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part, on prévint qu'une armée en bon état et bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'armer, pour l'habiller, et la renouveler, pour ainsi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mors, bottes, gibecières, ceinturons, etc. On conservait dans l'arsenal cinquante mille fusils, vingt mille sabres, douze mille épées, autant de pistolets, de carabines et de bandoulières; en un mot, tous les armements qu'il faut sans cesse renouveler, et que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir assez promptement dans le besoin. On avait fait fondre une artillerie de siège considérable, consistant en quatre-vingts pièces de batterie, et en vingt mortiers, qui fut déposée dans la forteresse de Neisse. Les amas de poudre à canon que l'on avait faits, montaient à cinquante-six mille quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magasins d'abondance étaient remplis de trente-six mille winspels de farine et de douze mille d'avoine; de sorte que par ces mesures et par ces arrangements préalables

tout était préparé pour la guerre qu'on prévoyait, et qui ne paraissait pas éloignée.

Dans l'année 1755, le roi fit même une augmentation dans les régiments de garnison : ceux de Silésie furent portés à huit bataillons, ceux de Prusse à trois, ceux de la Marche électorale à deux ; ce qui fait en tout treize bataillons. Dans un pays pauvre, le souverain ne trouve pas de ressources dans la bourse de ses sujets, et son devoir est de suppléer par sa prudence et sa bonne économie aux dépenses extraordinaires qui deviennent nécessaires ; les fourmis amassent en été ce qu'elles consomment en hiver ; et il ménage durant la paix les sommes qu'il faut dépenser dans la guerre. Ce point, malheureusement si important, n'avait pas été oublié, et la Prusse se trouvait en état de faire quelques campagnes de ses propres fonds ; en un mot, elle était prête à paraitre dans l'arène au premier signal, et à se mesurer avec ses ennemis. Vous verrez dans la suite combien cette précaution fut utile, et la nécessité où se trouve un roi de Prusse, par la situation bizarre de ses provinces, d'être armé et préparé à tout événement, pour ne pas servir de jouet à ses voisins et à ses ennemis. Il aurait fallu au contraire en faire davantage, si les facultés de l'État l'avaient permis ; car le roi avait dans la personne de l'impératrice-reine une ennemie ambitieuse et vindicative, d'autant plus dangereuse qu'elle était femme, entêtée de ses opinions et implacable.

Cela était si vrai, que dès lors l'impératrice-reine préparait dans le silence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la suite. Cette femme superbe, dévorée d'ambition, voulait aller à la gloire par tous les chemins ; elle mit dans ses finances un ordre inconnu à ses ancêtres, et non seulement répara par de bons arrangements ce qu'elle avait perdu par les provinces cédées au roi de Prusse et au roi de Sardaigne, mais elle augmenta encore considérablement ses revenus. Le comte Haugwitz devint contrôleur général de ses finances ; sous son administration, les revenus de l'impératrice montèrent à trente-six millions de florins ou vingt-quatre millions d'écus. L'Empereur Charles VI son père, possesseur du royaume de Naples, de la Servie et de la Silésie, n'en avait pas eu autant. L'Empereur son époux, qui n'osait se mêler des affaires du gouvernement, se jeta dans celles du négoce : il ménageait tous les ans de grosses sommes de ses revenus de Toscane, qu'il faisait valoir dans le commerce ; il établissait des manufactures ; il prêtait à gages ; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux et des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale ; associé avec un comte Bolza et un marchand nommé Schimmelmann, il avait pris à ferme les douanes de la Saxe, et, en l'année 1756, il livra même le fourrage et la farine à l'armée du roi, tout en guerre qu'il était avec l'impératrice son épouse. Durant la guerre, l'Empereur avan-

çait des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissements : il était, en un mot, le banquier de la cour ; et en qualité de roi de Jérusalem qu'il porte, il se conformait à l'usage immémorial de la nation judaïque.

L'impératrice avait senti dans les guerres précédentes la nécessité de mieux discipliner son armée : elle choisit des généraux laborieux, et capables d'introduire la discipline dans ses troupes ; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupaient, furent renvoyés avec des pensions, et remplacés par de jeunes gens de condition pleins d'ardeur et d'amour pour le métier de la guerre. On formait toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étaient exercées par des commissaires-inspecteurs instruits et formés aux grandes manœuvres de la guerre ; l'impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague et d'Olmütz, pour animer les troupes par sa présence et par ses libéralités : elle savait faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions flatteuses dont leurs serviteurs font tant de cas ; elle récompensait les officiers qui lui étaient recommandés par ses généraux, et elle excitait partout l'émulation, les talents et le désir de lui plaire. En même temps se formait une école d'artillerie sous la direction du prince de Lichtenstein ; il porta ce corps à six bataillons, et l'usage des canons à cet abus inouï auquel il est parvenu de nos jours ; par zèle pour l'impératrice, il y dé-

pensa au delà de cent mille écus de son propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvait avoir rapport au militaire, l'impératrice fonda, près de Vienne, un collège où la jeune noblesse était instruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre; elle attira d'habiles professeurs de géométrie, de fortification, de géographie et d'histoire, qui formèrent des sujets capables; ce qui devint une pépinière d'officiers pour son armée. Par tous ces soins, le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'était jamais parvenu sous les Empereurs de la maison d'Autriche, et une femme exécuta des desseins dignes d'un grand homme.

Cette princesse, qui portait ses vues sur toutes les parties de l'administration, peu satisfaite de la manière dont les affaires étrangères et politiques s'étaient traitées, fit choix du comte Kaunitz sur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier ministre, pour qu'une seule tête réunit toutes les branches du gouvernement: nous aurons lieu dans son temps de faire connaître plus particulièrement cet homme, qui joua un si grand rôle; il entra dans tous les sentiments de sa souveraine; il eut l'art de flatter ses passions, et de s'attirer la confiance de l'impératrice. Dès qu'il parvint au ministère, il travailla à former des alliances et à isoler le roi de Prusse, pour préparer les voies à ce projet que l'impératrice avait tant à cœur, de conquérir la Silésie, et d'abaisser le roi de Prusse; mais comme c'est proprement la matière du cha-

pitre suivant, nous n'en dirons pas davantage sur ce sujet.

Voilà comment ces deux puissances, durant la paix, se préparaient à la guerre, telles que deux athlètes qui aiguisent leurs armes, et qui brûlent de l'impatience de s'en servir.

CHAPITRE II

De la guerre et de la politique depuis 1746 jusqu'à 1756.

La paix de Dresde eut le destin de la plupart des traités qui se sont faits entre les souverains : elle suspendit les hostilités, sans déraciner les germes de discorde qui subsistaient entre l'Autriche et la Prusse. Quelque dissimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avait le cœur trop ulcéré de la perte de la Silésie, pour que les effets de sa haine et de son animosité ne s'échappassent et ne se manifestassent pas, malgré les soins qu'elle employait pour les cacher : car la guerre entre ces deux puissances n'avait donc point été terminée proprement, mais elle avait changé de forme ; et quoique les armées ne se combattissent plus en campagne, les Autri-

chiens continuaient les hostilités du fond de leur cabinet. L'intrigue, la ruse, la fraude, l'artifice étaient les armes dont ils se servaient pour brouiller les Prussiens avec toutes les cours de l'Europe, et leur susciter des ennemis, s'ils le pouvaient, jusques aux extrémités de notre globe : nous en rapporterons des témoignages suffisants dans cet ouvrage. Mais pour y mettre plus d'ordre et plus de clarté, nous parcourrons successivement les événements principaux qui arriveront dans les différentes cours de l'Europe; et, comme après la paix de Dresde, la guerre ne laissa pas de continuer entre la cour de Vienne et l'Angleterre d'une part, et la France et l'Espagne de l'autre, nous nous voyons obligé d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut servir à l'intelligence de cette histoire.

Les armées impériales et alliées ne prospérèrent pas en Flandre, où elles avaient le maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année [1746], ce maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au prince de Waldeck, en partie pour s'être mal posté, et en partie aux Autrichiens, qui n'assistèrent pas les Hollandais. Le prince Charles de Lorraine, après avoir été spectateur de la défaite des Hollandais, envoya le prince Louis de Brunswic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta si bien que les alliés gagnèrent Maastricht, sans que les Français, qui les poursuivaient, pussent les entamer.

Le maréchal de Saxe ouvrit la campagne suivante [1747] par la prise de la plupart des places de la Flandre hollandaise. Louis XV se rendit en personne à l'armée. La présence du roi et de ses ministres fut un surcroît d'embarras pour le comte de Saxe, et une charge pour l'armée. Les courtisans remplissaient le camp d'intrigues, et contre-carraient le général ; et une cour aussi nombreuse demandait par jour dix mille rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Versailles, ni les ennemis de la France ne purent empêcher le comte de Saxe de garder la supériorité de la campagne. Il avait d'abord formé le projet d'assiéger Mastricht ; pour en imposer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Bergen-op-Zoom : le duc de Cumberland s'aperçut de cette feinte ; il se mit en marche, et gagna avec promptitude les environs de Mastricht. Le comte de Saxe, se voyant prévenu, quitta en hâte son camp de Malines, et se porta au delà de Saint-Trond sur les hauteurs de Herderen. Les alliés, qui se trouvaient dès la veille à la commanderie de Jonc, négligèrent d'occuper cette hauteur importante ; irrésolus sur le choix de leur champ de bataille et variables dans leurs résolutions, ils mirent le feu à des villages, ils l'éteignirent ; ils les garnirent de troupes, ils les retirèrent ; et, après avoir embrasé le village de Laeffelt le matin de l'action, ils l'éteignirent, et le garnirent de troupes, quoiqu'il fût à deux mille pas au devant de leur front. Ce fut à ce village que la bataille

s'engagea. Le maréchal de Saxe, témoin des mouvements inconséquents des alliés, crut que Laeffelt était vide de troupes; il se proposa de s'en saisir, et le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença sur-le-champ, et à force de la renouveler et d'y sacrifier du monde, les Français l'emportèrent : cette prise décida de l'action. Les alliés se retirèrent à Mastricht, sans que le maréchal de Saxe les poursuivît, parce que M. de Clermont-Tonnerre se dispensa de charger l'ennemi avec sa cavalerie, quoiqu'il en eût reçu des ordres réitérés : cette désobéissance à son général lui valut le bâton de maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le stérile avantage de camper sur le champ de bataille; et le duc de Cumberland, quoique battu, garantit Mastricht d'un siège.

Pour ne pas laisser néanmoins écouler inutilement la campagne, le comte de Saxe se rabattit sur Bergen-op-Zoom. Il chargea M. de Lœwendal de cette difficile entreprise. Les excellents ouvrages de Cœhorn, et l'art admirable dont il en avait construit les mines, défendirent presque seuls cette place. M. de Cronstrœm en était gouverneur; il avait quatre-vingt-dix ans; son esprit était aussi caduc que son corps était infirme. La garnison n'était pas des meilleures, et les officiers, sans expérience, ne savaient s'ils devaient se déterminer pour les mines ou pour l'inondation dans leur défense; ils eurent le sort de cet âne fameux dans

l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boisseaux d'avoine, faute d'avoir pu faire un choix. Les Français donnèrent l'assaut à la glace, et l'emportèrent presque sans résistance : à peine le gouverneur eut-il le temps de se sauver en bonnet de nuit et en robe de chambre; et cet exploit termina pour cette année les succès des Français en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux Impériaux en Italie et en Provence. La révolution arrivée à Gènes fit, à la vérité, manquer l'expédition du comte de Browne sur Toulon. Cette révolution se fit par hasard. Les Autrichiens maltrahaient quelques bourgeois qui travaillaient à embarquer de l'artillerie pour Antibes; le peuple s'ameuta, soutint ses concitoyens insultés et, dans les premiers accès de sa fureur, il chassa le marquis de Botta et toute la garnison autrichienne de Gènes. Ce contre-coup fit manquer l'armée de Provence de vivres et de munitions, et obligea M. de Browne à se retirer de cette province. Il mit, à son retour, le siège devant Gènes, et cette ville le soutint sans succomber; la France y envoya des secours sous M. de Boufflers, et depuis sous le duc de Richelieu, qui prirent tous deux de si justes mesures qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes combinées des Français et des Espagnols sous M. [le chevalier] de Belle-Isle, voulurent, après la retraite de M. de Browne, se rouvrir le chemin de l'Italie. Les Français s'approchèrent les premiers du col de l'Assiette :

M. de Belle-Isle, trouvant ce poste faiblement défendu, le jugea insultable; il manda les Espagnols pour l'attaquer à forces réunies, et les Espagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendaient cette gorge, qu'il lui était si important de conserver : sur cela, les Espagnols arrivèrent, et, quoique les conjonctures ne fussent plus les mêmes que lorsque M. de Belle-Isle les avait mandés, il n'en voulut point avoir le démenti; il attaqua les Sardois avec beaucoup de vigueur, et après avoir employé tout ce que lui pouvait inspirer l'audace et le courage, il se fit tuer en arrachant de ses mains une palissade du retranchement ennemi : ne pouvant surmonter les obstacles que la nature et l'art lui avaient opposés, ses efforts ne servirent qu'à augmenter ses pertes. Les troupes des deux couronnes furent généralement repoussées, et la France fut en deuil pour le nombre d'officiers de condition et des plus grandes maisons qui y périrent. Le public, souvent injuste, rempli de préjugés, et apparemment mal instruit, taxa cette entreprise de témérité, qui, n'étant que hardie, aurait réussi, si M. de Belle-Isle eût pu exécuter son projet lorsqu'il le conçut, et si la lenteur des Espagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il était près de cueillir.

Cependant les Français se dédommageaient en Flandre [1748] des mauvais succès qu'ils avaient eus aux Alpes: Le génie du comte de Saxe avait

pris de l'ascendant, par lequel il subjuguait tous les ennemis de la France. Ce maréchal ouvrit la campagne en mettant son armée en marche sur plusieurs colonnes. L'une menaçait Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc; une autre Venlo; leurs mouvements vinrent se réunir à Maastricht, dont elles formèrent l'investissement, et y mirent le siège.

Quelque brillants que fussent les succès du comte de Saxe, ses triomphes mêmes commençaient à devenir onéreux à la France. On en était à la huitième campagne, et la durée d'une guerre dont les commencements avaient été funestes, épuisait la nation. Toutes les puissances belligérantes commençaient à se lasser de cette guerre qui, ayant souvent changé de cause, n'en avait à la fin aucune. Le moment de la frénésie était passé; elles pensèrent sérieusement à la paix, et entrèrent en négociations; chacune sentait ses plaies secrètes et avait besoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglais craignaient d'augmenter leur dette nationale, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronostique une faillite générale. La cour impériale, soutenue des subsides anglais, aurait à la vérité continué la guerre autant que ses alliés lui en auraient fourni les moyens; cependant elle consentit à la paix, afin de ménager ses ressources pour un projet qui lui tenait plus à cœur que la guerre de Flandre. La France se ressentait de ses grandes dépenses; elle avait de plus à craindre que

la disette n'occasionnât la famine dans ses provinces méridionales, dont les ports étaient bloqués par les flottes anglaises. A ces raisons d'État, dont le ministère de Versailles faisait montre en public, se joignaient des causes secrètes, qui en furent les plus puissants motifs. Depuis peu madame de Pompadour était devenue maîtresse du roi ; elle craignait que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à se mettre tous les ans à la tête de son armée : les absences sont dangereuses pour les favoris et pour les maîtresses ; elle comprit que pour fixer le cœur de son amant, il fallait écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle, en un mot, qu'il fallait faire la paix ; et dès lors elle y travailla de tout son pouvoir. Lorsque M. de Saint-Séverin partit de Versailles comme plénipotentiaire pour Aix-la-Chapelle, elle lui dit ces propres mots : « Au moins souvenez-vous, monsieur, de ne pas revenir sans la paix ; le roi la veut à tout prix. »

Le congrès s'assembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Mastricht se rendit, et la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maison d'Autriche toutes ses conquêtes en Flandre et en Brabant ; moyennant quoi, l'impératrice céda le Parmesan et le Plaisantin à don Philippe, réversibles toutefois à la maison d'Autriche, puisqu'il était stipulé que, lorsque don Carlos monterait au trône d'Espagne, don Philippe lui succéderait au royaume de Naples : et il est remarquable que cet article fut ainsi conçu sans que les rois d'Espagne et

de Naples ni don Philippe en aient eu connaissance, et eussent consenti à cet arrangement; aussi en témoignèrent-ils leur mécontentement, en protestant contre toutes les mesures prises à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France et de l'Angleterre furent réglés dans le IX^e article, où l'Angleterre s'engage de rendre le Cap-Breton aux Français, et où les deux couronnes se garantissent leurs possessions respectives en Amérique, selon la teneur du traité d'Utrecht; elles convinrent toutefois d'assembler quelques commissaires pour vider quelques différends sur les limites du Canada. Enfin l'article XXII^e contient la garantie de la Silésie, que toutes les puissances donnèrent au roi de Prusse.

Il est visible, pour peu d'attention qu'on fasse à cette paix, que c'était l'ouvrage d'un mouvement précipité et fait à la hâte, où les puissances sacrifiaient à l'embarras présent de leurs affaires les intérêts de l'avenir : on éteignait d'une part l'incendie qui embrasait l'Europe, et de l'autre on amassait des matières combustibles, pour qu'elles prissent feu à la première occasion. Il ne fallait que la mort du roi d'Espagne pour exciter de nouveaux troubles, et les limites indéterminées du Canada ne pouvaient manquer de mettre un jour les Français aux prises avec les Anglais. Il ne s'agirait quelquefois que d'une campagne de plus, ou de quelque fermeté dans les négociations, pour termi-

ner pour longtemps les querelles des souverains ; mais on préfère les palliatifs aux topiques, et une trêve que l'on signe par impatience à une paix solide.

La cour de Vienne avait perdu par cette guerre les duchés de Silésie, le Parmesan et le Plaisantin ; elle souffrait impatiemment cette diminution de sa puissance, et, comme elle en rejetait la faute principale sur les Anglais, qu'elle n'accusait pas sans raison de sacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela lui donnait du dégoût de cette alliance, et la portait à sonder le terrain à la cour de Versailles, pour essayer de détacher cette puissance de la Prusse, et pour éprouver en même temps s'il ne se trouverait pas quelque expédient par lequel on pourrait concilier les intérêts des deux cours. Le comte Kaunitz, duquel ce projet venait particulièrement, étant plénipotentiaire de de l'impératrice-reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières propositions à M. de Saint-Séverin ; il lui dit, par manière d'insinuation, que, si la France voulait s'entendre avec la maison d'Autriche, il y aurait des engagements de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre et le Brabant pourraient demeurer en propriété à Sa Majesté Très-Chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le roi de Prusse à restituer la Silésie à l'impératrice-reine. L'appât était séduisant et capable de tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre

qu'il venait de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet ; de sorte que M. de Saint-Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étaient.

Le comte Kaunitz ne s'en tint pas là ; cet homme si frivole dans ses goûts et si profond dans les affaires, fut envoyé comme ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité et une adresse infinie pour faire revenir les Français de cette haine irréconciliable qui, depuis François I^{er} et Charles-Quint, subsiste entre les maisons de Bourbon et d'Habsbourg : il répétait souvent aux ministres que l'agrandissement des Prussiens était leur ouvrage ; qu'ils en avaient été payés d'ingratitude, et qu'ils ne tireraient aucun parti d'un allié qui n'agissait que pour ses propres intérêts. D'autres fois il leur disait, comme si la force de la conviction lui arrachait ces paroles : « Il est temps, messieurs, que vous sortiez de la tutelle où les rois de Prusse et de Sardaigne et nombre de petits princes vous tiennent : leur politique ne tend qu'à semer la zizanie entre les grandes puissances, ce qui leur procure des moyens d'agrandissement ; et nous ne faisons la guerre que pour eux. Il n'y a qu'à nous entendre, et à nous prêter mutuellement à des arrangements qui, en ôtant tout sujet de dispute entre les premières puissances de l'Europe, serviront de base à une paix solide et permanente. » Ces idées parurent du commencement bizarres à une nation qui avait pris l'habitude,

par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Cependant le ministère français se sentit flatté de l'idée de ces grandes puissances qui donneraient des lois à l'Europe, et de cette paix perpétuelle, quoique d'autres considérations le retinssent encore. Le comte Kaunitz, sans se rebuter, revint souvent à la charge ; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France s'apprivoisa avec ces idées, et elle vint à se persuader insensiblement que l'union de ces deux grandes maisons n'était pas aussi incompatible que leurs ancêtres l'avaient cru. Il fallait du temps à ce germe pour se développer et pour se fortifier ; toutefois la doctrine du comte Kaunitz fit des disciples, et causa quelques refroidissements entre la cour de Versailles et celle de Berlin. On le remarqua surtout à la mission de mylord Tyrconnel¹ à Berlin. Ce ministre, effrayé de cette idée de tutelle que le comte Kaunitz avait tant rebattue, parlait sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour, il tint même des propos assez imprudents, dont le sens était : « Pour peu que le roi de Prusse tergiverse avec nous, nous le laisserons tomber, et il sera écrasé. » Les Français conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du Roi, quoique la cour de Versailles, ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'impé-

1. Richard-François Talbot, comte de Tyrconnel, succéda au marquis de Valori, en 1750.

ratrice-reine comme impossibles, ne se sentit plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglais obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

La cour de Vienne, ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'était promise, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Pétersbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie et pour brouiller l'impératrice Élisabeth avec le roi de Prusse. Un ministre russe était sûr que sa haine contre la Prusse lui était payée, et les Autrichiens en augmentaient le salaire à mesure qu'il y mettait plus d'aigreur : ceux qui étaient à la tête du gouvernement, ne cherchaient donc qu'à mettre la disharmonie entre les cours de Pétersbourg et de Berlin, et une chose innocente d'elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le Nord avait déterminé la France, la Prusse et la Suède à faire une triple alliance. Le comte Bestusheff affecta d'en prendre ombrage ; il remplit l'impératrice d'appréhensions, et porta les choses au point que tout de suite les Russes rassemblèrent des camps considérables en Finlande sur la frontière des Suédois, et en Livonie vers la frontière de la Prusse. Ces ostentations se renouvelèrent, depuis, toutes les années. Dans des conjonctures aussi critiques, il s'éleva [1750]

une dispute entre la Russie et la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avait pas assez exactement déterminées par le traité d'Abo : ce prétexte fâcheux donnait aux Russes la liberté de commencer la guerre lorsqu'ils le jugeraient à propos. La cour de Vienne fomenta ces dissensions, dans le dessein d'inquiéter le roi de Prusse et de l'induire à quelque faussé démarche qui pût le commettre avec la Russie. Cependant l'impératrice-reine se contenta de fournir des aliments à l'aigreur des deux cours, sans précipiter le moment de la rupture.

La situation où le roi se trouvait était délicate et embarrassante; elle aurait pu devenir dangereuse, si l'on n'avait pas eu le bonheur de corrompre deux personnes, par le moyen desquelles le roi était informé des desseins les plus secrets de ses ennemis [1751] : l'un s'appelait Weingarten; il était secrétaire du comte de La Puebla, envoyé d'Autriche à la cour de Berlin; l'autre était un clerc de la chancellerie secrète de Dresde. Le secrétaire rendait la copie de toutes les dépêches que le ministre recevait de Pétersbourg, de Vienne et de Londres; le clerc de la chancellerie secrète de Dresde donnait la copie des traités entre la Russie et la Saxe, et de la correspondance que le comte Brühl entretenait, tant avec le comte Bestusheff que des dépêches du comte Flemming de Vienne. Le comte de Brühl se sentait humilié par la paix de Dresde; il était jaloux de la puissance du roi, et il

travaillait, de concert avec la cour de Vienne, à Pétersbourg, pour y communiquer la haine et l'envie dont il était dévoré. Ce ministre ne respirait que la guerre : il se flattait de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaisser un voisin dangereux de la Saxe ; il comprenait que cet électorat ne serait pas épargné, et que les premiers efforts des Prussiens s'y porteraient ; et toutefois il laissait dépérir l'état militaire de la Saxe. Nous n'examinerons pas si sa conduite fut bien conséquente : il ne devait pas ignorer que tout État se trompe, qui, au lieu de se reposer sur ses propres forces, se fie à celles de ses alliés. Ainsi, par le ministère de ces deux hommes dont nous venons de parler, il n'y avait rien de caché pour le roi, et leurs fréquentes nouvelles lui servaient comme de boussole pour se diriger entre les écueils qu'il avait à éviter, et l'empêchaient de prendre de pures démonstrations pour un dessein formé de lui déclarer incessamment la guerre.

Cependant l'ascendant de la cour de Vienne sur celle de Pétersbourg s'augmentait de jour en jour ; il devait s'accroître rapidement, parce que l'esprit du ministre était préparé à recevoir favorablement les insinuations qu'on pouvait lui faire contre les Prussiens. Le comte de Bestusheff avait soupçonné M. de Mardefeld, ministre du roi, d'être d'intelligence avec M. de La Chétardie pour lui faire perdre son poste. A ce sujet de haine s'en joignait un autre. L'an 1745, lorsqu'en automne le roi entra en

Saxe, avant que la bataille de Kesselsdorf se donnât, M. de Mardefeld eut ordre d'offrir quarante mille écus à M. de Bestusheff, pour que la Russie ne se mêlât point de cette guerre, et après la paix de Dresde, par une économie déplacée, ou soit par un effet d'inimitié personnelle, M. de Mardefeld se dispensa de payer cet argent au grand-chancelier ; ce qui fit que ce ministre comprit dans la haine qu'il avait pour M. de Mardefeld tout ce qui avait le nom prussien. Pour se venger de ces offenses particulières, il engagea l'impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne et de Londres [1746]. Ce traité était avantageux à la Russie par deux raisons : premièrement, parce que l'union de la maison d'Autriche était convenable à la Russie, pour s'opposer conjointement aux entreprises de la Porte ; et en second lieu, par les subsides anglais, qui depuis inondèrent Pétersbourg. Les choses étant ainsi disposées, il ne fut pas difficile à l'impératrice-reine de rompre toute correspondance entre la Prusse et la Russie ; ni les ménagements que le roi gardait dans ces circonstances scabreuses, ni une conduite toujours mesurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, ne purent empêcher que les choses n'en vinsent bientôt à un éclat.

Un homme d'une extraction obscure, revêtu du caractère du ministre de Russie, nommé Gross, fut l'instrument dont M. de Bestusheff se servit pour brouiller les deux cours. Ce ministre, chargé de saisir la première occasion pour en venir à un éclat,

prit le premier prétexte qui se présenta pour remplir les intentions de sa cour. Le roi donnait des fêtes à Charlottenbourg à l'occasion du mariage du prince Henri avec la princesse de Hesse. Les ministres étrangers y parurent. Le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à souper ; il s'acquitta de la commission, mais il ne put trouver le sieur Gross, qui était parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce ministre déclara le lendemain qu'il ne paraîtrait plus à la cour, après l'affront fait à l'impératrice en sa personne, et qu'il attendrait le retour de son courrier de Pétersbourg pour régler sa conduite ultérieure sur les ordres qu'il en recevrait. Ce courrier arriva; Gross partit sur-le-champ furtivement de Berlin¹, escorté, pendant qu'il traversait la ville, par les secrétaires de légation autrichiens et anglais. L'évasion de ce ministre obligea le roi à rappeler également le comte Finck de Pétersbourg, où il avait succédé à M. de Mardefeld.

Dès que les Autrichiens furent délivrés en Russie d'un ministre prussien qui les gênait, ils lâchèrent le frein à leur mauvaise volonté, et ils n'eurent point honte de débiter les mensonges et les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'esprit de l'impératrice Élisabeth contre le roi. Ils lui persuadèrent que ce prince avait tramé un complot contre sa vie, pour élever le prince Iwan sur le

1. L'envoyé russe de Gross quitta Berlin dès la fin de l'année 1750, et le mariage du prince Henri n'eut lieu que le 25 juin 1752.

trône. L'impératrice, qui était d'un caractère indolent et facile, les en crut sur leur parole, pour s'épargner la peine d'examiner la chose; et elle fit donner un philtre au prince Iwan, qui lui déranger les organes du cerveau, et elle conçut pour le roi une haine irréconciliable. La France n'avait dans ce temps aucun ministre à Pétersbourg; celui que la Suède y entretenait, était plus russe que suédois, et par conséquent peu propre à servir le roi; de sorte qu'il n'y avait aucune voie pour parvenir à l'impératrice, et pour la tirer de l'erreur où la jetaient le ministre d'Autriche et ses créatures. La cour de Vienne, satisfaite des sentiments de haine et d'animosité dont elle avait rempli la cour de Pétersbourg pour la Prusse, était trop habile pour pousser les choses plus loin; elle se contenta d'avoir disposé les esprits à la rupture, mais elle n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever ses arrangements intérieurs, et pour attendre qu'une occasion favorable lui permit de mettre au jour ses vastes projets. C'était ainsi que l'impératrice-reine agitait toute l'Europe par ses intrigues, et tramait une conspiration sourde contre la Prusse, que le premier événement important devait faire éclater.

Cependant les différends que la Suède avait avec la Russie pour les frontières de la Finlande, furent terminés à l'amiable; mais, vers la fin de 1756, il se fit dans ce royaume une espèce de révolution, dont nous ne saurions nous dispenser de parler en peu

de mots, parce que ses suites influèrent dans les affaires générales de l'Europe. Voici ce qui y donna lieu. La cour s'était depuis longtemps brouillée avec les sénateurs du parti français, à cause d'une place de général-major vacante que le roi destinait à M. de Lieven, et le sénat à M. de Fersen; le sénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis, dans toutes les occasions, le parti français. Les comtes de Bonde et de Horn, et le sieur de Wrangel, avec nombre de seigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, la flattèrent de lui procurer la supériorité à la diète, en faisant élire un maréchal qui fût entièrement à sa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute contraire, et ce comte Fersen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues et l'appui de la faction française. Dans cette diète, commencée le 17 octobre 1755, le sénat, fier de sa supériorité, présenta un mémoire aux états, pour décider la grande querelle qui était entre lui et le roi touchant la distribution des charges. Comme les juges étaient à la disposition de l'ambassadeur de France, le sénat triompha; il abusa de sa victoire, et s'en servit pour diminuer cette ombre d'autorité dont le roi avait joui jusqu'alors selon les lois du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la reine des joyaux de la couronne et de ceux qui lui avaient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine ces sé-

nateurs séditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageants firent de vives impressions sur la cour, et sur ceux qui lui étaient attachés, principalement sur l'esprit des comtes Bonde et Horn et du sieur de Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvements de leur indignation, et résolurent de changer par un coup hardi la forme de leur gouvernement. Le roi n'eut pas assez d'ascendant pour leur faire tempérer le parti violent qu'ils avaient pris; leurs mesures furent concertées tumultuairement, et plus mal exécutées encore; et par un mélange de sentiments audacieux et de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte: quelques amis faibles, auxquels ils s'étaient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses pour se mettre à l'abri de toute entreprise: le comte Bonde fut arrêté; le sieur de Wrangel et quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du roi se trouva impliqué dans la déposition des conjurés. Enfin, le comte Bonde et plusieurs personnes d'une naissance obscure périrent sur l'échafaud¹, et le roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur et lui avaient joui selon la forme de gouvernement

1. Ce n'est pas le comte Bonde qui périt sur l'échafaud, mais le comte *Éric Brahdé*, colonel de la garde à cheval, ainsi que le baron Horn et deux autres individus; tous quatre furent décapités à Stockholm, le 23 juillet 1756.

établie depuis la mort de Charles XII. Depuis ce temps là, il n'y eut que M. d'Havrincourt, ambassadeur de France, qui fût véritablement roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, et l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière et contraire aux constitutions du gouvernement; ce qui ne serait pas arrivé, si le roi légitime avait conservé l'autorité dont il devait jouir selon les lois. Tout le service que le roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettait toute la Suède en subversion; mais la France aimait mieux voir M. d'Havrincourt à la tête de ce royaume, que celui qui en était le roi légitime.

L'année précédente, il était survenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Prusse et le Danemark: c'était au sujet d'un procès que la comtesse de Bentinck avait avec son mari. Cette femme, décriée par ses mœurs, avait cédé au comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ost-Frise, et depuis elle s'était repentie du contrat formel qu'elle en avait passé. Les juges ordonnèrent le séquestre: le Roi, en qualité de directeur du cercle de Westphalie, devait en être chargé; la cour de Vienne en donna la commission au roi de Danemark. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le roi de Danemark prit feu, et il aurait employé des menaces si sa modération ne l'avait retenu. Cependant cette

affaire fut apaisée par la médiation de la France. Le roi de Danemark et tout le monde était content ; mais la comtesse de Bentinck, qui aimait à chicaner, rompit l'accord qu'on lui avait moyenné ; elle alla plaider à Vienne, d'où elle fut chassée depuis, pour avoir favorisé le dessein insensé du duc de Würtemberg, d'enlever l'archiduchesse Élisabeth. Cette dame retourna dans son comté ; et comme elle ne trouva personne disposé à se mêler de son affaire, son procès demeura indécis.

Il semblait que, durant cette paix, un esprit de discorde se fût répandu en Europe, qui se plaisait à semer la division entre toutes les cours. Il survint au roi des différends avec l'Angleterre, qui pensèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre, les pirates anglais avaient enlevé quelques vaisseaux appartenant à des marchands prussiens : les Anglais étaient juge et partie dans leur propre cause, de sorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaisseaux de bonne prise. Le roi, après avoir fait les représentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglais ne se relâchèrent point, et tinrent peu de compte de ce qu'on alléguait du droit sur l'illégalité de leurs procédés ; enfin, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de conciliation, il ne resta d'autre expédient, pour indemniser les sujets prussiens, que de mettre un séquestre sur la somme que le roi devait aux Anglais, selon qu'il s'y était engagé par la paix

de Breslau. C'était le remboursement d'une somme d'un million huit cent mille écus que la maison d'Autriche avait empruntés sur la Silésie pour soutenir la guerre contre la Porte, en 1737 et 1738. Le dernier terme qui restait à acquitter, de trois cent mille écus, fut arrêté. Les Anglais en furent irrités; cela donna lieu à des déclarations assez vives de part et d'autre : le ministre d'Autriche qui siégeait à Londres, se donna de grands mouvements pour envenimer cette affaire, et peut-être aurait-elle eu des suites, si une querelle beaucoup plus grave encore entre la France et l'Angleterre, au sujet du Canada, n'y eût fait diversion.

Il n'y eut pas jusqu'au duc de Mecklenbourg qui, se reposant sur la protection de la cour impériale dont il jouissait, ne s'émancipât à chicaner le roi. Il s'agissait des levées prussiennes dans le Mecklenbourg, dont les ancêtres du roi, autorisés par d'anciens pactes de famille, avaient été en possession de temps immémorial. Le duc s'y opposa, à l'instigation de la cour de Vienne; le roi se fit justice à lui-même : on enleva quelques soldats mecklenbourgeois, et l'on arrêta quelques baillis qui s'étaient opposés aux enrôlements. Le duc fit grand bruit; mais voyant que ses éclats n'aboutissaient à rien, il prit le parti de s'accommoder, et l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorsque l'impératrice-reine vit la guerre sur le point de s'allumer entre l'Angleterre et la France, elle chercha un prétexte pour rompre avec la

Prusse; pour cet effet, elle persuada au duc de Mecklenbourg de porter ses plaintes à la diète de Ratisbonne. La cour de Vienne s'efforçait à faire passer cette affaire pour une violation de la paix de Westphalie; elle voulut se servir de ce prétexte pour déclarer la guerre au roi, et pour réclamer en même temps l'assistance des puissances qui avaient garanti cette paix. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que, quoique ce prétexte manquât à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occasion qu'elle désirait avec impatience ne tarda pas à se présenter, et elle la saisit avec empressement : quand les souverains veulent en venir à une rupture, ce n'est pas la matière du manifeste qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, et ils laissent à quelque jurisconsulte laborieux le soin de les justifier.

Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'est que, depuis la guerre de 1740, surtout depuis la mort du stadhouder, elle ne jouait aucun rôle en Europe. Il ne nous reste qu'à rapporter succinctement une calamité singulière dont le Portugal se ressentit, et qui faillit bouleverser ce royaume. Un tremblement de terre se fit sentir, dont les secousses furent si violentes qu'elles renversèrent la ville de Lisbonne; les maisons, les églises, les palais, tout fut bouleversé, englouti ou dévoré par les flammes qui s'échappèrent des gouffres de la terre; il y périt

entre quinze et vingt mille âmes ; beaucoup d'autres villes et villages dans ce royaume furent ébranlés ou renversés. Ce tremblement de terre se fit sentir le long des côtes de l'Océan jusqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la cause de ce malheur qu'aux efforts d'un feu souterrain qui, resserré dans les entrailles de la terre, s'est creusé quelque canal, et a formé quelque gouffre sous le Portugal, d'où il tend à s'échapper et à se mettre en liberté ; et peut-être qu'un jour la postérité verra naître un volcan à la place où Lisbonne a subsisté jusqu'à présent. Mais il sembla que ce n'en fût pas assez des fléaux du ciel qui affligèrent ce malheureux globe ; peu après, la méchanceté des hommes arma leurs mains impies ; ils se déchirèrent pour un vil amusement de boue ; la haine, l'obstination, la vengeance se portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le sang, et le mal moral, dont le genre humain fut la victime, surpassa de beaucoup le mal physique dont Lisbonne avait éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III

Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre ; négociation de mylord Holdernesse ; alliance de la Prusse et de l'Angleterre ; offres de M. Rouillé ; ambassade du duc de Nivernais ; la France piñnée ; guerre déclarée aux Anglais ; le duc de Richelieu prend Port-Mahon ; bateaux plats qui épouvantent les Anglais : ils font venir des Hanovriens et des Hessois ; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse ; l'espion Weingarten découvert et sauvé ; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohême ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raisons pour déclarer la guerre ; première disposition des troupes ; projet de campagne.

Après nous être fait une idée de la situation où se trouvaient les puissances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions et des brouilleries qui donnèrent lieu à la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événements passés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux sources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les Français avaient eus avec les Anglais sur les limites du Canada. Louis XIV, pressé de conclure le traité d'Utrecht

pour séparer la reine Anne de la grande alliance, ordonna à ses plénipotentiaires de signer sans chicane. Ces plénipotentiaires se servirent de termes équivoques pour marquer les limites du Canada, sur lesquelles roulait le litige : ce que la France gagnait par cette paix valait plus que toutes ses possessions dans cette contrée stérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent apaisés, les Anglais et les Français interprétèrent, chacun à leur avantage, l'article des limites de leurs possessions de l'Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, sans cependant que ces querelles sourdes dégénéraissent en hostilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle, on aurait dû aplanir toutes ces différences. M. de Saint-Séverin et ses collègues, qui y étaient de la part de la France, obligés par les ordres réitérés de la cour d'accélérer la prompte signature des préliminaires, renvoyèrent la discussion des limites de ces colonies à l'examen de commissaires que les deux cours nommeraient après la conclusion de la paix : ces commissaires s'assemblèrent, mais loin que leurs conférences rapprochassent les esprits des deux nations, le mécontentement et l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambassade du duc de Mirepoix et la négociation qu'il entama à Londres, ne produisit rien : chaque peuple reprochait à l'autre sa mauvaise foi ; les troupes anglaises et françaises dans l'Amérique en venaient à des hostilités ; elles s'enlevaient mutuellement

des forts; ils se faisaient déjà la guerre sans se l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées, les officiers anglais ne manquaient pas de rejeter la faute de leurs violences sur les Français: ils envoyaient chacun des factums pour justifier leur conduite; la ville de Londres en était inondée.

Cette nation, facile à s'enflammer lorsqu'elle croit avoir à se plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne respirait que la guerre: la conduite du duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyait que le grand âge du roi son père l'approchait des bornes de la vie; pour augmenter son crédit et pour avoir plus d'influence dans le règne suivant, il avait formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures et de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Son choix s'était préférablement déterminé en faveur du sieur Fox, qu'il destinait à la place de chef de la trésorerie, et à tous les emplois dont le duc de Newcastle était revêtu. L'élévation du sieur Fox ne pouvait avoir lieu que par le déplacement du duc de Newcastle, et cela était d'autant plus difficile que ce seigneur jouissait d'un grand crédit sur l'esprit du roi; qu'il était considéré dans le parlement par ses longs services, par sa vertu et par son bon naturel; qu'il était estimé de la nation par ses immenses richesses, par toutes les places qu'il avait à donner, et enfin par un nombre de

membres du parlement que ses seigneuries lui donnaient le droit d'élire. Le duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au duc de Newcastle ses grands emplois serait d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettrait le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement était déjà surchargé ; ce qui fournirait des griefs à l'opposition : ou bien il se flattait de profiter de tous les mauvais succès qui pourraient arriver au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, et le déterminer, à force d'inquiétudes et de persécutions, à se retirer de lui-même des emplois. Ce projet était vaste et compliqué. Pour le mettre en exécution, il fallait commencer par envenimer les querelles des deux nations, pour les porter à la rupture de la paix. Cela fut facile : au seul nom de Français, le peuple de Londres entre en fureur ; les matières combustibles étaient assemblées, elles s'embrasèrent bien vite ; bientôt ce peuple fougueux et féroce obligea le roi George à faire quelques armements. Une démarche en entraîna insensiblement une autre ; on en vint de là à des voies de fait ; des violences donnèrent lieu à des représailles, et, dès la fin de 1754, la guerre entre ces deux peuples parut inévitable. On remarquait cependant que le ministère de Versailles agit avec plus de mesure et de modération, et que les mauvais procédés étaient tous commis de la part des Anglais.

Ces deux rois, se voyant menacés de la guerre, tâchèrent, chacun de leur côté, de fortifier leur parti, en resserrant les vieilles alliances ou en en formant de nouvelles. Le roi fut alors recherché par les Français et par les Anglais : son alliance avec la cour de Versailles n'était point expirée ; toutefois, les possessions des Français aux Indes étaient exceptées des garanties de la Prusse ; et, dans ces conjonctures, il paraissait que le partage des Prussiens serait de demeurer neutres pendant ces troubles et d'en être de simples spectateurs. Ce n'était pas ce que l'on pensait à Versailles : la cour comptait le roi de Prusse à l'égard de la France, comme un despote de Valachie à l'égard de la Porte, c'est-à-dire comme un prince subordonné à l'autre et dans l'obligation de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre ; la cour se persuadait de plus qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle ferait mollir le roi de la Grande-Bretagne et terminerait ainsi, au centre de l'Empire, les différends qui subsistaient aux Indes entre elle et les Anglais. M. Rouillé, alors ministre des affaires étrangères, dit un jour à M. de Knyphausen, dans l'intention d'engager le roi à contribuer à cette diversion : « Écrivez, monsieur, au roi de Prusse qu'il nous assiste dans l'expédition de Hanovre ; il y a là de quoi piller : le trésor du roi d'Angleterre est bien fourni ; le roi n'a qu'à le prendre ; c'est, monsieur, une bonne capture. » Le roi lui fit répondre que de

pareilles propositions étaient convenables pour négocier avec un Mandrin¹ et qu'il espérait qu'à l'avenir M. Rouillé voudrait bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avait à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755.

Le roi George, informé du dessein des Français, alarmé de l'orage qui menaçait son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer était de conclure une alliance défensive avec la Prusse : il savait que les liens qui unissaient le roi de Prusse au roi de France étaient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expirait au mois de mars de l'année 1756, et il chargea mylord Holdernesse, son secrétaire d'État, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Mylord Holdernesse, incertain des dispositions du roi de Prusse pour cette alliance, afin de ne point exposer son maître à un refus direct, en hasarda les premières propositions par le duc de Brunswic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçait une guerre prête à s'allumer. On demandait au roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer et affermir la tranquillité publique ; cette proposition tirait à grande conséquence : dans la situation où se trouvait alors la Prusse, le parti pour lequel le roi allait

1. Louis Mandrin, fameux contrebandier, roué à Paris, le 26 mai 1755.

se décider influait sur la paix et sur la guerre. En renouvelant le traité avec la France, il fallait attaquer l'électorat de Hanovre ; ce qui était s'attirer sur les bras les forces des Anglais, des Autrichiens et des Russes ; en concluant une alliance avec l'Angleterre, il était probable que les Français ne porteraient point la guerre dans l'Empire, et que la Prusse se trouverait liée avec la Grande-Bretagne et avec la Russie ; ce qui semblait obliger l'impératrice-reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Silésie et quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussitôt que l'occasion le lui permettrait.

Avant que de se déterminer, le roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie ; mais comme il avait dans la personne du chancelier Bestusheff un ennemi déclaré, il ne pouvait pas s'en éclaircir directement à Pétersbourg, où toute intelligence entre les deux cours était rompue ; il eut recours au sieur de Klinggræff, son ministre à la cour impériale, et à mylord Holderness même, pour savoir en quels termes la Russie en était avec l'Angleterre, et surtout si la cour de Vienne ou celle de Londres avait plus d'influence à Pétersbourg. Le sieur de Klinggræff répondit que, les Russes étant une nation mercenaire et intéressée, il n'y avait aucun doute qu'ils ne fussent plus attachés à ceux qui pouvaient les acheter qu'à ceux qui n'avaient rien à leur donner ; que l'impératrice-reine manquait

souvent de ressources pour ses propres dépenses ; qu'ainsi les Russes s'en tiendraient aux Anglais, que des richesses immenses mettaient en état de leur payer de gros subsides. La réponse de mylord Holdernesse portait que , l'intelligence entre l'Angleterre et la Russie étant parfaite, le roi George comptait fermement sur l'amitié de l'impératrice Élisabeth. Les informations que le roi tirait de son ministre à la Haye, se trouvèrent cadrer si bien avec ce qu'on lui avait écrit de Vienne et de Londres, qu'il crut que tant de personnes pouvaient difficilement se tromper toutes sur le même sujet : leurs conjectures, étant les mêmes, devaient être justes ; ce fut ce qui le détermina d'entrer en négociation avec l'Angleterre. Il fit répondre à mylord Holdernesse qu'il n'était pas éloigné de prendre avec le roi de la Grande-Bretagne des mesures innocentes, défensives et uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puissances se trouvant d'accord sur les principes de leurs liaisons, elles parvinrent bientôt à la conclusion du traité , qui fut signé à Londres, le 16 janvier 1756. Ce traité contenait quatre articles, dont les trois premiers étaient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puissances se donnaient pour la sûreté de leurs propres États ; le dernier regardait directement l'Allemagne et les engagements pour empêcher que des troupes étrangères n'y pussent entrer. Par deux articles secrets on convenait : par l'un, que les Pays-Bas

autrichiens seraient exceptés de la garantie de l'Allemagne ; et, par l'autre, l'Angleterre s'engageait à payer vingt mille livres sterling aux négociants prussiens, qu'ils avaient à prétendre en dédommagement des prises non restituées que les Anglais leur avaient faites pendant la dernière guerre.

Ce traité arriva signé, à Berlin, environ un mois après que le duc de Nivernais s'y fut rendu : Louis XV envoyait ce seigneur à la cour du roi, pour renouveler l'alliance de Versailles prête à s'écouler, plus encore pour faire entrer la Prusse dans le projet que la France méditait contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le duc de Nivernais pour persuader au roi cette alliance et cette guerre, ce fut de lui offrir la souveraineté de l'île de Tabago. Il faut savoir qu'après la guerre de 1740, les Français avaient donné cette île au comte de Saxe ; et, comme les Anglais en parurent très-mécontents, il fut stipulé qu'elle demeurerait déserte et ne pourrait être cultivée par aucune nation. Cette offre était trop ridicule pour être reçue : le roi tourna la chose en plaisanterie, et pria le duc de Nivernais de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre à être gouverneur de l'île de Barataria que lui¹ ; il déclina de même le renouvellement d'alliance et la guerre dont il avait été question, et, pour en agir

1. Le roi fait ici allusion au gouvernement de Sancho Pança :

avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagements qu'il avait pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au duc de Nivernais le traité qui venait d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance causa une vive sensation, à Versailles, dans l'esprit de Louis XV et de son conseil; il s'en manqua peu qu'ils ne dissent que le roi de Prusse s'était révolté contre la France. Le fait, examiné par des yeux impartiaux, était différent. L'alliance de la Prusse avec la France allait expirer dans deux mois; le roi, comme souverain, était autorisé de contracter des liaisons avec des peuples où ses États trouvaient leur plus grand avantage : il ne manquait donc ni à sa parole, ni à son honneur en s'unissant avec le roi d'Angleterre, surtout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangements et ses États et toute l'Allemagne. Mais les Français n'entendirent pas raison : il ne s'agissait à Versailles que de la défection du roi de Prusse, qui abandonnait perfidement ses anciens alliés; et la cour se répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne bornerait pas son ressentiment à de simples paroles.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, par combien de ruses et de souplesse la cour de Vienne tâchait de se rapprocher de celle de Versailles, et avec combien d'application le comte Kaunitz avait profité de son séjour à Paris, pour familiariser l'esprit de la nation française avec l'idée de l'alliance

autrichienne. Un moment d'humeur où se trouvait Louis XV, et la mode qui s'introduisait dans le conseil de Versailles de déclamer contre le roi de Prusse, firent tout d'un coup germer cette semence : la vivacité extrême de la nation française lui fit envisager l'alliance avec la maison d'Autriche comme un raffinement supérieur de politique. Sur cela, le comte de Starhemberg fut chargé par l'impératrice-reine de proposer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, parce qu'on voulait la même chose des deux côtés; et cette alliance fut signée, au nom du Roi Très-Chrétien, par M. Rouillé et l'abbé de Bernis, le 1^{er} de mai 1756. Ce fameux traité de Versailles, annoncé avec tant d'ostentation, nommé *l'Union des grandes puissances*, était de sa nature défensif et contenait en substance la promesse d'un secours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puissances contractantes fût attaquée; ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'impératrice-reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditait de longtemps.

L'union que les maisons d'Autriche et de Bourbon venaient de former, commençait à donner des soupçons que le traité de Londres pourrait ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne : la paix ne tenait plus qu'à un cheveu; il ne s'agissait que d'un prétexte, et, quand il ne faut que cela, la guerre est autant que déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étaient trompés sur le compte de la Russie. Cette

puissance, où les intrigues des ministres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre, en haine de l'alliance que le roi de la Grande-Bretagne avait conclue avec le roi de Prusse. M. de Bestusheff s'était trouvé un moment indécis entre sa passion des guinées et la haine qu'il avait pour le roi; mais la haine l'emporta. L'impératrice Élisabeth, ennemie de la nation française depuis la dernière ambassade de M. de La Chétardie, aimait mieux se liquer avec elle que de conserver une ombre d'union avec une puissance qui avait la Prusse pour alliée: la cour de Vienne, agissant dans toutes les cours de l'Europe, profitait des passions des souverains et de leurs ministres, pour les attiser et les gouverner selon les fins qu'elle se proposait.

Durant ces revirements de systèmes si subits et si inattendus, les vaisseaux anglais ne gardaient plus de ménagements envers les Français: leurs vexations et les attentats qu'ils commettaient poussèrent le roi de France, presque malgré lui, à leur déclarer la guerre. Les Français annoncèrent avec ostentation qu'ils se préparaient à faire, de leur côté, une descente en Angleterre; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne et de la Normandie; ils firent construire des bateaux plats, pour transporter ces troupes, et ils rassemblèrent quelques vaisseaux à Brest. Ces ostentations épouvantèrent les Anglais; il y eut des moments où cette nation, qui passe pour si sage, se

crut perdue. Le roi George, pour la rassurer, eut recours à des troupes hanovriennes et hessoises, qu'il fit passer dans le royaume. On prit ainsi le change à Londres; les Français y trouvèrent leur compte, et tandis qu'ils faisaient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande-Bretagne, ils firent une descente dans l'île de Minorque. Le duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le siège devant Port-Mahon. Les Anglais ne s'aperçurent du dessein des Français que lorsqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerranée au secours de la place assiégée; leur amiral Byng fut battu par l'escadre française. Le gouvernement anglais, pour se disculper, devant une populace effrénée et furieuse, du malheur qui venait d'arriver, fut obligé de lui sacrifier une victime, et fit trancher la tête à l'amiral Byng, dont bien des personnes sensées prétendaient prouver l'innocence. Le duc de Richelieu essaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages sont taillés dans le roc; impatient de ce que le siège tirait en longueur, il fit donner un assaut général à la place; les Français l'escaladèrent et la prirent.

Pendant que la fortune favorisait les Français dans le sud de l'Europe, les affaires du Nord devenaient de jour en jour plus critiques: les Russes assemblaient en Livonie des camps plus forts et plus considérables que tous ceux qu'ils y avaient eus les années précédentes. La cour de Russie

était induite à ces ostentations par celle de Vienne, qui réclamait le traité de Pétersbourg, comme si la guerre était déclarée, et comme si le cas de l'assistance avait lieu. Une armée de 50,000 Moscovites sur la frontière de la Prusse devenait un objet important : quelle que fût la cause de cet armement, l'effet en paraissait redoutable.

Il arriva, dans ce temps de crise, que le roi perdit par malheur la seule boussole qui l'avait orienté jusqu'alors dans les ténèbres de la politique qui l'environnaient. Un nommé Weingarten, secrétaire de La Puebla, ministre autrichien à Berlin, s'était laissé employer par le roi à lui fournir la correspondance la plus secrète que son maître entretenait avec la cour de Vienne et avec celle de Pétersbourg : ces dépêches avaient répandu des lumières sur les vues de ces puissances, en développant leurs desseins. Cet homme, dont les services devenaient plus importants que jamais dans ces conjonctures délicates, fut soupçonné par son maître : Weingarten fut assez heureux pour s'en apercevoir ; il s'échappa et réclama la protection du roi. On le déroba avec peine aux recherches et aux perquisitions du ministre autrichien, et on l'envoya à Colberg, où il changea de nom. Quoique cette source de nouvelles fût tarie, il restait encore un canal, duquel le roi tirait des avis certains sur les projets que ses ennemis formaient, et qui étaient prêts à éclater ; c'était un commis de la chancellerie secrète de Dresde, qui remettait, toutes les

semaines, au ministre prussien les dépêches que sa cour recevait de Pétersbourg et de Vienne, ainsi que la copie de tous les traités qu'il avait trouvés dans les archives. Il parut, par ces écrits, que la cour de Russie s'excusait de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cause que sa flotte n'était pas en état d'entrer en mer ; mais elle promettait en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclaircissements, le roi prit le parti d'envoyer, en guise de réserve, un corps en Poméranie, formé de dix bataillons et de vingt escadrons. Ces troupes se cantonnèrent aux environs de Stolp, où elles ne pouvaient donner aucune jalousie à la Russie, et où néanmoins elles étaient à portée de renforcer le maréchal de Lehwaldt, dès qu'il aurait pu appréhender quelque entreprise de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne rassembla plus de troupes en Bohême qu'à son ordinaire ; elle en forma deux armées : l'une, sous les ordres du prince Piccolomini, campa près de Kœnigingærtz ; la principale, commandée par le maréchal Browne, s'établit aux environs de Prague. Ce n'était pas assez ; la cour fit dresser en Bohême des magasins de guerre ; elle fit rassembler des chevaux pour le train des vivres et pour la nombreuse artillerie qu'elle voulait mettre en usage dans son armée ; en un mot, elle faisait de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorsqu'une puissance se propose d'en attaquer une autre. Les dépêches de

Dresde qui venaient au roi étaient remplies des projets que formait la cour de Vienne d'attaquer les États du roi, et que, faute de trouver un meilleur prétexte, l'impératrice-reine s'en tiendrait à celui que fournissait le différend que le roi avait eu avec le duc de Mecklenbourg. Ce différend était une bagatelle, et l'affaire était accommodée et assoupie ; il s'était agi du droit de lever des recrues, que le Brandebourg avait eu de tout temps dans le Mecklenbourg : le duc s'était avisé de le trouver mauvais ; après qu'on lui eut prouvé la justice de la cause, et qu'il ne voulait pas se rendre, le roi se fit justice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus question de cette bagatelle, l'impératrice voulut la rappeler : elle prétendait faire envisager les procédés du roi comme contraires aux lois de l'Empire, et comme une violation de la paix de Westphalie ; ce qui devait l'engager de prendre fait et cause, d'embrasser le parti du duc de Mecklenbourg, et de réclamer l'assistance de tous les garants de cette paix de Westphalie. La connaissance qui vint au roi de ce dessein, jointe à l'assemblée de trois armées sur ses frontières, qui menaçaient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le roi à la cour de Vienne sur la cause de ce grand armement : on la pria de vouloir y faire une réponse catégorique, pour qu'on sût si son intention était de maintenir la paix avec le roi, ou de la rompre. La réponse du comte Kaunitz se trouva conçue en termes ambigus et d'un

sens équivoque; mais il s'expliqua plus ouvertement envers le comte de Flemming, ministre du roi de Pologne à Vienne : celui-là rendit compte de cet entretien dans une relation à sa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dresde à Berlin; le comte Flemming y dit : « Le comte Kaunitz se propose d'inquiéter le roi par ses réponses, et de le pousser à commettre les premières hostilités. » Il est vrai que le style en était si arrogant et si fier, qu'il en résultait assez clairement que l'impératrice-reine voulait la guerre, et même qu'elle voulait de plus que le roi portât le nom d'agresseur.

Il était néanmoins probable que cette année s'écoulerait encore, sans que les ennemis de la Prusse en vinsent aux dernières extrémités, parce que la cour de Pétersbourg voulait différer la guerre jusqu'à l'année suivante, et qu'il était apparent que l'impératrice-reine attendrait que tous ses alliés fussent prêts, pour attaquer le roi à forces réunies. Ces considérations donnèrent lieu d'examiner ce problème : s'il était plus avantageux de prévenir ses ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valait mieux attendre qu'ils eussent achevé leurs grands préparatifs, pour remettre les entreprises qu'ils jugeraient bon de former, à leur discrétion. Quelque parti que l'on prit dans ces conjonctures, il est certain que la guerre était également sûre et inévitable; il restait donc à calculer s'il y aurait plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou

à la commencer incessamment. Vous verrez que le roi de Pologne était un des plus zélés partisans de la conjuration que l'impératrice-reine avait formée contre la Prusse.

L'armée saxonne était faible : on savait que le fond en montait à peu près à 18,000 hommes ; mais on savait aussi que, pendant l'hiver même, cette armée devait être augmentée, et qu'on voulait la porter au nombre de 40,000 combattants. En différant la guerre, le roi donnait donc le temps à ce voisin malintentionné de se mettre dans une posture plus formidable ; sans compter que, la Russie ne pouvant pas entrer en action cette année, et la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ses arrangements, ces conjonctures paraissaient favorables pour gagner sur les ennemis des avantages, en les prévenant dès la première campagne, qu'on perdrait par une délicatesse déplacée, en renvoyant les opérations à l'année suivante. De plus, par cette inaction, on facilitait aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies sur les États du roi, qui auraient servi de théâtre à la guerre dès l'ouverture de la première campagne ; au lieu qu'en portant la guerre chez ces voisins dont les mauvais desseins étaient mis en évidence, on l'établissait chez eux, et l'on ménageait par là les provinces de la domination prussienne. Et quant à ce nom si terrible d'agresseur, c'était un vain épouvantail, qui ne pouvait en imposer qu'à des esprits timides, auquel il ne fallait

donner aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agissait du salut de la patrie, puisque le véritable agresseur est sans doute celui qui oblige l'autre à s'armer et à le prévenir par l'entreprise d'une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuse, parce que de deux maux il faut choisir le moindre. Après tout, que les ennemis du roi l'accusassent d'être agresseur, ou qu'ils ne le fissent point, cela revenait au même, et ne changeait rien au fond de l'affaire, car la conjuration des puissances de l'Europe contre la Prusse était toute formée. L'impératrice-reine, celle de Russie, les rois de France et de Pologne étaient d'accord et sur le point d'entrer en action, de sorte que le roi n'en aurait eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin, il s'agissait du salut de l'État et du maintien de la maison de Brandebourg : n'aurait-ce pas été dans un cas aussi grave, aussi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choses, mais auxquelles il ne faut pas se soumettre dans des cas extraordinaires où l'irrésolution et la lenteur auraient tout perdu, et où l'on ne pouvait se sauver qu'en prenant une résolution vigoureuse et prompte, et en l'exécutant avec activité?

Les différentes raisons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le roi à prévenir ses ennemis : il fit signifier à la cour de Vienne qu'il prenait sa

réponse pour une déclaration de guerre, et qu'il se préparait à la lui faire; il travailla ensuite aux dispositions nécessaires pour mettre les troupes en mouvement. Pour cette année, la Prusse n'avait rien à craindre de la part de la Russie, par les raisons que nous avons rapportées plus haut; de sorte que le maréchal Lohwaldt se contenta de rassembler aux environs de Königsberg les troupes qu'il avait sous ses ordres, afin de les avoir à portée, et de pouvoir les mettre en campagne, si les circonstances l'exigeaient.

Le roi se proposa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées : le maréchal Schwerin, qui reçut le commandement de celle de Silésie, devait pénétrer dans le cercle de Königinrætz; l'autre, qui devait agir contre les Saxons et les Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régiments de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, et des provinces de la Westphalie : le roi voulut la commander en personne. Son dessein était d'entrer en Saxe sur plusieurs colonnes en même temps, ou pour désarmer les troupes, si on les trouvait répandues dans leurs quartiers, ou pour les combattre, si on les trouvait rassemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohême, et s'exposer à une perfidie semblable à celle que les Saxons firent aux Prussiens, l'année 1744. Le roi se trouvait autorisé à cette démarche par l'expérience du passé, par les enga-

gements où les Saxons étaient avec la maison d'Autriche, enfin, par leurs mauvaises intentions qui se manifestaient dans les dépêches de tous leurs ministres, que le roi avait en main : ainsi, des raisons tirées du droit, de la politique et de la guerre appuyaient et justifiaient sa conduite. Il fut en même temps résolu de gagner, cette première campagne, le plus de terrain qu'on pourrait, pour mieux couvrir les États du roi, et en éloigner la guerre le plus qu'il serait possible, et enfin, d'établir l'état de la guerre en Bohême, pour peu que cela parût faisable. Telles furent les dispositions générales qu'opposa le roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe, qui allaient l'assaillir. Bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche, et commencèrent leurs opérations en Saxe et en Bohême, comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE DE 1756.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohême; bataille de Lowositz; campagne du maréchal Schwerin; secours de Schandau battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.

C'était un préalable, en commençant cette guerre, d'ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler et de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohême, il fallait traverser cet électorat : si l'on n'y s'en rendait pas maître, on laissait un ennemi derrière soi, qui, en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Prussiens, les obligeait à quitter la Bohême aussitôt que le roi de Pologne le voudrait. Les Saxons en avaient usé ainsi dans la guerre de 1744, où, en interdisant cette navigation aux troupes du roi, ils rendirent son expédition infructueuse. On ne se fondait pas sur des conjectures vagues pour leur supposer le même dessein : on avait en main les preuves de leur mauvaise volonté; ainsi ç'aurait été commettre une faute irrémissible en politique, que de ménager par faiblesse un prince allié de l'Autriche, qui n'attendait à se déclarer ouvertement

pour elle que le moment où il pourrait le faire impunément. De plus, comme le roi prévoyait que la plus grande partie de l'Europe se préparait à l'attaquer, il ne pouvait pas autrement couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en s'emparant de la Saxe, où il valait mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc résolu qu'on porterait la guerre en Saxe, qu'on s'assurerait de l'Elbe, et qu'on tâcherait, pour peu que l'occasion s'en présentât favorable, de désarmer les troupes saxonnes.

Au mouvement que quelques régiments firent pour se rendre en Poméranie [août], les troupes saxonnes prirent position entre l'Elbe et la Mulde; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, et bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnements. Toutes ces marches et contre-marches ne donnèrent point le change: le roi savait positivement que le dessein de la cour était d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons, occupant une position inattaquable, croyaient pouvoir attendre en sûreté les secours que les Autrichiens leur avaient fait espérer, et d'où ils se flattaient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations; de sorte que, sans réfléchir aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au débouché de la Bohême.

Le roi divisa son armée en trois corps: la marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna, qui fut

le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du prince Ferdinand de Brunswic; elle prit le chemin de Leipzig et passa par Borna, Chemnitz, Freyberg et Dippoldiswalda, pour se rendre à Cotta. La seconde colonne, où se trouvait le roi, marcha sur Pretzsch, tandis que le prince Maurice de Dessau se rendit maître de Wittenberg; après quoi ce détachement, réuni au reste du corps, passa l'Elbe à Torgau, d'où le roi se porta par Strehlen et Lommatzsch à Wildruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes saxonnes s'étaient rendues à Pirna, que le roi y'était en personne, qu'il n'y avait point de garnison à Dresde, mais que la reine y'était demeurée. Le roi fit complimenter la reine de Pologne, et les troupes prussiennes entrèrent dans cette capitale, en observant une si exacte discipline, que personne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dresde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, et se posta entre l'Elbe, Sedlitz et Zehista. La troisième colonne, sous le commandement du prince de Bevern, traversa la Lusace, où ayant été jointe à Elsterwarda par vingt-cinq escadrons de cuirassiers et de hussards venant de la Silésie, elle se porta sur Bautzen, sur Stolpen, et enfin sur Lohmen. Le prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de sorte que, par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes saxonnes se trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voisinage de tant d'armées ne donna

lieu à aucun incident : on ne commit aucune hostilité ; les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, et chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation : il était plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre ; ils firent à plusieurs reprises des propositions qui, n'ayant rien de solide, furent rejetées. Leur but était d'obtenir une parfaite neutralité ; c'était à quoi le roi ne pouvait pas donner les mains, parce que les engagements du roi de Pologne avec la cour de Vienne, la Russie et la France lui étaient trop bien connus.

Les Saxons faisaient alors retentir toute l'Europe de leurs cris ; ils répandaient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat : il était nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui, n'étant point réfutées, s'accréditaient et remplissaient le monde de préjugés contre la conduite du roi. Depuis longtemps le roi possédait la copie des traités du roi de Pologne et des relations de ses ministres aux cours étrangères. Quoique ces pièces justifiasent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvait en tirer parti : si on les eût publiées, les Saxons les auraient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir pour autoriser une conduite audacieuse qu'on ne pouvait soutenir que par des mensonges ; cela obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvaient encore dans les

archives de Dresde. Le roi donna des ordres pour qu'on les saisisse; elles étaient toutes emballées et prêtes à être envoyées en Pologne : la reine, qui en fut informée, voulut s'y opposer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse, et de ne point se roidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on le voudrait, était cependant la suite d'une nécessité absolue. Le premier usage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu du public sous le titre de *Pièces justificatives*.

Pendant que cette scène se passait au château de Dresde, les troupes prussiennes et saxonnes demeuraient dans l'inaction, le roi de Pologne s'amusant avec l'espérance des secours autrichiens qui devaient lui venir, et le roi de Prusse ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre des troupes et la valeur devenaient inutiles. Il ne sera pas hors de propos pour l'intelligence des événements que nous aurons à rapporter dans la suite, que nous entrons dans un détail circonstancié sur le fameux camp de Pirna, et de la position que les troupes saxonnes y occupaient. La nature s'était complu, dans ce terrain bizarre, à former une espèce de forteresse, à laquelle l'art n'avait que peu ou rien à ajouter. A l'orient de cette position coule l'Elbe entre des rochers qui, en rétrécissant son cours, le rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyait à la

petite forteresse de Sonnenstein près de l'Elbe ; dans un bas-fond, au pied de ces rochers, est située la ville de Pirna dont le camp prend son nom ; le front, qui fait face au nord, s'étend jusqu'au Kohlberg, qui fait comme le bastion de cette courtine ; devant règne un ravin de soixante à quatre-vingts pieds de profondeur, qui de là, tournant vers la gauche, entoure tout le camp, et va aboutir au pied du Kœnigstein. Du Kohlberg, qui forme une espèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupaient la crête, ayant l'aspect tourné vers l'occident, va, laissant Rottendorf devant soi, et se rétrécissant vers Struppen et Leupoldishayn, se terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigstein. Les Saxons, trop faibles pour remplir le contour de ce camp, qui présentait de tous côtés des rochers inabordable, se bornèrent à bien garnir les passages difficiles, et cependant les seuls par lesquels on pût venir à eux ; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, et des palissades ; à quoi il leur était facile de réussir, vu les immenses forêts de pins dont les cimes de ces monts sont chargées.

Ce camp, ayant été examiné et reconnu en détail, pouvant passer pour un des plus forts de l'Europe, fut jugé à l'abri des surprises et des attaques ; et, comme le temps et la disette pouvaient seuls vaincre tant d'obstacles, on résolut de le bloquer étroitement, pour empêcher les troupes saxonnes de tirer des vivres des environs, et d'en user en tout comme dans un siège en forme. Dans

cette vue, le roi destina une partie de ses troupes à former la circonvallation de ce camp, et l'autre fut employée à former l'armée d'observation. Cette disposition, la meilleure qu'on pût faire dans ces conjonctures, était d'autant plus sage, que les Saxons, réfugiés en hâte sur ces rochers, n'avaient pas eu le temps d'amasser beaucoup de subsistances, et que ce qu'ils en avaient ne pouvait les nourrir tout au plus que deux mois.

Bientôt les troupes du roi occupèrent tous les passages par lesquels les secours ou les vivres auraient pu arriver aux Saxons. Le prince de Bevern avec sa division prit les postes de Lohmen, Wehlen, Ober-Rathen et Schandau tout le long de l'Elbe; sa droite communiquait à la division du roi par le pont qui fut construit proche de la briqueterie; dix bataillons et dix escadrons, qui campaient auprès du roi, occupaient l'emplacement depuis l'Elbe et le village de Sedlitz jusqu'à Zehista, où commençait la division du prince Maurice, qui s'étendait au delà de Cotta par des détachements qu'il avait poussés à Leupoldishayn, Markersbach, Henersdorf et Hellendorf : en tout trente-huit bataillons et trente escadrons servaient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part, le maréchal Keith eut le commandement de l'armée d'observation ; elle consistait en vingt-neuf bataillons et en soixante-dix escadrons. Le prince Ferdinand de Brunswic entra le premier en Bohême avec l'avant-garde [19 septembre];

ayant passé Péterswalde, il rencontra à Nollendorf M. de Wied, général autrichien, avec dix bataillons de grenadiers et de la cavalerie à proportion ; il le délogea du village ; l'Autrichien prit la fuite, et le prince poursuivit sa marche. Le maréchal Keith s'approcha immédiatement après d'Aussig, et se campa à Johnsdorf, d'où il détacha M. de Manstein, qui s'empara du château de Tetschen, pour assurer la navigation de l'Elbe. Les choses en restèrent là en Saxe et dans cette partie de la Bohême jusqu'à la fin du mois.

D'un autre côté, M. de Piccolomini campait proche de Kœniggrätz sur les hauteurs situées entre le confluent de l'Adler et de l'Elbe, dans une position forte. Son camp, en figure angulaire, n'était abordable d'aucun côté. Le maréchal de Schwerin venait de déboucher avec son armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança premièrement à Nachod, puis sur les bords de la Mettau, et enfin sur Augzd, où il défit M. de Buccow, qui vint au-devant de lui avec un corps de cavalerie, se fit bien battre, et perdit deux cents hommes. Le maréchal de Schwerin ne pouvait point entreprendre sur M. de Piccolomini dans le poste où se tenaient les Autrichiens : il n'y avait aucun grand projet à former, ni pour des sièges, ni pour des batailles ; et comme la saison était d'ailleurs assez avancée, il se contenta de consumer toutes les subsistances qu'il trouva en Bohême, et fourragea jusque sous les canons de l'armée impériale, sans que M. de Pic-

colomini fit mine de s'en apercevoir. Un détachement de hussards prussiens défit quatre cents dragons des ennemis proche de Hohenmauth, et en ramena la plus grande partie prisonniers. Ce fut où se bornèrent les entreprises que le maréchal de Schwerin pouvait faire, parce que M. de Piccolomini se gardait bien de faire des mouvements, et demeurait scrupuleusement renfermé dans son camp, qui valait mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent se porter cette année que par l'armée du roi : cette armée avait les Saxons à prendre, et les secours qui pouvaient leur venir, à éloigner. Les choses s'embrouillaient et devenaient de jour en jour plus compliquées de ce côté-là; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à y défendre l'entrée des vivres et des secours, il avait été toutefois impossible d'occuper tous les sentiers qui traversent les forêts et les rochers des environs. Cela faisait que le roi de Pologne entretenait encore, quoique avec peine, une correspondance avec la cour de Vienne; et l'on apprit, sur la fin de septembre, que le maréchal Browne avait reçu des ordres de sa cour de dégager à tout prix les troupes saxonnes que les Prussiens bloquaient à Pirna. Le maréchal Browne, qui s'était avancé avec son armée à Budin, avait trois moyens d'exécuter ce projet : l'un, de marcher sur le corps du maréchal Keith, et de battre cette armée, ce qui n'était pas facile; le second, de pren-

dre le chemin de Bilin et de Teplitz, et d'entrer en Saxe, soit par le Basberg, soit par Hellendorf; mais ce mouvement l'obligeait à prêter le flanc au maréchal Keith, et exposait à être ruinés tous les magasins qu'il avait entre Budin et Prague. Le troisième moyen qui lui restait, était d'envoyer un détachement à la rive droite de l'Elbe, qui, prenant par Bœhmisch-Leipa, Schluckenau et Rumbourg, se rendit à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvait mener à rien de décisif, parce que les Prussiens, par le moyen de leur pont de Schandau, pouvaient envoyer des secours dans cette partie, et parce que le terrain du côté d'Ober-Rathen et Schandau, coupé, difficile, et susceptible de chicanes, fournit des passages assez impraticables pour qu'un bataillon y puisse arrêter une armée entière.

Comme l'issue de ce moment critique décidait de toute cette campagne, le roi jugea que sa personne serait nécessaire en Bohême, pour s'opposer aux entreprises que ses ennemis pouvaient former. Il arriva, le 28, au camp de Johnsdorf; les troupes y étaient postées sur un terrain étroit dominé par des éminences, le dos appuyé contre un escarpement de rochers si serrés, qu'on aurait eu de la peine, au cas d'une action, de porter des secours d'une partie de ce camp dans l'autre, sans s'exposer à de grands embarras. Cette position se trouvant telle, qu'il fallait l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain.

On était trop éloigné du maréchal Browne pour en avoir des nouvelles ; et, comme il était important d'observer ses mouvements de plus près, le roi se mit à la tête de l'avant-garde, composée de huit bataillons et de vingt escadrons, et il s'avança à Türnitz, où il apprit que le maréchal Browne passerait le lendemain l'Éger proche de Budin : c'était précisément le temps de l'approcher pour éclairer ses démarches, et de le combattre même, si l'occasion s'en présentait. Dans la situation où se trouvaient les choses, les projets de ceux qui commandaient ces armées étaient si contraires et si opposés, qu'il fallait nécessairement qu'ils en vinsent à une décision, soit que le maréchal Browne voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agit que par des détachements.

Le 30, l'armée du roi le suivit sur deux colonnes ; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Paschkopole, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz ; sa droite s'appuyait à Welhota ; Lowositz était devant son front ; Sulowitz se trouvait devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeait derrière l'étang de Tschischkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche ; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours qui y tenaient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre ; cependant, cette hauteur et le bassin même domi-

ment de beaucoup les plaines des environs. Le roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes et les débouchés qui versent dans la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures et passèrent la nuit au bivouac, à peu de distance derrière l'avant-garde, qui était postée vis-à-vis de l'ennemi.

Le lendemain, 1^{er} d'octobre, on fut reconnaître dès la pointe du jour ce camp qu'on avait découvert la veille; un brouillard épais étendu sur la plaine empêcha de distinguer les objets. On voyait comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, et à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paraissait être de cinq escadrons. Sur cela, on déploya l'armée : une colonne d'infanterie se forma par la droite, l'autre par la gauche; la cavalerie se mit en seconde ligne; car le terrain, se trouvant trop étendu pour la petite armée du roi, l'obligea d'employer vingt bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de quatre. Les autres se trouvaient ou à la garde des magasins, ou bien en détachements. Le champ de bataille, sur lequel les troupes du roi se formèrent, allait en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de pierre à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires : M. de Browne avait farci ces enclos de pandours pour arrêter les Prussiens; ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se for-

maient, ils s'engageaient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entraient en ligne. Cependant ce feu était mal nourri, et comme les pandours ne faisaient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on était que ce détachement qu'on avait vu la veille campé dans ces environs, se préparait à la retraite, et que les pandours qui tiraillaient dans ces vignes, et les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étaient destinés à faire l'arrière-garde des autres : cela paraissait d'autant plus plausible que l'on ne découvrait aucune trace d'une armée. On se trompait beaucoup dans ces suppositions, car les premières troupes qu'on avait vues à Lowositz étaient l'avant-garde de M. de Browne. Les Autrichiens ignoraient la marche de l'armée du roi, et n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina ; le maréchal Browne en fut averti par son général commandant son avant-garde ; sur quoi, la nuit même, il vint le joindre avec son armée à Lowositz.

Le brouillard dont nous avons parlé dura jusque vers les onze heures, et ne se dissipa tout à fait que lorsque l'action fut près de finir. En supposant toujours qu'on n'avait affaire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne ; ce qui l'inquiéta et la fit changer de position et de forme à plusieurs reprises : tantôt elle se mettait en échiquier, quelquefois sur trois lignes, puis en ligne contiguë ; quelquefois cinq ou six troupes tirant vers leur gauche

disparaissaient; bientôt après elles paraissaient plus nombreuses que du commencement; enfin, ennuyé de cette manœuvre oiseuse, qui faisait perdre le temps et n'avancait point les affaires, le roi crut qu'en faisant charger cette cavalerie par une vingtaine d'escadrons de dragons, cette arrière-garde serait bien vite dissipée et le combat terminé. Sur quoi, les dragons descendirent des hauteurs et se formèrent au bas sous la protection de l'infanterie prussienne; ils choquèrent et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En poursuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz, en flanc et de front, un feu de petites armes et d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étaient formés au pied des vignes : on jugea dès lors qu'il ne s'agissait plus d'arrière-garde, mais que le maréchal Browne se trouvait avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée.

Le roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais, par des quiproquo malheureusement trop fréquents les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étaient joints aux dragons, et qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du roi, s'abandonnant à leur impétuosité et au désir de se signaler, ils donnèrent pour la seconde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie; quoiqu'ils reçussent le même feu qui avait ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens à trois mille pas; emportés par leur

ardeur, ils franchirent un fossé large de dix pieds, à trois cents pas au delà duquel un autre fossé plus profond encore couvrait l'infanterie impériale. M. de Browne fit aussitôt exécuter soixante pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, ce qui l'obligea de revenir se reformer au pied de la montagne, ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point poursuivie. Le roi ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles saillies, la fit repasser en seconde ligne derrière son infanterie.

Comme cette cavalerie revenait, le feu de la gauche commençait à devenir et plus vif et plus considérable : le maréchal Browne voulait changer l'état de la question ; se voyant sur le point d'être assailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue, il avait fait filer vingt bataillons derrière Lowositz, qui s'étant glissés successivement le long de l'Elbe, vinrent soutenir les pandours qui se battaient dans les vignes, et tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Prussiens. L'infanterie les repoussa vigoureusement ; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, et descendant dans la plaine, elle poursuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur se précipitèrent dans l'Elbe ; une autre troupe de fuyards se jeta dans les premières maisons de Lowositz, faisant mine de s'y défendre ; alors quelques bataillons de la droite furent détachés pour renforcer la gauche, de sorte que la gauche des Prussiens s'appuyât à l'Elbe, et dans cette disposition elle s'avança fière-

ment d'un pas déterminé sur Lowositz, sans que la droite de l'armée du roi quittât la hauteur où elle était appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maisons par les portes et les fenêtres; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vite; et, quoique ces troupes eussent consumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régiments d'Itzenplitz et de Manteuffel n'entrassent dans Lowositz la baïonnette baissée, et ne forçassent neuf bataillons tout frais que M. de Browne y avait envoyés, à leur céder la place et à prendre honteusement la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avaient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, et cédèrent la victoire aux Prussiens.

Le roi ne put pas profiter de ce succès autant qu'il l'aurait souhaité, parce qu'il n'avait proprement battu que l'aile droite des Impériaux : ils occupaient encore le village de Sulowitz, et comme leur gauche se trouvait postée derrière le fossé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point prise à la cavalerie prussienne. En même temps, M. de Browne fit faire un beau mouvement à ses troupes : il fit avancer quelques brigades de sa gauche qui n'avaient point combattu, dont il se servit pour couvrir ses troupes débandées, qui sortaient de Lowositz et s'enfuyaient en grand désordre. Il se retira la nuit, et fit occuper Leitmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avait devant soi. Le maréchal, avec le gros de son armée, reprit son camp de Budin, et

détruisit tous les ponts de l'Éger, pour en interdire le passage aux Prussiens. L'armée du roi perdit, en morts et blessés, 1,200 hommes à ce combat ; MM. de Quadt et de Lüderitz, tous deux généraux de bataille, y furent tués. On ne fit que sept cents prisonniers à l'ennemi, parmi lesquels un prince de Lobkowitz, général des Impériaux : si la cavalerie avait pu être employée sur la fin de l'action, le nombre des prisonniers aurait été bien plus considérable.

Le prince de Bevern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Tschischkowitz, village situé à la droite du roi, à demi-chemin de Budin. Le prince envoya de son camp des partis le long de l'Éger, pour en reconnaître les passages, mais plus encore pour donner de l'attention et causer de la jalousie à M. de Browne, afin de le contenir par ces démonstrations, et l'empêcher de penser à secourir le roi de Pologne et les troupes saxonnes. L'armée de Bohême s'en tint là ; trop faible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle se contenta de l'observer. Le roi ne pouvait effectivement point agir offensivement. Pour donner de vraies jalousies à M. de Browne, il fallait passer l'Éger ; et, si on le faisait, le détachement des Impériaux de Leitmeritz, se trouvant à dos des Prussiens, était à portée de leur enlever leur magasin d'Aussig ; de plus, en passant l'Éger on s'éloignait trop de sa ligne de défense, et l'on se mettait hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts secours. Si

l'on se déterminait à prendre Leitmeritz, loin de gagner par là, on se trouvait dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affaiblissait par la garnison que demandait cette ville, et que, ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent et qui la dominant, on aurait exposé cette garnison à être enlevée, sitôt que l'ennemi eût entrepris sur elle. Toutes ces raisons firent que le roi fut obligé de se contenter d'avoir gagné une bataille au commencement d'une guerre, et qu'il borna ses projets à empêcher que M. de Browne ne fît des détachements, ou, s'il en faisait, d'en envoyer d'aussi forts au secours du camp de la Saxe.

L'armée prussienne de Bohême était de la moitié plus faible que celle des Impériaux; mais les troupes étaient si bonnes, si bien disciplinées, et les officiers si valeureux, qu'elles se comptaient, sinon supérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que soit la bonne opinion qu'on a de soi-même, la sécurité est toujours dangereuse à la guerre, et il vaut mieux prendre des précautions superflues, que de négliger les nécessaires; et, comme le nombre était du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le roi aurait pu se voir obligé à faire des détachements, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries et à retrancher les parties les plus faibles de son camp; cela se trouva d'autant mieux fait, qu'on apprit, le 6, que M. de Browne avait détaché à la sourdine quelques régiments de son armée; que ce corps, taxé à 6,000 hommes, ayant

passé par Raudnitz, s'avancait vers Bøhmisch-Leipa, pour suivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne causât pas de grandes appréhensions, le roi en avertit le margrave Charles et le prince Maurice demeurés en Saxe, et il se mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sedlitz où il n'était resté que trente escadrons ; ce qui n'était pas suffisant pour arrêter les Saxons, surtout s'ils avaient entrepris de percer du côté de Hellendorf et de Teplitz. Sa Majesté partit, le 13, de Lowositz avec quinze escadrons, et arriva, le 14 à midi, à son armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le roi de Pologne avait occupé, durant tout le temps de la blockade des Saxons.

Les choses avaient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le roi avait pris le commandement de son armée en Bohême : la bataille de Lowositz avait frappé la cour ; elle n'espérait que faiblement dans l'assistance des Impériaux. Les troupes étaient menacées d'une disette prochaine, ce qui fit tenter aux généraux saxons de se frayer eux-mêmes un chemin à travers les Prussiens : leur projet étant de se sauver en passant l'Elbe, ils tentèrent de jeter un pont à Wehlstædtl ; vis-à-vis de ce lieu se trouvait une redoute prussienne, qui coula à fond quelques-uns de leurs bateaux, ce qui dérangerait leurs mesures. Ils changèrent de dessein, et firent transporter leurs pontons à Halbstadt, qu'ils regardaient comme le lieu le plus propre et

le plus convenable pour leur sortie, surtout à cause des secours que M. de Browne venait de leur promettre de nouveau.

Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées se trouvaient si intimement liées avec le local du terrain, que nous sommes obligé, pour l'intelligence du lecteur, de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la description que nous avons faite du poste de Pirna, on a pu juger de la force de son assiette : mais, s'il était difficile de l'emporter, il n'était pas moins difficile d'en sortir. La plus naturelle, la plus aisée de ses issues est par Leupoldishayn ; en descendant de leurs rochers, les Saxons prenaient, par Hermsdorf et Hellendorf, le chemin de la Bohême : ce n'est pas à dire qu'ils auraient forcé ce passage sans perte ; il y avait toutefois apparence qu'ils auraient sauvé une partie de leur monde. Teplitz une fois gagné, ils ne rencontraient plus que de légers obstacles, et personne ne pouvait les empêcher de se joindre par Éger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connaissaient pas les situations de Halbstadt, de Burkersdorf, de Schandau, du Ziegenrück, et surtout qu'ils ignoraient la disposition dans laquelle les Prussiens occupaient ces postes ; sans quoi ils ne se seraient jamais exposés dans une aussi mauvaise affaire.

M. de Lestwitz était posté avantageusement, avec onze bataillons et quinze escadrons entre Schandau

et un village nommé Wendisch-Fähre; M. de Browne, qui était entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf et d'Altendorf; mais, trouvant M. de Lestwitz plus en force qu'ils ne l'avaient prévu, ils eurent bien garde de l'attaquer. M. de Browne ne pouvait pas se porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparait; il ne trouvait pas son compte à s'engager avec M. de Lestwitz; et cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il était obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits, vis-à-vis des Prussiens et sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différents partis il n'y en avait aucun qu'un homme expérimenté, comme l'était M. de Browne, pût prendre sans risquer sa réputation; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie.

Du côté d'Altstadt, où les Saxons avaient résolu de passer l'Elbe, il y a à la rive droite de ce fleuve une petite plaine dominée par le Lilienstein, rocher escarpé qui en borne une partie; aux deux côtés de ce rocher se présentaient cinq bataillons prussiens, aux ordres de M. de Retzow, derrière des abatis qui, en forme de croissant, allaient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit; cinq cents pas derrière ce poste, six bataillons et cinq escadrons occupaient le défilé de Burkersdorf; derrière ce défilé se trouve une

chaîne de rochers après et escarpés, nommée le Ziegenrück, qui, embrassant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour përcer de ce côté-là, les Saxons avaient donc trois postes à forcer consécutivement, les uns plus redoutables que les autres ; ce fut néanmoins pour tenter leur évasion de ce côté qu'ils commencèrent, dès le 11 d'octobre, à établir leurs ponts. Les Prussiens eurent bien garde de ne les point traverser dans cet ouvrage. Leur descente de Thürmsdorf vers l'Elbe se trouva assez praticable ; mais lorsque leurs ponts furent achevés, et que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altstadt, ils ne trouvèrent qu'un sentier étroit, dont les pêcheurs se servaient. Une demi-journée s'écoula à y faire passer deux bataillons ; les pluies abondantes qui tombèrent achevèrent d'abîmer ce chemin : ils furent obligés de laisser leurs canons, qu'il était impossible de transporter à l'autre rive : ainsi toute leur artillerie resta sur les retranchements qu'ils venaient d'abandonner. La lenteur de leur passage fut cause que la cavalerie, l'infanterie, le bagage, l'arrière-garde de tout ce corps pèle-mêle et en désordre, demeurèrent aux environs de Struppen.

Le 13, avant le jour, le prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons ; l'armée prit sur-le-champ les armes, et, se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine ces rochers du camp de Pirna, tout privés qu'ils étaient de leurs défenseurs ; les généraux la refor-

mèrent sur la crête de ces montagnes, entre le Sonnenstein et Rottendorf. M. de Zieten avec ses hussards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi et la poussa jusqu'à Thürmsdorf; les compagnies franches et les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le prince Maurice, qui survint, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur qui était à dos des Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris du feu qu'ils recevaient d'un endroit où ils ne s'y attendaient pas, se mirent en désordre, et prirent soudain la fuite; les hussards se jetèrent sur le bagage, qu'ils pillèrent, et les chasseurs se glissèrent dans un bois proche de l'Elbe, d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne, qui finissait de passer le pont.

Cela acheva de leur tourner la tête : ils coupèrent eux-mêmes les câbles de leur pont; le courant l'entraîna jusqu'à Rathen, où les Prussiens le prirent. Le prince Maurice fit aussitôt camper les troupes sur les hauteurs de Struppen; leur gauche allait vers l'Elbe, et leur droite se prolongeait derrière un ravin profond qui va se perdre du côté de Hennersdorf.

Telle était la situation des choses, lorsque le roi arriva avec ses dragons à Struppen. Les Saxons attendaient un certain signal dont ils étaient convenus, que les Impériaux devaient leur donner,

pour attaquer de concert les Prussiens : ce signal ne se donna point ; cela acheva de leur faire perdre l'espérance. Ils ne furent que trop convaincus alors, en voyant la manière dont M. de Retzow était posté, qu'il leur était impossible de se faire jour à eux-mêmes. D'un autre côté, le roi de Pologne, qui s'était réfugié au Kœnigstein, pressait de là vivement ses généraux d'attaquer M. de Retzow au Lilienstein, et le comte Rutowski lui remontrait à son tour avec force l'inutilité de cette entreprise, qui mènerait à une effusion de sang et à un massacre dont après tout le roi ne pourrait tirer aucun avantage. M. de Browne se trouvait dans un cas aussi embarrassant, mais moins fâcheux : il avait devant lui un corps de troupes prussiennes, supérieur en nombre ; et, comme toute communication lui était coupée avec le Kœnigstein, qu'il rencontrait des empêchements physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvait former pour dégager les Saxons, et qu'il avait à craindre que, ces troupes se rendant prisonnières à son insu, il aurait aussitôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saxonne désespérée, et, ne pensant plus qu'à sauver son propre détachement, il se retira le 14 [octobre] en Bohême. Les hussards prussiens le suivirent ; M. de Warnery battit son arrière-garde, et passa trois cents grenadiers croates au fil de l'épée.

Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que se firent les gé-

néraux saxons et les généraux autrichiens ; ils avaient tort les uns et les autres : le général saxon qui avait fait le projet de cette évasion était le seul coupable ; il avait sans doute consulté des cartes fautives ; il n'avait jamais été sur les lieux, dont le local lui était inconnu : car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître ? Ces lieux , tout à fait contraires par leurs dispositions aux manœuvres que les Autrichiens et les Saxons avaient dessein d'y faire , furent les vraies causes des malheurs que les Saxons y trouvèrent ; tant l'étude du terrain est importante, tant le local décide des entreprises militaires et de la fortune des États.

Le roi de Pologne fut du haut du Koenigstein spectateur de la situation déplorable où se trouvaient ses troupes , manquant de pain , entourées d'ennemis , et ne pouvant pas même par une résolution désespérée se faire jour aux dépens de leur sang , parce toute ressource leur était ôtée ; pour ne les point voir périr de faim et de misère , il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre , et qu'elles missent bas les armes [16 octobre]. Le comte Rutowski fut chargé de dresser cette triste capitulation : tout ce corps se rendit ainsi , et les officiers s'engagèrent sur leur honneur de ne plus servir contre les Prussiens durant cette guerre ; sur quoi , comptant sur leur parole , on les relâcha. Pour ne point humilier

un ennemi vaincu, le roi fit rendre au roi de Pologne les drapeaux, les étendards et les timbales qui appartenaient à ses troupes ; il consentit aussi d'accorder la neutralité à la forteresse de Kœnigstein. Lors même qu'il tâchait d'adoucir le sort du roi de Pologne, Auguste III concluait en secret un traité avec l'impératrice-reine, par lequel il lui céda, moyennant un certain subside, quatre régiments de dragons et deux pulks d'uhlands, qu'il entretenait en Pologne : ces procédés ne servaient qu'à justifier la conduite que les Prussiens avaient tenue jusqu'alors. Le roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais, après la scène qui venait de se passer, demanda le libre passage pour sa personne, afin d'aller s'établir en Pologne ; non-seulement on le lui accorda, mais on poussa l'attention jusqu'à faire retirer toutes les troupes prussiennes qui se trouvaient sur son passage, pour lui dérober des objets qui ne pouvaient que lui faire de la peine ; il partit, le 18, avec ses deux fils et son ministre pour Varsovie.

L'armée saxonne qui venait de se rendre, consistait en 17,000 têtes ; l'artillerie qu'on prit, passait quatre-vingts pièces de canon. Le roi distribua ces troupes, et en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie ; mais il commit la faute de n'y point mêler de ses sujets, à l'exception des officiers, qui étaient tous de ses États : cette faute influa dans la suite sur le peu d'usage qu'on tira de ces régiments, et sur les mauvais services qu'ils rendirent.

Après la reddition des Saxons, le roi retourna en Bohême, pour en retirer son armée. Le maréchal Keith quitta, le 25, le camp de Lowositz, et se replia sur Linay, sans que l'ennemi le suivit ; le régiment d'Itzenplitz, qui gardait un gué de l'Elbe au village de Salesel, fut attaqué cette nuit même, et se défendit si bien que, non content de repousser l'ennemi, il lui fit encore des prisonniers. De Linay l'armée continua paisiblement sa marche par Nollendorf, Schœnwald, Gieshübel, et arriva, le 30, en Saxe ; le roi la fit cantonner entre Pirna et les frontières de la Bohême.

En même temps que l'armée du roi entra en Saxe, le maréchal de Schwerin quittait les environs de Kœniggræz et se retirait en Silésie. Comme il était en marche vers Skalitz, il fut suivi par quelques milliers de Hongrois, qui harcelaient son arrière-garde. Le maréchal, qui n'entendait pas raillerie, se mit à la tête d'une partie de sa cavalerie, fondit brusquement sur eux, les défit, et les poursuivit jusqu'à Smirschitz ; après quoi il reprit tranquillement sa marche, et se trouva avec son armée, le 2 de novembre, sur la frontière de la Silésie.

La tranquillité dans laquelle se tinrent les ennemis permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers ; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le prince Maurice eut le commandement de la division qu'on envoya à Chemnitz et à Zwickau, d'où il envoya des déta-

chements pour garder les gorges de la Bohême, et fit retrancher les postes d'Asch, d'Oelsnitz et du Basberg; M. de Hülsen commandait les brigades de Freyberg et de Dippoldiswalda, et il tenait les postes de Sayda, de Frauenberg et d'Einsiedel. Le roi confia à M. de Zastrow la gorge de Gieshübel et le passage de Hellendorf; de là, en passant l'Elbe, le cordon prenait de Dresde par Bischofswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de dix bataillons et d'autant d'escadrons était prête à porter des secours où le besoin le demanderait. M. de Lestwitz se tenait à Zittau avec six bataillons; pour assurer sa communication, il avait des détachements à Hirschfeld, Ostritz et Mariantal. Le prince de Bevern avait les postes de Gœrlitz et de Lauban sous ses ordres, avec dix bataillons et quinze escadrons. M. de Winterfeldt et le prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuaient le cordon, en prenant de Greifenberg et Hirschberg à Landeshut et Friedland. M. de Fouqué couvrait le comté de Glatz; un autre corps de l'armée du maréchal de Schwerin hiverna du côté de Neustadt, et servit à couvrir la Haute-Silésie contre les incursions que les Impériaux y auraient pu faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V

DE L'HIVER DE 1756 A 1757.

L'invasion des Prussiens en Saxe causa une vive sensation en Europe ; plusieurs cours n'en savaient pas les raisons, ni ne voulant même les connaître, blâmaient et désapprouvaient la conduite du roi. Le roi de Pologne criait contre la violence des Prussiens ; ses ministres dans les cours étrangères exagéraient les maux de la Saxe, envenimaient et calomniaient les démarches les plus innocentes du roi. Ces clameurs retentissaient à Versailles, à Pétersbourg, et par toute l'Europe. Le roi de France était déjà piqué de ce que le roi de Prusse, au lieu de renouveler le traité de Versailles, venait de conclure avec le roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté, les ministres autrichiens aigri-saient l'esprit de la nation française pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne ; d'un autre, on se servait des larmes de la Dauphine pour émouvoir la compassion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du roi de Pologne. Le Roi Très-Christien se rendit à d'aussi vives sollicitations, et résolut de porter la

RUPTURE AVEC LA FRANCE

guerre en Allemagne. Il n'en suspendit les effets que pour colorer cette démarche par un prétexte apparent et naturel ; M. de Broglie ¹, ambassadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir en donnant lieu aux Prussiens d'insulter à son caractère : c'était l'homme le plus propre qu'on pût choisir pour brouiller des cours. La commission dont il était chargé donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étaient bloqués dans leur camp de Pirna ; il était demeuré à Dresde ; il voulut à différentes reprises se rendre à Struppen auprès du roi de Pologne ; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part ; il essaya inutilement de passer la chaîne des vedettes ; on lui opposa, toutes les fois qu'il tenta de ces entreprises, tant de politesse et tant de fermeté, qu'il ne put aller auprès du roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le roi de Prusse et le roi de France. Cela impatienta la cour de Versailles, qui, sans chercher d'autres détours, renvoya M. de Knyphausen, ministre prussien à Paris, et rappela M. de Valori, qui résidait à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le roi, à son retour de Bohême, de faire signifier à M. de Broglie à Dresde, où le roi établissait son quartier, que, toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des ministres, il n'était plus séant

1. Charles, comte de Broglie, second fils du maréchal de France duc de Broglie.

qu'un ambassadeur de France résidât dans un lieu où se trouvait Sa Majesté, et qu'il n'avait qu'à se préparer à partir incessamment pour se rendre auprès du roi de Pologne, auquel il était accrédité. M. de Broglie reçut cette déclaration avec cet air de dignité et de hauteur dont les ministres français savent se revêtir lorsqu'ils se souviennent des belles années de Louis XIV : cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varsovie. La cour de Versailles, qui voulait la rupture, et qui, ayant perdu de vue le point fixe de sa politique de pousser la guerre par mer contre les Anglais, ne se conduisait que par ses caprices et par des impulsions étrangères, déclara qu'elle regardait l'invasion des Prussiens en Saxe comme une violation de la paix de Westphalie, dont elle était garante; et elle crut le prétexte de cette garantie suffisant pour se mêler de cette guerre, et pour y entraîner même les Suédois.

L'abbé de Bernis, qui avait été le promoteur de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, reçut le poste qu'avait eu M. Rouillé, et devint ministre des affaires étrangères. Enfin l'impétuosité française, qui pousse l'esprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconséquence des ministres, l'animosité dont le roi de France était rempli contre le roi de Prusse, la nouveauté et la mode accréditèrent cette alliance des Autrichiens à la cour au point qu'on la considérait comme un chef-d'œuvre de politique. Il n'y avait que les ministres

impériaux à la mode; ces ministres usèrent si adroitement de l'influence qu'ils avaient dans le conseil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxiliaires que la France était obligée de donner à l'impératrice-reine, ils intriguèrent, si bien que le printemps suivant, 100,000 Français passèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent sommés par le ministère de Versailles de remplir la garantie du traité de Westphalie; le sénat vénal de cette nation était depuis longtemps aux gages de la France. Quoique les constitutions du royaume défendent en termes exprès et positifs de ne point déclarer la guerre sans le consentement des trois ordres qui forment la diète ou les états généraux, les partisans de la France violèrent cette loi fondamentale, et passant par-dessus toutes les formalités usitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les mesures que le roi de France leur prescrivait.

Pendant que la cour de Versailles préparait si laborieusement les moyens de bouleverser l'Allemagne, un fol pensa causer une révolution en France; c'était un fanatique obscur qui, ayant servi comme domestique dans un couvent de jésuites en Flandre, se proposa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, et y épiait le moment pour exécuter cet abominable projet. Un soir que le roi devait partir pour Choisy, cet insensé se glisse dans la foule, approche du roi par derrière, et lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur-le-champ;

la blessure du roi fut trouvée légère; le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes qu'il avait chargées par ses dépositions, mais qui, étant innocentes, recouvrèrent la liberté; et jusqu'à présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont déterminé ce monstre à cet attentat atroce.

La cour de Vienne, qui agissait si puissamment à Versailles, n'était pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe; elle dépeignait à Pétersbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires : c'était une injure faite à la Russie; c'était braver les forces de cet empire; c'était un mépris manifeste des garanties que l'impératrice Élisabeth avait données au roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguaient à Pétersbourg des calomnies contre la Prusse, et les sommes d'argent qu'ils y répandaient. Pour hâter la marche des troupes russiennes, l'Impératrice-reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'impératrice Élisabeth : cette somme était proprement payée par la France; c'était l'évaluation du contingent qu'elle devait à l'Autriche, qui se servait de ce subside pour engager la Russie à déclarer la guerre à la Prusse.

Les ministres de l'impératrice-reine travaillaient avec non moins de zèle à Ratisbonne pour engager dans ces troubles les états de l'Empire; en même

temps, les Français intimidèrent la diète par leurs menaces au point qu'elle souscrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut résolu par les conclusions de cette diète que le Saint-Empire formerait une armée d'exécution, qui s'avancerait tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au prince de Hildbourghausen, maréchal au service d'Autriche. Alors le fiscal de l'Empire se mit sur les rangs ; il avança que les rois de Prusse et d'Angleterre devaient être mis au ban de l'Empire ; quelques princes représentèrent que, si autrefois l'électeur de Bavière avait été condamné à ce ban, cela ne s'était fait qu'après qu'il eut perdu la bataille de Hœchstædt, et que, dès que les armées impériales en auraient gagné de pareilles, il serait libre à chacun de procéder contre ces deux rois. La France comprit que, si l'on se précipitait à publier cet arrêt, la cour de Vienne compromettrait sa dignité, et qu'il y aurait à craindre de plus que les deux rois et leurs adhérents ne formassent un schisme, et ne se séparassent entièrement du Saint-Empire romain ; ils firent toutes les représentations à Vienne, et conseillèrent à la reine d'attendre les succès de la fortune pour régler dessus les mesures ultérieures qu'elle aurait à prendre.

Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence et une grossièreté insupportables contre des rois, envers lesquels les ennemis même observent communément des pro-

cedés honnêtes et respectueux. Il aurait été difficile de répondre aux écrits injurieux et amers de cette diète, si M. de Plotho, ministre du roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent et l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'était pas plus doux ; on le distinguait néanmoins des écrits du fiscal par des insolences pleines de fierté et par quelque chose de plus piquant, mêlé d'arrogance et de hauteur. Le roi, indigné contre ces procédés, fit insinuer à l'impératrice qu'on pouvait être ennemi sans se dire des injures ; qu'il suffisait aux souverains de vider leurs débats par l'épée, sans se prostituer réciproquement devant le monde par des écrits faits pour les halles et indignes du trône ; ces remontrances furent longtemps vaines, et n'acquirent du poids qu'après que le roi eut gagné quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armait contre les rois de Prusse et de la Grande-Bretagne, l'Angleterre se trouvait dans une subversion générale, qui engourdissait le gouvernement et serait devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, si des changements survenus à propos n'avaient pas à temps redressé les choses. Les dissensions domestiques qui brouillaient l'intérieur de l'État, étaient fomentées par le duc de Gumberland, qui se flattait qu'à leur faveur il pourrait remplir de ses créatures les premiers postes ; c'était lui qui avait soulevé la nation contre les Français ; c'était lui qui avait allumé la guerre, dans l'espérance que le mi-

nistère ne pourrait pas se soutenir dans un temps de trouble. Les premières entreprises des Anglais tournèrent si mal, qu'ils perdirent Port-Mahon : ce fut là le prétexte dont se servit le parti de ce prince pour en rejeter la faute sur la malhabileté du duc de Newcastle. A l'ouverture du parlement, les esprits s'échauffèrent, l'animosité des partis redoubla, et tant de ressorts furent mis en oeuvre par les intrigues du duc de Cumberland, que le duc de Newcastle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, résigna ses emplois ; le parti de Cumberland, triomphant, fit donner les sœurs au sieur Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement, qui manquait de consistance, ne put se soutenir ; M. Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avait fait obtenir par tant d'intrigues, et le duc de Newcastle reentra dans ses charges. Ces déplacements de ministres n'auraient cependant pas tiré à conséquence, s'il n'en était résulté une espèce d'inaction et de léthargie dans lesquelles restaient les affaires : les ministres et les grands étaient plus occupés de l'intérêt de leurs factions que des mesures à prendre contre la France. Plus animés contre les compétiteurs de leurs emplois que contre les ennemis de la nation, ils ne prenaient aucune mesure pour la campagne prochaine ; personne ne pensait à former des projets pour la guerre de mer, jusqu'alors malheureuse, encore moins pour la guerre qui était sur le point d'embraser l'Allemagne.

Ce qui intéressait le plus le roi dans ce moment, c'était de faire prendre aux Anglais des mesures relatives à la guerre du continent; et, comme il prévoyait en gros sur quoi pourraient rouler les opérations de l'armée française dans l'Empire, il envoya au roi de la Grande-Bretagne un projet qu'il avait dressé pour la défense commune de l'Allemagne. Ce mémoire roulait sur les points suivants : il proposait de maintenir Wésel, pour en faire la place de guerre des alliés, par où l'on restait le maître de passer le Rhin; il demandait qu'on rassemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe entre Wésel et Lippstadt : cette position donnait l'avantage de porter les troupes selon le besoin, soit vers le Rhin, soit vers le Wésel. De plus, si les Français marchaient en Hesse, l'armée de la Lippe, en s'avancant vers Francfort, les obligeait à quitter prise, et dans le temps que les opérations auraient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wésel aurait assez longtemps occupé les Français pour lui donner le temps de revenir à son secours; d'ailleurs, tant que cette place tenait, il n'était pas à présumer que les troupes françaises du Bas-Rhin s'enfonçassent profondément en Westphalie. Le roi d'Angleterre, qui s'était peu appliqué à ces sortes de matières, lut le projet sans en comprendre l'importance, et puisqu'il y était question de soutenir Wésel, il se défia des raisons dont le roi de Prusse se servait : il avait en revanche une confiance entière en ses mi-

nistres de Hanovre, qui ne cessaient de lui représenter qu'il fallait se borner à la défense du Wésér. Cette idée était fausse en tout sens, parce que le Wésér est presque généralement guéable, et que sa rive opposée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de sorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en dît M. de Münchhausen, que jamais général habile se servît de cette rivière dans le sens qu'il proposait. Son avis prévalut néanmoins, et tout ce qu'on put obtenir du roi d'Angleterre, fut qu'il consentît à faire repasser les troupes hanovriennes et hessoises en Allemagne.

Le défaut de concert entre le roi, les Anglais, et les Hanovriens le mettait dans le cas de prendre des mesures différentes de ce qu'il s'était proposé pour le duché de Clèves et la forteresse de Wésel : obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages ; il fit transporter à Magdebourg la nombreuse artillerie qui garnissait les remparts de la place ; et la garnison eut ordre d'évacuer la ville et de se retirer à Bielefeld, pour se joindre, au printemps, à l'armée alliée, qui devait s'y assembler sous les ordres du duc de Cumberland.

Après la preuve que les ministres de Hanovre avaient donnée du crédit qu'ils avaient sur l'esprit du roi d'Angleterre, il était clair que, pour aller à la source d'où partaient les résolutions, il fallait s'adresser à eux. On avait tout à craindre pour l'armée du duc de Cumberland, moins commandée

par ce prince que par un tas de jurisconsultes qui n'avaient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais qui se croyaient égaux aux Marlborough et aux Eugène. Les intérêts du roi étaient trop liés avec ceux du roi d'Angleterre pour qu'il vît de sang-froid les mauvais partis qu'on allait prendre : se flattant de les prévenir, il envoya M. de Schmettau à Hanovre. Ce général fit à ces magistrats présomptueux et ignorants les représentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avaient formé ; il leur en démontra les défauts ; il leur en prédit les conséquences ; mais le tout en vain ; s'il leur avait parlé arabe, ils l'auraient tout autant compris. Ces ministres, dont l'esprit était resserré dans une sphère étroite, ne savaient pas assez de dialectique pour suivre un raisonnement militaire ; leur peu de lumière les rendait méfiants, et la crainte d'être trompés dans une matière qui leur était inconnue, augmentait l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils soutenaient leurs opinions : toutes ces causes firent que la mission de M. de Schmettau devint infructueuse.

Pour donner un échantillon de ces conférences, et pour se représenter à quels hommes M. de Schmettau avait affaire, le lecteur pourra en juger par ce trait : ce général s'informait des arrangements qu'ils avaient pris pour les vivres de l'armée : « Oh ! nous avons, lui dit M. de Münchhausen, quelques amas de farines, et nous avons commandé

cent chariots de paysans pour transporter le pain aux troupes. » Or, ce corps que les alliés rassemblaient passant les 30,000 hommes, il lui fallait trois cents fourgons pour le pain et quatre cents chariots pour le transport des farines. Voilà sur quel pied étaient les arrangements que ces ministres ignorants et stupides prenaient à Hanovre, pour résister aux forces considérables avec lesquelles les Français se proposaient d'agir contre eux. Mais la raison secrète et véritable de leur indolence provenait d'une autre cause. Les Français, plus fins qu'eux, leur avaient persuadé fermement qu'ils ne voulaient que traverser leur pays; que leur projet de campagne n'était calculé que contre le roi de Prusse; qu'en un mot, ils voulaient assiéger Magdebourg, et que, pourvu que les Hanovriens se tinssent spectateurs tranquilles de cette scène, durant le cours des opérations de la campagne, leur pays serait épargné, et leurs personnes en considération. Ces idées flatteuses s'étaient si fort accréditées dans les têtes absurdes de ces ministres, que, lorsque l'armée française approcha des frontières hanovriennes, ils envoyèrent des chasseurs du roi d'Angleterre à la rencontre pour lui servir de guides. Ces ministres furent la dupe de leur crédulité envers les Français, qui les punirent de la perfidie qu'ils voulaient commettre envers le roi de Prusse, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant toutes ces négociations qui agitaient

l'Europe, le roi était à Dresde, où la reine de Pologne lui donnait d'autres embarras. Cette princesse, en faisant complimenter tous les jours le roi par son grand maître le comte de Questenberg, en lui prodiguant des assurances d'amitié, entretenait des intelligences secrètes avec les généraux autrichiens, et les avertissait de toutes les choses qu'elle était à portée d'apprendre. Ces menées extraordinaires donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir cette correspondance. Comme on fouillait exactement aux portes tous les ballots, les marchandises et les paquets qui venaient de Bohême, on ouvrit un jour une caisse de boudins adressés à madame Ogilvie, grande maîtresse de la reine, qui avait des terres aux environs de Leitmeritz; en examinant ces boudins, on les trouva tout farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ses correspondances. Cependant le même train continuait toujours, avec la différence qu'elle s'y prit avec plus de finesse. Ce n'était pas où se bornait la mauvaise volonté de la reine : car elle envoyait des émissaires dans toutes les garnisons où le roi formait ses régiments nouvellement levés des Saxons pris au Lilienstein; elle les faisait exciter à la sédition, aux révoltes et à la désertion. Elle en débaucha beaucoup, et fut cause qu'au commencement de la campagne, des corps entiers se soulevèrent et prirent la fuite chez les ennemis.

Le dessein du roi de Pologne et de ses alliés

était de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre sur le pied où ils étaient avant que les Prussiens les prissent : ils rassemblèrent des soldats ; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'histoire ne fournit aucun exemple qu'il ait été pratiqué par les princes laïques : l'impératrice-reine et le roi Très-Chrétien dispensèrent les officiers saxons de la parole d'honneur qu'ils avaient donnée aux Prussiens de ne plus servir contre eux, et beaucoup d'officiers furent assez lâches pour leur obéir. Dans des siècles d'ignorance, on trouve des papes qui relevaient les peuples du serment de fidélité qu'ils avaient prêté à leurs souverains ; on trouve un cardinal Julien Césarini qui oblige un Ladislas, roi de Hongrie, à violer la paix qu'il avait jurée à Soliman. Ce crime, qui autorisa le parjure, n'avait été que celui de quelques pontifes ambitieux et implacables, mais jamais celui des rois, chez lesquels on devrait retrouver la bonne foi, fût-elle perdue sur toute la terre. Si j'insiste sur de pareils traits, c'est qu'ils caractérisent l'esprit d'animosité et l'acharnement opiniâtre qui régnaient dans cette guerre, et qui la distinguent de toutes les autres. Cependant la France et l'Autriche ne retirèrent pas de ces régiments saxons les services qu'ils en attendaient ; ils en furent pour leur argent et pour leur dispense.

Dans cette effervescence générale, les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étaient pour

leurs intrigues. Les corps que le roi avait en Lusace furent les plus exposés aux entreprises que les ennemis formaient. Cette province fait du côté de Zittau une espèce de pointe qui s'enfonce en Bohême, et va toujours en se rétrécissant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachements qu'ils avaient à Friedland, à Gabel et à Rumbourg. Ces détachements, commandés par de jeunes officiers qui cherchaient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent presque pendant tout l'hiver en campagne. Le prince de Lœwenstein était à la tête de l'un, et M. de Lacy, fils du maréchal, qui avait servi avec distinction en Russie, menait l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal : quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendaient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement : M. de Blumenthal, major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille, et beaucoup de soldats, dont on aurait pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de M. de Lestwitz à Zittau, celui du prince de Bevern à Goerlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles ; ils étaient obligés d'envoyer des secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : l'inquiétude et l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement sur pied et en action.

Mais les ennemis se fortifièrent, dans ces environs, des troupes de Flandre qui venaient joindre

leur armée : à la longue la partie serait devenue inégale ; et, comme il fallait nécessairement des renforts aux Prussiens pour qu'ils se soutinssent en Lusace, le roi y fit avancer la réserve, qui jusqu'alors avait occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. Du commencement, la destination de ces troupes avait été de joindre le maréchal de Léhwaldt, pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes ; alors, le besoin le plus pressant l'emporta sur celui qu'on ne voyait que dans l'éloignement : il fallait considérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne serait assez en force pour frapper un coup vigoureux et décisif ; au lieu qu'en rassemblant une grosse masse en Saxe, on pouvait espérer de remporter, dès le commencement de la campagne, un avantage assez considérable sur les Impériaux pour que leurs alliés en fussent étourdis, et que même quelques-uns d'eux se désistassent des desseins de guerre et de conquête qu'enfantait leur ambition.

Les régiments prussiens qui venaient de la Poméranie arrivèrent, vers le milieu de mars, à Gœrlitz ; on les employa à fortifier les postes qui n'étaient pas assez pourvus de troupes, et, depuis qu'ils furent en Lusace, les ennemis se tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là, le roi fit un tour en Silésie, pour s'aboucher avec le maréchal de Schwerin ;

ils se virent à Haynau. On y arrêta le projet pour la campagne prochaine, et l'on prit les mesures les plus justes pour en dérober la connaissance à l'armée même; après quoi le roi retourna en Saxe, et tout s'y prépara, tant en Saxe qu'en Silésie, pour exécuter ces desseins, aussitôt que les arrangements pour les subsistances et la saison pourraient le permettre.

CHAPITRE VI

AMPAGNE DE 1757.

Les troupes prussiennes entrèrent en cantonnement sur la fin de mars; elles étaient partagées en quatre corps différents : le prince Maurice commandait aux environs de Zwickau; le roi, avec le gros de l'armée, se tenait entre Dresde, Pirna, Gieshübel et Dippoldiswalda; le prince de Bevern avait rassemblé aux environs de Zittau le corps qui avait hiverné en Lusace; et le maréchal de Schwerin s'était avancé avec son armée sur les frontières de la Bohême entre Glatz, Friedland et Landshut. Le projet de campagne qu'on avait for-

mé, consistait en ce que ces quatre corps devaient à la fois pénétrer en Bohême et arriver par différentes directions à Prague, qui leur servirait de point de ralliement. On pouvait se promettre que ce grand mouvement jetterait une confusion étonnante dans les différents corps des ennemis répandus dans leurs quartiers; on pouvait espérer d'en surprendre quelques-uns, et d'avoir occasion d'engager des affaires particulières avec les autres, qui, en en faisant périr une partie en détail, donneraient un ascendant et une supériorité aux Prussiens pour le reste de la campagne; ce qui pouvait mener à une action décisive, dont le succès fixerait le sort de cette guerre. Rien n'était plus important que de cacher ce projet : il ne pouvait réussir qu'en en dérobant la connaissance et le soupçon même aux ennemis et à la cour de Saxe, qui trahissait les Prussiens, et à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas.

Afin d'en imposer également à tout le monde, on fit fortifier et palissader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défense. Le roi choisit en même temps un nombre de camps forts à l'entour de Dresde, comme s'il se préparait à faire une guerre défensive : ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Possendorf, au Windberg et à Mohorn. Les chasseurs saxons qu'on y employa n'eurent rien de plus pressé que d'en avertir la cour, et la reine de Pologne ne manqua pas aussitôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas unique-

ment à ces fausses démonstrations, et pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques faibles incursions en Bohême, comme pour se venger par là des partis que les ennemis avaient, l'hiver, conduits en Lusace pour inquiéter les Prussiens. Dans cette intention, le prince Maurice fit une course vers Éger; le maréchal Keith entreprit à Schluckenau contre un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas; le prince de Bevern surprit à Böhmisch-Friedland quatre cents fantasins et pandours, qui se rendirent prisonniers. Toutes ces petites entreprises entretinrent les Impériaux dans leur sécurité; ils se persuadèrent que le roi se bornait à leur donner de petites alarmes, et ils ne le soupçonnèrent pas de plus grands desseins.

Les différents corps de l'armée prussienne se mirent en mouvement, les uns le 20, les autres le 21 d'avril. Le prince Maurice pénétra en Bohême par le Basberg, d'où il s'avança sur Kommotau. Le roi se campa à Nollendorf; il poussa son avant-garde à Karbitz, d'où M. de Zastrow fut détaché avec sa brigade, pour occuper Aussig et chasser les Autrichiens du château de Tetschen. Le lendemain l'armée se rendit à Linay, où le prince Maurice, qui venait de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens se replièrent au delà de l'Éger à l'approche des Prussiens; le château de Tetschen ne se rendit que le 27; M. de Zastrow eut le malheur d'y être tué

L'armée passa ensuite le Paschkopole, et, traversant les plaines de Lowositz, elle vint se camper à Trebnitz. On occupa le Hasenberg, et la droite s'appuya au Paschkopole. Cette position se trouva vis-à-vis de celle que le maréchal Browne venait de prendre à Budin : on savait que ce maréchal y attendait le lendemain une division de ses troupes, qui avait hiverné dans les cercles de Saatz et d'Éger; on voulut tenter de prévenir cette jonction; on voulut même essayer si l'on ne pourrait pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet, il fut résolu que, la nuit même, l'armée passerait l'Éger à un mille et demi au-dessus du camp de M. de Browne; et, si l'occasion ne se présentait pas de battre cette division qui était en chemin, du moins résulterait-il de cette manœuvre qu'en tournant la position de M. de Browne, on l'obligerait à l'abandonner. On établit en conséquence deux ponts à Koschitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes passèrent l'Éger. Les hussards, qu'on envoya aussitôt à la découverte, rencontrèrent près de Penich la division qui devait joindre M. de Browne. Cette division, étant informée du passage des Prussiens, se replia sur Welwarn, sans qu'il fût possible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avait à peine passé la rivière. Le maréchal Browne ne tarda pas à s'apercevoir que son poste était tourné : il comprit qu'il ne pouvait se joindre avec les troupes qui lui venaient qu'en se retirant

à Welwarn, et il se mit aussitôt en marche pour y arriver; les hussards prussiens harcelèrent son arrière-garde, et lui prirent quelques prisonniers.

L'armée du roi se campa à Budin, et employa le lendemain [28 avril] à réparer les ponts de l'Éger, pour assurer la communication de la Saxe; les magasins importants que les ennemis avaient à Martinowes, à Budin et à Charwatetz, tombèrent entre les mains des Prussiens; ce qui facilita considérablement la subsistance des troupes. De Budin l'armée s'avança sur Welwarn, que l'ennemi venait d'abandonner, et l'on poussa jusqu'à Tuchomierzitz une avant-garde composée de quarante escadrons et de tous les grenadiers de l'armée; le roi, qui s'y trouvait, vit l'armée de M. de Browne, qui était encore en marche; derrière ces colonnes qui défilaient, suivait une arrière-garde, dont la contenance mal assurée fit naître l'envie de l'attaquer: M. de Zieten donna dessus, et fit trois cents prisonniers. Les ennemis, du commencement, s'étaient postés au Weissenberg; ils l'abandonnèrent, le 2 de mai; l'avant-garde prussienne s'en saisit, et elle vit l'ennemi qui passait la ville de Prague, et prenait un camp à l'autre bord de la Moldau. L'armée du roi occupa, le même jour, tous les environs de la ville, dont elle formait une espèce de circonvallation: sa droite s'appuyait à la haute Moldau, d'où le camp allait, en embrassant Saint-Roch, le couvent de la Victoire et Weleslawin, s'appuyer à Podbaba à la basse Moldau.

Durant cette marche de l'armée du roi, le prince de Bevern avait poussé de son côté les opérations avec vigueur; il était entré, le 20 d'avril, en Bohême, en s'avançant par Krottaw et Kratzau sur Machendorf; sa cavalerie battit en marche un détachement autrichien qui s'avançait pour faire une reconnaissance. L'ennemi avait pris à Reichenberg une position avantageuse; le comte de Koenigsegg commandait ce corps, dont on évaluait la force à 28,000 combattants. Ce fut le 21 d'avril que le prince de Bevern se mit en mouvement pour l'attaquer : il s'avança sur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf, vers l'armée ennemie; il fallait passer une chaussée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvaient défendre avec la mousqueterie, n'arrêta guère les Prussiens. Au delà de ce passage se trouvait le corps de M. de Koenigsegg, auquel il avait donné la forme d'un cercle concave. La cavalerie autrichienne occupait le centre de ce cercle, et se trouvait rangée en trois lignes sur une petite plaine, enchâssée entre les deux ailes d'infanterie qui allaient en avançant, le dos appuyé à d'épaisses forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, et des redoutes garnies d'artillerie, dont le feu protégeait la cavalerie. La droite du prince de Bevern attaqua la gauche de l'ennemi; quinze escadrons prussiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, et la mirent en déroute. Le prince de Wurtemberg y fit des

prodiges de valeur. Alors M. de Lestwitz attaqua la droite de l'ennemi et les redoutes qui couvraient Reichenberg, et, quoiqu'il traversât différents défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmstadt força ces redoutes et obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le poursuivit de hauteur en hauteur jusqu'à Rochlitz et à Dœrfel; la difficulté de ce terrain montueux, et l'impossibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre puissent attendre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le prince de Bevern de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1,800 hommes à cette action, dont huit cents furent pris par le prince de Bevern. La perte des Prussiens ne passa pas trois cents hommes; parce que l'ennemi ne leur avait pas opposé une résistance opiniâtre. Le prince de Bevern suivit à Liebenau M. de Koenigségg; où un défilé impraticable, derrière lequel ce général avait formé son monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entreprises.

De ce côté, les Prussiens n'auraient pu pénétrer plus avant en Bohême, si le maréchal de Schwerin en survenant ne les eût secondés à propos. L'armée de Silésie fut la première qui entra en Bohême, le 18 d'avril; elle déboucha dans ce royaume par cinq différents chemins; une de ces colonnes qui se dirigeait sur Schätzlar, pensa y surprendre les prêtres de Saxe, qui s'y trouvaient; celle qui prenait la route de Golden Oelse, rencontra trois cents pan-

dours, qui, d'un rocher escarpé, défendaient le passage aux Prussiens : M. de Winterfeldt trouva le moyen de faire gravir sur ces rocs quelques troupes qui prirent ces pandours à revers et les passèrent au fil de l'épée ; les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glätz, n'ayant point rencontré d'ennemis sur leur chemin, joignirent toutes le maréchal de Schwerin à Koeniginhof. Ce maréchal, ayant des nouvelles de ce qui s'était passé du côté du prince de Bevern, se porta à dos de M. de Koenigsegg, qu'il pensa surprendre dans son camp de Liebenau ; les Autrichiens décampèrent en hâte et voulurent diriger leur marche sur Jung-Bunzlau ; M. de Schwerin les y prévint encore, et il s'empara en même temps du magasin considérable que les ennemis avaient formé à Kosmanos. Ce fut à cet endroit que le corps de la Lusace joignit l'armée de la Silésie.

Cependant M. de Koenigsegg s'avancait à grandes journées vers Prague ; le maréchal le suivit à Bénétek, d'où il détacha, pour talonner l'ennemi de plus près, M. de Wartenberg, qui défit près d'Alt-Bunzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de quinze cents hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris. Ce brave général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, et fut universellement regretté. M. de Fouqué marcha sur cela avec l'avant-garde du maréchal à Bunzlau, et il s'y arrêta jusqu'au 4 de mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avait rompus pour assurer sa

retraite. Le même jour, le maréchal fit passer la rivière à son armée, et se campa à un mille et demi de Prague.

Une partie des troupes que M. de Piccolomini avait commandées l'année précédente n'était pas encore assemblée; le maréchal Daun en avait reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit de ces différentes invasions des Prussiens, ce maréchal reçut ordre de rassembler son armée, et de la mener droit à Prague. M. de Browne l'attendait avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyait que toutes les forces des Prussiens allaient incessamment fondre sur lui. Le roi était instruit de la marche du maréchal Daun; son armée ne pouvait rien entreprendre contre M. de Browne, qui était couvert par la Moldau et par la ville de Prague; d'ailleurs les choses en étaient venues au point que le sort des deux armées devait nécessairement se décider par une bataille; et, puisqu'on ne pouvait l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le roi résolut d'attaquer M. de Browne avant sa jonction avec M. Daun. Pour cet effet, on construisit un pont sur la Moldau près de Seltz, et le roi le passa à la tête d'un détachement de vingt bataillons et de quarante escadrons; c'était le 5 de mai. Ce prince eut le temps de reconnaître la position des ennemis: il trouva le front de M. de Browne d'un trop difficile abord pour l'attaquer, et il s'aperçut qu'en tournant la droite des ennemis, le terrain présentait un aspect plus avantageux pour un engagement.

Le lendemain [6 mai], de grand matin, les deux armées prussiennes se joignirent à la portée du canon des ennemis, et l'on résolut de les attaquer tout de suite. La gauche des Autrichiens s'appuyait sur la montagne de Ziska, et se trouvait protégée par les ouvrages de Prague; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvrait son front; la droite se terminait sur une hauteur au pied de laquelle se trouve le village de Sterboholy. Pour rendre plus égal le combat qu'on méditait, il fallait contraindre M. de Browne d'abandonner une partie de ces montagnes et de longer dans la plaine. A cette fin, le roi changea son ordre de bataille : l'armée avait défilé en colonnes rompues ; on la mit sur deux lignes, et on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Potschernitz. Dès que M. de Browne s'aperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche et sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquelles il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle ; c'était précisément ce qu'on voulait. L'armée du roi poussa à Piechowitz par des défilés et des marais qui séparèrent un peu les troupes ; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang, qui lui présentait précisément la distance qu'il lui fallait pour se former, et, emboîtée entre ce village et cet étang, ses flancs se trouvaient à l'abri d'insulte ; elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne ; après trois charges consécutives, elle l'enfonça et la mit entiè-

rement en déroute: A peine dix bataillons de la gauche étaient formés; avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation et de courage que de prudence; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, et furent repoussés, mais certainement pas avec honte; car les plus braves officiers et la moitié des bataillons étaient couchés sur le carreau. Le maréchal de Schwerin, qui malgré son grand âge conservait encore tout le feu de sa jeunesse, voyant avec indignation des Prussiens repoussés, se mit à la tête de son régiment, et; prenant un drapeau à la main, il le conduisit à la charge et y fit des efforts de valeur extraordinaires; mais, comme il n'y avait point encore de troupes pour le soutenir, il y succomba et y fut tué, en terminant une vie glorieuse par une mort qui y ajoutait un nouveau lustre. La seconde ligne arriva dans ces entrefaites; le roi attira encore à lui le prince Ferdinand de Brunswic avec quelques régiments, et le combat se redressa d'autant plus facilement; que M. de Treskow avec sa brigade, qui était tant soit peu plus à droite, avait percé la ligne des ennemis. Le roi fit alors avancer les régiments de Charles et de Jean-Brunswic; il joignit M. de Treskow, et avec ce corps il poussa l'infanterie autrichienne au delà de ses tentes, qu'elle n'avait pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment, la déroute devint générale à la droite des ennemis; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce désordre; le malheur voulut que les hussards et

les dragons tombèrent sur du bagage ennemi qui s'enfuyait, et ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui, sans cet accident, aurait toute été prise ou passée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas que le roi ne poursuivît vivement l'ennemi. On envoya M. de Puttkammer avec des hussards vers la Sasawa, où s'était sauvée une partie des fuyards, et avec le gros des troupes on s'avança vers le Wysshrad, de sorte que la gauche des Autrichiens était entièrement coupée de sa droite.

La droite de l'armée du roi n'était point destinée à combattre, à cause de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui était devant elle, et du désavantage que le terrain lui donnait; elle fut cependant engagée par l'imprudence de M. de Manstein, qu'un courage trop bouillant emportait quelquefois. Cette valeur fougueuse, qui s'embrasait à la vue de l'ennemi, le fit avancer sans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de suite. Le prince Henri et le prince de Bevern, qui, en désapprouvant sa conduite, ne voulurent cependant pas l'abandonner; furent forcés de le soutenir; l'infanterie prussienne gravit sur des rochers escarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens et par une nombreuse artillerie. Le prince Ferdinand de Brunswick, s'apercevant que le combat s'engageait de ce côté-là, et devenant d'ailleurs inutile à la gauche; où il n'y avait plus d'ennemis vis-à-vis de lui; prit les Autrichiens en flanc et à dos : ce secours seconda si à propos les efforts du prince Henri, qu'il s'empara

de trois batteries des ennemis, et qu'il les poursuivit de montagne en montagne. Les vaincus, qui se virent coupés de la Sasawa par le corps avec lequel le roi leur était à dos au village de Saint-Michel, ne virent d'autre salut pour eux que de se jeter dans la ville de Prague : ils tentèrent de se sauver du côté du Wyssehrad, où la cavalerie du roi les repoussa à trois reprises ; ils essayèrent encore de se sauver du côté de Kœnigssaal, mais cela leur était interdit par le maréchal de Keith, dont l'armée occupait toutes les hauteurs au pied desquelles ils devaient passer. On savait à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étaient jetés dans Prague ; toutefois on en ignorait le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville et de la bloquer le mieux que put le permettre l'obscurité et l'espèce de confusion qui suit les victoires.

Cette bataille, qui s'engagea vers les neuf heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à huit heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle : les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont trente officiers et 5,000 hommes furent faits prisonniers ; on leur prit d'ailleurs onze étendards et soixante pièces de canon ; la perte des Prussiens monta à 18,000 combattants, sans compter le maréchal de Schwerin, qui seul valait au delà de 10,000 hommes. Sa mort flétrissait les lauriers de la victoire, qui avait été achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit périr les colonnes

de l'infanterie prussienne : MM. de Fouqué et de Winterfeldt furent dangereusement blessés ; là périrent M. de Hautcharmoy, M. de Goltz, le prince de Holstein, M. de Manstein d'Anhalt, et nombre de vaillants officiers et de vieux soldats, qu'une guerre sanglante et cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain, le roi envoya M. de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre ; ce général fut bien étonné d'y trouver le prince Charles de Lorraine, et d'apprendre avec certitude que 40,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étaient enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le roi à prendre des mesures différentes ; il s'empara de la montagne de Ziska, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, allant en occupant toutes les vignes qui versent vers Prague, allait par Saint-Michel aboutir à Podoly à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le maréchal Keith, et on en fit un de même à Branik sur la basse Moldau.

La ville de Prague ne saurait être considérée comme une place de guerre ; située dans un fond, elle est entourée par des vignes et des rochers qui la dominant également de tous les côtés ; ses fossés sont secs, ses ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues ; tous ces ouvrages avaient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différents endroits ils étaient insultables ;

mais la garnison ne l'était pas : pour l'attaquer en forme, il fallait une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachements qu'on avait été obligé de faire, et dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le roi se contenta de bloquer la ville, en essayant si l'on pourrait prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu par un bombardement aux magasins d'abondance; on fit venir des mortiers et du canon; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Ziska, l'autre devant Saint-Michel, et la troisième du côté du maréchal Keith vers le Strahov; mais tout cela fut inutile : la ville avait des bastions casematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie prussienne.

Pendant que ces arrangements se faisaient autour de Prague, le maréchal Daun s'était avancé avec son corps à Teutsch-Brod; d'abord le roi lui opposa M. de Zieten, et peu de temps après le prince de Bevern, qui, se trouvant à la tête de 20,000 hommes, se porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faisant toujours reculer devant lui le maréchal Daun, qui se retira jusqu'à Habr; mais chaque pas que l'Autrichien faisait en arrière l'approchait de ses secours, et lui donnait le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui, s'étant sauvés au delà de la Sasawa, purent le rejoindre.

D'un autre côté, le roi fit partir pour l'Empire

le colonel Mayr avec ses volontaires et environ cinq cents hussards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, ralentir l'assemblée de l'armée des cercles, et en même temps pour alarmer les pédants de Ratisbonne, dont l'éloquence insultante violait toutes les règles de la bienséance. Mayr entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nuremberg; il fit déserteur de Ratisbonne ces députés arrogants qui se croyaient les juges des rois, et de là il pénétra dans le Haut-Palatinat. L'électeur de Bavière et beaucoup de princes, qui conçurent de l'inquiétude de cette irruption, députèrent vers le roi pour traiter relativement à leurs intérêts; enfin tout l'Empire aurait abandonné le parti de l'impératrice-reine, si une des révolutions ordinaires de la guerre et de la fortune n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Nous verrons, dans la continuation de cette guerre, combien de ces vicissitudes arrivèrent et renversèrent tantôt les espérances des Prussiens, tantôt celles des Impériaux.

Cependant le blocus de Prague continuait; on bombardait la ville; mais les Autrichiens faisaient des sorties fréquentes. Un jour, ils voulurent attaquer les batteries du Strahov. Le prince Ferdinand de Prusse y accourut, et les rechassa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de 1,200 hommes. Une autre fois, ils tentèrent une sortie du côté du Wyssehrad, avec si peu de précaution et de prévoyance que, prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podoly, le canon les

mit en une telle confusion, qu'ils rentrèrent dans Prague en pleine fuite. Une autre fois, le prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une sortie du Petit-Côté; ces troupes prirent une flèche défendue par cinquante soldats; bientôt M. de Retzow les repoussa, et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent dans ce siège les ennemis et les éléments à combattre : un orage violent et des nuages qui crevèrent, gonflèrent subitement les eaux de la Moldau; leur impétuosité brisa le pont de Branik; le courant l'entraîna vers le pont de Prague; les ennemis en enlevèrent vingt-quatre pontons; vingt autres furent assez heureux pour leur échapper, et on les rattrapa à Podoly. Tant de bombes que les Prussiens avaient jetées dans Prague avaient considérablement endommagé certains quartiers de la ville; le feu avait même consumé une boulangerie des ennemis; les déserteurs déposaient unanimement que les vivres commençaient à manquer, et qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissait de chair de cheval. Il était fâcheux qu'en pressant cette ville on ne pût rien gagner par la force ni par la ruse, et qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps; il n'y avait que la famine et le désespoir qui pût forcer le prince de Lorraine à se faire jour à travers les Prussiens l'épée à la main; car la façon dont ces quartiers étaient fortifiés, n'étant point attaquables, l'aurait obligé, après quelques efforts inutiles, à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendait, aurait cependant réussi, si l'on avait pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité ; mais il fallut s'opposer au maréchal Daun, il fallut se battre, et l'on fut malheureux. Nous avons laissé le prince de Bevern campé à Kuttenberg, et le maréchal Daun à Habr ; ce maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires et de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague qui fortifièrent son armée, tellement que, de 14,000 hommes qu'elle avait été au commencement de la campagne, elle se trouvait alors composée de 60,000 combattants. L'accroissement des forces de cette armée dérangeait toutes les combinaisons précédentes des projets du roi : il fallait nécessairement renforcer le prince de Bevern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne ; d'un autre côté, il était hasardeux d'affaiblir l'armée du siège, qui avait une vaste circonférence à défendre, et qui pouvait être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen, en économisant les postes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de dix bataillons et de vingt escadrons. Ce détachement pouvait s'éloigner, mais il ne devait pas être de durée, ou le blocus en aurait souffert. Pour que l'on prit Prague et l'armée qui la défendait, il était indispensable

d'éloigner le maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étaient que sur une ligne, et ne pouvaient défendre leur front et leur dos en même temps ; parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, la subsistance aurait manqué aux Prussiens, dont la cavalerie était obligée de chercher le fourrage à quatre ou cinq milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le prince de Bevern, et juger sur les lieux du parti qu'il serait le plus convenable de prendre.

Le roi partit, le 13 juin, de Prague ; M. de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Sasawa, que les troupes légères du maréchal Daun commençaient d'infester. Le roi poursuivit sa marche par Schwarz-Koteletz à Malotitz, où il fut joint par M. de Treskow, qui avait pris une route à droite. L'intention du roi était d'arriver à Kolin, pour se joindre au prince de Bevern ; il trouva devant lui un corps considérable, qui campait à Zasmuk ; c'était M. de Nadasdy qui avait pris cette position, par laquelle il coupait déjà en quelque manière le prince de Bevern de l'armée prussienne. Bientôt on découvrit de loin sur le chemin de Kolin deux colonnes qui prenaient la route de Kaurzim ; on apprit par ceux qui furent les reconnaître, que c'était le prince de

Bevern qui venait se joindre aux troupes du roi. Le jour tombait; la nuit survint avant l'arrivée du prince, de sorte que l'on se contenta de faire camper les troupes aussi bien que l'obscurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du prince de Bevern, auquel on ne s'attendait pas; il se fit à l'occasion de ce qui s'était passé la veille : il avait été attaqué, le 13, à Kuttenberg par M. de Nadasdy, qu'il avait repoussé, en même temps que le maréchal Daun avait fait un mouvement sur son flanc qui l'obligea, pour ne point être tourné, de quitter sa position de Kuttenberg et de prendre celle de Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens, campés à Wisoka, se préparaient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le risque, il aima mieux aller au-devant du détachement prussien qu'il savait en marche pour le renforcer. On voulut, le lendemain 16, reconnaître les chemins de Wisoka, pour juger de la disposition où se trouvaient les ennemis; cependant on ne put y réussir, à cause de l'épaisseur des forêts et du nombre des pandours qui les remplissaient. Le même jour, 4,000 Croates attaquèrent un convoi qui venait de Nimbourg à l'armée; il était escorté par deux cents fantassins aux ordres de M. de Billerbeck, major dans le régiment Henri : ce brave officier se défendit trois heures contre le nombre qui l'assailait, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégageda, sans avoir perdu la moindre chose de son convoi, et l'on ne trouva à redire à son monde que sept bles-

sés ; ce qui est une perte peu considérable, en comparaison du corps dont il fut attaqué. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple de ce que peuvent à la guerre la valeur et la fermeté, soutenues par une bonne disposition.

Le terrain où les Prussiens étaient campés n'était pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sûreté : le roi voulait se porter avec l'armée à Swoyschitz, où l'on trouve des environs susceptibles de défense ; mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paraître celle du maréchal Daun, qui se forma près de Swoyschitz en une espèce de triangle, dont la gauche tirait vers Zasmuk et la droite vers l'Elbe ; le front vis-à-vis de Kaurzim et de Malotitz était couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentait un ruisseau marécageux. Ce mouvement des ennemis produisit un changement nécessaire dans la disposition des Prussiens [17 juin] : l'armée changea de direction ; elle prit plus vers la gauche, et s'approcha de Nimbourg ; elle se campa ayant Planian vers la gauche de son front, et à sa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour assurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planian un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvait être que de s'emparer du dépôt que les Prussiens avaient à Nimbourg ; on contraignit ce corps à se replier, et il prit position sur une hauteur derrière Planian, où il demeura la nuit.

La situation du roi devenait de jour en jour plus critique et plus embarrassante; sa position ne valait rien; son camp était étroit, acculé à des montagnes; son front se trouvait à la vérité inabordable par le marais et le ruisseau qui séparaient les deux armées; mais il n'en était pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, et que le maréchal Daun était maître de tourner dès qu'il le voudrait, en se portant de Zasmuk sur Malotitz : si les ennemis eussent fait ce mouvement, toute l'armée était prise en flanc et battue sans ressource. Il se présentait d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'on les pût tous concilier ensemble, et il n'y en avait aucun à négliger sans que cela ne portât un préjudice considérable aux affaires : il fallait couvrir les magasins de Brandeis et de Nimbourg, d'où l'armée d'observation tirait son pain; il fallait protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps faible une armée supérieure du double d'y détacher ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Prussiens se découvrait aux ennemis, plus ils avaient à craindre à la longue d'essuyer quelque échec considérable : car, en supposant même qu'ils eussent pu se soutenir dans le camp où ils étaient, il ne leur en était pas moins impossible d'empêcher le maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui, longeant les bords de la Sasawa, serait venu à dos des corps prussiens qui campaient entre Branik et Saint-Michel; et cette armée du siège, attaquée par derrière pendant que

de la ville le prince de Lorraine aurait fait une sortie, se serait trouvée entre deux feux, et aurait par conséquent été totalement battue. Si le roi, prenant un autre parti, eût trouvé convenable de se retirer à Kosteletz ou à Teutsch-Brod, il y trouvait des camps plus avantageux; mais les inconvénients dont nous venons de parler subsistaient également: car, en s'approchant de l'Elbe, on couvrait les magasins, en laissant le chemin libre vers Prague; et en tirant plus vers la Sasawa, on protégeait mieux le siège, et l'on découvrait les dépôts, dont la perte se serait promptement ensuivie, sans compter qu'en perdant du terrain où il y avait du fourrage, l'armée en se retirant se resserrait dans un pays mangé, où les vivres avaient été consumés d'avance. Il se présentait d'autres considérations plus fortes encore: le maréchal Daun commandait une armée de 60,000 hommes, que l'impératrice-reine avait rassemblée à grands frais; était-il à croire qu'on souffrit impunément à Vienne, ayant autant de troupes en Bohême, que les Prussiens fissent dans Prague le prince de Lorraine et 40,000 hommes prisonniers de guerre en présence de cette armée? On savait même que le maréchal Daun avait des ordres de tout risquer pour délivrer le prince de Lorraine. Ainsi il s'agissait proprement de se déterminer dans le choix, s'il valait mieux laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou s'il valait mieux les prévenir et les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que,

depuis que le maréchal Daun se trouvait en force, il était impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille, et qu'il aurait été honteux pour l'honneur des armes d'en lever le siège à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvait arriver de pis était d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Outre tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeait d'en venir à une décision ; c'est qu'en gagnant encore une bataille le, roi prenait sur les Impériaux une entière supériorité. Les princes de l'Empire, déjà incertains et indécis, l'auraient conjuré de leur accorder la neutralité ; les Français se seraient trouvés dérangés et peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne ; les Suédois en seraient devenus plus pacifiques et plus circonspects ; la cour de Pétersbourg même aurait fait des réflexions différentes, parce que le roi se serait vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, et même à celle du duc de Cumberland. Voilà quels furent les motifs importants qui engagèrent le roi à attaquer le lendemain le maréchal Daun dans son poste.

On se mit en marche, le 18 de grand matin. M. de Treskow, avec l'avant-garde, délogea d'abord ce corps des ennemis qui s'était campé la veille sur les hauteurs derrière Planian ; ce début était nécessaire pour nettoyer le chemin de Kolin, sur lequel l'armée devait marcher en deux colonnes.

Elle défila sur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea aussitôt son front, et, marchant par sa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. M. de Nadasdy s'était placé devant l'armée du roi avec quatre à cinq mille hussards, qu'un corps de cavalerie poussait d'espace en espace ; ce qui ralentit la marche des colonnes. On continua de presser ainsi ces troupes légères, jusqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il fallait occuper nécessairement pour attaquer l'ennemi.

Comme les troupes n'arrivèrent pas aussi promptement pour le bien des affaires qu'il était à désirer, le roi employa ce temps pour assembler les officiers généraux, et pour convenir avec eux de la disposition de la bataille. Une auberge se trouvait sur le chemin que tenaient les troupes, d'où l'on découvrait distinctement l'ordre dans lequel le maréchal Daun avait rangé ses troupes, et toutes les parties du terrain sur lequel il fallait agir. Ce fut dans ce lieu qu'on prit les mesures suivantes : il fut résolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle était mal appuyée, et parce que c'était l'endroit le plus facile ; le front des Autrichiens s'étendait sur des rochers âpres et escarpés, au pied desquels quelques villages semés dans la plaine étaient farcis de pandours ; plus ils étaient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étaient à leur droite : l'endroit par lequel la gauche des

Prussiens devait attaquer était une hauteur qu'ils occupaient déjà ; de là se présentait un cimetière isolé, garni de Croates, et qu'il fallait emporter ; ensuite, en tournant un peu plus à gauche, on prenait l'armée du maréchal Daun à dos et en flanc. Pour soutenir cette attaque, il fallait la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvait dans l'armée ; par cette raison, le roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, et il défendit sévèrement aux officiers qui la commandaient de dépasser le grand chemin de Kolin ; cela était d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne exposée vis-à-vis de cette droite occupait un terrain inabordable : si la position que le roi avait prescrite à ses troupes avait été observée, il aurait été maître durant l'action de faire filer, selon le besoin, des bataillons pour soutenir les brigades qui avaient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, M. de Zieten eut ordre de tenir tête à M. de Nadasdy avec quarante escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations ; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes.

Lorsque tout fut réglé, M. de Hülsen partit à la tête de sept bataillons et de quatorze pièces d'artillerie, pour engager l'action ; des vingt et un bataillons qui restaient, six formèrent la seconde ligne, et les quinze autres la première. Telle fut cette disposition, qui aurait rendu les Prussiens

victorieux, si elle avait été suivie ; mais voici ce qui arriva. M. de Zieten attaqua le corps de Nadasdy ; il le mit dans une déroute générale et le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, et que de cette journée-là il ne pouvait plus nuire aux entreprises du roi. A une heure de l'après-midi, M. de Hülsen attaqua le cimetière et le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance ; il se rendit ensuite maître de deux batteries, chacune de douze pièces de canon.

Tout succédait aux vœux des Prussiens dans cette première attaque ; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le prince Maurice, qui conduisait la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que M. de Hülsen venait d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur : cette ligne était en l'air ; le roi s'en aperçut, et la mena près du pied de cette hauteur ; en même temps on entendit un feu assez vif qui se faisait à la droite. Il fallut qu'il se dépêchât, et ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvaient dans sa ligne, par les bataillons de la seconde ; il se rendit de là en hâte vers la droite, pour savoir de quoi il était question ; il trouva que M. de Manstein, qui avait engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venait de retomber dans la même faute : M. de Manstein avait aperçu des pandours dans un village proche du chemin que la colonne tenait ; la

fantaisie le prend de les en déloger : il entre contre ses ordres dans le village, il en chasse l'ennemi, le poursuit, et se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes ; à son tour on l'attaque, et la droite de l'infanterie marche à son secours.

Lorsque le roi arriva sur les lieux, l'affaire était si sérieusement engagée, qu'il n'y avait plus moyen de retirer les troupes sans être battu ; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auraient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, et ce qu'il y avait de fâcheux, c'est que le roi n'en pouvait qu'être spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens : il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer M. de Hülsen, jusqu'alors victorieux ; il se soutint néanmoins, et si l'on avait pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille était gagnée ; il repoussa encore cette réserve autrichienne ; les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, et lui prirent cinq drapeaux ; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites, l'infanterie prussienne du centre et de la droite avait gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avaient beaucoup souffert du canon et du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisaient entre eux des intervalles du triple plus spacieux qu'ils

ne devaient l'être, et puisqu'il n'y avait ni seconde ligne ni réserve, il fallut y suppléer par des régiments de cuirassiers qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, et l'aurait détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas été exécutée à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, et renversa les régiments de Bevern et de Henri qui étaient derrière lui; l'ennemi s'aperçut de ce désordre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui, profitant de ce moment, rendit le désordre général. Le roi voulut faire charger des cuirassiers qui étaient à portée, et qui auraient pu réparer les choses en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement: il eut recours à deux escadrons de Truchsess, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, et la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avait de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tint encore à la droite; il avait repoussé quatre bataillons d'infanterie et deux régiments de cavalerie qui avaient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque brave qu'il soit, ne saurait seul gagner une bataille. M. de Hülsen, avec son infanterie, et quelque cavalerie qu'on lui avait envoyée, maintenait encore son terrain, savoir, cet emplacement dont il avait chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à neuf heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le prince Maurice

mena les troupes à Nimbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul hussard de l'ennemi le suivît.

Cette action coûta au roi huit mille hommes de sa meilleure infanterie ; il y perdit seize pièces de canon, qui ne purent se transporter, les chevaux en ayant été tués. Après que le roi eut donné ses ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il accourut au plus pressé ; il se rendit à son armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au soir, et l'on fit les dispositions pour lever le blocus de la ville, que le funeste événement de Kolin ne permettait plus de continuer.

Ce qu'il y eut de singulier, dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençait à se retirer, que la cavalerie devait en faire autant, lorsqu'un colonel d'Ayasassa de son propre mouvement attaqua l'infanterie prussienne avec ses dragons, au moment que les cuirassiers de Prusse l'avaient mise en désordre, et que les succès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que le dérangement où se trouvaient les Autrichiens après une affaire aussi opiniâtre les empêcha de poursuivre les Prussiens ; cependant ils étaient victorieux. Sans doute que, si le maréchal Daun avait eu plus de résolution et d'activité, son armée aurait pu arriver, le 20, devant Prague, et les suites de la bataille de Kolin seraient devenues plus funestes pour les Prussiens que leur défaite même.

Le 20, de grand matin, les Prussiens levèrent le

blocus de Prague. Le corps qui avait campé du côté de Saint-Michel, se retira au delà de l'Elbe par Alt-Bunzlau et Brandeis, pour se joindre à l'armée de Kolin, qui campait à Nimbourg. Le corps du maréchal Keith devait se replier sur Welwarn, pour couvrir les magasins de Leitmeritz et d'Aussig ; des contre-temps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas relevés assez vite, on fut obligé d'attendre, et le maréchal Keith ne put quitter son camp qu'à onze heures. Les Prussiens de Saint-Michel étaient partis à trois heures du matin. Le prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le maréchal Daun venait de gagner, se prépara à faire une sortie sur les troupes du maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il sortit du Petit-Côté, et canonna vivement les deux colonnes prussiennes qui se retiraient par le couvent de la Victoire ; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuosité des ennemis, et le prince de Prusse prit une position à Russin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Prussiens ne perdirent que deux cents hommes de tués et de blessés dans cette affaire ; le prince de Lorraine y gagna deux pièces de trois livres dont les chevaux furent tués, seul trophée qu'il remporta de son expédition.

Le corps avec lequel le roi avait marché à Brandeis prit le lendemain le camp de Lissa, où il se joignit avec les débris des troupes de Kolin. L'on supposait que le maréchal Daun agirait contre l'armée du roi, et le prince de Lorraine contre

celle du maréchal Keith, et l'on se trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magasins ; après huit jours, les deux armées autrichiennes se joignirent à Brandeis. Le prince de Prusse prit le commandement de l'armée de Lissa, avec laquelle il marcha à Jung-Bunzlau, et bientôt à Böhmisch-Leipa. Le roi prit le chemin de Melnik, pour se joindre au maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena ; il passa l'Elbe à Leitmeritz : pour ne pas perdre cependant la communication avec le prince de Prusse, il laissa le prince Henri avec un détachement à Trebotschan, à la rive droite de l'Elbe. L'armée du roi s'étendait dans la plaine entre Leitmeritz et Lowositz ; quelques bataillons occupaient le Paschkopole et le défilé de Welmina ; les gorges de la Saxe étaient gardées par de nouvelles levées. La ville de Leitmeritz avait servi de dépôt pour le siège de Prague ; c'était le grand magasin et l'hôpital de l'armée : cette ville, située dans un fond, ne pouvait se défendre que par les camps qui occupaient les montagnes qui l'entourent ; on travailla, du moment que les troupes y arrivèrent, à la débayer des amas de malades, des munitions et de l'artillerie qu'on y gardait ; quelque activité qu'on mit pour presser ces transports, on ne put les finir que le 20 de juillet.

Au commencement de ce mois, M. de Nadasdy s'était approché de l'armée ; il se campa à Gastorf vis-à-vis du corps du prince Henri, et le Hongrois

mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Prussiens entretenaient entre le camp de Leimeritz et celui de Leipa ; en quoi il n'eut pas de peine à réussir, en répandant ses pandours dans les forêts et les défilés abondants qui se trouvent dans cette partie de la Bohême. A la rive gauche de l'Elbe, il ne parut qu'un petit corps autrichien commandé par le sieur Loudon. Ce partisan, à la tête de deux mille pandours, s'était niché au pied du Paschkopole, d'où il infestait les grands chemins, inquiétait les détachements, et faisait des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux devint funeste à M. de Manstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, et avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce général se faisait transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures ; il était escorté par deux cents hommes de nouvelles levées : Loudon l'attaque en chemin, l'escorte se met en désordre, Manstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, et, refusant le quartier qu'on lui offre, se fait tuer sur place.

La guerre se faisait avec plus de vigueur du côté du prince de Prusse. Après la jonction du prince de Lorraine et du maréchal Daun, ils quittèrent Brandeis, ils suivirent le prince de Prusse ; ils se campèrent à Niemes, où ils tournaient son flanc gauche, et gagnaient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le général Puttkammer défendait le château de cette ville, où le prince de Prusse l'avait

envoyé avec quatre bataillons, pour faciliter les convois que son armée tirait de Zittau. Si le prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auraient rien gagné par leur mouvement; mais le prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, et laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua M. de Puttkammer à Gabel; ce général, après une vigoureuse résistance et trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu : le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui était interdit; celui qui lui restait passe par Rumbourg, et fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, et des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le prince arriva à Zittau en décrivant un arc, et le maréchal Daun par la corde. M. de Schmettau, qui commandait l'avant-garde des Prussiens, trouva en approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée; il domine sur la ville et commande aux environs. L'armée du prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa

droite entre les deux armées; il étendit sa gauche sur la montagne de Hennersdorf. Le prince pouvait soutenir la ville, sans qu'il pût néanmoins empêcher les Impériaux de l'insulter. Le maréchal Daun, instigué par le prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues étroites, la plupart des toits sont en bardeaux : le feu y prit, ces bardeaux communiquèrent l'incendie aux différents quartiers de la ville à la fois, les maisons s'écroulèrent, les passages furent comblés par les débris. Le prince de Prusse se vit obligé d'en retirer la garnison ; les troupes qui occupaient l'extrémité opposée, ne purent se faire des routes pour regagner l'armée, ne trouvant que des flammes et des ruines sur leur passage, de sorte que le colonel Diericke avec cent cinquante pionniers, et le colonel Kleist avec quatre-vingts soldats du margrave Henri, tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'est en soi-même d'aucune conséquence : on ne fut sensible au malheur qui y arriva que par rapport à la perte du magasin considérable qui y fut brûlé. Après la perte de ce magasin, l'armée du prince de Prusse ne pouvait tirer sa subsistance et son pain que de Dresde; il aurait fallu transporter ce pain de douze milles, pour qu'il arrivât au camp. Il se rencontrait des difficultés insurmontables à ce transport, qui obligèrent le prince de se rapprocher de ses vivres; il décampa de Zittau sans être suivi par l'ennemi; et prit une position pour l'armée à l'entour de Bautzen.

Dès que le roi fut informé de la perte de Gabel, il se proposa d'évacuer Leitmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leitmeritz était vide ; les munitions de guerre et de bouche étaient déjà arrivées à Dresde, et comme il n'y avait point de temps à perdre, le prince Henri passa l'Elbe ; après qu'il eut rejoint le roi, l'armée alla se camper entre Sulowitz et Lowositz. M. de Nadasdy, qui avait suivi l'arrière-garde de S. A. R., attaqua les grand'gardes du camp ; on le reçut vertement ; il fut repoussé avec perte, et repassa promptement l'Elbe. Les jours suivants, l'armée se replia sur Linay, de là sur Nollendorf et sur Pirna. Un détachement de deux cents hommes de nouvelles levées qui gardait le Schreckenstein, fut attaqué et pris par M. Loudon ; les postes d'Aussig et de Tetschen furent évacués sans perte. Le roi laissa le prince Maurice à Gieshübel ; il lui donna quatorze bataillons et dix escadrons pour défendre cette gorge, et se mit en marche avec le reste de ses troupes pour joindre le prince de Prusse à Bautzen. Ce prince, qui était devenu malade, quitta l'armée, et ne fit depuis que languir. Le roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen au Weissenberg ; il en délogea M. de Beck, qui se replia vers Bernstadt. Les arrangements qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres et préparer de nouveaux caissons, arrêterent le roi quinze jours.

Ce prince était pressé par les progrès des Fran-

çais à sa droite et des Russes à sa gauche; il était obligé de détacher; ce qui lui inspira le dessein de marcher aux Autrichiens, et d'essayer si l'on pourrait s'en délivrer, avant que de s'affaiblir par des détachements. Il se mit en marche, le 15 août, pour Bernstadt; le roi menait la colonne de la gauche, le prince de Brunswic celle de la droite. Ils pensèrent entourer M. de Beck sur une montagne près de Sohland, et ce partisan ne se sauva qu'en perdant une partie de son monde. On apprit à Bernstadt qu'un détachement des ennemis s'assemblait à Ostritz; M. de Werner y fut aussitôt envoyé; il manqua de peu M. de Nadasdy, dont il prit le bagage et les troupes qui l'escortaient. On trouva, parmi ses papiers, des lettres originales de la reine de Pologne, qui donnait des avis à ce général de tout ce qu'elle savait des Prussiens et lui suppédiait quelques projets de surprise; le roi envoya ces originaux à M. de Finck, commandant de Dresde, pour les montrer à la reine, afin qu'elle comprît qu'on était au fait de toutes ses manigances.

Le roi détacha cinq bataillons de Bernstadt pour prendre poste à Gœrlitz [16 août], et avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le maréchal Daun campait encore à l'Eckartsberg; il ne fit faire qu'un mouvement à ses troupes, pour qu'elles présentassent le front aux Prussiens. Ce poste était inattaquable: à la gauche, une montagne taillée en forme de bastion, hérissée de

soixante pièces de douze livres, flanquait la moitié de son armée; devant son front s'étend dans un bas-fond le village de Wittgenau, au long duquel coule un ruisseau entre des rochers escarpés. Trois chemins se présentaient pour traverser ce village, qui menaient à l'ennemi, dont le plus large pouvait contenir une voiture. La droite du maréchal s'appuyait à la Neisse; au delà de cette rivière campait M. de Nadasdy, avec la réserve de l'armée, sur une hauteur d'où il pouvait, avec trente pièces de gros calibre, balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étaient séparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée se passa à se canonner réciproquement. Le lendemain, on fit passer la Neisse à Hirschfeld à un corps aux ordres de M. de Winterfeldt, pour reconnaître s'il n'y aurait pas moyen d'engager une affaire avec M. de Nadasdy; ce qui aurait engagé le maréchal Daun à le secourir, et aurait donné lieu à un combat général : mais la difficulté du terrain s'opposa encore à cette entreprise, et il fallut y renoncer. Ç'aurait été d'un grand avantage si, dans ces circonstances, le roi avait pu engager une affaire décisive : il n'avait aucun temps à perdre; un gros de Français était à Erfurt; l'armée du duc de Cumberland était reconnée à Stade; le duché de Magdebourg et la Vieille-Marche, exposés aux incursions des Français; une armée suédoise avait passé la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles étaient en mouvement pour

s'avancer en Saxe. Mais l'impossibilité de combattre dans ce terrain difficile et impraticable, et la nécessité de faire de prompts détachements, obligèrent le roi à se retirer [20 août]. L'infanterie se replia par ligne, sans que l'ennemi fit mine de s'en apercevoir.

L'armée marcha à Bernstadt, et se campa sur les hauteurs de Jauernick jusqu'à la Neisse; au delà de cette rivière, le corps de M. de Winterfeldt s'étendit jusqu'à Radmeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Goerlitz, avec laquelle M. de Grumbkow eut ordre de se rendre en Silésie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis qui y commettaient des désordres, et pour veiller en même temps à la sûreté de la forteresse de Schweidnitz. Le roi remit le commandement de l'armée au prince de Bevern, en lui adjoignant M. de Winterfeldt, qui était proprement son homme de confiance; il leur recommanda surtout de couvrir avec soin les frontières de la Silésie; après quoi il partit [25 août] avec dix-huit bataillons et trente escadrons, pour s'opposer aux entreprises des Français et des troupes de l'Empire. Pour ne point interrompre les faits de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le duc de Cumberland; la connexion des choses exige que nous en fassions à présent une courte récapitulation.

Dès le commencement d'avril, les Français occu-

pèrent les villes de Clèves et de Wésel, où ils ne rencontrèrent aucune résistance. Le comte de Gisors s'empara de Cologne, dont les Français avaient dessein de faire leur place de guerre. M. d'Estrées, qui devait prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de mai; il s'avança, le 26, et campa avec toutes ses troupes à Münster. Le duc de Cumberland rassembla les siennes à Bielefeld, d'où il avait poussé un détachement à Paderborn à l'approche de M. d'Estrées, dont l'armée se campa à Rhéda. Le duc se retira à Herford, sur quoi les Français envoyèrent un détachement en Hesse, qui, n'y trouvant aucune opposition, s'empara de tout le pays; Cassel même, la capitale du landgraviat, se rendit après une faible résistance. Le duc de Cumberland ne voulait tenir ferme que derrière le Wésel, selon le projet des ministres de Hanovre, qui regardaient le passage de cette rivière comme plus difficile que celui du Rhin; le prince la fit passer à ses troupes sur les ponts qu'il avait fait préparer dans les villages de Rehme et de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Münden et de Hameln : c'était y penser bien tard.

Les Français de leur côté se portèrent sur Corbie; un de leurs détachements, ayant passé le Wésel, donna lieu au duc de changer sa position, et il se campa, la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le duc d'Orléans fit en même temps éta-

blir des ponts à Münden pour y passer le Wésér. Le duc de Cumberland, qui s'attendait à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ses détachements, et les rassembla à Hastenbeck, dont on lui avait dépeint la position comme étant admirable. La droite de son armée s'y trouvait bien appuyée; au centre les troupes se repliaient en forme de coude, devant elles se trouvait un bois, et dans ce bois un ravin assez considérable. L'armée française s'approcha de celle des alliés; le 25 [juillet] se passa en reconnaissances de la part de M. d'Estrées, et en canonnades de la part du duc de Cumberland.

Le lendemain, les Français attaquèrent sa gauche, en se glissant par ce ravin au fond du bois; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le prince héréditaire de Brunswic la reprit l'épée à la main, et fit connaître par ce coup d'essai que la nature le destinait à devenir un héros. En même temps, un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, se détache de lui-même, rassemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les Français à dos, les chasse; il leur prend leurs canons et leurs drapeaux: tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés; M. d'Estrées, qui voit ses troupes en déroute, ordonne la retraite; le duc d'Orléans s'y oppose; enfin, au grand étonnement de toute l'armée française, on apprend que le duc de Cumberland est en pleine marche, et qu'il se replie sur Hameln. Le Prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il

avait reprise avec tant de gloire, et cette retraite se fit avec tant de précipitation, qu'on oublia même ce brave colonel Breitenbach qui avait si bien mérité cette journée : ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille; il partit la nuit pour rejoindre l'armée; il apporta ses trophées au duc, qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille dont on ne lui disputait plus la possession. Quelques représentations que lui fissent le duc de Brunswic et des généraux de son armée, on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, ensuite à Verden, d'où il prit, par Rotenbourg et Bremerværde, le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des Français : Hameln fut d'abord occupé par le duc de Fitzjames; mais ce qu'il y eut de singulier et de remarquable, fut que M. d'Estrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire.

Le duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva, le 7 août, à Münden; il prit Hanovre, le duc d'Ayen, Brunswic, et M. de Voyer, Wolfenbüttel. Il envoya le prince de Soubise avec un détachement de vingt-cinq mille hommes à Erfurt, où il devait être joint par l'armée des cercles et un détachement d'Autrichiens. Le duc de Richelieu se mit de son côté aux troupes des alliés; il passa l'Aller, et se campa à Verden. M. d'Armentières s'empara en même temps de

Brême, le 1^{er} de septembre. L'armée française s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le duc de Cumberland; elle ne l'y trouva plus; ce prince s'était déjà replié sur Bremerværde, et évitait depuis la journée de Hastenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le roi eut remarqué, par les manœuvres du duc de Cumberland, qu'il se bornait à défendre le Wésér, il prévint tout ce qui en résulterait, et rappela les six bataillons qu'il avait dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui se fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la suite.

On voit, par le tableau que nous venons de présenter, que le duché de Magdebourg était menacé de l'invasion des Français, et la ville, d'un siège; que la Saxe allait devenir la proie de cette armée qui s'assemblait à Erfurt; que les garnisons de Dresde et de Torgau allaient être perdues; enfin, que Berlin, cette capitale sans défense, était sur le point d'être envahie par les Suédois, qui avaient pénétré dans la Marche-Ukraine, et qui ne trouvaient qu'une poignée de monde qui s'opposât à leurs progrès. Dans ces conjonctures, les raisons les plus pressantes demandaient qu'un corps de troupes fit tête à tant d'ennemis. Le roi se chargea de ce commandement, et se mit à la tête de peu de monde, pour ne point affaiblir son armée de Silésie, qui avait à combattre l'ennemi le plus redoutable.

Le prince de Bevern, auquel il restait cinquante

bataillons et cent dix escadrons, se campa après le départ du roi à la Landeskrona, près de Goerlitz. M. de Winterfeldt plaça son détachement de l'autre côté de la Neisse sur le Holzberg, proche du village de Moys. Le prince fit transporter son magasin de Bautzen à Goerlitz. Le maréchal Daun et le prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Ossig, et ils détachèrent M. de Nadasdy à Schoenberg, pour observer M. de Winterfeldt. Le comte de Kaunitz venait d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux et régler les opérations ultérieures de la campagne. M. de Nadasdy, pour lui faire une galanterie, se proposa d'attaquer le poste de M. de Winterfeldt au Holzberg. Ce poste n'était garni que de deux bataillons; les dix autres du même corps campaient à trois mille pas en arrière plus près de Goerlitz. Le jour que l'attaque se fit [7 septembre], M. de Winterfeldt était pour sa personne auprès du duc de Bevern, avec lequel il avait quelques arrangements à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquait son poste; il y accourut: le Holzberg était emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi; il s'avança à la tête de quatre bataillons, et eut le malheur d'être blessé mortellement. M. de Nadasdy, content de l'avantage qu'il venait de remporter, se retira de lui-même à Schoenberg; les Prussiens perdirent douze cents hommes à cette affaire, et nombre de braves officiers. M. de Winterfeldt mourut de sa blessure, et fut d'autant plus regretté dans ces

circonstances, qu'il était l'homme le plus nécessaire à l'armée du prince de Bevern, et que le roi n'avait compté que sur lui dans les mesures qu'il avait prises pour la défense de la Silésie.

Le lendemain de cette affaire, le prince de Bevern leva son camp; il se rendit par Catholisch-Hennersdorf et Naumbourg à Liegnitz, et négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmuckseiffen, par lesquels il aurait couvert la Silésie; et non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affaiblir en détachant quinze mille hommes, qu'il jeta dans les différentes places : ces fautes entraînèrent les fatalités qui l'accablèrent à la fin de la campagne.

Le maréchal Daun suivit les Prussiens : il marcha par Lœwenberg et Goldberg, et se campa sur les hauteurs de Wahlstatt. Les Prussiens étaient dans un fond, la droite à Liegnitz, la Katzbach à dos, et la gauche au village de Beckern : ils avaient tout à craindre dans ce terrain ; un ennemi entreprenant en eût profité ; le maréchal Daun ne l'était pas. Cependant une après-midi, animé par le vin et par les discours du chevalier de Montazet, le prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage sur l'ennemi ; il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers et du canon, avec lesquels il fit attaquer le village de Beckern. Ce détachement était trop faible contre une armée ; il n'était point soutenu : il fut repoussé par les troupes que le prince de Bevern fit avancer de la ligne pour sou-

tenir le village; le régiment de Prusse infanterie se distingua surtout à cette action. Cet essai fit comprendre au prince de Bevern que sa position était vicieuse, son camp mal pris, sa situation hasardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus considérables, il repassa la nuit même la Katzbach, et marcha à Parchwitz; y ayant trouvé un corps d'Impériaux qui lui disputait le passage de la Katzbach, il fit des ponts sur l'Oder, passa la rivière, et se rendit par la rive droite de ce fleuve à Breslau, où il arriva le 1^{er} d'octobre. Il repassa la rivière sur le pont de la ville, et prit position derrière le petit ruisseau de la Lohe, où il se retrancha; les Autrichiens se placèrent vis-à-vis de lui à Lissa. La cour de Vienne avait négocié des troupes de l'électeur de Bavière et du duc de Wurtemberg, qu'elle envoya alors en Silésie; ces corps se joignirent à la réserve de M. de Nadasdy aux environs de Schweidnitz, dont on les destinait de faire le siège. Nous suspendrons pour quelques moments le récit de la campagne de Silésie, pour suivre le roi dans son expédition contre les Français.

Le roi se rendit d'abord à Dresde [29 août], d'où il détacha M. de Seydlitz avec un régiment de husards et un régiment de dragons pour Leipzig, afin de donner la chasse à M. de Turpin, qui avec des troupes légères rôdait du côté de Halle. Les Français se retirèrent à l'approche des Prussiens, de sorte que M. de Seydlitz, devenant inutile dans

cette partie, vint rejoindre le roi entre Grimma et Rœtha. De Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avait détaché deux régiments de hussards impériaux, Szczini et Esterhazy. Cette ville est située de l'autre côté de l'Elster, sur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avait garni cette porte et quelques toits des maisons voisines, pour en défendre l'entrée. M. de Seydlitz fit mettre pied à terre à une centaine de hussards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les suivit et entra dans Pégau en pleine carrière; MM. de Székely et de Kleist la traversèrent; en sortant par la porte opposée, ils trouvent ces deux régiments ennemis postés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renversent, les poursuivent jusqu'à Zeitz, et en ramènent trois cent cinquante prisonniers.

Le lendemain, l'armée du roi se porta sur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra six escadrons de ceux qu'elle avait battus la veille; ils furent bientôt dissipés, et perdirent surtout beaucoup de monde en passant le pont de la Saale, proche de Schulpforte; on rétablit ce pont, et les troupes le passèrent pour se rendre à Buttstedt. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuse convention signée entre le duc de Cumberland et le duc de Richelieu à Kloster-Zeven [8 septembre]: ce traité fut négocié par un comte Lynar, ministre du roi de Danemark; il y fut stipulé que les hostilités cesseraient; que les troupes de Hesse, de Brunswic

et de Gotha seraient renvoyées dans leur pays ; que celles de Hanovre demeureraient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbé ; dans un district qui leur fut assigné ; rien ne fut réglé touchant l'électorat de Hanovre, ni des contributions, ni des restitutions, de sorte que cet État se trouvait abandonné à la discrétion des Français. A peine cette convention fut-elle conclue, que, sans en attendre la ratification, le duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, et le duc de Richelieu se prépara de son côté à faire une invasion dans la principauté de Halberstadt.

Dans ce temps, on intercepta dans l'armée prussienne des lettres du comte Lynar au comte de Reuss ; ces deux hommes, de la secte qu'on nomme plétistes, avaient l'esprit abruti par le fanatisme. Le comte de Lynar, en parlant à son ami de cette négociation, lui dit : « L'idée qui me vint de faire cette convention était une inspiration céleste ; le Saint-Esprit m'a donné la force d'arrêter les progrès des armes françaises, comme autrefois Josué arrêta le soleil ; Dieu tout-puissant, qui tient l'univers en ses mains, s'est servi de moi indigne, pour épargner ce sang luthérien, ce précieux sang hanovrien qui allait être répandu. » Le malheur a voulu que le comte Lynar s'est applaudi tout seul : nous le laisserons entre Josué et le soleil, pour en revenir à des objets plus intéressants.

Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du roi ; sa soi-disant armée était de dix-

huit mille hommes, et il se trouvait réduit à faire un détachement pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garnison. Cependant, comme M. de Soubise se trouvait à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affaiblir ensuite avec moins de danger. Le roi s'avança pour cet effet à Erfurt, avec deux mille chevaux, un bataillon franc et deux bataillons de grenadiers ; sa surprise fut extrême lorsqu'il vit l'armée française décamper de la Cyriaksbourg en sa présence. M. de Soubise, ne se croyant pas en sûreté à Erfurt, se retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on somma la ville de se rendre, et l'on convint par la capitulation que le fort de Saint-Pierre demeurerait neutre, que la ville serait occupée par les Prussiens, et que l'ennemi évacuerait la Cyriaksbourg.

Dès que les troupes eurent pris une espèce de position auprès d'Erfurt, le prince Ferdinand de Brunswic partit de l'armée, avec cinq bataillons et sept escadrons, pour couvrir Magdebourg et tenir tête à l'armée de M. de Richelieu. Ce prince pouvait encore se renforcer de six bataillons qu'il pouvait tirer de la place ; mais ces mesures, les seules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étaient faibles et insuffisantes pour résister à cinquante mille Français, surtout s'ils avaient voulu agir avec vigueur. Le prince Ferdinand, bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissait, prit un détour pour se rendre à

Magdebourg; en marchant par Égeln, il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit quatre cents hommes prisonniers; de là il vint se poster fièrement à Wanzleben, d'où il semblait défier M. de Richelieu, qui campait à Halberstadt. Les partis prussiens eurent de la supériorité sur les Français pendant tout ce bout de campagne, et il se passa peu de jours sans qu'ils n'amenassent des prisonniers au prince.

Dans l'état où se trouvait le roi, il fallait avoir recours à tout, employer la ruse et la négociation, enfin tous les moyens possibles, pour adoucir la situation des affaires; d'ailleurs on ne perdait, en faisant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédients frivoles. Dans cette intention, le colonel Balbi partit déguisé en bailli, pour se rendre auprès du duc de Richelieu; il connaissait ce duc, pour avoir fait quelques campagnes en Flandre avec lui. Balbi devait faire des propositions pour ramener la cour de Versailles à des sentiments plus doux et plus pacifiques; il s'aperçut que le duc de Richelieu, se défiant de son crédit, ne croyait pas avoir assez d'influence auprès du ministère et du roi, pour leur faire changer de système et d'opinion sur l'alliance avec la maison d'Autriche, qui, étant récemment conclue, plaisait par sa nouveauté même. Cet émissaire, voyant que tout ce qu'il pourrait dire sur ce sujet ne mènerait à rien, se rabattit à demander au duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagements pour les

provinces du roi où il faisait la guerre. En même temps, on régla avec lui les contributions ; et il n'est pas douteux que les sommes qui passèrent entre les mains du maréchal, ne ralentirent dans la suite considérablement son ardeur militaire.

Bientôt le roi fut encore obligé d'affaiblir son armée par un nouveau détachement : il envoya le prince Maurice à Leipzig avec dix bataillons et dix escadrons ; il s'y tint comme dans une position centrale, d'où il fût à portée de se joindre dans le besoin au roi ou au prince Ferdinand, et d'où il pût avoir l'œil sur M. de Marschall, campé à Bautzen avec quinze mille Autrichiens : ce corps de M. de Marschall inquiétait avec d'autant plus de raison, que, la Lusace étant ouverte, tout était à craindre qu'il ne fit une irruption dans l'Électorat et même à Berlin. Cette capitale était également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont M. de Manteuffel avec cinq cents hussards et quatre bataillons retardait les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne resta plus au roi que huit bataillons et vingt-sept escadrons. Si l'ennemi s'était aperçu de la faiblesse de ce corps il n'est pas douteux qu'il ne se fût mis en action ; c'est ce qu'il fallait empêcher sur toute chose, et ce qui fit recourir à différents expédients pour en imposer au peuple d'Erfurt et aux Français mêmes : par cette raison, les troupes ne campèrent point ; l'infanterie était répandue dans les villages voisins de la ville ; on lui fit changer à dif-

férentes reprises de quartiers, et comme chaque fois les régiments changeaient de nom, cela multipliait l'ordre de bataille, que les espions recueillaient avec soin pour en instruire le prince de Soubise.

Deux jours après que les Prussiens eurent pris Erfurt [15 septembre], le roi fit une reconnaissance vers Gotha avec vingt escadrons de hussards et de dragons, pour éprouver si l'on n'en pourrait pas déloger ces deux régiments de hussards impériaux si souvent battus; cela réussit au delà de ce qu'on devait espérer : l'appréhension que ces hussards avaient des Prussiens précipita leur retraite; proche de Gotha, ils avaient un défilé à passer, où ils perdirent cent quatre-vingts hommes; on les poursuivit même jusqu'à la vue d'Eisenach, où campait M. de Soubise, qui venait d'être joint par le prince de Hildbourghausen, général en chef de l'armée des cercles. La maison ducale fut charmée de se voir débarrassée de ces hôtes indiscrets; elle avait également à se plaindre des Français et des Autrichiens : les Français avaient commis des violences au château, dont ils avaient enlevé les canons par force; et les officiers autrichiens, peu mesurés dans leurs propos, s'étaient comportés avec une arrogance peu convenable envers des princes souverains, d'une des plus anciennes maisons de l'Empire.

M. de Seydlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de là sur les mouvements de

l'ennemi, et avertir à temps la petite armée d'Erfurt, pour que dans le besoin elle pût se replier avant l'approche de l'armée d'Eisenach. Peu de jours après, M. de Seydlitz fut attaqué par un corps bien supérieur au sien. Le prince de Hildbourghausen voulut signaler son commandement par un coup d'éclat : il proposa au prince de Soubise de déloger les Prussiens de Gotha. Tous deux se mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cavalerie autrichienne, Loudon et ses pandours, et toutes les troupes légères de l'armée française. M. de Seydlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formaient contre lui ; bientôt il les vit paraître : une colonne de cavalerie embrassait Gotha par la droite, en cheminant sur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe ; une autre colonne de cavalerie, ayant les hussards devant elle, venait à gauche du côté de Langensalza ; les pandours, à la tête des grenadiers, formaient la colonne du centre. M. de Seydlitz s'était mis en bataille à une certaine distance de Gotha, les hussards en première ligne, les dragons de Meinike en seconde ; il avait envoyé les dragons de Czetztritz à un défilé qui était à un demi-mille derrière lui, avec ordre de se mettre sur un rang, pour former un front étendu qui pût en imposer aux ennemis ; cela n'empêchait pas que ce régiment ne fût très à portée de protéger sa retraite, s'il s'était vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile et rusée fit prendre le change au prince de Hildbourghausen ;

il crut que l'armée prussienne, qu'il croyait considérable, était en marche pour soutenir M. de Seydlitz, et que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvrait, allait incessamment fondre sur lui. M. de Seydlitz s'aperçut, par la contenance mal assurée des hussards autrichiens, que son stratagème faisait impression; il les poussa insensiblement, et de choc en choc gagnant toujours du terrain, il les obligea à repasser ce défilé où ils avaient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie, qui faisait la droite des ennemis, se retira en même temps. M. de Seydlitz alors envoya quelques hussards et dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le prince de Darmstadt avec les troupes des cercles commençait à s'en retirer, et y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le prince de Darmstadt abandonna Gotha, pensa devenir funeste à M. de Soubise; il était au château, et ne s'attendait pas à une aussi prompte évacuation; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vite; cent soixante soldats et trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que M. de Seydlitz se serait applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte; M. de Seydlitz n'aurait pas été satisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité et la résolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes : un homme médiocre qui se

fût trouvé dans de pareilles circonstances, découragé par l'appareil imposant des ennemis, se serait retiré à leur approche, et aurait perdu la moitié de son monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie supérieure aurait engagée au plus vite. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu et montré de loin à l'ennemi procura à M. de Seydlitz le moyen de se tirer avec autant de gloire d'une affaire aussi épineuse.

Le roi n'avait pu jusqu'alors que tenir les choses en suspens; il ne put rien entreprendre, et devait tout attendre du bénéfice du temps. Il se tint tranquillement à Erfurt, jusqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement français de l'armée de Westphalie était en chemin pour se rendre par la Hesse à Langensalza. Comme il ne devait pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvait lui tomber à dos, il résolut de se retirer avant son approche. Le bruit se répandant d'ailleurs que M. de Hadik traversait la Lusace pour pénétrer dans le Brandebourg, le prince Maurice avait été obligé de gagner Torgau à tire-d'aile; il devait vraisemblablement pousser de là jusqu'à Berlin. Le roi, n'ayant donc aucun secours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger davantage son séjour à Erfurt, et pour ne rien hasarder mal à propos, il se replit sur l'Eckartsberg; des courriers fréquents y arrivèrent de Dresde; M. de Finck marquait que le corps de Marschall était sur le point de quitter Bautzen pour suivre celui de Hadik: il était certain que le prince Mau-

rice n'était pas assez fort pour résister à ces deux généraux; cela fit résoudre le roi à lui mener un renfort. Les troupes repassèrent la Saale à Naumbourg: le maréchal Keith se jeta avec quelques bataillons dans Leipzig; le roi passa l'Elbe à Torgau et marcha sur Annabourg, où il apprit que Berlin en avait été quitte pour une contribution de deux cent mille écus qu'elle avait payée aux Autrichiens; que M. de Hadik n'avait pas attendu l'arrivée du prince Maurice pour se retirer, et que M. de Marschall était demeuré immobile dans son camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors, fut de couper la retraite à M. de Hadik; il se rendit en conséquence à Herzberg. Le prince Maurice était déjà sur son retour; le roi voulut l'attendre, parce que Hadik avait déjà repassé Cottbus; il demeura quelques jours dans cette position pour s'éclaircir sur les projets ultérieurs des Français, qui devaient décider du parti qu'il avait à prendre, soit à s'opposer à leurs entreprises, soit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Silésie, pour dégager Schweidnitz, dont M. de Nadasdy commençait à former le siège.

Mais les événements entraînèrent le roi dans des opérations qu'il ne pouvait pas prévoir alors. Le départ des Prussiens d'Erfurt engagea M. de Soubise à passer la Saale et à s'approcher de Leipzig; le maréchal Keith en donna avis, et demanda avec empressement des secours: il fallut accourir

au plus pressé. Le roi prit sur-le-champ avec sa petite troupe le chemin de Leipzig; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où M. de Custine s'était avancé avec quelques brigades; après quoi il entra à Leipzig, où il fut joint par le prince Maurice et par le prince Ferdinand de Brunswic. On se rendit d'abord maître de la grande chaussée qui mène à Lützen. Le 30 octobre, l'armée se trouvant rassemblée, elle alla se camper à Alt-Rans-tædt, d'où M. de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Rippach. La nuit même, le roi se mit en marche pour tomber sur les quartiers ennemis dispersés à l'entour de Weissenfels; la plupart se sauvèrent, hors celui de Weissenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner sans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce passage important. La ville fut forcée, on y prit cinq cents hommes; mais ceux de la garnison qui s'étaient sauvés avaient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente, s'embrasa facilement; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi, embusqué derrière des murs à l'autre bord, faisait un si gros feu de mousqueterie, que tous ceux qui s'empresaient à sauver le pont, étaient tués ou blessés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, allant toujours en grossissant, convainquit de l'impossibilité de tenter le passage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'était que la

tête de l'armée qui était arrivée à Weissenfels, et que la partie la plus considérable des troupes était encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Mersebourg, dans l'espérance de pouvoir se servir du pont de cette ville.

Lorsque le maréchal Keith y arriva, il trouva que les Français y étaient établis, et que le pont était rompu; il ne balança pas sur le parti qui lui restait à prendre: il prit quelques bataillons, et se rendit à Halle, dont il délogea les Français, et rétablit le pont qu'ils y avaient également détruit. L'armée du roi se trouvait donc alors avoir sa droite à Halle, son centre vis-à-vis de Mersebourg, et sa gauche à Weissenfels, couverte par la Saale, assurant sa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veillaient également sur les démarches des ennemis. Le maréchal Keith passa le premier cette rivière proche de Halle; sur ce mouvement, qui ne pouvait être d'aucune conséquence pour les Français, M. de Soubise abandonna tous les bords de la Saale, et se replia sur le village de Saint-Michel. Les Prussiens employèrent ce jour et la nuit suivante à rétablir les ponts de Weissenfels et de Mersebourg. Le 3 novembre, de grand matin, le roi et le prince Maurice passèrent ces ponts; leurs colonnes et celle du maréchal Keith se dirigèrent sur Rossbach, où elles avaient ordre de se joindre. Le roi se détacha de la marche avec quelque cavalerie, pour reconnaître la position des ennemis: elle était des plus mau-

vaises. Les hussards, par étourderie, poussèrent dans le camp, et enlevèrent des chevaux de la cavalerie, et des soldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes; ces circonstances, jointes au peu de précautions des généraux français, déterminèrent le roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

L'armée quitta son camp avant la pointe du jour [4 novembre]; toute la cavalerie faisait l'avant-garde. Comme elle arriva sur les lieux d'où on avait la veille reconnu le poste des ennemis, elle ne les y trouva plus; sans doute que M. de Soubise, ayant fait réflexion sur la défectuosité de son camp, en avait changé la nuit même; il avait étendu ses troupes sur une hauteur devant laquelle régnait un ravin: sa droite s'appuyait à un bois qu'il avait fortifié d'un abatis et de trois redoutes garnies d'artillerie; sa gauche était environnée par un étang assez spacieux pour qu'on ne le pût pas tourner. L'armée du roi se trouvait trop faible en infanterie pour brusquer un poste aussi formidable: pour peu que la défense eût été opiniâtre, on ne l'aurait emporté qu'en y sacrifiant 20,000 hommes. Le roi jugea que cette entreprise surpassait ses forces, et il envoya des ordres à l'infanterie de passer un défilé marécageux qui se trouvait près de là, pour prendre le camp de Braunsdorf; la cavalerie la suivit, faisant l'arrière-garde. Dès que les Français virent que les troupes prussiennes se repliaient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, et canonnèrent beau-

coup, mais sans effet. Tout ce qu'ils avaient de musiciens et de trompettes faisaient des fanfares ; leurs tambours et leurs fifres faisaient des réjouissances, comme s'ils avaient gagné une victoire. Quelque fâcheux que fût ce spectacle pour des gens qui n'avaient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonstances le considérer avec des yeux indifférents, et opposer le flegme allemand à l'étourderie et à la fanfaronnade française.

On apprit, la nuit même, que l'ennemi faisait un mouvement de sa gauche à sa droite : les husards se mirent en campagne dès la pointe du jour [5 novembre] ; ils entrèrent dans le camp que les Français venaient de quitter, et ils apprirent des paysans que les Français avaient pris le chemin de Weissenfels. Peu après, un corps assez considérable se forma vis-à-vis de la droite des Prussiens ; il avait l'aspect d'une arrière-garde ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Prussiens tenaient peu de compte de ces mouvements, parce que leur camp était couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, et qu'il n'y avait que trois chaussées étroites par lesquelles on pût venir à eux. On ne pouvait donc prêter que trois desseins à l'ennemi : celui de se retirer, par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les subsistances lui manquaient ; celui de prendre Weissenfels, mais les ponts en étaient détruits ; ou celui de gagner Mersebourg avant le roi, pour lui couper le passage

de la Saale ; or, l'armée prussienne en était beaucoup plus près que celle des Français ; cette manœuvre était d'autant moins à craindre qu'elle menait à une bataille dont on pouvait se promettre un succès heureux, puisqu'on n'aurait point de poste à forcer. Le roi envoya beaucoup de partis en campagne, et attendit tranquillement dans son camp jusqu'à ce que les intentions des ennemis se fussent plus clairement développées ; car un mouvement fait à contre-temps ou précipité aurait gâté toutes les affaires. Des nouvelles, tantôt fausses, tantôt vraies, que rapportaient les batteurs d'estrade, entretenirent cette incertitude jusque vers midi, qu'on aperçut la tête des colonnes françaises, qui, à une certaine distance, tournaient la gauche des Prussiens. Les troupes des cercles se perdirent aussi insensiblement de leur vieux camp, de sorte que ce corps, qu'on prenait pour une arrière-garde et qui était en effet la réserve de M. de Saint-Germain, demeura seul vis-à-vis des Prussiens. Le roi fut lui-même reconnaître la marche de M. de Soubise, et il fut convaincu qu'elle était dirigée sur Mersebourg : les Français marchaient très-lentement, parce qu'ils avaient formé différents bataillons en colonnes, qui les arrêtaient chaque fois que les chemins étroits les obligeaient de se rompre.

Il était deux heures lorsque les Prussiens abattirent leurs tentes ; ils firent un quart de conversion à gauche et se mirent en marche. Le roi côtoya

l'armée de M. de Soubise; ses troupes étaient couvertes par le marais qui vient de Braunsdorf et qui, s'étendant à un gros quart de lieue de là, se perd à deux mille pas de Rossbach. M. de Seydlitz faisait l'avant-garde du roi avec toute la cavalerie; il eut ordre de se glisser par des bas-fonds, dont cette contrée est remplie, pour tourner la cavalerie française, et fondre sur les têtes de leurs colonnes avant qu'elles eussent le temps de se former. Le roi ne put laisser au prince Ferdinand, qui commandait ce jour-là la droite de l'armée, que les vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit sur un rang pour en faire montre; ce qui se pouvait d'autant mieux qu'une partie du marais de Braunsdorf couvrait cette droite. Les deux armées, en se côtoyant, s'approchaient toujours davantage. L'armée du roi tenait soigneusement une petite élévation qui va droit à Rossbach; celle des Français, qui ne connaissait pas apparemment le terrain, marchait par un fond. Le roi fit établir une batterie sur cette hauteur, dont les effets devinrent décisifs dans l'action: les Français en établirent une vis-à-vis dans un fond, et, comme elle tirait de bas en haut, elle ne produisit aucun effet.

Pendant qu'on prenait ces arrangements de part et d'autre, M. de Seydlitz avait tourné la droite des ennemis sans qu'ils s'en aperçussent; il fondit alors avec impétuosité sur cette cavalerie; les deux régiments autrichiens formèrent un front et soutinrent le choc; mais se trouvant abandonnés

par les Français, à l'exception du régiment de Fitzjames, qui donna, ils furent presque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées était encore en marche, et leurs têtes n'étaient qu'à la distance de cinq cents pas : le roi aurait voulu gagner le village de Reichartswerben ; mais comme il restait encore six cents pas pour y arriver, et qu'on s'attendait d'un moment à l'autre de voir engager l'action, il y détacha le maréchal Keith avec cinq bataillons, en quoi consistait toute sa seconde ligne ; le roi s'avança en même temps à deux cents pas des deux lignes françaises, et il s'aperçut que leur ordre de bataille était composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de M. de Soubise était en l'air, la cavalerie prussienne encore occupée à poursuivre celle des ennemis, de sorte qu'on ne put se servir que de l'infanterie pour la déborder : pour cet effet, le roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faisaient un crochet à son flanc gauche ; ils eurent ordre, au moment que les Français avanceraient, de faire une demi-conversion à droite, ce qui les portait nécessairement sur le flanc de l'ennemi. Cette disposition fut exécutée ponctuellement : aussi, dès que les Français avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, et, après avoir essuyé tout au plus trois décharges du régiment de Brunswick, on vit que leurs colonnes se pressaient vers leur gauche ; elles eurent bientôt resserré ces ba-

taillons étendus qui les séparaient ; la masse de cette infanterie devenait de moment en moment plus grosse, plus lourde et plus confuse ; plus elle se précipitait sur sa gauche, plus elle était débordée par le front des Prussiens. Et, tandis que le désordre allait en s'accroissant dans l'armée de M. de Soubise, le roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie se présentait à dos de ses troupes : il fit rassembler en hâte les premiers escadrons que l'on put trouver ; à peine les eut-il opposés à ceux qui se montraient derrière son front, que ces derniers se retirèrent avec promptitude ; alors les gardes du corps et les gendarmes furent mis en œuvre contre l'infanterie française, qui se trouvait dans le plus grand dérangement ; la cavalerie l'attaqua, et l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de Français prisonniers. Il était six heures du soir quand ce choc se donna ; le temps était couvert et l'obscurité si grande qu'il y aurait eu de l'imprudance à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle il poursuivait sa déroute. Le roi se contenta d'envoyer à ses troupes différents partis de cuirassiers, de dragons et de hussards, dont aucun ne passait trente maîtres. Pendant cette action, dix bataillons de la droite des Prussiens avaient gardé le fusil sur l'épaule sans charger ; le prince Ferdinand de Brunswic, qui les commandait, n'avait pas quitté le marais de Braunsdorf ; qui couvrait une partie de son front ; il avait chassé les troupes des

cercles qui lui étaient opposées , par quelques volées de canon qui leur firent lâcher pied. Il n'y eut que sept bataillons de l'armée du roi qui furent dans le feu, et tout l'engagement du combat, jusqu'à la décision, ne dura qu'une heure et demie.

Le lendemain, le roi partit dès la pointe du jour avec les hussards et les dragons ; il suivit les traces des ennemis, qui s'étaient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin ; l'arrière-garde française y était encore ; les dragons mirent pied à terre et chassèrent des jardins quelques détachements ennemis ; ensuite, on fit des dispositions pour attaquer le château ; mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution : il repassa l'Unstrut en hâte et brûla ses ponts. Les détachements que le roi avait faits la veille arrivèrent alors successivement : les uns amenaient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons ; enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de M. de Soubise s'était répandue par tant de chemins, qu'on ne savait par lequel la suivre. Les paysans assuraient que le plus grand nombre des fuyards avait pris la route de l'Eckartsberg, et le roi y marcha avec ses troupes. Toute cette journée ne s'employa qu'à augmenter le nombre des prisonniers : les détachements qui s'envoyèrent en différents lieux en amenèrent tous. Cependant on trouva l'Eckarts-

RÉSULTATS DE LA JOURNÉE DE ROSSBACH 177

berg garni par un corps des cercles qui pouvait être de 5 à 6,000 hommes. Le roi qui n'avait d'autre infanterie que les volontaires de Mayr, les embusqua avec des hussards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'alarmer l'ennemi toute la nuit : les cercles, mécontents de ce qu'on troublait leur sommeil, abandonnèrent leur poste, et ils y perdirent quatre cents hommes, avec dix pièces de canon. M. de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au roi.

La journée de Rossbach avait coûté 10,000 hommes à l'armée de M. de Soubise. Les Prussiens en prirent 7,000 prisonniers; ils y gagnèrent de plus soixante-trois canons, quinze étendards, sept drapeaux et une paire de timbales. Il est certain qu'en considérant la conduite des généraux français, on aura de la peine à l'approuver; leur intention était sans contredit de chasser les Prussiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandait-il pas plutôt qu'ils se bornassent simplement à contenir le roi vis-à-vis d'eux, pour donner au maréchal Daun et au prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Silésie? Pour peu qu'ils eussent encore arrêté le roi en Thuringe, cette conquête était non-seulement faite, mais la saison devenait de plus si rude et si avancée, qu'il aurait été impossible aux Prussiens de faire en Silésie les progrès dont nous aurons incessamment occasion de parler; et quant à la bataille qu'ils enga-

gèrent si mal à propos, il est certain que M. de Soubise, par son incertitude et par sa disposition, mit de la possibilité à ce qu'une poignée de monde vint à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France distinguait le mérite de ses généraux, parut plus surprenante que le reste : M. d'Estrées, pour avoir gagné la bataille de Hastenbeck, fut rappelé ; M. de Soubise, pour avoir perdu celle de Rossbach, fut déclaré peu après maréchal de France. La bataille de Rossbach ne valait proprement au roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Silésie. Cette victoire ne devint importante que par l'impression qu'elle fit sur les Français et sur les débris de l'armée du duc de Cumberland. D'un côté, M. de Richelieu, dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta son camp de Halberstadt et se retira dans l'électorat de Hanovre ; de l'autre, les troupes alliées, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage et relevèrent leurs espérances.

Un changement avantageux, arrivé à peu près en même temps dans le ministère britannique, dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglais. Ces ministres, honteux de l'affront que la convention de Kloster-Zeven imprimait à leur nation, résolurent avec d'autant plus de justice de la rompre, qu'elle n'avait été ratifiée ni par le roi d'Angleterre ni par le roi de France ; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité. Le roi d'An-

gleterre, dégoûté du duc de Cumberland, qui avait perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête ; il demanda au roi le prince Ferdinand de Brunswic, dont la réputation justement acquise s'était répandue en Europe : quoique les Prussiens perdissent par son absence un bon général dont ils avaient besoin, il était toutefois si important de relever cette armée des alliés, que le roi ne put refuser la demande qu'on lui faisait. Le prince Ferdinand partit, se rendit à Stade par des chemins détournés, et il y trouva répandu aux environs un corps de 30,000 hommes, que les Français, par inconséquence et par légèreté, avaient négligé de désarmer.

Pendant cette campagne de Thuringe, on découvrit qu'un Français nommé Fraigne, qui se tenait à la cour de Zerbst, envoyait des quincailleurs et d'autres gens déguisés dans l'armée prussienne, pour rapporter ce qu'ils pouvaient y apprendre aux généraux français. On envoya un détachement à Zerbst, qui saisit cet aventurier et le mena à la forteresse de Magdebourg. Il se trouva que, par une de ces bizarreries de l'amour dont on ne saurait rendre raison, la princesse douairière de Zerbst avait épousé cet homme en secret. Elle fit grand bruit de cet événement, et se retira par dépit à Paris. Cette affaire pouvait avoir des suites par l'impression qu'elle aurait pu faire sur l'esprit de la grande-duchesse de Russie, fille de la princesse de Zerbst. Elle ignore ou désapprouva peut-être

les engagements que sa mère avait pris avec cet aventurier, et il n'en résulta rien de fâcheux pour le roi.

Ce prince revint de l'Eckartsberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le maréchal Keith avait envoyé à Querfurt, retourna de la poursuite des Français. Jusqu'aux paysans des environs amenaient des prisonniers; ils étaient outrés des sacrilèges que les soldats de M. de Soubise avaient commis dans les églises luthériennes : les choses auxquelles le peuple attache le plus de vénération avaient été profanées avec une indécence grossière, et la fougue effrénée des Français avait mis tous les paysans de la Thuringe dans les intérêts de la Prusse.

Cependant le roi était sur son départ : les affaires de la Silésie demandaient sa présence et des secours ; il se proposa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le siège à M. de Nadasdy. Il partit pour la Silésie, le 12 de novembre, de Leipzig, à la tête de dix-neuf bataillons et de vingt-huit escadrons. Le maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps pour pénétrer en Bohême du côté de Leitmeritz, afin de faciliter au roi le passage de la Lusace, et d'obliger par cette diversion M. de Marschall à quitter les environs de Bautzen et de Zittau. Le maréchal Keith prit un magasin considérable que les ennemis avaient à Leitmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le roi entra en même temps

en Lusace ; il délogea M. de Hadik de Grossenhayn, et M. de Marschall à son approche se replia sur Lœbau ; en marche de Bautzen au Weissenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, et à son aspect M. de Marschall se replia sur Gabel : le roi poursuivit ensuite sa route sans empêchement. En arrivant à Gœrlitz, il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante : M. de Nadasdy avait ouvert la tranchée le 27 d'octobre, entre le fort de Bœgendorf et la tuilerie ; sa troisième parallèle était achevée, le 10 de novembre. La garnison avait fait quelques sorties avec succès ; quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avait encore emporté aucun ouvrage ; impatient d'être aussi peu avancé, M. de Nadasdy se détermina à risquer le coup de main : la nuit du 11, il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place, et deux furent emportées. Ce malheur fit tourner la tête à M. de Seers, qui en était gouverneur, et à M. de Grumbkow, qui lui était adjoint : ils capitulèrent et se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en dix escadrons de husards et dix bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent ces troupes, et comme elles étaient la plupart silésiennes, ils leur donnèrent des passe-ports et la liberté de retourner à leurs villages. Cet événement ne pouvait pas arriver plus mal à propos pour déranger les projets du roi.

Toutefois sa jonction avec le prince de Bevern en devenait d'autant plus nécessaire, qu'il était aisé de prévoir que M. de Nadasdy, ayant pris Schweidnitz, joindrait le maréchal Daun, pour accabler ce qui restait de Prussiens auprès de Breslau.

Le roi avait à la vérité ordonné au prince de Bevern d'attaquer l'ennemi et de ne pas souffrir qu'on prît Schweidnitz pour ainsi dire à sa vue : la chose était très-faisable, vu la position des Autrichiens à Lissa ; le prince de Bevern n'avait qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'ennemi qu'il aurait battu probablement ; alors le siège de Schweidnitz était levé et les Impériaux déconcertés : au lieu qu'en demeurant dans l'inaction, M. de Nadasdy ne pouvait pas manquer à la longue de prendre une place qui n'avait point de secours à espérer ; et toutes ces troupes ennemies, venant à fondre sur les Prussiens, auraient enfin forcé les retranchement de la Lohe. Le malheur voulut que ce prince ne comprît pas la force de ces raisons ; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entreprise ; il sortit de son camp, et battit les troupes légères qui couvraient le flanc droit des Autrichiens : alors, au lieu d'attaquer l'armée et de la pousser dans l'Oder, comme cela serait arrivé, son incertitude, sa timidité, le peu de confiance qu'il avait en lui-même, et la crainte d'une entreprise dont l'événement n'est jamais d'une sûreté évidente, le retin-

rent ; il crut en avoir fait assez, et il ramena les troupes dans ses retranchements.

Le roi arriva à Naumbourg-sur-le-Queis, le 24 de novembre ; il y apprit la victoire des Autrichiens sur le prince de Bevern, et la perte de Breslau. Tout ce dont on avait averti le prince de Bevern était malheureusement arrivé trop exactement : M. de Nadasdy avait joint le prince de Lorraine et le maréchal Daun, et les ennemis, impatientes d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de novembre, ils construisirent devant le front des Prussiens quatre grandes batteries de grosses pièces de canon ; les emplacements qu'ils prirent étaient entre Pilsnitz et Gross-Mochber. Le prince de Bevern se contenta d'être spectateur de cet ouvrage, qu'il leur laissa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçaient les desseins du maréchal Daun sur les retranchements prussiens. M. de Nadasdy longea la Lohe et se forma vers Gabitz ; le prince de Bevern crut que c'était pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, et il s'affaiblit encore par un détachement, qui marcha à Gabitz aux ordres de M. de Zieten, pour s'opposer de ce côté aux entreprises des ennemis. Le front du camp prussien derrière la Lohe était couvert par des redoutes ouvertes par les gorges, mal placées, dont quelques-unes mêmes étaient dominées de l'autre rive. Le prince de Bevern n'avait pas même eu

l'attention d'y faire distribuer suffisamment de canon ; la plupart de son artillerie demeura dans un retranchement qu'il avait fait faire dans un bas-fond, pour couvrir son flanc de la Lohe vers le faubourg de Breslau. Le maréchal Daun, qui avait eu le temps de bien voir et de bien examiner toutes ces négligences et toutes ces bévues, les fit tourner à son avantage.

L'attaque commença, le 22, à neuf heures du matin ; quelques redoutes furent prises et reprises alternativement ; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvait pas combattre, et où elle fut foudroyée par soixante canons que les Autrichiens avaient en batterie au delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens soutenaient encore leur terrain. A la gauche, vers Gabitz, M. de Zieten non-seulement repoussa les attaques, mais il poursuivit M. de Nadasdy jusqu'au delà de la Lohe, et les ennemis en déroute se retirèrent au delà du ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là, les Autrichiens qui attaquaient le prince de Bevern avaient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie ; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges ; les troupes se défendirent bien, et les Prussiens les en délogèrent même à diverses fois : le prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe ; mais ils étaient trop en force, le camp était perdu et la nuit close. Quoiqu'il y eût encore

des ressources, le prince de Bevern ne les vit pas ; il repassa l'Oder dans la première consternation , et jeta M. de Lestwitz avec huit bataillons dans Breslau. Il perdit ainsi quatre-vingts pièces de canon et près de 8,000 hommes , que l'attaque du camp de Lissa ne lui aurait pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avait mis 18,000 hommes hors de combat , et il est vrai que les villages des environs étaient remplis de leurs blessés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le prince de Bevern s'avisa d'aller reconnaître le corps de M. de Beck , qui campait près de lui ; il était seul, et se laissa prendre par des pandours. M. de Kyau , qui était après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, et sans aviser à ce qu'il y avait à faire, il prit le chemin de Glogau. A peine M. de Lestwitz se crut-il isolé dans Breslau, qu'il perdit la tramontane : les Autrichiens s'approchèrent de de cette capitale, et M. de Lestwitz, qui jusqu'alors avait eu la réputation d'un brave officier, sans attendre que l'ennemi tirât un seul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler , et obtint la libre sortie avec armes et bagages ; il suivit, deux jours après , avec sa garnison dont la moitié déserta , le chemin que M. de Kyau avait pris.

Le roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; sans s'appesantir sur les désastres qui venaient d'arriver, il ne songea qu'au remède, et

il força de marche pour gagner les bords de l'Oder. En chemin, il se détourna de Liegnitz, que les Autrichiens avaient fait fortifier, et poussant droit à Parchwitz, son avant-garde donna à l'improviste sur un détachement des ennemis, qui fut bien battu et dont trois cents hommes furent pris prisonniers, et il arriva à Parchwitz, le 28, ayant fait le chemin de Leipzig à l'Oder en douze jours. Le roi voulait que M. de Kyau passât l'Oder à Kœben ; mais il ne put pas y réussir, parce que la plupart des troupes avaient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures, le temps était ce qu'il y avait de plus précieux ; il n'y avait point de moment à perdre : il fallait ou attaquer incessamment les Autrichiens à tout prix, et les mettre hors de la Silésie, ou il fallait se résoudre à perdre cette province pour jamais.

L'armée qui repassa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du roi que le 2 de décembre ; cette armée était découragée et dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur ; on leur rappela le souvenir de leurs anciens exploits ; on tâcha de distraire les idées tristes dont l'impression était fraîche, par la gaieté ; le vin fut même une ressource pour ranimer ces esprits abattus. Le roi parla aux soldats ; il leur fit distribuer des vivres gratis ; enfin on épuisa tous les moyens que l'imagination pouvait fournir et que le temps permettait, pour réveiller dans les troupes cette confiance sans laquelle

l'espérance de la victoire est vaine. Déjà les physionomies commençaient à s'éclaircir, et ces troupes qui venaient de battre les Français à Rossbach, persuadèrent à leurs compagnons qu'ils devaient prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le soldat, et l'armée se trouva disposée à laver, aussitôt que l'occasion se présenterait, l'affront qu'elle avait reçu, le 22. Le roi chercha cette occasion, et bientôt elle se trouva. Il avança, le 4, à Neumarkt; il était avec l'avant-garde des hussards, et apprit que l'ennemi établissait sa boulangerie dans cette ville, qu'elle était garnie de pandours, et qu'on y attendait dans peu l'armée du maréchal Daun. La hauteur située au delà de Neumarkt donnait un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettait de l'occuper : la difficulté était de prendre ce lieu; l'infanterie n'était point arrivée et ne pouvait joindre l'avant-garde qu'au soir; on n'avait point de canon; les seules troupes dont on pouvait tirer parti étaient des hussards : on se résolut à faire de nécessité vertu. Le roi, ne voulant pas souffrir que le prince de Lorraine vint se camper à sa barbe vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de hussards; ils enfoncèrent la porte de la ville; un régiment qui les suivait à cheval, y entra en pleine carrière; un autre régiment qui fit le tour par des faubourgs, gagna la porte de Breslau, et l'entreprise réussit au point que huit cents Croates furent pris prisonniers par

les hussards. On occupa aussitôt l'emplacement du camp, et l'on y trouva des piquets, et les traces que les ingénieurs autrichiens y avaient laissées pour marquer la position de leurs troupes. Le prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde; on le renforça le soir de dix bataillons, avec lesquels il se campa à Kammen-dorf. Le même jour, la cavalerie passa encore le défilé; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt et dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au roi, par lesquelles il apprit que le prince de Lorraine avait quitté le camp de la Lohe, et s'était avancé au delà de Lissa; que son armée avait sa droite appuyée au village de Nippeln, sa gauche à Gohlau, et à dos le petit ruisseau de Schweidnitz. Le roi se réjouit de trouver l'ennemi dans une telle position, qui facilitait son entreprise; car il était obligé et déterminé d'attaquer les Autrichiens partout où il les trouverait, fût-ce même au Zobtenberg.

On travailla d'abord à la disposition de la marche, et l'armée se mit en mouvement, le 5, avant l'aube du jour; elle était précédée par une avant-garde de soixante escadrons et de dix bataillons, à la tête de laquelle le roi s'était mis en personne; les quatre colonnes de l'armée la suivaient à une petite distance; l'infanterie formait celles du centre, et celles des ailes étaient composées de cavalerie. L'avant-garde, en approchant du village de Borne, décou-

vrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tirait vers Lissa, et dont la gauche, qui était plus avancée, s'appuyait à un bois que l'armée du roi avait à sa droite. Du commencement, on crut que c'était une aile de l'armée autrichienne, dont on ne découvrait pas le centre; ceux qui en firent la reconnaissance assurèrent que c'était une avant-garde; on apprit même qu'elle était commandée par le général Nostitz, et que le corps consistait en quatre régiments de dragons saxons et deux de hussards impériaux. Pour jouer à jeu sûr, on fit glisser les dix bataillons dans le bois qui couvrait le flanc gauche de M. de Nostitz; sur quoi la cavalerie prussienne, qui s'était formée, fondit dessus avec beaucoup de vivacité : dans un moment ces régiments furent dissipés et poursuivis jusque devant le front de l'armée autrichienne; on leur prit cinq officiers et huit cents hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le roi eut de la peine pour arrêter la fougue des hussards, que leur ardeur transportait : ils étaient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heydau et de Frobeltwitz, à une portée de canon de l'ennemi. On distinguait si bien de là l'armée impériale, qu'on aurait pu la compter homme par homme; sa droite, qu'on savait à Nippern, était cachée par le grand bois de Lissa; mais du centre jusqu'à la gauche, rien n'échappait à la vue. A la première

inspection de ces troupes, on jugeait par le terrain qu'il fallait porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée : elle était étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée. Dès qu'on avait forcé ce poste, on gagnait l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant et en baissant vers Nippern ; au lieu qu'en s'attachant au centre, les troupes de l'aile droite autrichienne auraient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc des assaillants, et qu'il aurait fallu toutefois finir par l'attaque de ce tertre, qui dominait sur toute cette plaine. Ç'aurait été réserver la besogne la plus dure et la plus difficile pour la fin, lorsque les troupes, harassées et fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts ; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on profitait de la première ardeur du soldat, et le reste de l'ouvrage devenait aisé. Par une suite de ces raisons, on disposa incessamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étaient dans l'ordre du déploiement furent renversées ; on les mit sur deux lignes, et les pelotons par quart de conversion se mirent à défiler par la droite. Le roi avec ses hussards cotoya la marche de son armée sur une chaîne de tertres qui cachait à l'ennemi les mouvements qui se faisaient derrière ; et le roi, se trouvant entre les deux armées, observait celle des Autrichiens et dirigeait la marche de la sienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour observer la droite

du maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de M. de Draskovics, qui y avait son camp. Des reconnaissances se firent en même temps le long du ruisseau de Schweidnitz, pour être sûr que rien ne vint à dos de l'armée, lorsqu'elle s'engagerait avec l'ennemi.

Le projet que le roi se préparait d'exécuter était de porter toute son armée sur le flanc gauche des Impériaux, de faire les plus grands efforts avec sa droite, et de refuser sa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes semblables à celles qui arrivèrent à la bataille de Prague, et qui causèrent la perte de celle de Kolin. Déjà M. de Wedell, qui devait avoir avec ses dix bataillons de l'avant-garde la première attaque, s'était rendu à la tête de l'armée; déjà les têtes des colonnes avaient gagné le ruisseau de Schweidnitz, sans que l'ennemi s'en aperçût. Le maréchal Daun prit le mouvement des Prussiens pour une retraite, et dit au prince de Lorraine : « Ces gens s'en vont, laissons-les faire. » Cependant M. de Wedell s'était formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite; son attaque était soutenue par une batterie de vingt pièces de douze livres, dont le roi avait dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à cinquante pas de distance en arrière les uns des autres, de sorte que, la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite se trouvait avancée de mille pas de plus que l'extrémité de la gauche, et cette

disposition la mit dans l'impossibilité de s'engager sans ordre. Sur cela, M. de Wedell attaqua le bois où commandait M. Nadasdy; il n'y trouva pas grande résistance, et l'emporta assez vite. Les généraux autrichiens, se voyant tournés et pris en flanc, essayèrent de changer de position; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Prussiens : tout l'art des généraux du roi consista à ne leur en pas donner le temps. Les Prussiens s'établissaient déjà sur une hauteur qui commande le village de Leuthen; dans l'instant que l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une seconde batterie de vingt pièces de douze livres s'exécuta sur eux si à propos, qu'ils en perdirent l'envie et se retirèrent. Du côté de l'attaque de M. de Wedell, les Autrichiens se saisirent d'une butte voisine du ruisseau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre; M. de Wedell ne les y souffrit pas longtemps, et après un combat plus long et plus opiniâtre que le précédent, il les força à lui céder le terrain. M. de Zieten, en même temps, chargea la cavalerie ennemie et la mit en déroute; quelques escadrons de sa droite reçurent une décharge à mitraille dans le flanc, des broussailles qui bordaient le ruisseau : ce feu reçu à l'improviste les ramena, et ils se reformèrent auprès de l'infanterie.

Les officiers qui avaient eu la commission d'observer la droite du maréchal Daun, vinrent sur cela avertir le roi qu'elle traversait le bois de Lissa, et allait paraître incessamment dans la plaine; sur

quoï M. de Driesen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie prussienne. Lorsque les cuirassiers autrichiens commencèrent à se former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du roi les salua par une décharge de toute son artillerie; M. de Driesen, en même temps, les attaqua : la mêlée ne fut pas longue; les Impériaux furent dispersés et s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie qui s'était formée à côté de ces cuirassiers derrière Leuthen, fut prise en flanc par le régiment de Baireuth, qui, la rejetant sur les volontaires de Wunsch, en prit deux régiments entiers avec officiers et drapeaux. Alors, la cavalerie ennemie étant tout à fait dissipée, le roi fit avancer le centre de son infanterie sur Leuthen. Le feu fut vif et court, parce que l'infanterie autrichienne n'était qu'éparpillée entre les maisons et les jardins. En débouchant du village, on aperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formaient sur une éminence près du moulin à vent de Sagschütz : l'armée du roi eut quelque temps à souffrir de leur feu; mais les ennemis ne s'étaient pas aperçus dans cette confusion que le corps de M. de Wedell était dans leur voisinage; ils furent tout à coup pris en flanc et à dos par ce brave et habile général, et sa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée.

Le roi, ramassant les premières troupes qui se présentèrent, se mit à la poursuite des ennemis

avec les cuirassiers de Seydlitz et un bataillon de Jeune-Stutterheim; il s'avança dirigeant sa marche entre le ruisseau de Schweidnitz et le bois de Lissa. L'obscurité devint si grande, qu'il poussa quelques cavaliers en avant pour reconnaître les forêts et pour donner des nouvelles; de temps à autre, il fit tirer quelques volées de canon vers Lissa, où le gros de l'armée autrichienne s'était enfui : en approchant de ce bourg, l'avant-garde essuya une décharge d'environ deux bataillons, dont personne ne fut blessé; elle y répondit par quelques volées de canon, en poursuivant toujours sa marche. Chemin faisant, les cuirassiers de Seydlitz amenaient des prisonniers par bandes. En arrivant à Lissa, le roi trouva toutes les maisons pleines de fuyards et de gens débandés de l'armée impériale; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ses canons, avec ordre de tirer tant qu'il y aurait de la poudre. Sur le chemin de Breslau, où l'ennemi avait pris sa retraite, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maisons les plus voisines du ruisseau de Schweidnitz, pour tirer, tant que la nuit dure, sur l'autre bord, tant pour entretenir la terreur chez les vaincus, que pour les empêcher de jeter quelques troupes de l'autre bord pour en disputer le passage le lendemain. Cette bataille avait commencé à une heure de l'après-midi; il en était huit lorsque le roi avec son avant-garde arriva à Lissa. Son armée était forte de 33,000 hommes lorsqu'elle entra en action avec celle des Impériaux, qu'on disait mon-

ter à 60,000 combattants. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Prussiens, cette bataille aurait été la plus décisive de ce siècle.

Les troupes n'eurent pas le temps de se reposer : elles partirent de Lissa qu'il était encore nuit, elles emmassèrent en marche nombre de traîneurs des ennemis, et elles arrivèrent [le 6 décembre] vers les dix heures sur les bords de la Lohe, où, malgré une forte arrière-garde, commandée par M. de Serbelloni, postée auprès de Gross-Mochber, dix bataillons passèrent ce ruisseau ; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, et l'on embusqua les hussards derrière des villages et des censes, où ils étaient couverts et à portée d'agir aussitôt que cela deviendrait nécessaire. M. de Serbelloni hâta sa retraite autant qu'il put, et se replia, vers les deux heures de l'après-midi, sur Breslau ; M. de Zieten, avec tous les hussards, vingt escadrons de dragons et seize bataillons, le suivit sur le pied. Une partie du monde de l'Autrichien se jeta sans ordre dans Breslau. Cette arrière-garde, pleine de terreur et se retirant en confusion, perdit beaucoup de soldats dans sa marche. M. de Zieten poursuivit l'armée du maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf, à Reichenau, où il fut joint par M. de Fouqué, qui venait avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusque'en Bohême.

Le roi, de son côté, forma, le 7, la circonvallation de Breslau ; on prit poste au faubourg de Saint-Ni-

colas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube et Dürrjentsch; et comme la raison de guerre voulait qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le roi envoya ordre à M. de Wied, qui avait été malade à Brieg, d'en sortir avec trois bataillons, auxquels on joignit cinq escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld : il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle l'eût voulu tenter. On se prépara à faire le siège de la ville : le roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avait besoin, des forteresses de Brieg et de Neisse. Ces préparatifs étant achevés, le 10, six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau; ces troupes s'établirent au couvent des frères de la Miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. M. de Forcade s'établit au cimetière de Saint-Maurice, où l'on construisit une batterie sous l'abri des murailles qui couvraient les travailleurs; et pour distraire l'attention du commandant et de la garnison, le prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de Saint-Nicolas une batterie et un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'était de ce côté-là que les Prussiens voulaient pousser leurs attaques, tandis que M. de Balbi faisait sa parallèle du cimetière de Saint-Maurice jusque vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle, deux grandes batteries en croisière dirigeant leur feu sur le Taschenbastion et sur le cavalier qui le commande. Les assiégés se

défondirent mollement; ils tentèrent par le faubourg polonais, du côté de M. de Wied, une faible sortie où ils perdirent trois cents hommes. Le 16, une bombe mit par hasard le feu au magasin de poudre du Taschenbastion; l'épaule sauta, et ses décombres formèrent une espèce de brèche. Le froid devint si violent, que le commandant craignit que malgré ses précautions, les fossés étant gelés, les Prussiens ne donnassent un assaut à la place; il craignit d'être pris d'embée; il savait d'ailleurs que, l'armée impériale étant rechassée en Bohême, il n'avait aucun secours à en attendre. Ces différentes considérations le portèrent à capituler, et il se rendit, lui et toute sa garnison, prisonniers de guerre; il se trouva que 14,000 hommes en avaient assiégé 17,000. Mais il fallait considérer qu'une partie de cette garnison était des fuyards de Leuthen, et qu'en général ni les fortifications ni le nombre des soldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte et du courage déterminé de celui qui y commande.

Nous avons rapporté sans interruption les événements de cette expédition de Silésie; peut-être ne serez-vous pas fâché de trouver ici le résumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Prussiens ne perdirent à la bataille de Leuthen, en morts et blessés, que 2,660 hommes, à cause qu'ils eurent, en exceptant la première attaque, un terrain qui les favorisa.

Les Autrichiens y perdirent trois cent sept officiers, 21,000 soldats, cent trente-et-un canons, cinquante-et-un drapeaux. MM. de Zieten et de Fouqué leur firent 2,500 prisonniers dans la poursuite. La prise de Breslau leur coûta treize généraux, six cent quatre-vingt-cinq officiers, et 17,635 soldats; somme totale: 41,442 hommes, dont l'armée impériale fut affaiblie à son retour en Bohême.

Quoique cette campagne eût été longue, dure et pénible; quoique sa fin fût aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer, il restait encore une expédition à faire, tant les dérangements arrivés en Silésie étaient considérables: il fallait reprendre la ville de Liegnitz, à laquelle les Impériaux avaient ajouté des inondations et des ouvrages. Le roi y avait envoyé M. de Driesen, qui, avec un corps de cavalerie, enait cette ville investie depuis le 16. Le prince Maurice y arriva, le 25, avec un détachement d'infanterie, pour en faire le siège dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. M. de Bülow, que le maréchal Daun y avait établi en qualité de commandant, préféra la conservation de sa garnison à une défense qu'il n'aurait pu soutenir à la longue: il demanda à capituler, et la libre sortie pour ses troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étaient fatiguées à l'excès, et la gelée si forte, que les pelles et les pioches ne pouvaient plus ouvrir la terre. Les ouvrages et les écluses de la ville furent rasés, pour que, si les ennemis s'en emparaient une seconde

fois, ils ne pussent pas si vite la remettre en état de défense et en faire une place de guerre. Toute la cavalerie fut employée ensuite à former le blocus de Schweidnitz; on réserva le siège de cette place pour le printemps prochain. Le corps de M. de Zieten forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landeshut, Friedland, Braunau, et se terminait à Glatz. Les troupes entrèrent, le 6 de janvier, en quartier d'hiver, et le roi demeura à Breslau, pour veiller lui-même à tout, et pour préparer ce qui était nécessaire pour que l'armée, rétablie et en bon état, pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Pour terminer tous les événements de cette année, il nous reste à rapporter ce qui se passa en Prusse entre MM. de Lehwaldt et d'Apraxin, et ce que firent les Suédois en Poméranie. Le maréchal Apraxin s'approcha, au mois de juin, des frontières de la Prusse. Il se trouvait à la tête de 100,000 hommes; le gros de son armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonaise; M. de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, secondé de la flotte russe, mit le siège devant Memel. La ville fut rendue par capitulation, le 5 de juillet. M. de Lehwaldt s'était proposé de défendre les bords du Prégel, et s'était campé à Insterbourg, d'où il observait M. d'Apraxin. Après la prise de Memel, l'armée ennemie pénétra en Prusse, en s'approchant d'Insterbourg; M. de Fermor s'avança, de son côté, vers le Prégel. Il semble que c'était le

moment où le maréchal Lehwaldt aurait dû prendre un parti décisif pour se battre avec un de ces généraux ; il n'en trouva peut-être pas l'occasion favorable. Le corps de M. de Fermor, qui arriva à Tilsit, lui donna des jalousies ; il craignit d'être tourné, et se retira à Wehlau. Il avait dans son armée deux régiments de hussards qui faisaient au plus 2,400 hommes, et ces hussards non-seulement résistèrent à 12,000 Tartares et Cosaques que les Russes traînaient avec eux, mais remportèrent de plus, durant toute cette campagne, des avantages signalés contre ces barbares. Après la retraite du maréchal Lehwaldt, M. d'Apraxin, n'étant gêné par personne, se joignit à Insterbourg avec M. de Fermor ; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Alle, et vinrent se camper à Jägersdorff, à un mille et demi de l'armée prussienne.

Le roi avait donné carte blanche à M. de Lehwaldt pour prendre tel parti qu'il jugerait à propos, tant à cause de l'éloignement des lieux, que des partis qui souvent rôdaient autour de l'armée du roi, et qui auraient pu intercepter des dépêches de cette conséquence. M. de Lehwaldt, qui craignait qu'un corps de Russes ne s'approchât de Königsberg, dont les ouvrages sont trop vastes pour être défendus, et ne prit cette capitale, où il avait ses magasins, pendant qu'il serait contenu par le maréchal Apraxin, crut qu'il ne pouvait empêcher l'ennemi de tenter une pareille entreprise qu'en lui livrant bataille, et résolut d'aller l'attaquer dans

son camp de Jægersdorff. Il se mit en marche, le 29 [août], et se porta dans un bois où il était précisément dans le flanc des Russes; s'il avait attaqué cette armée tout de suite, il y a apparence qu'il l'aurait fait avec succès. Quoique son corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvait s'attendre à remporter des avantages, parce que les Russes furent surpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendaient pas à être attaqués, et qu'il régnait une grande confusion dans leur camp; ils étaient, outre cela, mal postés, et rien ne l'empêchait de marcher droit à eux. Il est impossible de dire quelles raisons le retinrent, et lui firent différer au lendemain ce qu'il pouvait exécuter sur-le-champ.

Il engagea l'affaire, le 30. D'abord les hussards et les dragons prussiens firent plier devant eux la cavalerie russe et les Cosaques qui leur étaient opposés, et les rechassèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avaient changé, la nuit, de position, d'où il résulta que les dispositions que le maréchal de Lehwaldt avait faites, la veille, pour les attaquer dans le terrain où il les avait trouvés, ne cadraient plus avec l'emplacement actuel où ils les trouvait alors; sa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Russes, et la rejeta derrière son front; mais elle yessuya un feu si violent d'artillerie et de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie prussienne. C'était dans le moment que M. de Lehwaldt attaquait un bois d'abatis, dans lequel les

Russes avaient placé leurs grenadiers ; le bois était au centre de l'armée de M. d'Apraxin ; ces grenadiers furent battus et presque tous détruits ; mais le terrain fourré où cette action se passa, cachait aux Prussiens une manœuvre que faisaient alors les ennemis, et qui leur devint funeste : M. de Romanzoff s'avancait avec vingt bataillons de la seconde ligne des Russes, pour soutenir ces grenadiers ; il se porta en flanc et à dos de l'infanterie prussienne ; elle perdit insensiblement du terrain, et fut enfin obligée de se retirer. Cela se fit avec bonne contenance ; les dragons et les hussards couvrirent sa retraite. Ce corps, qui ne fut point poursuivi par l'ennemi, revint à Wehlau reprendre son ancien camp. Le maréchal ne perdit dans cette affaire, en morts, blessés et prisonniers, que 1,400 hommes, et treize canons.

M. d'Apraxin demeura encore quelques jours dans son camp de Jägersdorff. Le 7 de septembre, il fit mine de vouloir passer l'Alle pour se porter en droite sur Königsberg : il fallait bien qu'il ne prît pas cette expédition fort à cœur ; car ayant trouvé un corps prussien qui lui disputait le passage de cette rivière, il se désista de son entreprise. Dix jours après, il décampa subitement de Jägersdorff, et se retira vers les frontières de la Pologne. Le maréchal de Lehwaldt le suivit pour la forme jusqu'à Tilsit, moins dans le dessein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en imposer au public. La disproportion des forces était trop

grande entre ces deux armées, et l'échec qu'il avait reçu était trop récent; d'ailleurs il obtenait son but sans courir de risques; car l'ennemi se retirant de soi-même en Pologne, il n'y avait qu'à le laisser tranquillement poursuivre sa marche: M. d'Apraxin évacua toute la Prusse, à l'exception de Memel, dont les Russes demeurèrent en possession.

L'armée prussienne s'arrêta aux environs de Tilsit, trop heureuse de s'être débarrassée d'un ennemi aussi formidable, à si bon marché. Mais si elle avait échappé aux malheurs qui la menaçaient dans cette campagne, il n'était pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Quand même le maréchal de Lehwaldt eût possédé tous les talents du prince Eugène, comment pouvait-il, dans la suite de la guerre, résister avec vingt-quatre mille Prussiens à cent mille Russes? Le roi avait tant d'ennemis à combattre, et ses troupes étaient si considérablement fondues, qu'il lui était impossible d'envoyer des secours à son armée de Prusse; il était à craindre, et l'on pouvait même le prévoir, que les Russes, étendant leurs connaissances et leurs vues, ne corrigeassent les fautes qu'ils avaient faites, et ne détachassent, en ouvrant la campagne suivante, un corps considérable vers la Vistule, qui mettrait M. de Lehwaldt au risque d'être coupé de la Poméranie. On avait tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis aussi nombreux, il aurait le même sort que le duc de Cumberland, avec la

différence que les Russes, moins polis que les Français, l'auraient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part, les Suédois n'avaient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avaient rencontré aucune résistance ; ils étaient en possession d'Anclam, de Demmin, et du fort de Peene-münde, qu'ils avaient pris après un siège de quinze jours.

La garnison de Stettin consistait en dix bataillons de milice, que les états de la Poméranie avaient levés. M. de Manteuffel, à la tête de quatre bataillons, n'était pas en état de former de grandes entreprises. En laissant la distribution des armées telle qu'elle était alors, le roi courait les plus grands hasards pour celle de Prusse, et risquait en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Ces raisons le déterminèrent à concentrer davantage ses forces pour procéder avec plus de sûreté, et d'abandonner les extrémités de ses États, que le nombre de ses ennemis ne lui permettait plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilsit M. de Lehwaldt avec son armée ; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam et de Demmin ; il les poussa bientôt sous le canon de Stralsund, où ces troupes ne se croyant pas en sûreté, se réfugièrent dans l'île de Rügen. Une grande gelée qui survint ensuite, fit prendre tout le trajet, ou pour mieux dire, ce bras de mer qui sépare la Poméranie de

cette île. Le maréchal de Lehwaldt aurait pu profiter de l'occasion, si son grand âge ne l'en eût empêché, pour passer avec son armée sur la glace à Rügen, où il aurait détruit toutes ces troupes suédoises : au moins un coup pareil aurait-il délivré le roi pour un temps d'un ennemi qui faisait une diversion fâcheuse. Quoique le maréchal de Lehwaldt n'eût pas entrepris tout ce qui était faisable, il fit toutefois dans cette courte expédition 3,000 prisonniers sur les Suédois. Un détachement qu'il envoya assiéger le fort de Peene-münde, ne le reprit qu'au mois de mars de l'année suivante.

La multitude d'objets qu'il y avait à remplir pendant cette campagne, était immense; et comme on se trouvait pressé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvait y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différents endroits. Le prince Ferdinand de Brunswic avait trop peu de cavalerie dans son armée; il lui en fallait nécessairement pour l'entreprise qu'il méditait. Il importait au roi que les Français fussent chassés de la Basse-Saxe et du bas Rhin, et pour y contribuer de sa part autant que sa situation le lui permettait, il détacha dix escadrons de dragons et cinq escadrons de hussards de l'armée du maréchal de Lehwaldt, avec ordre de joindre le prince Ferdinand de Brunswic à Stade. Ce prince tenta d'abord une entreprise sur Celle, qui ne réussit pas, d'un côté, parce que le maréchal de Richelieu, l'ayant prévenu, l'empêcha

de passer l'Aller, et de l'autre, parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à sa subsistance. Nonobstant que cette entreprise était manquée, il se rendit pourtant peu après maître de Haarbours. Le roi convint ensuite avec le prince Ferdinand du projet de sa campagne. Son avis allait à ce que les alliés se portassent sur le Wésér, par deux raisons, dont la première était pour ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre et du duché de Brunswic par les sièges qu'il faudrait y mettre pour les reprendre ; la seconde raison portait sur ce que la crainte d'être coupés du Rhin porterait les Français à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, surtout si un détachement des troupes prussiennes se montrait en même temps du côté de Brunswic. Le prince Henri, qui était demeuré en Saxe pour se faire guérir d'une blessure qu'il avait reçue à Rossbach, devait commander ce détachement. On convint de tout, le concert fut bien pris, et nous verrons, au commencement de la campagne prochaine, les succès qui accompagnèrent le prince Ferdinand dans l'exécution de cette entreprise.

CHAPITRE VII

DE L'HIVER DE 1757 A 1758.

Jamais campagne n'avait été plus féconde en révolutions subites de la fortune que celle que nous venons de décrire. Cette espèce de hasard qui préside aux événements de la guerre, s'était insolemment joué du destin des parties belligérantes; tantôt il avait favorisé les Prussiens de succès brillants, et tantôt il les avait précipités dans un abîme de malheurs. Les Russes avaient gagné une bataille en Prusse, et se retiraient de ce royaume comme s'ils avaient été battus. Les Français, sur le point de désarmer le duc de Cumberland, paraissaient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de se répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, et qu'on voit comme ressusciter cette armée du duc de Cumberland qu'on croyait n'exister déjà plus. Cette suite d'événements décisifs et contraires avait comme étourdi l'Europe: tout le monde voyait l'incertitude de ses projets, des desseins renversés autant que conçus, et de

nombreux corps de troupes presque détruits en un seul jour. Il fallut quelques moments de tranquillité pour que les esprits se recueillissent, et que chaque puissance pût considérer de sang-froid la situation où elle se trouvait. D'un côté, l'ardent désir de la vengeance, l'ambition blessée, le dépit, le désespoir, remirent les armes à la main des empereurs et des rois qui formaient la grande alliance ; de l'autre, la nécessité de continuer la guerre, et quelques rayons d'espérance portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, et les cours respectives se préparèrent, chacune de son côté, à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur et d'opiniâtreté que par le passé. Voilà, en général, le tableau des passions qui agitaient les princes et leurs ministres. La nature de cet ouvrage exige que nous descendions en de plus grands détails, et que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passait dans chacune.

Il s'était fait, dès l'automne dernière, un changement dans le ministère britannique. M. Fox, que le duc de Cumberland y avait intrus par ses intrigues, s'aperçut qu'il ne pouvait plus se soutenir dans ce poste, à cause que la cabale qui lui était opposée, gagnait la supériorité ; il résolut de se démettre volontairement de ses charges : il fut remplacé par M. Pitt, que l'éloquence et le génie

élevé rendaient l'idole de la nation ; c'était la meilleure tête de l'Angleterre. Il avait subjugué la chambre basse par la force de la parole, il y régnait, il en était, pour ainsi dire, l'âme. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de son génie à rendre sa patrie la dominatrice des mers, et pensant avec grandeur et élévation, il fut indigné de la convention de Kloster-Zeven, qu'il regardait comme l'opprobre des Anglais. Ses premiers pas dans sa nouvelle carrière allèrent tous à faire abolir jusqu'à la mémoire de ce traité honteux : ce fut lui qui persuada au roi d'Angleterre de mettre le prince Ferdinand de Brunswic à la tête de l'armée des alliés, et de le demander au roi de Prusse ; ce fut lui qui proposa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglais, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus, il jugea convenable à la gloire de sa nation de renouveler les alliances qu'elle avait contractées, tant avec le roi de Prusse qu'avec divers princes d'Allemagne. Il envoya à cette fin M. Yorke en Silésie, où une nouvelle convention fut signée : par l'un des articles, le roi d'Angleterre s'engageait à payer au roi de Prusse un subside annuel de quatre millions d'écus, pour la durée de cette guerre. Le roi se trouvait dans la nécessité d'accepter ce subside, qui d'ailleurs répugnait à sa façon de penser : mais les Français l'avaient dépouillé des provinces qu'il possédait dans le bas Rhin ; il était à la veille de voir envahir la Prusse par les Russes. Cela pou-

vait d'autant moins s'empêcher, que le maréchal Lehwaldt avait été obligé d'accourir en Poméranie pour s'opposer aux Suédois. Après tout, ce subside était le seul secours à tirer de l'Angleterre, puisqu'elle avait décliné à plusieurs reprises la demande qu'on lui avait faite d'envoyer une escadre dans la Baltique.

M. Pitt envoya dans ce temps le chevalier Keith en Russie, pour balancer par ses intrigues celles du parti français et autrichien, et pour tenter de dessiller les yeux de l'impératrice, fascinés et aveuglés par les préventions qu'on lui avait inspirées contre le roi de Prusse. M. Goderich partit, dans une vue à peu près semblable, pour la Suède; mais le parti français, qui dominait despotiquement dans le Sénat de Stockholm, fit jouer tous ses ressorts pour interdire à cet Anglais l'entrée du royaume: M. Goderich resta en Danemark, et les sénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur système. Tandis que M. Pitt prenait de si justes mesures pour la politique, les ports de la Grande-Bretagne se remplissaient de vaisseaux; les projets pour la campagne de mer et de terre étaient arrêtés, et une activité nouvelle ranimait toutes les branches du gouvernement.

Le chevalier Keith, qui, pendant ces entrefaites, était arrivé à Pétersbourg, n'y trouva point la cour dans une disposition avantageuse aux commissions dont il était chargé; les ministres d'Autriche, de

France, de Saxe, y étaient tout-puissants par le moyen de leurs intrigues et de leurs profusions ; ils avaient gagné le comte Iwan Schuwaloff, favori d'Élisabeth, qui gouvernait alors l'impératrice et par conséquent l'empire. Les ministres, mécontents du peu de progrès de l'armée russe, surtout de sa retraite à la fin de la campagne dernière, tâchaient de faire passer leur enthousiasme pour cette guerre dans l'esprit de l'impératrice, et l'excitaient à faire, la campagne prochaine, de plus grands efforts que par le passé ; ils s'aperçurent que leurs menées étaient secrètement traversées par le grand chancelier Bestusheff, et ils résolurent de le culbuter, comme en effet ils y réussirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce comte Bestusheff comme un homme qui, par passion, s'était fait un principe d'être l'ennemi juré des Prussiens. Deux raisons, ayant altéré ces sentiments de haine, avaient influé sur son changement de conduite : l'une était sa forte pension, que les Anglais continuaient de lui payer, et l'autre, la possession où le roi se trouvait des archives de Dresde. On avait trouvé dans ces archives une lettre où il conseilla au comte de Brühl de se défaire par le poison d'un résident russe à Varsovie, dont ces deux ministres étaient également mécontents, comme lui, disait-il, s'était défait du sieur de Castéras, dont il craignait l'esprit délié. M. de Bestusheff n'avait point de répugnance pour commettre des crimes, mais il ne voulait pas qu'on le sût ; et la

crainte que cette lettre odieuse ne fût publiée, l'engagea de promettre au roi de lui rendre des services importants, pour qu'il consentît à la supprimer. C'était à quoi le roi fut facile à disposer, et le ministre fut exact, de son côté, à remplir son engagement : car il dressa l'instruction du maréchal Apraxin d'une manière aussi favorable aux intérêts du roi que les conjonctures le permettaient ; ce fut l'unique cause de ce que les Russes évacuèrent les États du roi à la fin de la campagne. M. de Bestusheff fut encouragé dans cette conduite par les conseils du grand-duc et de la grande-duchesse de Russie, qui tous les deux avaient les sentiments les plus favorables pour la cause du roi. Le grand-duc, prince de Holstein par sa naissance, avait puisé dans l'histoire de ses ancêtres une haine implacable contre les Danois, causée par les injustices criantes que les rois de Danemark avaient faites à sa famille ; le grand-duc, craignant alors que les affaires du roi ne prissent une tournure qui l'obligeât à se lier avec les Danois, lui offrit son crédit et tous les services qu'il pourrait lui rendre en Russie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis constants du Holstein. Le roi accepta l'offre ; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemark, et quoique cette condescendance ne lui valût pas d'avantages récents, on verra, par la suite de cet ouvrage, que cette liaison étroite avec le grand-duc de Russie bouleversa les grands projets des Autrichiens. Avec

quelque secret que toutes ces affaires se traitassent, il en perça cependant quelque chose ; les ministres de France et d'Autriche s'aperçurent d'une variation de conduite du côté du grand chancelier ; ils eurent vent des ordres qu'il avait expédiés pour le maréchal Apraxin, et ils se servirent du favori de l'impératrice, Iwan Schuwaloff, pour faire disgracier ce ministre et causer toutes sortes de déboires à la jeune cour. Depuis ce moment, tout plia devant ces ambassadeurs en Russie, et ils entraînèrent l'impératrice Élisabeth dans des mesures violentes et peu conformes aux véritables intérêts de son empire.

La cour de Vienne avait reçu des secousses si fortes à la fin de la dernière campagne, que sa constance en fut ébranlée. Elle s'était crue sur le point de terminer la guerre, et regardait comme faite la conquête de la Silésie ; déçue tout à coup de ces idées flatteuses, elle vit son armée ruinée, dont les débris à peine purent se sauver en Bohême. Ces malheurs inattendus ralentirent son ardeur pour la guerre, et tant de projets avortés firent qu'elle ne sentit plus le même éloignement ni cette aversion insurmontable pour la paix. Le style de sa chancellerie et les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur et la grossièreté y reparurent aussitôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'impératrice-reine voulut se rapprocher du roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se

faire une réputation de magnanimité. Le comte Kaunitz avertit le roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains et un Milanais avaient trempé. Le roi lui fit répondre, par le comte Finck, qu'il était obligé à l'impératrice de l'information qu'elle voulait bien lui donner; mais que comme il y avait deux manières d'assassiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux et déshonorants, il assurait l'impératrice qu'il faisait peu de cas de la première, et qu'il était infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence et le scandale de ces écrits ne continuât, et ne s'accrût même, selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes.

La France apprit avec un sensible chagrin les dispositions pacifiques de l'impératrice-reine, parce que la défection de cette princesse aurait porté un préjudice considérable à ses affaires. Tant qu'elle demeurait en guerre avec l'Angleterre sur mer et en Allemagne, Louis XV, piqué de l'affront que l'affaire de Rossbach avait imprimée à ses armes, espérait de trouver dans la continuation de la guerre l'occasion de prendre sa revanche; et les ministres de la France travaillèrent à Vienne avec une application infinie à ranimer toutes les passions calmées de cette cour. La honte, pour une grande puissance, d'être abattue par un petit prince fit le plus d'impression sur l'esprit de l'impératrice; l'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla,

les dispositions pour la paix s'évanouirent, et les liaisons d'amitié et d'intelligence entre les cours de Vienne et de Versailles se resserrèrent plus intimement : ainsi, au lieu que les succès des Prussiens dégoûtassent les puissances avec lesquelles ils étaient en guerre, ils les firent redoubler d'efforts pour paraître plus redoutables et plus dangereux que jamais, à l'ouverture de la campagne prochaine.

Des mesures semblables se prenaient de la part du roi pour rétablir pendant l'hiver l'armée, et la remettre en état d'agir avec vigueur. Il y avait à réparer les pertes qu'entraînaient sept batailles rangées que les Prussiens avaient livrées à leurs ennemis ; mais quelque monde qu'eût consumé la guerre, cela n'approcha pas des ravages que des maladies épidémiques faisaient dans les hôpitaux ; c'étaient des espèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les symptômes de la peste ; les malades tombaient en délire le premier jour de la maladie ; ils prenaient des charbons au cou ou bien aux aisselles : que les médecins saignassent ou ne saignassent point, cela était égal ; la mort emportait indifféremment tous ceux qui se trouvaient atteints de ce mal ; le poison était même si violent que, par des progrès rapides, les effets devenaient si prompts, que dans trois jours il mettait un homme au tombeau. On se servit sans effet de toutes sortes de remèdes ; enfin, on eut recours à l'émétique ; qui réussit ; on en délaya trois

grains dans une mesure d'eau, on en fit boire au malade jusqu'à ce que le remède commençât d'opérer, et ce fut un spécifique souverain contre cette maladie, car depuis que l'on s'en servit, de cent personnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les causes de la maladie ne venaient que d'une transpiration arrêtée par le froid, et des indigestions causées par de mauvaises nourritures, qui ne pouvaient être guéries que par de fortes évacuations, et non par d'autres remèdes. Quoique le monde que l'armée perdit dans les hôpitaux fût considérable, on parvint cependant à rassembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avait besoin pour compléter l'armée ; mais il fut impossible de s'en servir d'abord au printemps, parce que c'étaient, la plupart, des paysans qu'il fallait exercer et discipliner, et que la campagne commença de très-bonne heure.

La maison royale perdit cette année la reine mère. Le roi reçut cette funeste nouvelle après la bataille de Kolin, et dans un temps où la fortune s'était le plus déclarée contre les Prussiens ; il en fut vivement touché : il avait vénéré et adoré cette princesse comme une tendre mère, que ses vertus et ses grandes qualités rendaient l'admiration de ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher. Sa mort causa, non un deuil de cérémonie, mais une calamité publique : les grands regrettèrent son abord facile et gracieux ; les petits sa débonnai-

reté ; les pauvres leur refuge ; les malheureux leur ressource ; les gens de lettres leur protectrice ; et tous ceux de sa famille qui avaient l'honneur de lui appartenir de plus près croyaient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, et se sentaient plus frappés qu'elle du coup qui venait de l'emporter.

On ne peut pas en dire autant de la reine de Pologne, qui mourut à Dresde, détestée des Saxons pour son intolérance, de la cour pour ses tracasseries, de sa famille pour son austérité rigoureuse, mais canonisée par les jésuites pour avoir fondé une église catholique dans le sein de l'hérésie. On disait à Dresde que le *Te Deum* de la bataille de Rossbach avait tué cette princesse, en irritant la haine qu'elle avait contre les Prussiens, et qu'elle était obligée de supprimer. Cependant un abcès qui lui creva tout à coup dans la poitrine fut la cause véritable de sa mort. Lorsque cette nouvelle arriva à Varsovie, le comte de Brühl avait tout préparé pour faire saigner le roi de Pologne en la lui apprenant ; mais ce prince la reçut avec assez de sang-froid, et répondit au comte de Brühl que ce n'était pas la peine de le saigner. La perte d'un de ses bouffons, nommé Joseph, qui mourut peu après, lui fut plus sensible ; et on ne put l'en consoler qu'en le menant à la chasse pour dissiper sa douleur.

Cette même année finit ses jours le sultan Osman ; son successeur passa pour un prince plus hardi et plus entreprenant que lui. Le bruit de sa

réputation réchauffa, dès son avènement au trône, les intrigues du ministre de Prusse à la Porte. Il s'agissait d'être admis aux audiences du Grand Seigneur. Il y avait plus d'un an que le sieur de Rexin postulait cette faveur sans pouvoir l'obtenir ; et il fallait avoir été admis à cette audience pour entamer les négociations dont il était chargé, avec le grand vizir et avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, les différentes formes que prit cette négociation, et nous aurons lieu de remarquer souvent combien peu les nations orientales sont susceptibles de suivre les principes d'une bonne et saine politique. Ce défaut vient surtout de leur grande ignorance sur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, et du vice du gouvernement, qui assujettit tout ce qui est relatif à la paix et à la guerre aux décisions du mufti, sans le sêfa duquel il serait impossible de mettre en mouvement les troupes ottomanes.

CHAPITRE VIII

CAMPAGNE DE 1758.

Le prince Ferdinand de Brunswic fut, cette année, le premier qui ouvrit la campagne : il avait

une forte tâche à remplir ; il ne s'agissait pas moins que de chasser 80,000 Français de la Basse-Saxe et de la Westphalie, avec 30,000 Hanovriens qui, trois mois auparavant, avaient été près de mettre les armes bas et de signer un traité honteux. Il détacha un corps sur le Wésér, qui se rendit maître de Verden, et un autre sous le prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de cette rivière, arriva à Hoya, dont ce jeune héros s'empara par sa valeur et par sa bonne conduite. M. de Saint-Germain fut à peine instruit de ces progrès qu'il évacua Brême, où il avait une garnison de douze bataillons. Il en attira à lui quatorze autres qui hivernaient dans le voisinage, avec lesquels il prit le chemin de la Westphalie. Tandis que le prince héréditaire prenait Hoya, dont le pont sur le Wésér devenait important pour les alliés, le prince Ferdinand de Brunswic passait l'Aller avec le gros de ses troupes. M. de Beust, qui faisait son avant-garde, surprit aux environs de Hanovre le régiment de Poleretzky, et le fit prisonnier. Cet accident, joint à la marche du prince Henri, qui, par le Mansfeld et le Hildesheim, s'était approché de la ville de Brunswic, déconcerta les généraux français et détermina M. de Clermont, qui venait de relever le maréchal de Richelieu, à évacuer Brunswic, Wolfenbüttel et Hanovre en même temps. L'armée du prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachements du Wésér, elle assiégea d'abord cette ville. Le comte de

Clermont, ayant passé le Wésér à Hameln, envoya M. de Broglie aux environs de Bückebourg, pour secourir Minden ; mais ce général ne trouvant pas l'occasion d'entreprendre contre les alliés, ne fut que spectateur de la prise de cette ville, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre. Après cet événement, M. de Broglie tourna vers Paderborn, pour rejoindre le prince de Clermont. L'armée des alliés marcha à Bielefeld ; sur quoi les Français, étourdis de cette révolution subite dans leurs affaires, évacuèrent Lippstadt, Hamm et Münster. Le comte de Clermont, qui n'avait plus de pied en Allemagne, repassa le Rhin à Wésel, et cantonna son armée à l'autre bord de ce fleuve. Le prince Ferdinand s'arrêta à Münster, et répandit ses troupes aux environs, pour leur donner le temps de se refaire des fatigues qu'elles avaient souffertes par des opérations continuelles dans une saison rude et peu avancée. Les alliés prirent 11,000 Français prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du maréchal de Turenne, lorsque, pénétrant par Thann et Belfort, il surprit les Impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, et les força de repasser le Rhin.

Ce fut le 2 juin que le prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au-dessous d'Emmerich ; il avait gagné des bateliers hollandais, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire de la République ; de là il s'avança bien

tôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françaises furent surprises dans leurs quartiers ; mais le gros joignit l'armée, qui s'était assemblée proche de Créfeld. Le prince Ferdinand occupa la ville de Clèves ; il laissa quelques troupes aux ordres de M. d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, et avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers, le 20 du mois, à une marche du comte de Clermont ; il résolut d'attaquer l'armée française, dans l'espérance que, s'il gagnait sur elle une victoire complète, il pourrait reprendre Wésel, et retransporter le théâtre de la guerre au delà du Rhin. Le prince se fit joindre pour cet effet par M. de Wangenheim, qui avait été du côté de Kayserswerth, et se porta sur Kloster-Kamp. A son approche, M. de Saint-Germain abandonna la ville de Créfeld, et se retira à un mille en arrière, pour se rapprocher du comte de Clermont, qui campait alors à Nuys ; M. de Clermont le joignit à Vischeln.

Ce fut le 23 juin que le prince Ferdinand quitta son camp de Hüls et de Kempen pour attaquer M. de Clermont ; il divisa son armée en trois corps, dont l'un, commandé par M. de Wangenheim, se présenta sur le front de l'ennemi pour le contenir, pendant que le gros des alliés, tournant la gauche des Français, se présenta sur leur flanc entre Vischeln et Anradt ; il y avait dans cette partie, derrière un ruisseau, un boulevard ou *Landwehr* dont les Français avaient profité pour se poster ;

l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers français volèrent alors au secours de cette infanterie, et le comte de Gisors, qui les menait, attaqua vivement l'infanterie du prince Ferdinand ; il y fut tué, et sa troupe découragée prit la fuite ; alors le prince de Holstein donna dessus avec les dragons prussiens et acheva de la dissiper. Pendant ce choc, le prince héréditaire, avec une partie de la droite des alliés, avait gagné sur les derrières de la position des Français, ce qui acheva de décontenancer le comte de Clermont, qui, se croyant sur le point d'être entamé sur son front par M. de Wangenheim, se voyant pris en flanc par le prince Ferdinand, et près d'être entièrement tourné par le prince héréditaire, abandonna le champ de bataille ; il se retira à Nuys, puis à Woringen, et ensuite à Cologne. Le prince Ferdinand, pour profiter de sa victoire, détacha le prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation et poussa des partis jusqu'aux portes de Bruxelles, tandis que M. de Wangenheim, qui avait été envoyé avec quatre bataillons dans le duché de Berg, assiégea Düsseldorf, où il y en avait huit, et la ville se rendit par capitulation, le 8 juillet. On y trouva un magasin considérable construit pour l'armée française. Cependant le prince Ferdinand, apprenant que l'ennemi rassemblait des forces contre lui, se fit rejoindre par le corps du prince héréditaire au couvent de Saint-Nicolas, où il campait.

Le mauvais début de M. de Clermont engagea la cour de Versailles à le rappeler, et il fut remplacé par M. de Contades. Ce maréchal fit incessamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avait perdue ; pendant ce temps-là, M. de Chevert, qui était à Wésel, où les Français avaient laissé une nombreuse garnison, sortit de cette place avec un corps considérable pour battre M. d'Imhof, qui gardait le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce général en eut vent : il se mit avec tout son corps en embuscade sur le chemin que M. de Chevert devait tenir, le battit, et lui prit beaucoup de monde. Ces heureux succès du prince Ferdinand auraient empêché les Français de repasser le Rhin, et l'auraient enfin mené à la prise de Wésel sur la fin de la campagne, si une diversion ne l'avait obligé lui-même à repasser ce fleuve, pour redresser les affaires en Hesse et dans la Basse-Saxe.

Dès le 11 de juillet, M. de Soubise s'était mis en marche ; il avait été joint à Hanau par 15,000 Wurtembergeois. Le prince Ferdinand avait laissé en Hesse le prince d'Ysenbourg avec environ 7,000 hommes ; celui-ci se retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde française, commandée par M. de Broglie, et passa la Fulde ; les Français l'attaquèrent [23 juillet] dans la position qu'il avait prise près de Sangerhausen, et il fut obligé de céder au nombre, après un combat qui dura six heures ; il se retira à Eimbeck et s'établit dans les

montagnes, se bornant à conserver sa communication avec Hanovre. Le prince de Soubise, ne trouvant nulle part aucune résistance, occupa en ce temps Nordheim, Münden et Gœttingue. Cependant M. de Contades, qui jugeait que la diversion de M. de Soubise en Hesse obligerait promptement les alliés à rétrograder, s'avança sur eux, et occupa même le poste de Brüngen, qui était sur leur gauche ; mais le prince Ferdinand, qui ne pouvait souffrir ce voisinage dangereux, en fit déloger les Français par le prince héréditaire ; il résolut en même temps de se replier sur la Niers, pour s'approcher des secours qui lui venaient d'Angleterre. Les Français, qui firent la même marche, furent cependant prévenus par les alliés. Le prince Ferdinand, qui voyait que la seule façon de se soutenir au delà du Rhin était de battre M. de Contades, fit toutes les dispositions pour engager une affaire ; M. de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat, et se retira à Dalen ; sur quoi le prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk ; le prince héréditaire, qui menait l'avant-garde, en chassa les Français, et toute l'armée repassa la Niers. Le prince Ferdinand, ne trouvant plus de possibilité à se soutenir avec son armée au delà du Rhin, retira à lui la garnison de Ruremonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommait la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen, entre le 8 et le 10 août. On fut obligé d'évacuer Düssel-

dorf en même temps, et M. de Hardenberg, qui y commandait, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après, les Français passèrent le Rhin, et s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14, le prince Ferdinand fut joint à Bocholt par 12,000 Anglais que lui amenait mylord Marlborough. M. de Contades fut joint en même temps dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avaient rassemblés en Hongrie, et dont le prince Xavier, second fils du roi de Pologne, avait pris le commandement. Le prince Ferdinand détacha en même temps M. d'Imhof à Coesfeld, et M. de Post à Dülmen; mais sur les mouvements que firent les ennemis vers Lünen, le prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dülmen. Le prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, et le prince héréditaire repoussa les Français jusqu'à Halteren. Dans ces circonstances, on trouva bon de détacher M. d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour passer la Lippe et se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françaises que pour être à portée, dans le besoin, de pouvoir prêter la main au prince d'Ysenbourg.

Dans ces entrefaites, et pendant que le prince d'Ysenbourg s'était tenu près d'Eimbeck, M. de Soubise avait occupé Cassel, Goettingue, et quelques

places sur la Werra; alors il forma le dessein de s'emparer de Hameln; mais il fut obligé de s'en désister lorsqu'il apprit que le prince Ferdinand avait repassé le Rhin; il évacua ensuite Münden, Göttingue, et tout ce qu'il avait occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel; il resta dans cette position jusqu'au 5 de septembre, et n'opposant à M. d'Oberg que M. Du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Münden, Göttingue, à Nordheim. Le prince d'Ysenbourg fut obligé d'abandonner Einbeck à l'approche des Français, et se retira à Coppenbrügge, où il fut joint par quelques régiments de l'armée des alliés; alors le prince d'Ysenbourg s'avança en même temps que M. d'Oberg sur Holzmünden. Ce mouvement fit craindre à M. de Soubise, qui était à Göttingue, qu'on ne le coupât de Cassel, et repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés et des Français arrivèrent presque en même temps devant Cassel, où elles se campèrent vis-à-vis les unes des autres. Ces mouvements de la Hesse n'avaient pas influé sur les opérations du prince Ferdinand; il suivait son objet, qui était d'observer l'armée de M. de Contades.

Les Français, ayant vainement tenté de surprendre le prince héréditaire à Halteren, et y ayant été repoussés avec une perte considérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. M. de Contades détacha M. de Chevert [1^{er} octobre] avec 20,000 hommes,

pour joindre M. de Soubise, et lui donner par ce renfort assez de supériorité pour qu'il pût accabler le prince d'Ysenbourg, et pour donner en même temps de l'occupation au prince Ferdinand, qui l'empêchât de faire des détachements pour la Hesse ; il se porta à Hamm avec son armée, et poussa M. de Chevreuse jusqu'à Soest. Sur ce mouvement, les alliés se replièrent sur Münster, d'où le prince héréditaire fut détaché à Warendorf-sur-l'Ems, et le prince de Holstein, à Telgte. M. de Soubise ayant, sur ces entrefaites, reçu son renfort, ne perdit point de temps pour le mettre en œuvre. Le prince d'Ysenbourg, informé de l'arrivée de M. de Chevert, repassa la Fulde, et se retira successivement devant l'ennemi jusqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Münden ; les ennemis l'y attaquèrent avec une si grande supériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille, avec une perte de seize canons et d'environ 2,000 hommes ; il se tira par Dransfeld et Goettingue à Moringen. Cet événement obligea le prince Ferdinand à quitter Münster ; il y laissa une bonne garnison, et arriva, le 17, avec son armée à Lippstadt. Le prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre M. de Chevreuse, qui était à Soest ; la surprise n'eut pas lieu, parce que les Français furent avertis de la marche des alliés ; néanmoins, après un léger combat, les Français se retirèrent, et abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avaient amassées à Soest. Le prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de

cette ville, ce qui engagea M. de Chevert à changer de route; il avait quitté M. de Soubise après l'affaire de Lutterberg, et ne put joindre M. de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que M. de Chevert eut quitté l'armée de Hesse, M. d'Oberg passa le Wésér à Holzmünden, et poursuivant sa marche, il joignit, le 21 d'octobre, à Soest l'armée des alliés.

La position où se trouvait le prince Ferdinand interrompit la communication des deux armées françaises, et quelque supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que M. de Soubise ne crût sa position aventurée; il évacua en conséquence Cassel et toute la Hesse [22 novembre], et repassa le Main à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne aurait été finie, si M. de Contades n'eût encore essayé de surprendre Münster; M. d'Armentières s'était approché de cette ville à la tête de 15,000 Français, et avait pris un camp proche de la place, pour ouvrir incessamment la tranchée; mais M. d'Imhof arriva, le 26 octobre, à Warendorf, étant suivi du duc de Holstein, en même temps que M. de Wangenheim, avec un gros détachement occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvements, dis-je, qui menaçaient de couper la communication de M. d'Armentières de Wésel, et une petite affaire qu'engagea le major Bülow, le firent résoudre d'abandonner son projet; il repassa la Lippe, le 2 de novembre, et bientôt après, l'armée française prit le chemin de Wésel, pour entrer

dans ses quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne restait plus en Hesse que Marbourg où les Français eussent pied ; le prince héréditaire y fut envoyé, et il n'employa que peu de jours pour finir son expédition par la prise de cette place, après quoi les alliés, maîtres de toute la Westphalie et de la Basse-Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du prince Ferdinand contre les Français, le roi n'était pas demeuré oisif contre les Autrichiens, et il se préparait à tirer tout le parti possible de la bataille de Leuthen, et des suites que cette bataille avait eues. Dès le mois de janvier, M. de Werner avait été détaché dans la Haute-Silésie. Quelque supériorité qu'eût l'ennemi sur sa troupe, il l'avait contraint de se replier en Moravie, de sorte que les Prussiens occupaient dès lors Troppau et Jægerndorf. Le roi jugeait cette avance nécessaire pour exécuter les projets qu'il méditait pour la campagne, de sorte que cette expédition, qui se fit au mois de janvier, ne parut à l'ennemi qu'une suite de la bataille de Leuthen, dont le roi profitait pour nettoyer toute la Silésie des troupes autrichiennes.

Les choses en restèrent là jusqu'au 14 de mars, que l'armée se mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On était sûr que les ennemis n'étaient pas assez avancés dans leurs arrangements pour s'opposer aux desseins que le roi formait, de sorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en siège régulier le blocus de Schweid-

nitz. Le roi se mit à la tête de l'armée d'observation, et se cantonna de Landeshust jusqu'à Friedland; le prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquait par Wüstenglersdorf à Braunau; et M. de Fouqué commandait le corps qui couvrait cette gorge de la Silésie. Le roi établit son quartier général à Grüssau, qui était au centre de la position que ses troupes occupaient. Le gros de l'armée ennemie était encore en cantonnements aux environs de Kœnigingrätz et de Jaromircz; le maréchal Daun, qui en avait seul le commandement, avait poussé en avant le corps de Loudon à Trautenau et celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette position, M. de Treskow investit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1^{er} au 2 d'avril; l'attaque fut dirigée sur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, et le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt vingt-quatre canons, vingt mortiers et seize obusiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, souvent dérangé par l'artillerie des assiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, et dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner; cette flèche, qui nous approchait à cent pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage pour terminer d'autant plus promptement le siège; les canons du fort de l'Eau et de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage, le

soir à minuit ; on le tourna par la gorge, et 1,000 grenadiers l'emportèrent, avec une perte si légère qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le commandant, décontenancé par une action aussi vigoureuse, battit la chamade ; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison ; le comte de Thierheim évacua la ville, le 18, et sa troupe, forte de 5,000 hommes, fut répandue dans les différentes places de la Silésie et de la Marche électorale.

Ce siège si heureusement et si promptement terminé donnait au roi la faculté d'exécuter de plus grands projets : son dessein était de pénétrer dans la Moravie et de prendre Olmütz, non pas pour conserver cette place, car on prévoyait dès lors la diversion que les Russes, qui s'étaient emparés de la Prusse, se préparaient à faire en Poméranie et dans les Marches de Brandebourg, mais afin d'amuser durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des États du roi, pour avoir le temps et l'aisance de s'opposer, en attendant, avec des forces considérables à l'armée russe. Pour exécuter ce projet, il fallait de nécessité en imposer au maréchal Daun, afin de gagner sur lui quelques marches et le temps de s'établir aux environs d'Olmütz avant son arrivée. Dans cette intention, l'armée du roi se retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz et de Reichenbach, sous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du siège, et d'attendre les recrues qui devaient la joindre. M. de Zieten, avec un corps, demeura dans

les environs de Landeshut, d'où il tira un cordon jusqu'à Friedland, et M. de Fouqué entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui masquaient les mouvements de l'armée derrière les montagnes, avaient encore l'utilité d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui pussent les éclairer sur les desseins des Prussiens.

Pendant que ces dispositions donnaient le change à l'ennemi, l'armée du roi marcha à Neisse, où elle se sépara en deux colonnes, dont une, où le roi se trouvait en personne, prit le chemin de Troppau, et celle que conduisait le maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent, le 3 de mai, dans les plaines d'Olmütz, l'une par Gibau, et l'autre par Sternberg; M. de Fouqué les suivit aussitôt qu'il remarqua que l'ennemi, ayant pris l'alarme, quittait les environs de Koenigrætz pour se porter sur Hohenmauth. M. de Fouqué prit le chemin de Neisse, d'où il convoya nos munitions de guerre et de bouche pour le siège jusqu'à Olmütz. C'était le 12, et le même jour l'armée d'observation passa la Morawa à Littau, d'où le roi s'avança jusqu'à Olschan : M. de Ville y campait avec sept régiments de cavalerie; il fut attaqué par le prince de Wurtemberg, et poussé au delà de Prossnitz vers Wischau. Ce prince campa son corps à Prossnitz, et il y demeura pour observer l'ennemi du côté de Wischau et de Brünn, ayant sous lui quatre régiments de dragons, un de hussards et quatre bataillons.

Le maréchal Keith, ayant fait l'investissement d'Olmütz, ouvrit la tranchée, le 27 de mai ; il plaça de l'autre côté de la Morawa les dix escadrons de Baireuth, cinq cents hussards et quelques bataillons francs, qui se campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le maréchal Keith et l'armée du siège fussent plus en sûreté, on jugea à propos d'éloigner davantage M. de Ville ; il pensa être surpris dans son camp, et ne crut trouver de sûreté qu'en se retirant proche des ouvrages de Brünn. L'armée d'observation occupa en même temps toutes les positions qu'on avait eu le temps de lui choisir ; en conséquence de quoi le margrave Charles prit le camp de Neustadt, le prince Maurice, celui de Littau, M. de Wedell, celui de Namiescht, et le roi, ce côté des hauteurs qui règnent, entre Prossnitz et Olschan, depuis Namiescht jusqu'à Studenetz.

M. de Puttkammer arriva, le 10 de juin, à l'armée, sans être inquiété dans sa route, avec le convoi qu'il conduisait. M. de Zieten, qui fut attaqué à Grüssau par l'ennemi, le repoussa, et remarquant que toutes les forces des Autrichiens se tiraient vers la Moravie, il quitta les montagnes, et joignit, environ en même temps que M. de Puttkammer, l'armée du roi.

Cependant les munitions de guerre et de bouche n'étaient pas suffisantes pour le siège ; on fit préparer un nouveau convoi en Silésie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a

apparence que ce siège aurait mieux réussi, si l'on n'avait pas ouvert les tranchées de trop loin, et qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiraient sans effet, ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites, l'avant-garde du maréchal Daun, aux ordres de M. de Harsch, entra en Moravie, et se campa vis-à-vis du prince Maurice sur les coteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. M. de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le maréchal Daun, qui le suivait, s'était porté sur Gewitsch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz, et ses compagnies franches à Bistrowan et à Koschuschan.

Les vues du maréchal Daun allaient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans se commettre à une action, dont la perte aurait entraîné la réduction d'Olmütz. Il fit attaquer de nuit le village de Koschuschan, défendu par un bataillon franc, et l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Bair-euth, qui avaient passé la nuit au bivouac, par une négligence du colonel Meier, qui les commandait, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avaient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit trois cents hommes, et aurait été totalement ruiné, si le ba-

taillon de Nimschcoffsky ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes : ils attaquèrent trois fois le régiment de Zieten à Kosteletz, et furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de Le Noble et de Rapin ne furent pas aussi heureux ; le margrave Charles les avait envoyés à Sternberg, d'où ils devaient se rendre à Böhyn pour couvrir un convoi qui arriva le 10 ; ils furent assez maltraités par les pandours, et perdirent cinq cents hommes dans cette action.

Mais revenons à des objets plus considérables : la position de l'armée autrichienne, surtout le corps qu'elle avait détaché à Prerau, exigeait que la ville d'Olmütz fût mieux enfermée au delà de la Morawa ; il semblait que le corps du margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, et comme on n'avait aucunes troupes de trop, le margrave y marcha avec son corps, et se porta de la sorte que sa gauche tenait au pont que nous avons à Chomottau sur la Morawa, et sa droite, à notre pont de Helitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeaient leur position, M. de Bülow, colonel autrichien, avait trouvé le moyen de se glisser dans la ville, et d'amener à M. de Marschall qui en était gouverneur, un secours de 1,200 hommes.

Le maréchal Daun vint, peu de jours après, déboucher dans la plaine, et campa à Proedlitz,

entre Prossnitz et Wischau; il y fut informé que les Prussiens attendaient un grand convoi, dont dépendait la réussite du siège, parce que les munitions commençaient à manquer. Ce convoi était couvert par huit bataillons et 4,000 convalescents, tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avait enrégimentés pour s'en servir durant cette marche. Le tout partit, le 25 juin, de Troppau. Le maréchal Daun tourna ses vues sur ce convoi; il envoya M. de Janus à Bæhrn, et M. de Loudon à Liebau, pour l'intercepter. Sur cela, le roi détacha M. de Zieten avec vingt escadrons et trois bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le général Loudon l'attaqua le lendemain; après un combat de cinq heures, il fut obligé de se replier. Le transport avançait très-lentement à cause des chemins rompus, et le maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer MM. Janus et Loudon de 8,000 hommes. Le 30, le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautsch et Domstættl; à peine 1,000 hommes de cavalerie, quatre bataillons et quatre cents chariots eurent-ils ouvert la marche et passé le défilé de Domstættl, que l'ennemi se porta avec toutes ses forces de Bæhrn et de Liebau sur ce convoi, de sorte que ces deux colonnes de l'ennemi, venant à se joindre, coupèrent l'avant-garde, qui venait de passer le défilé, du reste du corps qui suivait. M. de Zieten, qui était avec le gros du convoi, fit charger vigoureusement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre était trop dispropor-

tionné pour qu'il pût réussir, de sorte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de se retirer avec la plus grande partie de son monde sur Troppau ; il y perdit le général Puttkammer et huit cents hommes, sans compter tout le convoi et le trésor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut cause de la levée du siège. Si ce convoi eût pu arriver, la ville était prise en moins de quinze jours, parce que l'on avait achevé la troisième parallèle, et que l'on commençait d'en déboucher avec les sapes. Mais quelque apparentes que fussent ces espérances, il fallut y renoncer pour sauver l'armée, qui, en prolongeant son séjour en Moravie, aurait manqué de subsistances.

Il y avait deux chemins pour le retour : l'un qui mène en Haute-Silésie, par lequel l'armée était venue, et l'autre qui traverse la Bohême, et mène ou dans le comté de Glatz, ou, par Braunau, en Silésie. L'ennemi s'était préparé à rendre la première route difficile. Loudon, Janus et Saint-Ignon y étaient demeurés depuis l'affaire des convois ; le maréchal Daun s'était porté même avec son armée à Tobitschau, de sorte qu'on pouvait s'attendre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis sur les flancs, et sans cesse le maréchal Daun derrière l'arrière-garde, pour la harceler. Enfin cette marche n'aurait été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée aurait perdu l'artillerie du siège, ses équipages, ses blessés ; et peut-

être même y aurait-elle rencontré sa perte entière au passage de la Morawa, que l'ennemi pouvait lui rendre funeste. Ces considérations déterminèrent promptement le roi à se tourner vers la Bohême, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, en pouvait gagner deux marches sur lui, ce qui était un article important pour l'artillerie et le bagage dont l'armée était chargée.

La nuit du 1^{er} au 2 de juillet, le roi quitta son camp, et partit avec toutes ses troupes partagées en deux colonnes. Le prince Maurice fit l'avant-garde de celle où se trouvait le roi, qui passa par Konitz, Tribau, Zwittau, et vint à Leutomischl, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis ; la seconde sous la conduite du maréchal Keith, en se retirant de ses tranchées n'abandonna, que quatre mortiers et un canon, intransportables parce que les affûts en étaient cassés ; elle prit le chemin de Littau, Müglitz et Tribau. Toute cette marche jusque-là se passa sans être inquiétée par l'ennemi, à cause que le maréchal Daun, ayant fait toutes ses dispositions pour les chemins de la Haute-Silésie, ne put pas retirer assez promptement ses troupes pour agir en force du côté de la Bohême ; néanmoins M. de Lacy, qui campait à Gibau, voulut entreprendre sur l'arrière-garde. Elle était obligée de passer le défilé de Krenau pour marcher à Zwittau ; Lacy se saisit de ce village avec ses grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par M. de Wied, et les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées.

Le maréchal Keith avait partagé sa colonne en trois corps, dont celui de M. de Retzow, ayant traversé Hohenmauth, et s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenait ; on commença par se canonner réciproquement, M. de Retzow continuait à faire filer son convoi et son escorte en même temps. Le général de Saint-Ignon, qui commandait les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Prussiens ; il fondit avec 1,100 chevaux sur le régiment de Bredow cuirassiers, qu'il replia ; en même temps arriva un lieutenant avec cinquante hussards, que le roi avait chargé de dépêches pour le maréchal Keith ; ce brave officier, nommé Kordshagen, donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de M. de Saint-Ignon qu'il ramena cette troupe ; en même temps, la cavalerie prussienne accourut, et rechassa les Autrichiens avec perte de six officiers et de trois cents hommes. Le maréchal Keith arriva avec sa colonne précisément lorsque l'ennemi était en déroute ; il fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui se maintenait encore sur les hauteurs ; ce qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui protégeaient sa retraite.

Pendant que le maréchal Keith était occupé avec les ennemis et ses convois, le roi, ayant pris les devants, était arrivé, dès le 11, près de Kœnigin-grätz. M. de Buccow couvrait cette ville avec environ

7,000 hommes, qu'il avait campés derrière l'Elbe, et dans des retranchements qui entouraient les faubourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Lhota-sur-l'Adler, et l'on y construisit une batterie, pour prendre à revers M. de Buccow dans ses retranchements ; en même temps, un autre corps passa l'Adler plus haut : il fut destiné pour attaquer le lendemain, dès la pointe du jour, ce retranchement. On voulait en même temps faire passer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens ; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. M. de Buccow ne donna pas à cet ouvrage le temps d'être achevé : il évacua la nuit même ses retranchements et la ville, et se retira vers Chlumetz. Le même jour, le roi, étant averti que M. de Retzow était attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie ; mais l'affaire était déjà décidée, et le maréchal Keith conduisit heureusement jusqu'à Kœnigingrætz toute l'artillerie du siège d'Olmütz, 1,500 blessés et malades, outre toutes les munitions de guerre et de bouche qui appartenaient à l'armée du roi. Dès que toutes les troupes furent rassemblées, elles se campèrent au confluent de l'Adler et de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigingrætz, occupée par six bataillons.

Les premières attentions du roi furent de se débarrasser du gros bagage qu'on avait traîné d'Olmütz à Kœnigingrætz. Pour cet effet, M. de Fouqué

fut commandé avec seize bataillons et autant d'escadrons, pour convoyer à Glatz l'artillerie, les blessés, et les chariots superflus. L'ennemi avait déjà quelque dessein de harceler les Prussiens dans ces passages, car le même jour, M. de Loudon s'était fourré avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotschna. Comme on en était instruit, et que le roi voulait assurer la marche de M. de Fouqué sur Neustadt, il prit quelques troupes avec lui, et marcha droit sur M. Loudon ; l'Autrichien pensa être surpris ; mais comme le bois favorisait sa retraite, on ne put lui enlever que cent Croates. Loudon se retira vers Holitz, et le roi tint le poste d'Opotschna jusqu'à ce que M. de Fouqué eût paisiblement conduit à Glatz son convoi. D'abord après son arrivée, il détacha M. de Schenkendorff 'ainé à Reinerz, M. de Goltz au Hummelberg, et lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée.

La promptitude de la marche avait donné assez d'avance pour prendre tous ces arrangements avant que le maréchal Daun pût s'approcher de l'armée prussienne ; il arriva, le 22, et prit son camp sur les hauteurs de Chlum et de Libschan au delà de l'Elbe, en même temps que le roi revint d'Opotschna rejoindre le gros de ses troupes. S'il ne se fût agi que des Autrichiens, on aurait poussé la campagne à sa fin sans quitter la Bohême, que pour prendre des quartiers d'hiver ; mais la diversion dont les Russes menaçaient la Poméranie

et la Nouvelle-Marche, obligeait le roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auraient besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvaient assurer les frontières de la Silésie ; en conséquence de quoi on s'appliqua à enlever tous les fourrages et les provisions du cercle de Koeniggrætz, pour empêcher le maréchal Daun, faute de magasins, d'agir dans cette partie contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il aurait été obligé, au commencement de la campagne, de diriger toutes ses subsistances du côté de Brünn ; qu'ensuite l'armée prussienne lui avait enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avait en Bohême, et qu'enfin on avait consumé les fourrages du cercle de Koeniggrætz.

On quitta donc, la nuit du 25, le camp de Koeniggrætz. Les pandours attaquèrent les faubourgs de la ville dans le temps qu'on voulait l'évacuer ; le général Saldern et le colonel Blanckensee y furent tués ; on y perdit soixante-dix hommes. L'armée du roi se replia par Kralowa-Lhota sur Rohenicz ; MM. Loudon, Saint-Ignon et Lacy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, et quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, et furent vigoureusement repoussés par les hussards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade : ce fut au passage de la Mettau ;

on occupa avec dix bataillons et vingt escadrons un bois qui se trouve sur le chemin, et qui tire de Jaromircz à la Mettau; après quoi l'armée se mit en marche, et ne présenta à l'ennemi qu'une faible arrière-garde de hussards; M. de Loudon, qui s'échauffait facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie, en sortant de l'embuscade, le prit à dos, à revers, dans tous les sens; il fut fort maltraité et y perdit trois cents hommes; après cette petite action, l'armée du roi poursuivit paisiblement sa marche, et se campa entre Bohuslawitz et Jessenitz, et l'on détacha M. de Retzow pour couvrir la droite de l'armée à son passage des montagnes. M. de Retzow délogea M. Janus de Studnitz, et le roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée était campée, il se trouvait une hauteur sur la droite, dont il fallait nécessairement être en possession; le roi y plaça les volontaires de Le Noble, comme un appât qu'il présentait à l'ennemi, et six bataillons, campés dans un espèce de ravin, avaient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avait prévu arriva: M. de Loudon vint de nuit pour surprendre Le Noble; il fut reçu d'une façon différente qu'il ne s'y attendait; on le mit en fuite, et, sans compter les morts et les blessés, il y perdit six officiers et soixante-dix hommes.

Le maréchal Daun avait, dans ce temps, fait longer à son armée le cours de l'Elbe, de sorte qu'elle s'étendait depuis Koenigingrætz jusqu'à Jaromircz,

vers Koeniginhof. Le roi se campa le lendemain à Wisoka, et M. de Retzow, à Starkstadt. La marche se poursuivit de Wisoka à Politz et Wernersdorf, sans qu'on fût suivi par les ennemis. Le 8, toutes les troupes reprirent le camp de Grüssau et de Landeshut.

La diversion à laquelle on s'était attendu de la part des Russes, se fit pendant ce retour de Bohême. M. Fermor s'était avancé, en plusieurs corps, de la Prusse sur les frontières de la Poméranie et de la Nouvelle-Marche; M. de Platen avait observé les ennemis de Stolp, où il avait été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis, le comte de Dohna avait reçu l'ordre, dès le mois de juin, de lever le blocus de Stralsund pour s'approcher de l'Oder, afin de s'opposer aux Russes, de quelque côté qu'ils voulussent pénétrer dans les États du roi. M. de Fermor s'était avancé de Posen à Koenigswalde, Méseritz et Kloster-Paradies, où il campait en trois corps. Le comte de Dohna détacha M. de Canitz à Reppen, pour observer l'ennemi, d'où M. Malachowski fit une course jusqu'à Sternberg, et en délogea les Russes. Le comte de Dohna, qui n'était pas assez en force pour s'éparpiller par des détachements, attira à lui M. de Platen, et se borna à disputer aux ennemis le passage de l'Oder; il se campa pour cet effet à Francfort.

La partie, cependant, n'était pas égale; comme le moindre échec qu'aurait souffert le corps du comte de Dohna devenait préjudiciable à l'État, et

pouvait entraîner après soi la ruine totale de la Marche électorale, le roi prit le parti de s'y rendre en personne avec un renfort assez considérable pour donner aux troupes prussiennes une espèce d'égalité avec celles des ennemis ; ce renfort consistait en seize bataillons et vingt-six escadrons. La plus grande partie de l'armée, aux ordres du maréchal Keith et du margrave Charles, demeura dans le camp de Landeshut pour garder les frontières de la Silésie. Le roi dirigea sa marche, par Rohnstock, Liegnitz, Heinzendorf, Dalkau, Wartenberg, Schertendorf, Crossen, Ziebingen, à Francfort, où il apprit que M. de Fermor, s'étant avancé par Landsberg à Cammin et à Tamsel, avait fait bombarder la ville de Cüstrin, qui avait été mise en cendres après avoir rejeté toutes les propositions de capitulation que le général Stoffel avait faites à M. de Schach, qui en était commandant. Ces entreprises de l'ennemi avaient engagé le comte de Dohna d'approcher son corps de cette forteresse pour la mieux soutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgast, le 22 août, que le roi joignit le comte de Dohna.

Les Russes avaient établi leurs parallèles précisément au débouché de la chaussée qui conduit de Cüstrin à Tamsel, et leurs batteries étaient construites de manière que l'armée n'aurait pu déboucher de la place sans s'exposer à faire des pertes considérables, mais inutiles. Le roi résolut cependant d'attaquer l'ennemi ; il fallait se battre, afin

de se débarrasser pour un temps d'une armée, et gagner celui de pouvoir se tourner d'un autre côté. Le roi pouvait donc employer trois semaines dans cette expédition ; mais comment la terminer si vite sans en venir aux mains ? Le maréchal Daun, qu'on avait quitté à Jaromircz, pouvait dans cet intervalle se tourner vers la Silésie ou vers la Saxe, et il fallait pouvoir s'y rendre dans les différents cas, selon que le besoin le demanderait. Pour exécuter ce projet, le roi jugea qu'il fallait en imposer à l'ennemi par de fausses démonstrations : on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, et l'on occupa les digues de l'Oder, comme si effectivement on avait dessein de passer cette rivière dans ces environs ; en même temps, le roi renforça la garnison de Cüstrin de quatre bataillons. Il avait envoyé M. de Canitz à Wrietzen, pour amasser tous les bateaux qui se trouvaient dans cette partie sur l'Oder. Tandis que l'armée marchait, la nuit du 23, en remontant la rivière jusqu'à Gústebiese, où elle fut jointe par M. de Canitz, qui amena suffisamment de bateaux pour la construction du pont, on se donna tant de soins pour l'achever que toute l'armée l'eut passé à midi ; elle continua sa marche jusqu'au village de Glossow ; où elle se campa, et par cette position, elle coupa déjà le corps de M. de Fermor de celui de M. Romanzoff, qui était du côté de Schwedt, où il avait dessein de passer l'Oder.

Le 24, l'armée se campa à Dermietzel, vis-à-vis de M. de Fermor, qui, sur les mouvements des

Prussiens, avait levé le siège de Cüstrin, et s'était fait joindre par la division de M. Czernichew, avec laquelle et le gros de ses troupes il prit une position entre les villages de Quartschen et de Zicher, ayant un ruisseau marécageux devant son front; ces troupes campaient en carré, selon l'usage que le général Münnich avait suivi en faisant la guerre aux Turcs dans la Petite-Tartarie. Le même jour que l'armée prussienne arriva, le roi s'empara du moulin de Damm et du pont qui passe le ruisseau; son avant-garde prit possession de la forêt de Massin, par laquelle il fallait passer pour tourner le camp des ennemis.

Le lendemain, l'armée déboucha sur quatre colonnes dans la plaine, près du village de Batzlow; les ennemis avaient laissé entre ce village et Cammin le gros de leur bagage, sous peu d'escorte; si l'on avait été moins pressé de s'expédier, on aurait pu le leur enlever sans peine, et les obliger par quelques marches à quitter le pays; mais il fallait en venir à une décision, dont on devait tout attendre, vu la disposition bizarre que l'ennemi avait donnée à sa bataille. La marche de l'armée se continua donc sur Zorndorf, où nous nous propositions d'attaquer la face opposée du carré vis-à-vis de laquelle nous avions été à Dermietzel. Les Cosaques mirent le feu à Zorndorf, ce qui embarrassa un peu, parce que la grosse artillerie devait passer ce village pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, qui devait faire la première at-

taque, s'appuyait à un fond qui tire vers Wilkendorf. M. de Manteuffel commandait la première attaque, consistant en dix bataillons ; il était soutenu par la gauche de la première ligne, commandée par M. de Canitz, et par la seconde ligne de l'armée. On se servit de quelques ravins, à l'abri desquels on couvrit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, et où toutefois elle était à portée d'agir dès que cela serait trouvé nécessaire. Les ordres du roi portaient que la première attaque devait, en avançant constamment, s'appuyer à ce ravin, qui la conduisait directement sur la droite des Russes ; mais, par des contre-temps et des méentendus, il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que M. de Canitz, qui devait être derrière M. de Manteuffel, se trouva à sa droite. L'attaque fut repoussée, et l'infanterie revint en assez grande confusion ; mais comme l'ennemi y était aussi, le roi fit ordonner à M. de Seydlitz de le charger incontinent ; il forma trois colonnes qui percèrent en même temps le carré, et en moins d'un quart d'heure, tout le champ de bataille fut déblayé d'ennemis ; ce qui se sauva de l'armée russe passa ce fond qu'elle avait à sa droite, et commença à se reformer vers Quartschen. Le roi prit alors l'infanterie de sa droite, avec laquelle il fit un quart de conversion et la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire passer aux troupes à différentes reprises ; mais elles revenaient après un court espace, sans que du commencement on

en comprit la raison. La caisse de guerre des Russes et tout l'équipage de leurs généraux étaient dans ce fond; les troupes, au lieu de le passer, comme elles le pouvaient, s'amusaient à piller, et revenaient dès qu'elles étaient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvait pas agir dans cette partie, à cause des marais dont ce fond était rempli; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avait commencé à neuf heures du matin, et ne finit qu'à neuf heures et demie du soir. Les Russes se retirèrent dans les bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en pelotons, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Les Russes ont perdu à cette action cent trois canons, vingt-sept drapeaux et étendards, quatre-vingt-deux officiers, parmi lesquels cinq généraux, environ 2,000 prisonniers, et pour le moins 15,000 hommes qu'ils ont laissés sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du roi y perdit deux généraux, MM. de Froideville et Zieten des cuirassiers, soixante officiers morts ou blessés, et environ 1,200 hommes avec vingt pièces de canon.

Le lendemain 26, l'armée du roi prit une position très-proche de l'armée russe : on n'était qu'à douze cents pas les uns des autres. Si l'on avait eu suffisamment de munitions, on les aurait attaqués; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'aurait désiré, à

cause qu'il fallait ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes de tendues de part et d'autre. Les dragons russes essayèrent d'attaquer l'infanterie prussienne; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreytzen. Pendant l'action de la veille et cette journée, c'était un spectacle affreux que de voir tous les villages voisins, auxquels les Cosaques avaient mis le feu, ce qui rassembloit dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiraient avec succès, parce qu'il était presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse en laquelle l'ennemi s'était mis; au lieu que les leurs tiraient sans le moindre effet. On reçut sur le soir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un si bon usage, que la place devenant dès lors insoutenable pour les Russes, ils la quittèrent la nuit même, et allèrent se camper à Cammin; le roi les suivit; on fit encore quelques centaines de prisonniers sur leur arrière-garde, et l'on se campa devant Tamsel, proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea M. de Romanzoff d'abandonner en hâte les environs de l'Oder et de Stargard, pour accélérer sa jonction avec M. de Fermor, qui bientôt se retira à Vietz, puis à Landsberg, où il rassembla toutes ses troupes. Le Roi le poursuivit jusqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée prussienne était occupée contre les Russes, M. Loudon avait traversé la Lusace dans l'intention de les joindre, et il l'aurait

fait, s'il n'avait trouvé le prince François de Brunswick dans son chemin; le Roi l'avait détaché à Beeskow du camp de Tamsel. Ce prince, après lui avoir enlevé différents partis, obligea l'ennemi à se replier sur Lübben. Des raisons plus fortes que celle-là empêchèrent le roi de pousser plus loin les avantages qu'il avait eus contre les Russes; il fallait accourir en Saxe au secours de S. A. R. le prince Henri. M. de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, et le roi partit, pour se joindre au prince son frère, avec le même corps qu'il avait amené dans l'Électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'était passé jusqu' alors en Saxe.

Dès le mois de juillet, S. A. R. avait occupé le camp de Tschopa, pour s'opposer aux troupes des cercles commandées par le prince de Deux-Ponts, auquel était joint un corps d'Autrichiens aux ordres de M. de Hadik. S. A. R. fit chasser un détachement des ennemis qui occupait le Basberg, et comme le gros corps des cercles ne s'était pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels M. de Mitrowsky, général des Autrichiens, fut le plus considérable. S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis, commandé par M. Dombasle, qui s'avancait sur Zwickau, détacha M. de Finck pour le déloger de la

Saxe; ce qui réussit si bien, qu'on le replia sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du prince devint nécessaire aux environs de Dresde, à cause que le prince de Deux-Ponts prenait, par la Bohême, le chemin de Teplitz; l'armée marcha par Chemnitz, et s'établit à Dippoldiswalda, tenant M. de Hülsen avec un détachement à Freyberg, et M. de Knobloch à Maxen. Pendant ce temps, un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué et battu par M. de Kleist. Mais comme M. de Radik s'avancait vers Cotta, S. A. R. changea sa position; elle prit le camp de Sedlitz, proche de Pirna, et garnit devant elle les villages de Zehista et de Zuschendorf; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui était plus convenable. Bientôt le prince de Deux-Ponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche M. de Hadik, qui s'étendait de Rottendorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodait sa position; il y fit avancer quelques mortiers, et M. de Grape, qui y commandait, se rendit mal à propos, et fut fait prisonnier de guerre.

En même temps, le maréchal Daun s'était avancé en Lusace; il avait laissé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de MM. de Harsch et de Ville, qui campaient entre Jægerndorf et Troppau. L'intention du maréchal était de se servir de ce corps pour faire le siège de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourrait permettre de tenter cette entreprise; il avait espéré que l'in-

vasion des Russes attirerait vers eux toutes les forces du roi, et comme ses espérances se trouvèrent frustrées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, et donner à M. de Harsch le temps d'achever son siège. Il s'était d'abord avancé jusqu'à Kœnigsbrück, où il apprit la défaite des Russes ; sur quoi, abandonnant les desseins qu'il pouvait avoir sur Meissen ou sur Torgau, il se replia sur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différents détachements, dans l'intention de passer ce fleuve à Pillnitz, et de prendre à dos la position des Prussiens à Gamig, pendant que le prince de Deux-Ponts et M. de Hadik les entameraient de front. Le prince Henri, qui était informé de ces projets, en donna avis au roi, ce qui occasionna sa marche rapide pour se joindre au prince son frère. D'abord le maréchal de Keith et le prince Charles eurent ordre de quitter la Silésie pour se joindre en Lusace aux troupes du roi. M. de Fouqué demeura à Landeshut, et on lui commit la garde des débouchés de la Bohême.

Le corps du roi partit, le 2, de Blumberg, et, passant par Mantschnow, Müllrose, Trebatsch, Lübben, Dobrilugk, Elsterwerda, arriva, le 9, à Dœbritz, près de Grossenhayn, où le maréchal Keith et le margrave le joignirent. Ce corps avait passé par Hartmannsdorf, Pribus, Muskau, Spremberg, Senftenberg. MM. de Werner et de Mœhring avaient battu chemin faisant, l'un à Pribus et l'autre à Spremberg, deux détachements autrichiens, et leur avaient

fait au delà de cinq cents prisonniers. L'armée se campa, le 12, entre Boxdorf et Reichenberg, d'où le roi s'aboucha avec le prince son frère, pour prendre ensemble les mesures convenables aux circonstances présentes. Le même soir, l'armée se mit en marche; il s'agissait d'occuper les hauteurs de Weissig avant l'ennemi. Les Autrichiens avaient au Cerf-Blanc un poste qu'il fallait déloger : le roi y marcha tout droit, et M. de Wedell, par un chemin qui vient de Radeberg, et qui tourne cette position; les Autrichiens furent forcés de se retirer, et dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weissig, elles donnèrent sur des husards et des dragons qui y étaient marchés dans l'intention de protéger le campement du maréchal Daun; celui-ci s'y était avancé pour y tracer la position des troupes. Tous ces corps furent repliés, et l'armée du roi prit le camp de Schœnfeld, vis-à-vis du camp du maréchal Daun, qui s'étendait de Lohmen par Stolpen vers Bischofswerda. On assura aussitôt la communication des deux armées prussiennes par des ponts sur l'Elbe. L'armée du roi était arrivée à propos, car M. de Lacy était commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour construire le pont de Pillnitz, et il faut avouer que le maréchal Daun aurait eu tout le temps d'exécuter ce dessein avant l'arrivée du roi, s'il avait été dans son caractère d'agir avec plus de vivacité et de promptitude.

Le même jour que l'armée prit la position de

Schoenfeld, le général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger M. Loudon de Radeberg; l'Autrichien se retira sur Arnsdorf et Fischbach. On résolut de l'entamer de nouveau dans ce poste; pour cet effet, le prince François marcha avec quelques bataillons afin de se présenter sur son front; M. de Retzow le tourna par sa droite, et le roi, par la gauche. Il est apparent que ce corps aurait été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué ensemble; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie : Loudon perdit cependant au delà de cinq cents hommes dans cette affaire; il se sauva par le bois, et occupa les monticules de Hartha, où il campa sous la protection du maréchal Daun.

Quoique les Prussiens eussent de petits avantages, rien n'était néanmoins décidé pour les grandes choses. Un objet principal, dans les circonstances où se trouvaient les armées, c'était d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il était difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant des jalousies sur les convois qu'elle tirait de Zittau, afin d'obliger le maréchal Daun à faire les mouvements qu'on désirait. Le roi quitta son camp de Schoenfeld, et se porta avec son armée sur Rammenau; par cette position, les Prussiens s'approchaient du flanc de l'ennemi, et pour lui causer plus d'inquiétude, M. de Retzow se rendit à Bautzen, et s'y établit avec son corps. Loudon occupait encore vis-à-vis de notre gauche, proche de Bischofswerda,

une hauteur dont il fut résolu de se rendre maître. Pour cet effet, le prince de Wûrtemberg tourna les Autrichiens à dos, et le roi se présenta sur leur front. M. Loudon n'attendit point que l'affaire s'engageât; mais il se replia en grande confusion au delà de Bischofswerda; nous occupâmes son camp et la ville. Le maréchal Daun craignit à son tour que la position des Prussiens ne lui portât préjudice; il avait renoncé dans ce moment aux projets qu'il avait formés sur l'armée du prince Henri; il fut obligé de se rapprocher de ses vivres, et se proposa en même temps de se choisir un terrain assez avantageux, par lequel il pût couper les Prussiens de la Silésie, pour donner à M. de Harsch le temps d'assiéger et de prendre Neisse.

Ce fut enfin le 5 d'octobre que le maréchal abandonna les environs de l'Elbe, et que, passant par Kruste et Neukirch, il se campa, à Kittlitz, sur les hauteurs de Loebau jusqu'au Stromberg. Le prince de Durlach fut posté, avec sa réserve, de Reichenbach et Arnsdorf vers Doëbschütz. Sur ce mouvement de l'ennemi, M. de Retzow fut envoyé occuper le Weissenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où M. de Wedell fut détaché avec six bataillons et quelque cavalerie, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étaient avancés jusqu'à Pasewalk. De Bautzen l'armée du roi s'avança vers l'ennemi, et prit sa position entre Hochkirch et Kotitz, le quartier général à Rodewitz. L'armée se trouvait alors affaiblie par le départ du détachement de M. de Wedell, et

par la grosse garnison qu'il fallait tenir dans Bautzen pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du roi était, en prenant le camp de Hochkirch, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui était de se joindre à M. de Retzow, posté à côté de notre flanc gauche, et de tomber conjointement sur le prince de Durlach du côté de Doebuschütz, ce qui ne pouvait s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à cause que l'approvisionnement des vivres pour l'armée ne pouvait pas être arrangé plus tôt. Cependant une partie du convoi nous joignit, le 12. Le maréchal Keith, qui en était, fut attaqué en chemin par Loudon; l'ennemi fut repoussé avec perte de quatre-vingts hommes. Un prince de Lichtenstein, lieutenant-colonel au régiment de Lœwenstein, fut du nombre des prisonniers. Après cette affaire, Loudon, ayant rassemblé ses troupes dispersées, s'établit avec elles dans un bois qui était à un gros quart de lieue d'Allemagne au delà de notre droite, vis-à-vis du village de Hochkirch; un fond marécageux séparait notre flanc droit de ces hauteurs.

La bataille dont nous allons parler incessamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonstancié du terrain que les deux armées occupaient. Le village de Hochkirch, où s'appuyait la droite du roi, est situé sur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaisse, capable de contenir un bataillon, domine sur toute la contrée; le village s'étend en long, et formait le flanc naturel

de l'armée; il était garni de six bataillons; une batterie de quinze canons était construite à l'angle du front et du flanc; devant la ligne du front coule un ruisseau entre des bords de rochers; au pied de la hauteur de Hochkirch se trouvent un moulin et quelques cabanes, où l'on avait placé un bataillon franc pour défendre le passage, ce qui était d'autant plus sûr; qu'il se trouvait sous la protection de notre canon vers Rodewitz; où se trouvait le quartier général. Une partie du camp passait le ruisseau; à cause des hauteurs qu'il fallait nécessairement occuper, et de la communication avec le corps de M. de Retzow, qu'on assûrait, et dont on abrégait le chemin par cette position. La droite du maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyait sur le Strömberg; son centre était sur des hauteurs inexpugnables; sa gauche tirait vers Jauernick et Sörnsig. Il fit préparer en secret des chemins pour quatre colonnes; qui conduisaient au bois dont M. Loudon avait pris possession. Son projet était d'attaquer l'armée prussienne par quatre endroits à la fois, savoir: par le poste de Loudon, par le moulin qu'occupait le bataillon franc; par cette partie vers Kotitz qui se trouvait au delà du ruisseau, et la quatrième attaque devait se faire par le prince de Durlach sur le poste du Weissenberg, où commandait M. de Retzow.

Ce fut la nuit du 13 au 14 d'octobre que le maréchal Daun exécuta son dessein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la pre-

mière; les ennemis l'emportèrent sans grande peine. En même temps, Loudon, ayant trouvé le moyen de se glisser avec ses pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirch, ce qui obligea les bataillons qui le gardaient à l'abandonner. L'ennemi se saisit, dans cette confusion, de la batterie qui était à la pointe du village; en même temps, le brave major Langen se jeta avec un bataillon du margrave Charles dans le cimetière de Hochkirch. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, et non celui d'abattre les tentes. Le roi entendit tirer le canon, et quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord trois brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étaient si épaisses qu'on ne voyait pas à un pas devant soi. On s'aperçut d'abord que l'ennemi était maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon volaient dans le camp, et qu'il aurait été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirch en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le roi prit par le derrière de son camp, pour tourner ce village; dans la marche, on donna sur un corps de grenadiers autrichiens, dont 3,000 furent pris; mais, dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirch, et commençait à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvait pas distinguer dans l'obscurité, la ra-

menèrent ; les gendarmes et le régiment de Vasold firent une charge fort vive ; tout ce qu'ils rencontrèrent plia devant eux ; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Loudon avait occupé dès la veille ; tout le canon des Autrichiens y était, et l'infanterie, bien et avantageusement établie ; ce canon tira à mitraille, ce qui força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté, le maréchal Keith et le prince Maurice d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui était perdue ; ils se mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverser le village de Hochkirch ; le chemin qui passe le village est étroit ; à peine sept hommes de front pouvaient-ils y tenir, et ils trouvèrent, en voulant déboucher de là, que les Autrichiens les débordaient si considérablement qu'ils ne purent jamais se former pour mener leurs troupes à la charge ; ils furent aussitôt contraints de se replier. Le maréchal Keith y fut tué, M. de Geist, mortellement blessé, et le prince Maurice, dangereusement.

Quoique à différentes reprises on tentât de passer le village, il n'y eut pas moyen de réussir ; l'incendie était trop considérable, et la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le roi envoya des ordres à M. de Retzow de le joindre incessamment. Ce général avait repoussé le prince de Durlach à trois reprises. Ce prince ne pouvait venir à lui qu'en traversant un défilé ; M. de Retzow y laissa

défiler le nombre qu'il lui plut; après quoi il chargea l'ennemi et le culbuta, avec une perte considérable, dans le lieu d'où il avait débouché; cette manœuvre s'était répétée à trois reprises lorsqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il arriva à propos à notre gauche. Le roi avait été contraint de la dégarnir, pour porter des secours à sa droite; cependant il ne put pas arriver assez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleist ne fût entouré par l'ennemi, et contraint de mettre les armes bas. La droite de l'armée se soutenait, quelque effort que fit l'ennemi pour dépasser le village de Hochkirch. La bataille avait commencé à quatre heures : à dix le cimetière fut emporté; le village et la batterie étaient déjà perdus; l'ennemi s'était trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venait à dos de l'armée; M. de Retzow avait abandonné le Weissenberg : dans ces circonstances, la position de l'armée n'était plus soutenable, et il ne restait d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie descendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberschütz, où l'on marqua le camp, et le corps de M. de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes reprises; mais elle fut vigoureusement repoussée par M. de Seydlitz et par le prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit était bon, proche de Bautzen, entouré

d'un double fossé marécageux, et sur des collines qui n'étaient dominées d'aucun côté. Le maréchal Daun retourna le même jour dans son ancien camp, et il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Prussiens perdirent, comme nous en avons touché quelque chose, des personnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le maréchal Keith, le prince François de Brunswic et M. de Geist; presque tous les généraux eurent des contusions ou des blessures : le roi; le margrave Charles, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes, la plupart d'infanterie, et il ne nous resta du nombre des prisonniers que nous avons faits sur l'ennemi, qu'un général, nommé Vitteleschi, et sept cents hommes.

Durant que tout ceci se passait en Lusace, MM. de Ville et de Harsch tenaient Neisse étroitement bloqué; on était informé qu'un train d'artillerie de cent canons et de quarante mortiers devait partir d'Olmütz pour se rendre en Silésie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée produit sur l'esprit des Autrichiens, il était facile de prévoir que le siège de Neisse en serait la suite. Cette place était trop importante pour que le roi n'employât pas tous les moyens imaginables pour la sauver; cependant on ne pouvait en faire lever le siège qu'en marchant en Silésie avec une armée. Le point de la difficulté était de ne point déranger les affaires d'un côté pour les redresser d'un autre. Enfin, sur la nouvelle que les Russes avaient aban-

donné Stargard, et dirigeaient leur marche par Reetz et Callies sur la Pologne, le roi prit les mesures suivantes : il attira à lui le prince son frère avec dix bataillons et du canon pour remplacer celui que l'on avait perdu ; le comte de Dohna reçut ordre de se rendre en Saxe, et de ne laisser en Poméranie qu'un corps sous M. de Platen, pour secourir Golberg, que M. de Palmbach assiégeait avec 15,000 Russes : le comte de Dohna fut instruit de diriger sa marche sur Torgau, pour pouvoir de là se tourner du côté qui aurait le plus besoin de sa présence ; M. de Finck prit le commandement du reste du corps du prince Henri, qui tenait le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partaient, le maréchal Daun s'avança, et vint se camper proche de l'armée du roi. Un détachement couvrait son flanc à Buchwald ; sa droite s'appuyait à Cannowitz, d'où la ligne prenait par Belgern, Wurschen, Drehsa, en forme de demi-cintre convexe, par Grubschütz et Strehla ; sa réserve prit le poste de Hochkirch. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avaient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents.

Les deux points qui méritaient une attention sérieuse, étaient la conservation de Bautzen, où se trouvaient les vivres et la boulangerie de l'armée, et le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne fallait pas souffrir que l'ennemi

s'emparât. Le roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville et sa droite; et pour le moulin, à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de hussards, pour que l'ennemi ne s'aperçût point de l'importance dont nous était ce poste. La raison d'en user ainsi était que le moulin se trouvait à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvait pas le soutenir à cause de son éloignement; et l'importance de ce moulin consistait en ce que, dans la marche que le roi méditait de faire, il ne pouvait pas gagner Göerlitz avant le maréchal Daun, si ses colonnes ne passaient au pied de ce moulin; de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il fallait passer la Sprée derrière le camp et la repasser plus bas, ce qui faisait un circuit de deux milles de détour pour les troupes.

Le maréchal Daun, de son côté, supposait que le roi, lorsqu'il apprendrait le siège de Neisse, n'aurait aucun autre expédient pour se rendre en Silésie que celui de l'attaquer, et ce fut la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz et de Wurschen, et qui lui donna l'idée de se retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à M. de Harsch, dans laquelle il dit : « Faites votre siège tranquillement ; je tiens le roi ; il est coupé de la Silésie, et s'il m'attaque, je vous en rendrai bon compte. » Il en arriva tout différemment que

le maréchal se l'imaginait. Le prince Henri partit, avec son détachement, de Gamig; il passa par Marienstern, et arriva, le 21, à l'armée du roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route.

Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, et le même soir l'armée se mit en marche. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux vivres de l'armée; ce corps prit les devants dès la nuit précédente, et passa par Cummerau, Neudorf, Troben et Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnam, Jeschnitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; ensuite on se porta sur Weigersdorf, et de là sur Ullersdorf, où l'armée campa. M. de Mœhring, qui avait eu l'avant-garde du bagage, surprit près d'Ullersdorf trois cents cavaliers autrichiens, dont peu se sauvèrent, et la colonne du roi ayant donné proche de Weigersdorf sur un bataillon de pandours qui ne se croyait pas exposé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit.

Le lendemain 26, l'armée devança le jour, pour gagner Göerlitz avant le maréchal Daun. L'avant-garde, composée de hussards et de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie posté derrière un défilé du côté de Rauschwalda; il n'était pas possible de l'attaquer dans cette position avantageuse; on fit, en escarmouchant, ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge

que c'était le corps des carabiniers et grenadiers à cheval, commandé par un général espagnol, nommé d'Ayasassa, et sur cet éclaircissement, on résolut de choquer la fierté espagnole, pour engager ce général à passer le défilé et à se laisser battre ; pour cet effet, des hussards lui montrèrent, en se tournant, des parties que la bienséance demande que l'on cache devant le public. A peine quelques hussards lui eurent-ils présenté ce spectacle, que, ne pouvant plus y tenir, il passa le défilé en fureur, et fondit sur ceux dont il se croyait insulté. Aussitôt les dragons le chargèrent, et culbutèrent sa troupe dans le même défilé qu'il avait passé avec tant d'imprudence. Il y perdit huit cents hommes, que les Prussiens firent prisonniers ; d'Ayasassa se sauva sous la montagne de Landeskronne, où le prince de Durlach venait d'arriver avec la réserve qu'il commandait. L'infanterie de l'avant-garde prussienne arriva en même temps ; on s'en servit pour s'emparer de Goerlitz, qui se rendit sans grandes difficultés. L'armée du roi y appuya sa gauche ; sa droite fut poussée à Gierbigsdorf et Ebersbach. Ce flanc était couvert par un ruisseau bourbeux qui coule dans un fond dont le revers du côté des Prussiens était escarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi ; le maréchal Daun étendit son armée derrière la Landeskronne, d'Ossig vers Markersdorf. Le roi fut obligé de rester dans ce camp pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que l'armée ne

put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour qu'elles eussent achevé de passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva M. Loudon embusqué dans le bois de Schœnberg. Les Prussiens faisaient cette marche légèrement, parce que les bagages et les vivres avaient pris la route de Naumbourg-sur-le-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, et ce ne fut qu'une bataille durant toute la route ; M. Loudon y était encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le maréchal Daun lui avait envoyé ; de son côté, S. A. R. le prince Henri, qui commandait cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions, soutint les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos pour recevoir celles qui se retiraient pour poursuivre leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité, M. de Bülow, lieutenant général, et environ deux cents soldats furent blessés ; s'il y eut d'ailleurs quinze hommes de tués, ce fut le bout du monde. Arrivé à Lauban, il fallut préparer des ponts sur le Queis ; ce qui fit perdre un jour.

Le 1^{er} de novembre, l'armée prit la route de la Silésie ; on se prépara surtout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde, car sa force se trouvait assez considérable pour mériter cette attention. Le camp prussien avait ses deux ailes sur deux croupes de montagnes qui aboutissaient chacune vers le Queis ; plus on approchait de Lauban, plus les

hauteurs dominaient celle du camp. On forma sur chacune de ces hauteurs une arrière-garde séparée. Le roi se trouvait à la croupe de la droite, le margrave, à celle de la gauche; des hussards furent placés dans le fond, entre ces deux corps d'infanterie, pour agir selon le besoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie et d'artillerie, en échelons, occupaient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui se repliait, pût se retirer sous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes prussiennes, M. Loudon accourut plein d'ardeur, pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut de rien que les hussards ne le fissent prisonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le roi venait de quitter; il y menait déjà son artillerie; mais le feu préparé des batteries prussiennes démonta son canon, mit son infanterie en désordre, et l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois reprises: tout cela fut inutile; car des feux préparés de même que le premier lui firent essayer un même sort. Les hussards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin sur son monde, et le dégoutèrent pour ce jour d'inquiéter de nouveau la marche des Prussiens. S. A. R., qui s'était postée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le roi et son frère se séparèrent: le roi marcha, par Lœwenberg, Pombsen, Jauernick et Girlsdorf, à Nossen; le prince Henri marcha à Landeshut, où

il releva M. de Fouqué, qui vint joindre le roi sur la route de Neisse.

M. de Harsch assiégeait Neisse depuis le 20 d'octobre. Son attaque était dirigée sur le fort de Prusse, du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle, achevée, se trouvait à trente toises du chemin couvert, et toutes les batteries étaient montées. Quoique le maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du roi, les Autrichiens levèrent le siège. M. de Treskow, commandant de la place, saisit ce moment, et fit une sortie où l'ennemi perdit huit cents hommes ; MM. de Harsch et de Ville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse, et se replièrent par Ziegenhals à Jägersdorf, en abandonnant aux environs de Neisse des amas considérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de transporter. M. de Fouqué suivit les ennemis dans la Haute-Silésie, et il s'établit à Neustadt, d'où il pouvait le mieux les observer.

A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neisse, que le roi se prépara à une nouvelle expédition. Après le départ des Prussiens de la Lusace, le maréchal Daun avait pris, le 4 d'octobre, le chemin de l'Elbe ; le 7, il passa cette rivière à Lohmen, et prit le camp de Pirna ; M. de Finck, qui était demeuré à Gamig depuis l'absence de S. A. R., ne put tenir cette position contre un nombre aussi supérieur d'ennemis : il se replia sur le Windberg,

et de là sur Kesselsdorf, pendant que le maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eilenbourg, Torgau et Leipzig. Le comte de Dohna était en marche de ce côté-là.

Les Russes, comme nous l'avons dit, avaient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de M. de Palmbach, qui, avec un détachement de quelques milliers d'hommes, avait entrepris le siège de Colberg. Ce général russe avait poussé ses travaux avec force; le 26 et le 27 d'octobre, il donna des assauts consécutifs au chemin couvert de la place, et fut chaque fois vigoureusement repoussé; il préparait un nouvel assaut pour le 29; les Russes avaient même préparé des bateaux, au moyen desquels ils se flattaient de passer le fossé capital, pour emporter la place d'emblée. Le comte de Dohna ayant envoyé M. de Platén au secours de Colberg, ce général battit auprès de Greifenberg un corps d'observation que les Russes y avaient placé; après quoi il s'avança jusqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta M. de Palmbach de sièges et d'assauts; et il se retira, par Cœslin et par Bublitz, en Pologne. La tranchée fut ouverte, le 3, et la place dégagée, le 29 d'octobre. Le sieur de Heyde, commandant de la place, se distingua durant ce siège par ses bonnes dispositions, sa vigilance et sa fermeté.

Le comte de Dohna attira à lui M. de Wedell, qui avait servi contre les Suédois, qui les avait battus à Fehrbellin, poussés par Ruppin au delà de Prenzlau, qui avait enlevé le détachement en-

tier de Hesseinstein dans la seigneurie de M. d'Arnim, et que la victoire avait suivi partout. M. de Manteuffel le releva avec moins de troupes, et pendant la marche de la Saxe, M. de Wedell conduisit l'avant-garde du comte de Dohna. Précisément lorsque M. de Hadik arriva près de Torgau, l'avant-garde prussienne y parut en même temps; M. de Hadik se replia par les bois sur Eilenbourg; M. de Wedell le suivit à la trace, et quoique les ponts de l'Elster fussent rompus, la cavalerie prussienne passa la rivière à gué, et donna si à propos sur l'ennemi, que M. de Hadik perdit deux cents hommes et trois canons. Le comte de Dohna suivit M. de Wedell d'Eilenbourg; il s'avança vers Leipzig, que les cercles avaient investi. Le prince de Deux-Ponts, intimidé par l'échec que M. de Hadik venait d'essuyer, n'attendit pas l'approche des Prussiens; le siège fut levé; il se retira en hâte sur Colditz; de là il tourna vers Plauen, et alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof et de Baireuth.

Pendant que le prince de Deux-Ponts et M. de Hadik fuyaient vers l'Empire, le maréchal Daun s'approchait de Dresde. Le corps prussien trop exposé à Kesselsdorf, passa l'Elbe, et se campa au faubourg du Nouveau-Dresde; entre le Fischhaus et les Scheunen. M. de Schmettau, qui était commandant de Dresde, voyant que les Autrichiens se préparaient pour s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le maréchal Daun ménageait la

jeune cour, qui était dans la ville; il est à croire que sans elle il aurait été plus entreprenant; cependant les fossés de la place étaient bons. Le roi avait quitté la Silésie; son avant-garde se trouvait au Weissenberg, de sorte que le commandant pouvait en toute sûreté attendre l'arrivée de ce secours. Le retour du roi acheva de déranger les projets du maréchal Daun. Le comte de Dohna avait renvoyé l'armée des cercles; la saison avancée, et l'armée du roi qui en trois marches pouvait être à Dresde, toutes ces considérations inspirèrent au maréchal Daun le dessein de se retirer. Il décampa, le 15, de Grünau et de Leipnitz, et entra en Bohême, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de son départ, le margrave Charles, qui était avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Silésie. Le roi, qui était au Weissenberg, poussa à Dresde, où les arrangements se firent pour les quartiers d'hiver. Le comte de Dohna retourna dans la Poméranie et le Mecklenbourg; M. de Hülsen s'établit à Freyberg, sur les frontières de la Bohême; M. d'Itzenplitz commanda à Zwickau, et en Silésie on tira un cordon le long des frontières de la Bohême, de Greifenberg à Glatz; pour M. de Fouqué, il occupa Jægerndorf, Léobschütz, Neustadt et les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avait opposé que des détachements de la garnison de Stettin, jusqu'à ce que le roi y détacha M. de Wedell du

camp de Rammenau en Lusace. Les prouesses des Suédois consistaient à pénétrer dans le plat pays lorsqu'ils n'y trouvaient aucune opposition ; un faible détachement les réduisait à la défensive ; et bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils se trouvèrent trop heureux qu'on leur permit, l'hiver, de se cantonner aux environs de Stralsund. Nous avons également passé en silence quelques détachements que S. A. R. [le prince Henri] fit, au commencement du printemps, vers Baireuth et Bamberg ; MM. de Driesen et Mayr furent chargés de ces petites expéditions, dont le but était de ralentir les opérations de l'armée des cercles, et de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étaient déclarés contre le roi.

Vous trouverez, en considérant le total de cette campagne, qu'elle se distingue des autres par la quantité des sièges qui furent levés : il n'y eut que deux places de prises, Schweidnitz par les Prussiens, et le Sonnenstein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs, le roi leva le siège d'Olmütz, les Russes, ceux de Cüstrin et de Colberg, les Autrichiens, ceux de Neisse et de Dresde, et les troupes des cercles, ceux de Torgau et de Leipzig.

Après la fin de cette longue et fatigante campagne, le roi, ayant fait raser les ouvrages du Sonnenstein, retourna en Silésie et établit son quartier général à Breslau.

CHAPITRE IX

DE L'HIVER DE 1758 A 1759.

La famille royale perdit, cette année, deux personnes illustres : l'une, le prince de Prusse, qui depuis quelque temps était tombé en langueur, fut emporté, dès le commencement de juin, d'un catarrhe suffocatif, lorsque les Prussiens assiégeaient Olmütz; il fut regretté pour son bon cœur, pour ses connaissances, qui faisaient espérer pour l'avenir un gouvernement doux et heureux. La margrave de Baireuth fut la seconde. C'était une princesse d'un rare mérite : elle avait l'esprit cultivé et orné des plus belles connaissances, un génie propre à tout et un talent singulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faisaient cependant la moindre partie de ce qu'on pouvait dire à son éloge. La bonté de son cœur, ses inclinations généreuses et bienfaisantes, la noblesse et l'élévation de son âme, la douceur de son caractère, réunissaient en elle les avantages brillants de l'esprit à un fond de vertu solide, qui ne se démentit jamais. Elle éprouva souvent l'ingratitude

de ceux qu'elle avait comblés de biens et de faveurs, sans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à aucune personne. La plus tendre, la plus constante amitié unissait le roi et cette digne sœur. Ces liens s'étaient formés dès leur première enfance ; la même éducation et les mêmes sentiments les avaient resserrés ; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indissolubles. Cette princesse, dont la santé était faible, prit si fort à cœur les dangers qui menaçaient sa famille, que le chagrin acheva de ruiner son tempérament. Son mal se déclara bientôt ; les médecins reconnurent que c'était une hydropisie formée ; leurs remèdes ne purent point la sauver ; elle mourut le 14 d'octobre [1758] avec un courage et une fermeté d'âme digne des plus intrépides philosophes. Ce fut le jour même que le roi fut battu à Hochkirch par les Autrichiens. Les Romains n'auraient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cause de deux coups aussi sensibles dont le roi fut frappé en même temps. Dans ce siècle éclairé, on est revenu au moins de cet abus de la superstition de croire les jours heureux ou sinistres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu ; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos destins sont une suite de l'enchaînement général des causes secondes, qui, dans la foule d'événements qu'elles amènent, en doivent nécessairement produire d'avantageux et de funestes.

La même année termina le pontificat du pape Benoît, le moins superstitieux et le plus éclairé des pontifes qui depuis longtemps eussent tenu le siège de Rome. Les factions française, espagnole et autrichienne lui donnèrent pour successeur le Vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence de génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquait des talents nécessaires aux souverains de Rome pour gouverner leurs États et l'Église universelle. Ses premiers pas, dès son avènement au pontificat, furent de fausses démarches ; il envoya au maréchal Daun une toque et une épée bénites pour avoir battu les Prussiens à Hochkirch, quoique de tels présents, selon l'usage de la cour romaine, ne se fassent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidèles ou dompté des peuples barbares. Cette démarche d'éclat le brouillait donc nécessairement avec le roi de Prusse, qu'il devait ménager à cause du grand nombre des sujets catholiques établis dans les États de sa domination.

Ce pape eut avec le roi de Portugal des démêlés plus indécents au sujet des jésuites. Ces pères avaient fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais dans le Paraguay, et les avaient même battus. Depuis ces brouilleries, le roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience et de son gouvernement à des membres d'une société qui avait agi comme ennemie de son

royaume. Il renvoya le jésuite dont il s'était servi, et choisit un confesseur d'un autre ordre de religieux. Les jésuites, pour se venger de cet affront, qui tirait d'autant plus à conséquence que la conduite du roi pouvait être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'État et excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume sur lesquels ils avaient du crédit. Le P. Malagrida, animé d'un zèle plus ardent, d'une haine théologique plus vive que ses confrères, parvint par ses intrigues à tramer une conspiration contre la personne du roi, dont le duc d'Aveiro se déclara le chef. Ce duc, sachant que le roi devait se promener en carrosse, embusqua des conjurés sur le chemin où il devait passer. Le cocher fut tué du premier coup, et de l'autre, le roi eut le bras cassé. Longtemps après, le secret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivaient au Brésil pour y causer un soulèvement. Le duc d'Aveiro et ses complices furent arrêtés; ils déposèrent unanimement que cet attentat leur avait été suppédié par les jésuites, instigateurs de tout ce qui venait d'arriver. Le roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des lois, soutenu par les tribunaux, devait éclater contre les jésuites. Le pape prit leur défense et s'y opposa ouvertement. Toutefois, ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis, non comme des

rebelles et des traîtres, mais comme des martyrs qui avaient souffert héroïquement pour la foi. Il n'y manquait que des récompenses pour rendre la mémoire du pape et de son pontificat plus en exécration à la postérité. Jamais la cour de Rome n'avait donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent les pontifes que les siècles précédents avaient détestés, aucun d'eux cependant ne s'était ouvertement déclaré le protecteur du crime et des assassinats.

La conduite peu judicieuse du pape parut influer sur tout le clergé ; la toque bénite qu'il avait envoyée au maréchal Daun, excita une effervescence de zèle bizarre chez les souverains ecclésiastiques d'Allemagne. L'électeur de Cologne, entre autres, publia un édit dans ses États, par lequel il défendait à ses sujets protestants, sous de graves peines, de se réjouir des avantages que les Prussiens ou les alliés pourraient remporter sur leurs ennemis. Ce fait, qui par lui-même mérite peu d'être rapporté, mérite pourtant d'être cité, parce qu'il caractérise l'absurdité des mœurs dans un siècle où d'ailleurs la raison a fait tant de progrès. Mais ces farces, qui se passaient aux petites cours, n'attiraient sur elles que la risée ou les sifflets du public ; au lieu que les passions qui agitaient les grandes cours de l'Europe produisaient des scènes plus funestes et plus tragiques.

Nous avons vu, il n'y a pas longtemps, à Versailles, l'abbé de Bernis devenir ministre des affai-

res étrangères, et bientôt cardinal, pour avoir signé le traité de Vienne. Tant qu'il s'agissait d'établir sa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir; mais aussitôt qu'il se vit établi, il songea à se maintenir dans ses emplois en se conduisant par des principes moins variables et plus conformés aux intérêts permanents de l'État. Ses vues se tournèrent toutes du côté de la paix, pour terminer, d'une part, une guerre dont il ne prévoyait que des désavantages, et d'une autre, pour tirer sa nation d'une alliance contraire et forcée, dont la France portait le fardeau, et dont la maison d'Autriche devait seule retirer tout le fruit et tout l'avantage. Il s'adressa à l'Angleterre par des voies sourdes et secrètes, il y entama une négociation pour la paix; mais la marquise de Pompadour étant d'un sentiment contraire, il se vit aussitôt arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ses vues sages le perdirent; il fut disgracié pour avoir parlé de paix; et envoyé en exil dans l'évêché d'Aire. M. de Choiseul, Lorrain de nation, ambassadeur de France à la cour de Vienne; fils de M. de Stainville, ambassadeur de l'empereur à Paris, devint ministre des affaires étrangères dans la place du cardinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre ce tableau général que nous faisons au lecteur. En le

parcourant, vous vous apercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avait pris sur la cour de Versailles, qui alla encore depuis en augmentant. M. de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venait de conclure avec l'impératrice-reine, ordonna au nom du roi à l'Académie des inscriptions de frapper une médaille pour éterniser cet événement.

Ces deux cours ne s'en tinrent pas là; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Pétersbourg pour ranimer la haine de l'impératrice Élisabeth contre le roi de Prusse; elles lui représentèrent qu'il fallait laver la tache que ses troupes avaient reçue à Zorndorf, en mettant, le printemps prochain, une armée plus nombreuse en campagne. Son favori Schuwaloff ne cessait de lui répéter que, pour changer en terreur le mépris où les Russes étaient chez les Prussiens, il fallait ordonner aux généraux qui commanderaient ces troupes d'agir avec la plus grande vigueur, et de suivre en tout les impulsions qu'ils recevraient des puissances alliées. Toutes ces insinuations menaient au but qu'avait la cour de Vienne de charger ses alliés du hasard de la guerre, et de se réserver pour en retirer seule l'avantage. Les ministres de Vienne et de Versailles jugèrent que, pour resserrer plus indissolublement leur alliance avec l'impératrice de Russie, il fallait lui garantir le royaume de Prusse, comme une conquête désor mais incorporée dans sa vaste monarchie. Cette

proposition fut favorablement reçue par l'impératrice, et le traité fut conclu et signé en conséquence.

Le roi de Pologne était mêlé dans toutes ces intrigues, non-seulement pour aigrir la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'impératrice Élisabeth des avantages pour sa famille, il la sollicita de procurer par son assistance le duché de Courlande pour son troisième fils, le prince Charles. L'impératrice, qui favorisait les Saxons, consentit à cet établissement, après quoi Auguste III donna à son fils l'investiture de ce duché. Le nouveau duc alla à Pétersbourg pour remercier l'impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet et ardent se mêla de toutes les intrigues de la cour; des procédés grossiers, des manières fines et dédaigneuses le brouillèrent avec le grand-duc et son épouse; il s'attira leur inimitié, et cette haine le perdit dans la suite.

Tandis que l'impératrice de Russie donnait des duchés et s'appropriait des royaumes, elle n'était pas elle-même sans appréhension : elle craignait que les Anglais, alliés des Prussiens, et mécontents des procédés que les Russes avaient eus envers eux dès le commencement de la guerre, n'envoyassent une flotte dans la Baltique pour brûler le port de Kronschlot. Pour prévenir de pareilles entreprises, ses ministres négocièrent un traité d'association avec les couronnes de Suède et de

Danemark; afin d'interdire le passage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvaient leur compte et où les subsides de la France obligeaient les Danois de se conformer, fut promptement conclue entre ces trois puissances. L'Angleterre ne s'embarrassait guère des mesures que prenaient les puissances du Nord pour défendre à ses escadres l'entrée de la Baltique; elle dominait sur l'Océan et sur toutes les autres mers; sans s'embarrasser de la Baltique ni du Sund. Ses amiraux Boscawen et Amherst avaient pris Cap-Bréton; le sieur Keppel s'était rendu maître de l'île de Gorée sur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offraient des conquêtes; les côtes du Danemark, de la Suède, de la Russie, aucune.

Ces grands progrès des Anglais ne soulageaient point le roi du fardeau qu'il portait et des risques que sa couronne avait à courir. Il avait demandé en vain aux Anglais une escadre pour couvrir ses ports de la Baltique, menacés par les armements des flottes russes et suédoises. Cette nation heureuse et fière méprisait ses alliés, qu'elle regardait comme des pensionnaires, uniquement attachée aux avantages de son commerce. Tout ce qui n'était pas relatif à cet objet ne la touchait guère. Ainsi, la guerre d'Allemagne et les intérêts du roi n'entrèrent jamais en considération dans le parlement, ni chez ce peuple dédaigneux, qui méprisait tout ce qui n'est pas anglais. Ils étaient si méprisables alliés, que le roi les trouvait même dans son

chemin dans des négociations où la bienséance aurait au moins exigé qu'ils l'assistassent. Nous parlons de celle qui s'était entamée à Constantinople dans la vue de contracter une alliance avec la Porte. Il est certain que les Anglais y auraient trouvé leur avantage; car la diversion que les Turcs auraient faite aux Autrichiens, influait sur toutes les branches de la guerre de terre ferme; elle aurait donné une supériorité aux Prussiens et aux Anglais sur leurs ennemis, qui aurait promptement acheminé les affaires à la paix. Cependant, le sieur de Rixin, ministre du roi, fut sans cesse traversé dans sa négociation par le sieur Porter, ministre de la Grande-Bretagne. D'ailleurs, le nouvel empereur des Turcs, sans éducation, était ignorant dans les affaires, et d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais succès de ses armes, s'il s'engageait dans une guerre avec la maison d'Autriche. Quelque grandes que fussent les sommes qui passaient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guère avancées, à cause que les Autrichiens et les Français répandaient de l'argent et faisaient des largesses avec la même profusion, et que les Turcs trouvaient plus leur compte à recevoir des récompenses pour ne rien faire que pour entrer en action.

Les efforts inutiles que le roi avait faits à la Porte, le persuadèrent de plus en plus que, n'ayant rien à attendre des secours étrangers, il

ne devait recourir qu'à ses propres ressources. Son attention se tourna uniquement sur son armée ; on leva tout le monde qu'on put ; on arma, on remonta, on approvisionna les troupes, afin de s'opposer, la campagne prochaine, avec une armée bien conditionnée et nombreuse, à la multitude d'ennemis que les Prussiens auraient à combattre.

CHAPITRE X

CAMPAGNE DE 1759.

Les premières ouvertures de cette campagne se firent par les armées du prince Ferdinand de Brunswick et par celle de S. A. R. le prince Henri. L'armée du roi, retenue par le voisinage des Russes en Pologne sur les frontières de la Marche et de la Silésie, ne pouvait pas entreprendre d'expéditions qui l'auraient écartée d'une ligne de défense de laquelle elle ne pouvait s'éloigner sans risque ; et l'armée autrichienne différant de commencer ses opérations, pour donner aux Russes le temps de se mettre en campagne ; ce qui retardait ordinairement le mouvement des troupes jusqu'à la fin de juillet.

Les Français agissaient sans alliés; l'armée du prince Ferdinand n'avait qu'un ennemi à combattre; de sorte qu'ils se mettaient en action aussitôt que leurs arrangements étaient pris, et qu'ils le jugeaient à propos. Cette année, M. de Contades reçut le commandement de l'armée française, et M. de Broglie, qui commandait sous lui, se tenait à Francfort, d'où il avait l'œil sur les troupes jusqu'à l'arrivée du maréchal. Un corps mêlé d'Autrichiens et de troupes des cercles, aux ordres de M. d'Arberg, s'avança en Thuringe, où il donna des jalousies au prince Henri et au prince Ferdinand. S. A. R. et le prince de Brunswick concertèrent ensemble une entreprise pour déloger ces troupes d'un voisinage où elles les importunaient. M. de Knobloch fut commandé de la part des Prussiens, et M. d'Urff de la part des alliés, pour exécuter ce projet. M. de Knobloch prit Erfurt, et fit quelques centaines de prisonniers dans ces environs. M. d'Urff chassa l'ennemi au delà de Vach, et reprit Hersfeld. A peine les Prussiens et les alliés se furent-ils retirés, que les Autrichiens et les troupes des cercles, revenant sur leurs pas, reprirent leur première position. Ce mouvement déplut au prince Ferdinand: pour éloigner ces troupes du voisinage de la Hesse, il porta toute la gauche de son armée sur Cassel [24 mars], et s'avança de là par Melsungen à Hersfeld. Le Prince héréditaire entra dans la principauté de Fulde, d'où il pénétra en Franconie; il prit Meiningen, Wasungen, et

défit trois régiments autrichiens qui se trouvaient dans ces environs. M. d'Arberg s'approcha de lui, et l'attaqua dans son camp de Wasungen. Après un combat de six heures, les Autrichiens et les cercles furent repoussés, et obligés de poursuivre leur fuite jusqu'en Thuringe. Alors le prince Ferdinand rassembla tous ses détachements à Fulde; son dessein était de détruire les magasins que les Français avaient à Fritzlar, à Hanau et dans ces environs, pour retarder et peut-être même empêcher les opérations qu'ils méditaient de faire en Hesse; il prit le chemin de Francfort, et surprit en marche plusieurs détachements français, qui, ne pouvant se sauver, se rendirent prisonniers de guerre. En approchant de Bergen [13 avril], il crut n'y trouver que quelques bataillons, qui, trop faibles pour lui résister, seraient obligés de se retirer, ou de mettre les armes bas s'ils étaient assez téméraires pour l'attendre. Dans le temps qu'il les faisait charger, M. de Broglie parut sur la hauteur derrière ce village avec les brigades qu'il avait rassemblées des quartiers les plus voisins. L'attaque des alliés fut repoussée. Le prince d'Ysenbourg, qui la commandait, y perdit la vie. Le prince Ferdinand se trouva dans la nécessité de soutenir une affaire qui était une fois engagée ; il emporta à la vérité le bas du village de Bergen, mais la partie supérieure, bien fortifiée, lui opposa des obstacles insurmontables. Les troupes françaises chargèrent en même temps les alliés à propos, et

les contraignirent de lâcher prise. Les Saxons qui se trouvaient dans cette armée de M. de Broglie, voulurent poursuivre les troupes qui se retiraient; le prince Ferdinand s'en aperçut: il les fit attaquer par sa cavalerie, qui en détruisit une partie, et leur fit quelques centaines de prisonniers; et le reste de la journée se passa à se canonner réciproquement. Le prince Ferdinand, voyant que son coup était manqué, se retira la même nuit vers la Hesse, sans que M. de Broglie l'inquiétât. M. Du Blaisel le suivit, et entama dans cette retraite l'arrière-garde d'une des colonnes de l'armée; il s'y comporta si bien, qu'il prit deux cents Prussiens prisonniers des dragons de Finckenstein.

Durant ce bout de campagne des alliés, S. A. R. le prince Henri avait exécuté avec plus de succès un dessein pareil qu'il avait formé sur la Bohême. Il entra dans ce royaume par Péterswalde [15 avril], sans y rencontrer une grande résistance. M. de Hülsen, qui pénétrait avec la seconde colonne par le Basberg, y trouva l'ennemi retranché. Sa cavalerie prit le chemin de Pressnitz, qui la mena à dos des Autrichiens. Elle les attaqua à revers, tandis que l'infanterie prussienne entamait le front du retranchement. Tout ce corps de M. Renard, consistant dans les régiments d'Andlau, de Koenigsegg et mille Croates, faisant deux mille cinq cents têtes, fut pris sans qu'il en échappât personne. Après cette belle action, M. de Hülsen s'avança sur Saatz, où il ruina un des plus considérables magasins de

l'ennemi. S. A. R. se porta en même temps sur Budin, elle fit détruire toutes les provisions et tous les amas que les Autrichiens avaient rassemblés dans ces contrées, et après avoir ainsi rempli le but de ses opérations, elle ramena ses troupes en Saxe.

Ce prince résolut, peu après, de porter un coup semblable aux troupes de l'Empire, pour éloigner l'assemblée et l'approche de ces troupes des frontières de la Saxe. Cette entreprise fut concertée avec les alliés. Il rassembla son corps à Zwickau, d'où M. de Finck fut détaché sur Adorf, afin de donner aux ennemis des appréhensions pour la ville d'Éger. S. A. R. marcha à Hof, d'où elle détacha M. de Knobloch par Saalbourg vers Cronach. Les cercles, déconcertés par ce mouvement, quittèrent leur camp avantageux de Münchberg; les Prussiens l'occupèrent, et firent nombre de prisonniers en différentes rencontres. M. de Finck alors se porta sur Weissenstadt, pour couper à M. de Maguire, la communication avec les cercles, ce qui rejeta ce général autrichien dans le Haut-Palatinat, d'où il joignit ensuite auprès de Nuremberg l'armée de l'Empire. M. de Finck le suivit, et lui prit quatre cents prisonniers en différentes occasions. L'armée prussienne se campa proche de Baireuth; M. de Meinike força le général Riedesel, proche de Cronach, à se rendre prisonnier avec neuf cents hommes qu'il commandait. Ce désastre précipita la retraite des cercles, que le prince de Deux-Ponts ramena à

Nuremberg. S. A. R., n'ayant alors aucun ennemi en tête, envoya M. de Knobloch dans l'évêché de Bamberg, où il détruisit tous les magasins qu'on y avait dressés pour l'armée de l'Empire.

Après avoir ainsi rempli le projet que S. A. R. s'était proposé, elle ramena ses troupes en Saxe vers le commencement de juin. Les Autrichiens avaient profité de l'absence des Prussiens pour y faire une incursion. Un général Gemmingen, qui s'était établi près de Wolkenstein, y fut attaqué et battu par M. de Schenckendorff. M. de Brentano vint au secours de l'Autrichien; mais ayant été aussi mal reçu que M. de Gemmingen, il se retira en Bohême avec précipitation. Cette expédition de S. A. R. fit perdre dans un mois aux troupes de l'Empire tous leurs magasins, soixante officiers et 3,000 hommes. De la part des alliés, le prince héréditaire s'était avancé dans l'évêché de Würzburg à la tête de 12,000 hommes; il fit trois cents prisonniers sur les Autrichiens dans cette incursion, après laquelle il vint rejoindre le prince son oncle en Hesse.

Les Français ne commencèrent leurs opérations que sur la fin de mai. M. de Contades passa le Rhin à Cologne; il se joignit, le 2 de juin, à M. de Broglie proche de Giessen, et laissa M. d'Armentières aux environs de Wésel avec un détachement de 20,000 hommes. Le prince Ferdinand s'était retiré à l'approche de ces troupes, d'abord à Lippstadt, ensuite à Hamm, où il rassembla tous les régiments qui

avaient hiverné dans l'évêché de Münster, à l'exception de la garnison de cette ville. M. d'Imhof était demeuré jusqu'alors à Fritzlar ; sur ce qu'il eut vent que M. de Contades d'un côté, M. de Broglie d'un autre, et les Saxons d'un troisième, s'avançaient sur lui, il se replia sur Lippstadt. Les Français, trouvant la Hesse vide de troupes, s'emparèrent de Cassel, de Münden, de Beverungen, où ils prirent la plus grande partie des magasins des alliés. M. de Contades ayant poussé de là sur Paderborn, le prince Ferdinand s'avança vers lui, et vint se camper à Rittberg. La perte de tous ses magasins l'obligea d'en assembler de nouveaux, et il choisit Osnabrück pour le lieu de son dépôt principal. Cependant le dessein des Français était de couper les Allemands du Wésér. M. de Contades alla se camper aux sources de l'Ems, d'où il se rendit à Bielefeld et Herford, et plaça le corps de M. de Broglie à Oerlinghausen, d'où ce dernier s'approcha de Minden. Il surprit la ville en plein jour, et y fit 1,500 prisonniers. Ce contre-temps obligea le prince Ferdinand, qui était à Ravensberg, de se replier sur Osnabrück ; il y fut joint, le 8, par le corps de M. de Wangenheim, qui jusqu'alors avait tenu tête à M. d'Armentières. Ce général français, ne trouvant personne en son chemin, tenta d'emporter Münster l'épée à la main ; ayant manqué son coup, il y procéda en règle, la tranchée fut ouverte, et la ville se rendit, le 25.

De son côté, M. de Contades vint camper avec

toute son armée près de Minden; il occupa la rive gauche du Wésér, et plaça M. de Broglie sur la droite. Le prince Ferdinand, après avoir gagné les bords de cette rivière, la remonta aussitôt, pour s'opposer aux ennemis. Il déboucha, le 29, dans les plaines de Minden, et étendit son armée entre Hille et Friedewalde, où il fut joint par le général Drèves, qui venait de reprendre Brême sur les Français. Il fit fortifier le village de Todtenhausen, à un quart de mille de la gauche de son armée, espèce de piège qu'il tendait à M. de Contades, trop bien posté pour qu'on pût brusquer une attaque sur son camp, et dont le prince ne pouvait tirer raison qu'en l'engageant dans une mauvaise affaire. D'un autre côté, pour causer des inquiétudes aux Français, il leur envoya à dos le prince héréditaire, qui, s'approchant de Gohfeld y trouva le duc de Brissac à la tête d'un détachement de 6,000 hommes. M. de Contades s'empressa à remplir les désirs du prince Ferdinand: il se conduisit comme s'il avait reçu les instructions de ce prince. M. de Broglie avec son détachement passa le Wésér et joignit l'armée. On prépara des débouchés sur le marais qui couvrait l'armée française, et enfin on l'attaqua, le 1^{er} d'août. Ce village de Todtenhausen, que le prince avait fait retrancher, était garni de douze bataillons, défendus par deux grosses batteries, et soutenus par vingt escadrons qui campaient à peu de distance derrière l'infanterie. Le gros de l'armée alliée campait à un petit demi-mille

de là, comme nous l'avons dit, derrière les bois de Hille. Par une sage précaution, le prince avait préparé ses chemins et ses communications de sorte qu'au premier mouvement des Français, il pouvait marcher à eux sans rencontrer d'empêchement, et, tandis qu'ils attaqueraient le village, les charger à son tour. M. de Contades déboucha dans la plaine à la pointe du jour. M. de Broglie commandait l'avant-garde destinée à l'attaque du village. L'armée française prit une position trop éloignée de son avant-garde pour être à portée de la soutenir: elle appuya son aile droite au Wésér, et prenant la forme d'une potence, sa gauche se repliait, en formant un coude à ce marais qu'elle venait de passer. M. de Broglie, en approchant de Todtenhausen, vit les douze bataillons que M. de Wangenheim y mettait en bataille; il prit ce général et ces troupes pour l'armée entière du prince Ferdinand; il hésita, il demeura un temps indécis; enfin, il fit demander de nouveaux ordres à M. de Contades: l'occasion s'échappa, le temps se perdit, le prince Ferdinand arriva avec l'armée; au lieu d'aller au secours de M. de Wangenheim, il forma ses troupes vis-à-vis de cet angle que faisait l'armée française. M. de Contades lui opposa un corps de cavalerie; mais l'ardeur et la fougue de l'infanterie anglaise l'emporta. Elle attaqua la cavalerie française et la mit en déroute; de là elle se porta toute de suite sur l'infanterie française; le prince Ferdinand n'eut que le temps de la soutenir par

d'autres brigades ; enfin les Français prirent la fuite, et les alliés se formèrent sur le terrain qu'ils venaient d'abandonner. Tandis que la fortune se déclarait pour le prince Ferdinand, M. de Broglie faisait une attaque molle sur le village de Todtenshausen ; il y eut en même temps deux charges de cavalerie dans cette partie, qui tournèrent toutes deux à l'avantage des alliés. La déroute de la gauche des Français, la fuite de cette cavalerie, jointes au peu de succès qu'avaient eu les attaques du village, déterminèrent l'ennemi à quitter le champ de bataille, ce qui se fit avec beaucoup de confusion et de désordre.

Le prince héréditaire battit le même jour M. de Brissac à Gohfeld, et occupa, en le poursuivant, un passage proche du Wésér, qui interdisait aux Français les chemins des pays de Waldeck et de Paderborn. Ce coup fut aussi décisif que la bataille, parce que l'armée française, environnée par les alliés près de Minden, à la rive gauche du Wésér, fut obligée de repasser cette rivière et de prendre le chemin de Cassel, le seul qui lui restât. M. d'Armentières, qui avait jusque-là serré de près Lippstadt, en leva le blocus ; il détacha dix bataillons pour Wésel ; avec les douze autres il accourut à Cassel, où il se joignit à l'armée qui venait d'être battue. Le lendemain de la bataille, Minden se rendit au vainqueur ; les Français perdirent au delà de 6,000 hommes dans cette affaire, dont 3,000 furent pris par les Allemands. Pour profiter de cet

heureux événement, le prince Ferdinand s'avança vers Münden, tandis que le prince héréditaire passa le Wésér à Rinteln, à la tête de 20,000 hommes; il y eut une affaire d'arrière-garde sérieuse à Münden, où M. de Saint-Germain, par sa bonne conduite, sauva le bagage de l'armée française. Le prince Ferdinand se tourna ensuite du côté de Paderborn, et M. d'Urff prit à Detmold l'hôpital ambulant des Français, avec huit cents hommes qui l'escortaient. A l'approche des alliés de Stadtberg, le duc de Chevreuse et M. d'Armentières se replièrent sur Cassel, et les alliés ayant tourné de là vers la principauté de Waldeck, M. de Contades s'imagina que ce mouvement indiquait une intention du prince Ferdinand de couper les Français du Main. Sur cette supposition, il quitta brusquement Cassel, où il laissa une faible garnison, et se campa à Marbourg. Un partisan des alliés, nommé Freytag, s'approcha de cette capitale, et la reprit par capitulation. Le prince Ferdinand était alors à Corbach; il fit avancer le prince héréditaire à Wolfshagen, et détacha le prince de Holstein à Fritzlar. Ces mouvements achevèrent de dérouter M. de Contades : il se crut perdu, et il évacua la Hesse. Le prince Ferdinand le suivit à Ernsthauseu; un de ses détachements prit, le même jour, trois cents Français dans la forteresse de Ziegenhain. Les ennemis s'étaient postés à Amœnebourg-sur-l'Ohm; ils avaient le corps de Fischer derrière la Lahn; le prince héréditaire le battit. En même

temps, son oncle s'avança à Wetter avec l'armée, sur quoi ce jeune héros se porta à Nieder-Weymar à dos des ennemis. Cela fit perdre la tramontane à M. de Broglie; il se retira à Giessen, et abandonna Marbourg. Cette ville fut prise par le prince de Bevern, avec la garnison de neuf cents hommes qui l'avait défendue. Cette suite d'heureux succès mit le prince Ferdinand à portée d'avancer à Krodorf. Il n'y avait que la Lahn qui séparait les alliés et les Français. Ces derniers retranchèrent leur camp, et portèrent M. de Broglie à Wetzlar. Le prince Ferdinand lui opposa M. de Wangenheim pour l'observer. Les malheurs qu'avait essuyés M. de Contades, en dégoûtèrent la cour; elle le rappela; son choix se décida en faveur de M. de Broglie, qui fut déclaré maréchal de France, et prit le commandement de l'armée.

Tandis que les Allemands et les Français campaient opiniâtrément sur les bords de la Lahn, les uns vis-à-vis des autres, le prince Ferdinand travaillait sur ses derrières pour expulser les ennemis de l'évêché de Münster. Il avait envoyé M. d'Imhof en Westphalie pour assiéger cette place. Comme ce général ouvrait la tranchée devant Münster, il fut obligé d'en lever le siège [12 octobre]. M. d'Armentières avait quitté en hâte l'armée française, il avait passé le Rhin à Wésel, et était accouru au secours de cette ville. Des renforts des alliés joignirent M. d'Imhof : se trouvant par là en état d'entreprendre, il recommença le siège. M. d'Ar-

mentières s'en approcha de nouveau, dans le dessein d'attaquer les Allemands ; mais soit qu'il crût l'entreprise trop difficile, soit qu'un échec que souffrit un de ses détachements, le décourageât, il se retira derrière la Lippe, et la ville se rendit à M. d'Imhof par capitulation.

L'amour-propre de la nation française lui avait persuadé d'attribuer les désavantages de la guerre d'Allemagne au peu de supériorité que son armée avait en nombre sur celle des alliés. La cour, qui pensait à peu près de même, pour obvier à cet inconvénient, venait d'engager le duc de Wurtemberg à lui fournir 12,000 hommes, moyennant un subside que la France lui payerait en sel. Le duc se mit lui-même à la tête de ses troupes : il s'en était réservé le commandement, et pour ne point être confondu dans la foule des généraux d'une grande armée, pour ne point servir sous un maréchal de France, ce qu'il jugeait contraire à sa dignité ainsi qu'à sa grandeur, il avait stipulé que sa personne et ses troupes ne seraient employées qu'en détachements. Ce prince arriva en Franconie avec son corps au mois d'octobre. M. de Broglie, qui ne pouvait pas l'employer comme il aurait voulu, l'envoya dans le pays de Fulde, d'où les alliés tiraient une partie de leur subsistance ; l'approche des Wurtembergeois dérangerait les livraisons du pays, et ils serviraient au moins à quelque chose. Ces troupes isolées présentaient aux alliés une trop belle occasion pour qu'ils n'en profitas-

sent pas. Le prince héréditaire partit à tire-d'aile de l'armée ; il se présenta devant les portes de Fulde, que personne ne s'y attendait. Le duc avait préparé pour ce jour un bal, qui fut dérangé. Étonné et surpris de la présence d'un ennemi aussi vigilant, qui ne lui donnait pas le temps de rassembler ses troupes, il se sauva avec sa cavalerie vers le Main. L'arrière-garde d'infanterie, qui se préparait à la retraite, fut chargée et poussée vivement par le prince héréditaire, qui en fit 1,200 hommes prisonniers. Ce ne fut pas le dernier exploit de ce jeune héros : nous aurons encore lieu de parler de lui dans le récit de la campagne de Saxe.

Les Français avaient tenu, cette année, la campagne plus longtemps qu'à l'ordinaire. La saison, trop opposée aux entreprises militaires, les obligea de quitter leur camp, le 8 de décembre ; après quoi ils se retirèrent à Francfort. Le prince Ferdinand, après avoir mis le blocus devant Giessen, fit entrer ses troupes en quartiers, ayant réparé par sa valeur et par son habileté toutes les injustices que la fortune lui avait faites au commencement de la campagne ; et les alliés se trouvèrent, à la fin de cette année, en possession de toutes les places et de toutes les provinces qu'ils avaient occupées avant que la guerre fût déclarée.

Il s'en fallut beaucoup que la campagne du roi prît un tour aussi heureux ; ce fut peut-être la plus funeste de toutes. C'en aurait même été fait

des Prussiens, si leurs ennemis, qui savaient vaincre, avaient su de même profiter de leurs victoires. Nous avons rapporté les raisons qui restreignaient le roi à la guerre défensive. Contenu par l'armée du maréchal Daun, qui se tenait en Bohême sur les frontières de la Silésie, il médita une entreprise sur les magasins que les Russes formaient aux environs de Posen. Si ce projet avait réussi, il aurait retardé les opérations des ennemis; et gagner du temps c'était tout gagner. L'armée du roi s'approcha, vers le milieu de mars, des montagnes de Schweidnitz; elle fut mise en cantonnements dans ces longs villages qui vont de Landeshut à Friedland. M. de Fouqué demeura avec son corps à Neustadt en Haute-Silésie. M. de Wobersnow, qui avait été envoyé avec un détachement dans le palatinat de Posnanie, y ruina quelques magasins que les Russes commençaient à former. L'expédition, s'étant faite de trop bonne heure, dérangerait peu ou point les ennemis dans les mesures qu'ils voulaient prendre.

Il ne se passa rien d'important sur les frontières de la Bohême. M. de Loudon, qui se tenait à Trautenau, sans cesse en mouvement, donna des alertes aux postes avancés, mais sans succès; une seule entreprise réussit aux Autrichiens, M. de Beck attaqua le bataillon de Diringshofen à Greifenberg; il lui coupa la retraite avec sa cavalerie, et après une vigoureuse défense, ce bataillon fut contraint de mettre les armes bas. Sur la fin du

mois, M. de Ville, qui commandait en Moravie, entra en force dans la Haute-Silésie; M. de Fouqué, dont le corps était trop faible, lui abandonna Neustadt, et prit une position avantageuse à Oppersdorf. Le roi se flatta que ce mouvement de M. de Ville lui fournirait l'occasion de battre l'ennemi en détail et d'abîmer entièrement ce corps. Il fit filer secrètement des troupes à Neisse dans cette intention, et s'y rendit lui-même. Quelques précautions que l'on prit pour cacher cette manœuvre à l'ennemi, cela fut inutile. Le clergé catholique et les moines, ennemis secrets des Prussiens, parce qu'ils les croyaient hérétiques, trouvèrent le moyen d'avertir M. de Ville de la marche des troupes, et le jour même que le roi vint à Oppersdorf [1^{er} mai], ce général autrichien se retira à Ziegenhals. Tout ce qu'on put faire se réduisit à engager une affaire d'arrière-garde avec les pandours, qui étaient encore en marche; la cavalerie les entoura dans des rochers escarpés, peu propres aux manœuvres des gens de cheval; cependant cette troupe, forte de huit cents hommes, fut ou prise ou passée au fil de l'épée. Les Autrichiens, loin de s'arrêter à Ziegenhals, continuèrent leur retraite jusqu'en Moravie, et le roi, ne trouvant plus dans ces environs d'objet qui exigeât sa présence, retourna joindre son armée à Landeshut.

Le maréchal Daun venait d'arriver en Bohême; il établit son quartier à Münchengrätz. Les deux

armées demeurèrent tranquilles dans leur position jusqu'au 28 de juin, que les Autrichiens prirent le camp de Jaromircz, d'où ensuite ils passèrent en Lusace, et vinrent s'établir à Marklissa. Le roi, qui était dans le camp de Landeshut, détacha quelques bataillons, qui, par Schatzlar, pénétrèrent en Bohême; ils s'approchèrent de Trautenau, et le major Quintus¹ défit un corps de pandours aux environs de Prausnitz. M. de Seydlitz fut envoyé à Lœhn pour observer les mouvements du maréchal Daun. M. de Fouqué reçut ordre de quitter la Haute-Silésie pour relever l'armée du roi du poste de Landeshut, qu'il aurait été dangereux de laisser vide. Dès qu'il arriva, le roi en deux marches gagna le camp de Schmuckseiffen, un des plus forts de la Silésie. M. de Seydlitz avait été attaqué la veille par Loudon; ce partisan fut battu; il perdit cent cinquante hommes, et pensa être fait prisonnier. Cependant la cour lui confia un corps de 20,000 hommes, destiné à se joindre aux Russes dès que l'occasion s'en présenterait. Le maréchal Daun le posta sur les hauteurs de Lauban, précisément à l'endroit où il avait été si mal reçu l'année précédente par l'arrière-garde du roi. Cette position fut choisie pour lui donner quelque

1. Charles Théophile Guischart, ami du Roi et le compagnon de ses récréations littéraires. Frédéric lui donna le nom de *Quintus Icilius* après une discussion qu'ils avaient eue au sujet d'un centurion romain; c'est sous ce nom qu'il le présenta aux troupes, le 26 mai 1759, lorsqu'il le nomma major.

avance sur les Prussiens lorsqu'il recevrait l'ordre de se joindre aux Russes. Ces vues des Autrichiens n'étant pas difficiles à pénétrer, le roi fit observer ce partisan par deux corps de cavalerie, dont l'un, sous M. de Lentulus, fut placé à Lœwenberg, et l'autre, sous le prince de Wurtemberg, à Bunzlau.

Pendant que ces mesures se prenaient vis-à-vis des Autrichiens, on n'avait pas négligé de prendre précaution contre les Russes. Durant l'hiver, MM. de Schlabrendorff et de Hordt les observèrent de Stolp, par des détachements qu'ils avaient répandus le long de la frontière de Pologne. Vers le printemps, le comte Dohna quitta le Mecklenbourg et la Poméranie, où il laissa M. de Manteuffel avec un petit corps, pour tenir tête aux Suédois. Le comte marcha avec ses troupes à Stargard, d'où il se rendit à Landsberg ; il y fut joint par un renfort que S. A. R. le prince Henri lui envoyait de Saxe aux ordres de MM. d'Itzenplitz et de Hülsen. On avait observé que les Russes traversaient la Pologne par détachements ; ce qui fit naître l'idée d'aller à leur rencontre pour les battre en détail, ce qui aurait été très-possible, si l'on était tombé, dans leur marche, sur une de leurs divisions, avant qu'elle pût être jointe par les autres. Pour exécuter ce dessein, il fallait agir avec activité et avec résolution ; mais tout le contraire arriva. Les troupes furent mal menées, les généraux manquèrent de vigilance,

tout se fit trop tard, on accumula fautes sur fautes, et cette malheureuse expédition devint comme la source des infortunes dont les Prussiens furent accablés cette campagne. Le comte Dohna partit, le 23 de juin, de Landsberg; il passa la Warthe, le 5 de juillet, à Obernick. Sa lenteur donna aux Russes le temps de s'assembler à Posen, et les deux armées s'amuserent à faire des reconnaissances qui ne menèrent à rien. Les Russes firent un mouvement en avant, le 14; ils défilèrent proche de l'armée prussienne, mais dans un tel désordre, qu'il n'aurait tenu qu'au comte Dohna d'en profiter, s'il en avait eu la résolution. Ses mesures étaient généralement si mal prises, qu'il perdit une partie de sa boulangerie et de son parc de vivres par sa négligence; ce qui l'obligea de se replier sur Züllichau. Le roi, étant informé de la confusion qui régnait dans cette armée, et de la désunion qu'il y avait parmi les généraux, y envoya M. de Wedell, qui en prit le commandement comme dictateur, quoiqu'il ne fût pas le plus ancien par le grade.

Le même soir que M. de Wedell arriva à Züllichau, M. de Soltykoff campait à Babimost, d'où il avait si bien tourné la position des Prussiens durant la nuit, qu'une partie des Russes occupait déjà le défilé de Kay, derrière les Prussiens, précisément entre leur camp et le chemin de Crossen, sans que personne s'en aperçût, tant le service se faisait négligemment dans l'armée dont M. de

Wedell venait de prendre le commandement. M. de Wedell apprit cette marche par ses propres yeux ; il alla reconnaître le camp de Babimost, et n'y vit que la queue des colonnes et l'arrière-garde, qui suivaient le chemin de Crossen. Il fit d'abord abattre ses tentes, se mit en marche [23 juillet], attaqua les troupes ennemies qui s'étaient établies à Kay, espérant de les battre avant que leur armée pût les joindre ; mais les affaires tournèrent autrement. Les Russes étaient bien postés : on ne pouvait aller à eux que par un front de sept bataillons de largeur, resserré des deux côtés par des marais. Les Russes étaient comme en demi-lune, sur trois lignes, occupant des tertres chargés de sapins. M. de Wedell enfonça leur première ligne ; lorsqu'il voulut attaquer la seconde, son infanterie se trouva exposée à un si grand feu de mitraille, partant de différentes batteries établies en croisière, qu'elle n'y put résister. On fit à trois reprises de nouveaux efforts, mais en vain. Le grand mal venait de ce que M. de Wedell ne pouvait pas opposer assez de canon à celui de l'ennemi. Il avait perdu du monde, et, voyant peu d'apparence de réussir, il ne voulut pas sacrifier le reste inutilement. Il prit la résolution de se retirer ; les troupes passèrent le lendemain l'Oder à Tschicherzig, pour se camper à Sawade. Pour les Russes, M. de Soltykoff les mena à Crossen. M. de Wedell perdit dans cette journée entre 4 et 5,000 hommes ; il n'est pas apparent que la perte des ennemis

ait été considérable, parce que le terrain était à leur avantage.

Cet événement acheva de déranger les mesures que le roi avait prises jusqu'alors. Après l'échec que M. de Wedell venait de recevoir, il ne pouvait plus s'opposer sans de considérables renforts aux progrès de Soltykoff. Francfort et Cüstrin étaient en danger par la position qu'il avait prise à Crossen, et si, dans peu, une armée prussienne ne s'approchait de Francfort pour défendre l'Oder, la ville de Berlin se trouvait exposée aux plus grands hasards. L'armée de Silésie n'était pas assez nombreuse pour qu'on pût l'affaiblir encore par de nouveaux détachements. M. de Fouqué défendait les gorges de Landeshut contre M. de Ville, avec 10,000 hommes; l'Autrichien en avait 20,000. L'armée du roi, qui campait à Schmuckseifen, était de 40,000 combattants; celle du maréchal Daun, de 70,000 hommes. Quelles que fussent ces circonstances, le cas était pressant: il fallait assembler une armée pour couvrir la Marche de Brandebourg. Il y avait tout lieu de supposer que les coups se porteraient de ce côté, ou bien en Silésie. D'autre part, les Autrichiens gardaient des ménagements pour la ville de Dresde, à cause du séjour qu'y faisait la famille royale. Il était donc à présumer qu'un homme ferme, dans cette place, la soutiendrait assez de temps, pendant l'absence de l'armée, pour qu'elle pût y revenir pour le dégager, s'il était attaqué.

Après avoir mûrement réfléchi sur cet article, il fut résolu que le prince Henri viendrait à Sagan avec seize bataillons et vingt-cinq escadrons, auxquels on joindrait le détachement du prince de Wurtemberg, formé de quinze escadrons et de six bataillons; que S. A. R. prendrait le commandement de l'armée du roi, comme étant le seul à qui on pût la confier; et que le roi se mettrait à la tête du corps qu'on assemblerait à Sagan, pour le mener incessamment à la défense de ses États. Il comptait de s'y faire joindre par M. de Wedell. S. A. R. arriva pour sa personne, le 28, à Schmuckseiffen, et le roi se rendit, le 29, à Sagan. Le sieur Loudon avait déjà longé dans cette partie les frontières de la Silésie, et quoique le roi le fit observer, les officiers prussiens y furent trompés de la manière suivante. M. de Hadik avait suivi le prince Henri, et s'était joint à Sorau avec Loudon. Loudon continua son chemin; un régiment de hussards qui avait toujours été affecté à son corps, demeura avec Hadik. Cela fit croire aux officiers qui allaient à la découverte, que le corps de Loudon s'y trouvait en entier; sur quoi le roi, marchant à Christianstadt, y apprit qu'on lui avait donné le change, car Loudon venait d'arriver le même jour à Guben. Cela l'obligea de continuer sa marche, et il gagna encore le même jour Sommerfeld. La cavalerie prussienne donna sur celle de Hadik, qui suivait Loudon, et elle fut poussée jusqu'à Guben. M. de Loudon partit, le même soir, pour gagner Franc-

fort; le roi se campa à Niemitasch sur les bords de la Neisse. Vers la pointe du jour, on aperçut deux colonnes qui venaient de Guben, et qui filaient sur le chemin de Cottbus. La cavalerie passa d'abord la rivière; on engagea à la hâte une affaire d'arrière-garde, où le régiment de Würzburg impérial, fort de 1,800 hommes, fut entièrement fait prisonnier. Les hussards poursuivirent l'ennemi, et lui enlevèrent six cents caissons de vivres, dont toute l'escorte fut dispersée. Dans d'autres occasions, ces avantages auraient pu avoir des suites; dans celle-ci, c'était de la peine perdue, parce que le but de l'expédition était manqué, et qu'il n'était plus possible d'empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes à Francfort.

Le roi se mit le lendemain en marche. M. de Wedell eut ordre de joindre l'armée à Müllrose, ce qui lui était facile depuis que les Russes avaient quitté Crossen, et qu'il n'avait plus personne en tête. Les troupes du roi prirent le chemin de Beeskow, d'où l'infanterie se rendit en droiture à Müllrose. Ce prince et sa cavalerie prirent par Neubrück, sur le canal qui communique de l'Oder à la Sprée. Il y trouva les ponts rompus, et, à l'autre bord, les dragons de Löwenstein, qui se préparaient à en disputer le passage. Ces obstacles n'étaient pas aussi considérables qu'ils le paraissaient. Ce canal est rempli de gués; la cavalerie prussienne les passa; elle fondit en même temps sur les dragons autrichiens postés dans ces bois, qui

furent défaits et poussés jusqu'aux faubourgs de Francfort. De là le roi rejoignit son infanterie à Müllrose, amenant trois cents prisonniers que l'on avait faits du régiment de Lœwenstein. M. de Wedell y arriva, le 4. M. de Finck, qui était demeuré aux environs de Torgau après le départ du prince Henri, inutile dans cette partie, et ne pouvant pas couvrir seul la Saxe avec les 10,000 hommes qu'il commandait, reçut également ordre de joindre l'armée. Le roi rassemblait le plus de forces qu'il pouvait, parce qu'il était obligé de se dépêcher. Il fallait battre les Russes le plus tôt qu'on pourrait en venir aux mains, pour accourir à temps à la défense de la Saxe, qui étant, aux places près, vide de troupes, laissait les chemins ouverts à l'armée de l'Empire pour pénétrer jusqu'à Berlin si elle le voulait. Afin donc d'être plus à portée d'attaquer les Russes, l'armée quitta les environs de Müllrose, et prit un camp entre Lebus et Wulkow. Elle tira ses subsistances de Cüstrin, et attendit l'arrivée de M. de Finck, qui vint, le 10, dans ce camp. On fit les préparatifs nécessaires pour passer l'Oder entre Lebus et Cüstrin. On se pressa d'autant plus d'exécuter ce projet, que M. de Hadik venait d'occuper le camp de Müllrose, que les Prussiens avaient quitté. Ce général pouvait de là se joindre à M. de Buturlin, ou il pouvait tenter une entreprise sur Berlin, s'il ne trouvait personne pour s'y opposer.

Toutes ces choses pressaient le roi d'agir avec

promptitude. L'armée passa l'Oder, le 11, et vint se mettre en bataille vis-à-vis des Russes, s'étendant depuis Trettin, où était la droite, jusqu'à Bischofssee, où s'appuyait la gauche. La réserve de M. de Finck campa devant les lignes, sur des hauteurs qui dérobaient aux Russes la connaissance des mouvements que feraient les Prussiens. Un ruisseau bourbeux séparait les deux armées. M. de Soltykoff s'était campé à Kunersdorf. Son aile droite s'appuyait sur une petite élévation, où les Russes avait construit un fort en guise d'étoile; deux branches de retranchement partaient de là, qui, occupant un terrain élevé, allaient aboutir au cimetière des Juifs, hauteur assez considérable proche de Francfort. La droite de ce camp, où était cette redoute en étoile, était dominée par une hauteur que M. de Finck occupait, et, au delà du ruisseau, par une élévation que les gens du pays nomment la *Pechstange*. De la position où se trouvait l'armée du roi, il était impossible d'attaquer l'ennemi : il aurait fallu passer deux chaussées étroites, couvertes d'abatis, et dont les Russes étaient maîtres; il aurait fallu déployer ses brigades sous le feu de leurs petites armes, et attaquer un retranchement défendu par des batteries croisées. On trouva donc plus convenable de remonter le ruisseau, où, après un détour d'un demi-mille, on arrive au pont qui est sur le chemin de Reppen; là se trouve un autre chemin qui mène par le bois à la hauteur de la *Pechstange*. Ces connaissances

locales servirent de base aux dispositions que l'on fit pour la bataille qui s'engagea le lendemain. Le corps de M. de Finck fut destiné à soutenir, sur les hauteurs où il se trouvait, les batteries qu'on y dressa pendant la nuit, et qui pouvaient tirer à bout portant sur l'étoile des Russes.

Le lendemain [12 août], l'armée prit le chemin de Reppen, et se forma dans le bois près de la Pechstange sur cinq lignes, dont les trois premières étaient d'infanterie, et les deux dernières de cavalerie. Pendant ce temps-là, M. de Finck faisait jouer ses batteries de toutes ses forces, et il fit semblant de vouloir passer les chaussées qu'il avait devant lui, ce qui fixa si bien l'attention de M. de Soltykoff, que l'armée du roi gagna la lisière du bois, sans qu'il s'en aperçût. On construisit aussitôt de grandes batteries sur deux monticules qui dominaient la droite des Russes. Cette partie de leur retranchement fut embrassée et entourée par les batteries des Prussiens, comme le peut être un polygone dans un siège en forme. Alors, tout étant préparé, M. de Schenckendorff s'avança, sous la protection de soixante bouches à feu, contre ce fort, et l'emporta presque d'emblée. L'armée le suivit. Les deux branches du retranchement qui aboutissaient à ce point étant prises en flanc, ce ne fut qu'un massacre épouvantable de l'infanterie russe jusqu'au cimetière de Kunersdorf, que la gauche des Prussiens eut quelque peine à emporter. Alors M. de Finck, que les attaques avaient

déjà dépassé, déblaya ses digues, et se joignit aux autres troupes. On avait déjà pris sept redoutes, le cimetière, et cent quatre-vingts canons; l'ennemi était en grande confusion, il avait perdu un monde prodigieux. Le prince de Wurtemberg, cependant, qui s'impatientait de l'inaction de la cavalerie, chargea mal à propos cette infanterie des Russes qui était dans des retranchements au cimetière des Juifs. Il fut repoussé à la vérité, mais, en même temps, les ennemis abandonnèrent une grande batterie qu'ils avaient près de ce cimetière. L'infanterie prussienne, qui n'en était qu'à huit cents pas, fit un effort pour s'en saisir; mais, qu'on voie à quoi tiennent les victoires, elle n'en était qu'à cent cinquante, lorsque M. Loudon, s'apercevant de la faute que les Russes faisaient de l'abandonner, y arriva avec sa réserve, et prévint les Prussiens de quelques minutes. Il fit aussitôt charger ce canon à mitraille, et le fit exécuter sur eux. Ce feu les déranga. Quoiqu'on renouvelât les attaques à différentes reprises, il fut impossible d'emporter cette batterie, qui dominait sur tout ce terrain. M. Loudon, qui s'aperçut que la contenance des assaillants était moins assurée, leur lâcha des corps de cavalerie par sa droite et par sa gauche. Cela rendit la confusion générale dans ces troupes, et elles s'enfuirent en désordre. Le roi protégea leur retraite par une batterie, soutenue du régiment de Lestwitz. Il y reçut une contusion. Le régiment des pionniers fut pris derrière lui. L'infan-

terie avait d'ailleurs déjà repassé les digues, et avait repassé au camp qu'elle avait eu la veille; sur quoi le roi se retira le dernier, et il aurait été pris par les ennemis, si M. de Prittwitz ne les eût attaqués avec cent hussards, pour lui donner le temps de repasser le défilé. Le gros de la cavalerie se retira par le même chemin qu'elle avait pris le matin. Dans ce premier moment, la consternation des troupes fut si grande, qu'au seul bruit des Cosaques, l'infanterie, qu'on avait formée sur l'emplacement de son ancien camp, s'enfuit au delà de mille pas avant qu'on parvint à l'arrêter. Les Russes gagnèrent à la vérité cette bataille; mais elle leur coûta cher : ils y perdirent 24,000 hommes de leur aveu; ils reprirent tous leurs canons et par delà quatre vingts pièces des Prussiens, et firent 3,000 prisonniers. L'armée du roi perdit à cette journée, 10,000 hommes tant morts que prisonniers et blessés.

Le roi, qui s'était flatté d'emporter la victoire, avait commis à M. de Wunsch de se saisir de Francfort pendant l'action, pour couper la retraite à l'ennemi. Ce brave officier s'en était rendu maître, et y avait fait quatre cents prisonniers; mais le malheur de cette journée l'obligea d'abandonner la ville et de retourner à Reitweih, où l'armée se campa après avoir repassé l'Oder. L'on avait à peine rassemblé 10,000 hommes, le soir après l'action. Si les Russes avaient su profiter de leur succès, s'ils avaient poursuivi ces troupes décou-

ragées, c'en était fait des Prussiens. Ils donnèrent du temps au roi pour se remettre de ses pertes. Le lendemain, l'armée se trouva forte de 18,000 combattants, et peu de jours après, son nombre monta à 28,000 têtes. On tira du canon des places; on fit venir le corps qui jusqu'alors avait amusé les Suédois au bord de la Peene. Presque tous les généraux étaient blessés ou avaient reçu des contusions; enfin il n'aurait dépendu que des ennemis de terminer la guerre; ils n'avaient qu'à donner le coup de grâce; mais ils s'arrêtèrent, et au lieu d'agir avec vigueur, comme le cas le demandait, ils s'applaudirent de leur succès et bénirent leur fortune : enfin le roi put respirer, et ils lui laissèrent assez de loisir pour qu'il pût pourvoir aux besoins les plus pressants de son armée. Toutefois, pour ne pas être injuste dans nos décisions, nous nous croyons obligé de rapporter ce qu'alléguait M. de Soltykoff pour colorer son inaction. Sur ce que le maréchal Daun le pressait de pousser ses opérations avec vigueur, il lui répondit : « J'en ai assez fait, monsieur, cette année; j'ai gagné deux batailles, qui coûtent 27,000 hommes à la Russie; j'attends, pour me mettre de nouveau en action, que vous ayez remporté deux victoires à votre tour; il n'est pas juste que les troupes de ma maîtresse agissent toutes seules. » Les Autrichiens n'obtinrent qu'avec peine de lui qu'il passât l'Oder à Francfort; toutefois ce fut à condition que M. de Hadik demeurerait dans son

poste de Müllrose. Ce mouvement des Russes fit changer de position au roi : il marcha d'abord à Madlitz, puis à Fürstenwalde, où il était maître du passage de la Sprée. C'était un objet important pour les circonstances d'alors. Les troupes des cercles venaient de prendre Torgau et Wittenberg : on avait à craindre de leur part qu'elles ne tentassent une entreprise sur Berlin, et on en appréhendait autant de M. de Hadik ; il n'avait qu'à longer la Sprée, qui lui servait à couvrir sa marche, tandis que M. de Soltykoff aurait contenu l'armée du roi en s'avancant et en approchant d'elle. Les affaires des Prussiens étaient si mauvaises, si désespérées, qu'on aurait été bien embarrassé, dans le cas où l'on se trouvait, pour prendre un parti sage et conforme aux règles de l'art. Cependant, comme il fallait être préparé à tout événement, le roi résolut de sacrifier plutôt jusqu'au dernier homme que de souffrir que l'ennemi s'emparât impunément de Berlin, et, pour cet effet, de tomber sur le corps du premier qui s'en approcherait, aimant mieux périr les armes à la main que d'être brûlé à petit feu. Ces embarras où le roi se trouvait, furent encore augmentés par l'approche du maréchal Daun. Il était venu se camper à Triebel ; il avait eu une conférence à Guben avec M. de Soltykoff. Le prince Henri ne pouvait pas empêcher la jonction des Autrichiens et des Russes, à plus forte raison arrêter les détachements qu'ils auraient voulu envoyer contre le roi ; et

quel que fût de ces partis celui que le maréchal Daun prit, il était également fâcheux. Cependant les affaires prirent une meilleure tournure qu'on ne devait s'y attendre, parce que tout le mal, comme tout le bien qu'on prévoit, n'arrive point.

Depuis que le roi avait quitté la Silésie, les choses y avaient pris une nouvelle face. M. de Ville se persuada que M. de Fouqué ne pourrait l'empêcher de pénétrer en Silésie ; il ne tenta point à la vérité de forcer les gorges de Landeshut, mais il prit le chemin de Friedland, où l'on n'avait pas jugé à propos de lui présenter des obstacles, par les raisons que nous allons voir. M. de Ville descendit tranquillement dans les plaines de Schweidnitz ; sur quoi M. de Fouqué établit des corps à Friedland et à Conradswaldau, par où les Autrichiens étaient obligés de tirer leurs vivres. M. de Ville manqua bientôt du nécessaire : il se vit forcé de retourner en Bohême, et attaqua le poste de Conradswaldau, où il fut repoussé avec perte de 1,300 hommes et de tout son bagage ; et en prenant des chemins détournés, il se trouva heureux d'avoir regagné Braunau.

Le maréchal Daun, de son côté, avait quitté Marklissa et s'était porté sur Pribus. S. A. R., qui ne voulait pas le quitter de vue, marcha à Sagan, d'où elle détacha M. de Zieten à Serau pour observer de plus près l'ennemi. Le maréchal Daun, que les Russes pressaient d'agir, se proposa d'enlever ce corps en faisant marcher deux colonnes à la

droite et à la gauche des Prussiens, couvertes par de grands bois, et qui devaient se joindre à un défilé entre Sorau et Sagan, pour leur couper la retraite. Mais M. de Zieten prévint le maréchal ; il se replia à temps sur l'armée de S. A. R., sans faire de pertes. Le prince Henri n'était pas dans une situation à pouvoir entreprendre sur les Autrichiens ; il convenait moins que jamais de hasarder une bataille, après en avoir perdu deux cette année. Son dessein était toutefois d'éloigner le maréchal Daun des Russes et de l'électorat de Brandebourg, il jugea que le meilleur expédient pour y réussir serait de détruire les magasins que les ennemis avaient sur leurs derrières. Il exécuta ce dessein avec toute la célérité et toute l'habileté possibles ; il quitta Sagan, et marcha par Lauban à Goerlitz. M. de Ville y était accouru en hâte ; le prince ayant fait mine de l'attaquer, ce général autrichien, devenu timide depuis l'affaire de Conradswaldau, se retira à Reichenbach. C'était ce que le prince désirait, et il fit partir sur-le-champ un corps pour la Bohême, qui ruina à Boehmisch-Friedland le magasin des ennemis. Un autre détachement se rendit par Zittau à Gabel, prit prisonniers six cents hommes qui s'y trouvaient en garnison, et détruisit le considérable amas que les Autrichiens y avaient accumulé. L'heureux succès de cette expédition fit rétrograder le maréchal Daun ; si alors la ville de Dresde ne se fût pas rendue de la façon la plus infâme, les Impériaux se trouvaient forcés

de retourner en Bohême; mais la réduction de cette capitale, les mettant en possession des grands magasins que les Prussiens avaient dressés, leur permit de s'établir à Bautzen.

Le départ de l'armée autrichienne, la disette de fourrage que les Russes commençaient à sentir, leur firent abandonner leur position de Francfort; ils marchèrent en Lusace, et se campèrent à Lieberose. L'armée du roi les suivit par Beeskow; de là elle s'avança sur Waldow. M. de Hadik, qui était en marche pour s'y rendre, se replia à l'approche des Prussiens, de sorte que le roi y prit une position avantageuse derrière des marais, d'où il coupait aux Russes les subsistances qui devaient leur être livrées de Lübben et des lieux circonvoisins. Dresde était assiégée alors, sans cependant qu'il y eût de tranchée ouverte. Sa Majesté y envoya un détachement aux ordres du général Wunsch. Cet habile officier surprit Torgau en chemin, et il arriva devant Dresde le jour que M. de Schmettau en signait la capitulation. Il serait, je pense, superflu de critiquer la conduite d'un homme qui rend une place sans qu'il n'y ait ni tranchée ouverte, ni brèche : qui ne voit pas que des corruptions avaient préparé d'avance une défense aussi molle et aussi lâche? M. de Wunsch, ne trouvant plus rien à faire de ce côté-là, se replia sur Torgau. Les troupes de l'Empire étaient venues pour reprendre cette ville; Wunsch passe l'Elbe avec une poignée de monde, se glisse dans

les vignes, de là il fond sur les cercles, les bat, leur enlève tout leur camp, et les met en déroute. Sur cette nouvelle, le roi y envoya M. de Finck avec un renfort de dix bataillons et de vingt escadrons, et ces deux corps joints ensemble s'avancèrent jusqu'à Meissen. Ces petits contre-temps firent rappeler M. de Hadik de l'armée des Russes ; il traversa la Lusace, passa l'Elbe à Dresde, et, joint aux troupes des cercles, il marcha droit à M. de Finck. Une partie des Autrichiens attaqua M. de Wunsch, posté à Siebeneichen, près de Meissen ; le gros de la troupe passa la Triebisch à Munzig, et se présenta sur le flanc droit de M. de Finck. Ce général ne balança point ; il attaqua les ennemis, les battit, leur prit du canon et six cents prisonniers. M. de Wunsch ne resta pas en arrière : il repoussa également avec perte ceux qui étaient venus l'assaillir, et M. de Hadik fut obligé de s'enfuir à Dresde.

Pendant que M. de Finck faisait des progrès en Saxe, M. de Soltykoff prenait le chemin de la Silésie par Sommerfeld et Christianstadt. Il fallait le prévenir, pour qu'il ne ruinât pas tout le plat pays, et qu'il ne mît pas le siège devant quelque place. Par ces raisons, le roi se porta sur Sagan, où il pensa rencontrer quatre régiments autrichiens que M. Campitelli menait au secours des Russes. A Sagan, il regagna la communication avec le prince Henri, auquel il fit part des avantages que M. de Finck venait d'emporter ; il lui demanda quelques renforts pour remplacer une partie des détache-

ments qu'il avait faits pour la Saxe et contre les Suédois, et lui enjoignit en même temps de gagner l'Elbe pour joindre M. de Finck, afin qu'il pût tenter tous les moyens possibles pour reprendre Dresde. Le roi, de son côté, marcha à Neustædtel, où il prévint les Russes. M. de Soltykoff en voulait à Glogau; il se proposait d'occuper les hauteurs de Baupau. Le roi le prévint encore; les colonnes de l'armée ennemie, qui virent la place occupée, s'arrêtèrent à Beuthen, sans cependant dresser leurs tentes. Cela fit présumer qu'ils avaient intention d'attaquer les Prussiens le lendemain, et ils passèrent la nuit au bivouac. Les généraux des ennemis parurent dès la pointe du jour pour faire une reconnaissance. Le roi avait à peine 20,000 hommes dans son camp; les troupes, à la vérité, se trouvaient bien postées, mais elle avaient deux fois été battues par les Russes, et la mémoire leur en était encore récente. Les généraux ennemis n'entrèrent pas dans ces considérations; ils se retirèrent à leur armée, et bientôt les tentes furent dressées. Le prince Henri et M. de Fouqué s'étant cotisés pour envoyer quelque renfort au roi, ces troupes arrivèrent le lendemain de cette reconnaissance, et elles furent postées à Linkensdorf, sur les bords de l'Oder, où elles se retranchèrent. Les deux armées demeurèrent assez tranquillement dans cette situation.

Cependant le corps des Autrichiens se trouvait

campé à un demi-mille de l'armée russe; on pouvait d'autant plus facilement battre ces troupes avant que M. Soltykoff pût y apporter du secours, qu'elles n'étaient point appuyées du tout; cela fit naître l'envie de l'entreprendre. Le roi y marcha, la nuit du 1^{er} d'octobre; il y trouva le camp vide; il n'y prit que des traîneurs, qui déposèrent que la nuit même toute l'armée avait passé l'Oder à Carolath. On s'approcha de ce fleuve, où l'on entendit une canonnade très-vive; et la surprise fut extrême lorsqu'on vit que ce feu partait de l'arrière-garde des Russes, qui, à grands coups de canon, détruisait le pont sur lequel ils avaient passé le fleuve, tant ils étaient grossiers et ignorants. Par ce mouvement, la rive gauche de l'Oder était mise en sûreté; mais comme il fallait couvrir la droite, le roi fit marcher l'armée à Glogau. Dix bataillons et trente escadrons y passèrent la rivière, et se postèrent sur une hauteur, pour couvrir la place; le gros des troupes se campa proche des ouvrages. M. de Soltykoff prit une position à Kuttlau; il y eut tous les jours des escarmouches entre les husards et les Cosaques, où les Prussiens eurent l'avantage. Toutefois, comme la rapidité de la marche du roi avait fait manquer le coup que les Russes avaient prémédité, ils quittèrent les environs de Glogau et prirent le chemin de Guhrau, qui mène à Freystadt. On canonna une de leurs colonnes, qui passa près du retranchement prussien; on harcela même leur arrière-garde, tandis

que le gros de l'armée du roi décampait et prenait le chemin de Kœben. Comme on manquait de pontons pour passer l'Oder, on y suppléa par des chevaux, et l'armée du roi, s'étant rendue à l'autre bord de ce fleuve, prit une position derrière la Bartsch, rivière à bords marécageux, par laquelle elle couvrait toute la Basse-Silésie. M. de Diericke, qui avait la gauche, occupait une digue de l'Oder et ce moulin que M. de Schulenburg rendit autrefois célèbre par la retraite qu'il fit devant Charles XII. Le gros des troupes s'étendait dans les bois de Sophienthal; sur la droite, un détachement tenait un poste sur la Bartsch, d'où il était à portée de prévenir les ennemis, au cas qu'ils marchassent sur Herrnsstadt. Cette position était très-bonne et très-sûre, quoique fort étendue; deux digues, passages uniques sur la Bartsch, étaient occupées et bien retranchées par les Prussiens. Les Russes, outrés de ce que tous leurs desseins étaient dérangés, agirent en barbares; ils brûlèrent la ville de Guhrau et les villages des environs, et, ayant saccagé tout ce pays, marchèrent à Herrnsstadt, où ils furent encore prévenus. Pour s'en venger, selon leur brutalité naturelle, ils réduisirent la ville en cendres à force d'y jeter des grenades royales; néanmoins, comme ils étaient extrêmement resserrés dans le terrain qu'ils occupaient, où l'eau manquait même, ils furent contraints d'abandonner la Silésie. Le roi fut alors atteint d'un fort accès de goutte, et, comme les

opérations contre les Russes étaient finies, il se fit transporter à Glogau.

Quoique l'on fût débarrassé des Russes pour cette année, il restait encore à craindre que M. Loudon, à son retour, ne formât quelque entreprise contre la Silésie. Pour que quelqu'un veillât à ses démarches, le roi donna des ordres à M. de Fouqué, qui en conséquence abandonna son poste de Landeshut et côtoya les Autrichiens depuis Trachenberg jusqu'à Ratibor; ce qui obligea M. Loudon de passer par Cracovie, et de là par la principauté de Teschen, pour regagner Olmütz.

L'armée du roi, n'étant plus nécessaire en Silésie, prit sous les ordres de M. de Hülsen la route de la Saxe. Pour renouer le fil de tant de divers événements, nous reprendrons à présent la suite des opérations du prince Henri en Lusace. Nous avons laissé S. A. R. à Gœrlitz. Le maréchal Daun s'était approché de son camp dans l'intention de l'attaquer, mais le prince partit la nuit; il passa par Rothenbourg, et donna le lendemain sur le corps de M. Vehla, posté à Hoyerswerda [24 septembre]. Ce général, qui se croyait à l'abri de toute attaque, fut soudain enveloppé par la cavalerie prussienne; elle enfonça son infanterie, et le fit prisonnier avec 1,500 Croates, en quoi consistait la principale force de son détachement. Il avait reçu, la veille de son malheur, une lettre du maréchal Daun, qui lui marquait d'être sans inquiétude et assuré que le maréchal lui tiendrait bon compte

du prince Henri. Après cette expédition, S. A. R. dirigea sa marche sur Elsterwerda. Le bien des affaires aurait demandé que les Prussiens se joignissent immédiatement à Meissen; mais le pont de l'Elbe était détruit, et l'on manquait de moyens pour le rétablir si vite, ce qui fut cause que le prince passa l'Elbe à Torgau. Le maréchal Daun passait l'Elbe en même temps à Dresde; il s'avança vers Meissen; M. de Finck, trop faible pour lui résister, se replia sur Torgau, où il se joignit à S. A. R. Les Prussiens prirent, le 6, la position de Strehla; les Autrichiens s'avancèrent sur eux, et se campèrent entre Riesa et Oschatz, s'étendant par des détachements à Dahlen, Hubertsbourg et Grimma. Le prince avait placé un corps à la montagne de Schikla, qui fut obligé de se replier dans les forêts de Torgau. Cela lui donna des appréhensions pour ses derrières, et il fit marcher l'armée à Torgau pour couvrir le dépôt de ses subsistances. Le maréchal Daun suivit immédiatement le prince jusqu'à Belgern. Si le prince n'avait pas à craindre pour sa position, qui était assez bonne, il avait toutefois lieu d'être attentif à ce qui se passait à sa droite; il envoya pour cet effet M. de Rebenitsch à Düben, pour observer ce que l'ennemi pourrait entreprendre dans cette partie. Le dessein du maréchal Daun était effectivement de tourner le camp de S. A. R., et il détacha le duc d'Artemberg à Domnitzsch, avec vingt-six bataillons et six régiments de cavalerie. Le

prince fit examiner ce nouveau camp des ennemis, et, sur ce qu'on le jugea d'un abord difficile, il envoya M. de Wunsch avec un détachement pour renforcer M. de Rebentisch. Wunsch passa l'Elbe à Torgau, la repassa à Wittenberg, et joignit Rebentisch à Bitterfeld, où il s'était retiré. Le prince, importuné du voisinage du duc d'Artemberg, qui s'était mis sur son flanc, partit de son camp à la tête de quinze bataillons et d'autant d'escadrons. Il arriva à Pretzsch, précisément lorsque l'ennemi se mettait en marche pour Düben. Alors le duc d'Artemberg fut attaqué en même temps par S. A. R. et par M. de Rebentisch. L'arrière-garde des Impériaux, forte de 1,500 hommes, fut prise avec le général Gemmingen, qui la commandait. Cet échec ébranla la constance des Autrichiens, et le maréchal Daun se replia, le 4 de novembre, derrière la Ketzersbach, où il prit une position entre Zehren et Lommatzsch; et le prince Henri s'avança à Hirschstein, où il fut joint par M. de Hülsen.

La maladie du roi, qui l'avait retenu quelque temps à Glogau, l'empêcha de pouvoir arriver, avant le 13, dans ce camp. Il avait traversé la Lusace avec une escorte de huit cents hommes; cependant sa faiblesse, qui était encore grande, l'empêchait d'agir. Le prince avait détaché M. de Finck sur Nossen, par où il tournait la position de l'ennemi. Le maréchal Daun n'y tint point: il quitta la Ketzersbach, et se campa auprès de Dresde, du Windberg au fond de Plauen. M. de Wedell se

porta aussitôt en avant; il s'empara de Meissen, et maltraita beaucoup dans sa retraite l'arrière-garde des Impériaux. L'armée du roi campa le même jour à Schlettau, et M. de Diericke, qui tenait l'autre bord de l'Elbe avec son détachement, se porta sur Zscheila. Les Prussiens firent le lendemain un mouvement sur Wilsdruf, et M. de Zieten s'avança à Kesselsdorf, où il pouvait observer l'ennemi de plus près.

Les malheurs qu'avait essuyés le roi dans cette campagne auraient été réparés en partie, s'il avait pu reprendre Dresde. On avait cet objet d'autant plus à cœur, que Dresde assurait les quartiers d'hiver, et donnait aux Autrichiens des jalousies perpétuelles pour la Bohême. La position du maréchal Daun étant inexpugnable, à cause des rochers escarpés qui défendaient sa gauche et de l'inondation qui couvrait sa droite, il ne restait d'expédient pour parvenir à son but que celui de tourner l'ennemi par des détachements. On pouvait mettre des obstacles à ses convois de vivres, et faire quelques incursions en Bohême, pour l'obliger d'abandonner Dresde. M. de Finck fut détaché à Freyberg pour remplir ces vues, d'où il s'avança sur Dippoldiswalda, puis se posta à Maxen; il poussa même M. de Wunsch jusqu'au défilé de Dohna. Une colonne des troupes de l'Empire, qui ignorait apparemment que les Prussiens fussent dans cette contrée, s'avança imprudemment, se fit battre, et perdit quatre cents hommes dans cette affaire.

M. de Kleist entra en même temps avec ses hussards en Bohême ; il fit des ravages vers Teplitz, Dux et Aussig, d'où il ramena quantité de prisonniers. Le maréchal Daun endurait impatiemment ces insultes et surtout la position que M. de Finck avait prise. Il détacha M. Brentano à Dippoldiswalda ; c'était le signal auquel M. de Finck devait se retirer. Ses ordres portaient d'attaquer tous les corps faibles qu'il trouverait, mais de se replier à l'approche de ceux qui lui seraient supérieurs. Il se confia mal à propos à son poste, qui aurait été passable, s'il avait eu assez de monde pour le garnir ; mais sa sécurité le perdit, car il n'avait garni que quelques montagnes avec son infanterie, et il confia une des principales aux hussards de Gersdorff, comme si la cavalerie était faite pour défendre des postes. Le maréchal Daun, qui se trouvait en sûreté sur son escarpement du Windberg et derrière son inondation de la Friedrichsstadt, détacha 40,000 hommes pour attaquer le corps des Prussiens qui était si mal posté à Maxen. Le roi ne fut point informé de ce mouvement ; mais, puisqu'il avait appris que le corps de Brentano avait marché à Dippoldiswalda, il envoya M. de Hülsen avec 8,000 hommes, pour en déloger l'ennemi, et afin d'assurer la communication de l'armée avec le corps de Maxen. A peine M. de Hülsen fut-il à Dippoldiswalda, qu'il apprit la catastrophe qui venait d'arriver. M. de Finck avait été attaqué le matin par les Autrichiens ; quelques coups de canon

délogèrent M. de Gersdorff du poste qu'il devait défendre ; l'infanterie de l'ennemi s'en saisit. Elle y établit du canon ; de là elle travailla sur le flanc de M. de Finck, pendant que le gros de l'armée attaquait son front. Quelques régiments de l'infanterie prussienne firent mal leur devoir ; l'ennemi emporta une hauteur qu'ils occupaient : la cavalerie prussienne fit mal à propos quelques charges mal dirigées ; elle fut repoussée à plusieurs reprises. Les Autrichiens mirent le feu au village de Maxen, qui séparait la ligne de M. Finck. Cela mit du désordre dans les troupes ; la confusion gagna le reste du corps ; ils abandonnèrent le champ de bataille avec précipitation. Dans la terreur où ils étaient, ils courent à Dohna, où M. de Wunsch venait de repousser l'armée de l'Empire, quelques efforts qu'elle eût faits pour l'enfoncer. Si les généraux prussiens eussent conservé l'ombre de jugement après le désastre qui venait de leur arriver, ils se seraient encore tirés avec honneur du mauvais pas où ils se trouvaient ; ils n'avaient qu'à prendre le chemin de Glashütte, qui mène par Frauenstein à Freyberg ; si ce chemin, qui leur était connu, leur paraissait trop proche de l'ennemi, ils n'avaient qu'à passer, par Gieshübel, en Bohême, d'où ils pouvaient regagner la Saxe, soit par Einsiedel, soit par Asch, soit par le Basberg. Mais leur défaite les avait accablés au point qu'excepté M. de Wunsch, tous les autres avaient perdu la tramontane. Le maréchal Daun les entoura

le lendemain. M. de Wunsch voulut percer avec la cavalerie ; M. de Finck et ses collègues, plus attachés à leur bagage qu'à leur réputation, lui interdirent toute hostilité. Ces généraux, indignes du nom prussien, eurent la lâcheté de capituler avec l'ennemi, et de mettre les armes bas. Le corps qui se rendit si honteusement était fort de seize bataillons et de trente-cinq escadrons.

Sur la nouvelle humiliante de cette funeste affaire, M. de Hülsen se retira de Dippoldiswalda à Freyberg, où il fut joint par les hussards de Kleist, qui revenaient de leur expédition de Bohême. Le maréchal Daun, fier de ses succès, s'avança quelques jours après, à la tête de son avant-garde, jusqu'aux postes avancés de l'armée du roi. Il voulut éprouver la contenance des Prussiens ; il vit l'armée en bataille, bien postée et bien disposée à le recevoir, s'il avait voulu en venir aux mains avec elle. Cette reconnaissance donna lieu à une canonnade assez vive, après laquelle les Autrichiens retournèrent dans leur camp. Le roi se rendit quelque temps après à Freyberg, où il mena un renfort à M. de Hülsen, et il y prit des arrangements pour la sûreté des troupes. Il y trouva une bonne position pour le corps qui devait y rester. La Mulde, qui coule entre des rochers escarpés, en couvre le front. Il n'y a que trois passages sur cette rivière ; ce sont des ponts de pierre, derrière lesquels on établit de gros postes d'infanterie, et, pour multiplier les difficultés, on chargea ces ponts de fagots,

en y laissant un passage pour qu'un homme à cheval pût y passer pour aller à la découverte; d'ailleurs, ces fagots étaient mêlés de matières combustibles, pour qu'on pût les enflammer aussitôt que l'ennemi aurait paru, de sorte qu'il était impossible de les passer.

Les Autrichiens, enflés de leurs avantages, commençaient à se croire invincibles. M. de Maguire, qui commandait à Dippoldiswalda, vint avec 16,000 hommes, bagage et tout ce qui suit une troupe qui, en temps de paix, change de garnison, pour s'établir à Freyberg; il crut que les Prussiens n'attendraient pas sa présence, mais qu'ils se retireraient d'abord. Sa supposition était fondée sur quelques ostentations que M. de Beck avait commission de faire du côté de Torgau; mais le roi y avait pourvu; il avait déjà envoyé des troupes pour la défense de la ville. D'ailleurs, cette démonstration ne pouvait guère causer d'inquiétudes, parce que M. de Beck faisait des mouvements à la rive droite de l'Elbe, que Torgau est situé à la gauche, et par conséquent ne saurait être pris qu'en l'assiégeant de ce côté-là. M. de Maguire en fut pour sa marche; il trouva les Prussiens en bataille, qui bordaient la Mulde; il essaya quelques volées de canon, et il retourna à Dippoldiswalda, où il établit son quartier.

Quelque dure que fût la saison, les deux armées continuaient à camper; on s'était baraqué, on s'était accommodé le mieux qu'on avait pu, pour ré-

sister aux injures du temps, tant l'inflexibilité et l'opiniâtreté, pour ne point céder un pas, étaient grandes des deux parts. Les Prussiens avaient un poste à Zscheila, comme nous l'avons dit. Ce détachement avait été jusqu'alors en sûreté par un pont de communication qu'il avait sur l'Elbe ; une gelée subite qui survint, obligea de le lever, et la rivière charriait des glaces sans être encore prise. M. de Beck saisit ce moment [3 décembre] pour l'attaquer avec un corps nombreux. M. de Diericke fit repasser à Meissen sa cavalerie et la moitié de son infanterie ; il n'eut pas le temps de sauver le reste. M. de Beck tomba sur lui avec toutes ses forces, et après un combat sanglant, ce brave général et trois bataillons furent faits prisonniers par les Autrichiens. Ce fut là la dernière infortune que les Prussiens essayèrent cette année.

Tant de contre-temps et de revers n'empêchèrent pas le roi de faire de nouveaux projets pour expulser les Autrichiens de la Saxe. Il demanda au prince Ferdinand de Brunswic quelques secours, et le prince héréditaire arriva, sur la fin de décembre, à Freyberg avec un corps de 12,000 hommes. Le roi laissa ces troupes derrière la Mulde pour défendre ses derrières, et il marcha droit à Dippoldiswalda avec les Prussiens [janvier 1760]. Il délogea tous les détachements de l'ennemi des bords de la Wilde Weisseritz, de Pretschendorf et de Frauenstein, où il fit cantonner ses troupes. Sur ce mouvement, le maréchal Daun envoya des secours

à Dippoldiswalda, où M. de Maguire fit des retranchements et des batteries. Si l'on veut attaquer ce poste de front, on ne peut y arriver que par un chemin étroit, creusé dans le roc, qui était enfilé par deux batteries de l'ennemi. Cela est impraticable ; aussi n'y pensa-t-on point. Restent deux chemins pour tourner ce poste : l'un va par Rabenau à Possendorf ; c'est sans contredit celui dont on se serait servi, si l'ennemi n'avait eu la précaution de placer huit bataillons pour défendre un défilé qu'il fallait franchir pour gagner la hauteur. Le dernier chemin est celui qui mène par Glashütte ; c'est un défilé d'un mille de longueur, qui passe par les gorges des montagnes, et qui aboutit au pied d'un rocher où M. de Maguire avait placé sa gauche. Ce chemin était comblé par la neige qui, en se détachant des cimes, s'y était accumulée. Le canon ne pouvait y passer ; à peine l'infanterie même l'aurait-elle franchi, quand il n'y aurait point eu d'ennemi pour le défendre. Après avoir bien examiné et discuté le local de ce terrain, on se convainquit de l'impossibilité de tenter de nouvelles entreprises contre les Autrichiens dans cette saison rude et rigoureuse. On enleva donc tous les fourrages des environs, on consuma tous les vivres, pour que l'ennemi ne pût y tenir de gros corps pendant l'hiver ; après quoi le roi se retira à Freyberg. L'armée de Wilsdruf entra dans des cantonnements resserrés dans les villages les plus voisins de son camp ; cependant les tentes demeurèrent tendues,

et six bataillons, qu'on relevait, y faisaient journellement la garde. Les Autrichiens agissaient de même dans leur camp de Plauen, et c'est peut-être le premier exemple parmi les modernes que deux armées aussi proches l'une de l'autre aient tenu campagne durant un hiver aussi rigoureux. Sur la fin de janvier, le prince héréditaire, ne trouvant plus de lauriers à moissonner en Saxe, retourna en Westphalie rejoindre l'armée des alliés.

Après avoir exposé les événements principaux de cette funeste campagne, il nous reste à dire deux mots de ce que les Suédois entreprirent en Poméranie et dans la Marche-Ukraine. Tant qu'on avait eu des troupes à leur opposer, on les avait facilement contenus, parce que mille fantassins et cinq cents hussards leur paraissaient un corps respectable. Leurs arrangements étaient si vicieux qu'ils n'avaient ni boulangerie ni caissons pour le pain et la farine, et qu'ils ne subsistaient que par les livraisons qu'ils tiraient des contrées où ils se trouvaient les plus forts. De cette négligence pour les mesures les plus indispensables de la guerre résultaient les plus grands inconvénients pour les opérations que ces troupes devaient faire; de sorte que les généraux prussiens qu'on opposait aux Suédois, ne travaillaient qu'à déranger leurs livraisons; ce qui obligeait ces ennemis, qui ne vivaient qu'au jour la journée, à rétrograder incessamment, lorsque les subsistances leur manquaient, et à se rapprocher de leurs frontières. Au com-

mencement de cette année, immédiatement après le départ du comte Dohna, M. de Manteuffel reçut le commandement contre les Suédois, et, quoiqu'il n'eût que peu de troupes sous ses ordres, il se soutint jusqu'au mois de septembre, où les malheurs de la journée de Kunersdorf obligèrent le roi à le rappeler, pour qu'il joignît son armée. L'époque du départ de ce détachement fut celle des progrès des Suédois. Ils occupèrent d'abord Anclam, Demmin et Ukermünde. Le comte Fersen, qui les commandait cette année, s'embarqua à Straslund à la tête de 3,000 hommes, et passa dans l'île d'Usedom. Il attaqua la ville de Swinemünde, défendue par des miliciens. La garnison se retira dans l'île de Wollin, mais la ville fut prise; la Swinemünder-Schanze se rendit peu après aux Suédois. Une poignée de hussards provinciaux, qui se trouvèrent à Stettin, furent envoyés par le prince de Bevern à Pasewalk, où les Suédois avaient un poste. L'officier qui les conduisait, nommé Stülpnagel, les surprit et en fit deux cents prisonniers; les Prussiens qui les avaient pris n'étaient pas aussi forts. M. de Fersen passa tout de suite dans l'île de Wollin, et prit, avec six cents miliciens qui la défendaient, la ville qui porte ce nom. Les Suédois reprirent de nouveau possession de Prenzlau; mais, comme en ce temps-là le roi était entré en Lusace, il détacha M. de Manteuffel avec des convalescents de la bataille de Kunersdorf, sortis des hôpitaux de Stettin; il y ajouta les

volontaires de Hordt, les dragons de Meinike, et les hussards de Belling. Ce corps formidable changea d'abord la face des affaires dans cette contrée. M. de Manteuffel détacha aussitôt quelques centaines d'hommes à dos de l'ennemi, qui prirent la garnison et la caisse militaire que les Suédois avaient à Demmin. L'armée suédoise se retira tout aussitôt ; elle repassa la Peene à Anclam, et établit ses quartiers dans la Poméranie suédoise, où M. de Manteuffel lui donna différentes alarmes par les hussards de Belling, qui jouèrent le grand rôle sur ce petit théâtre. Les Suédois, fatigués des fréquentes alertes que les Prussiens leur avaient données, tentèrent de surprendre la ville d'Anclam ; ils attaquèrent de nuit le faubourg ; un bataillon franc qui devait le défendre fut mis en désordre. M. de Manteuffel, qui était dans la ville, accourut ; l'obscurité était si grande que, voulant aller au bataillon franc, il donna dans une troupe de Suédois, qui le firent prisonnier ; mais la garnison prussienne, non contente de repousser les Suédois, fit sur eux cent cinquante prisonniers. Ce fut là le dernier événement de cette année en Poméranie.

Ainsi, après une campagne aussi fatale aux armes du roi, ce prince se trouvait encore en possession de tout le terrain qu'il avait occupé l'hiver précédent, à l'exception de Dresde et du fort de Peenemünde. M. de Fouqué, qui avait convoyé M. Loudon en Moravie, était retourné à Landes-

huit. L'armée prussienne de Saxe s'étendait depuis Wilsdruf jusqu'à Zwickau. Un corps de cavalerie se tenait à Cossdorf, pour couvrir Torgau et l'électorat de Brandebourg, et, après une si longue suite de revers, les choses étaient encore dans un état plus supportable qu'on ne devait s'y attendre. Le régiment des carabiniers à Zeitz perdit à la vérité cent cinquante hommes par une surprise ; mais l'hiver donna le temps de réparer cette perte ; et, dans cette position que nous venons de décrire, les armées attendirent des deux parts l'approche du printemps, pour remettre à la fortune la décision de leurs intérêts.

CHAPITRE XI

DE L'HIVER DE 1759 A 1760.

Il arriva cette année un événement qui aurait dû produire de grands changements en Europe, et qui n'en produisit point. Le roi d'Espagne mourut sans laisser de lignée. Son royaume retombait de droit à son frère don Carlos, roi de Naples : jusque-là, il n'y avait ni dispute ni contrariété, mais bien pour la succession du royaume de Naples.

Les Français, les Autrichiens, les Anglais avaient stipulé par la paix d'Aix-la-Chapelle, sans que les rois d'Espagne et de Naples eussent été consultés, qu'après que don Carlos aurait succédé à son frère au trône d'Espagne, le cadet des frères, don Philippe, duc de Parme, deviendrait roi des Deux-Sicules, et que le Parmesan, comme réversible à la maison d'Autriche, lui retomberait de plein droit. Le roi de Naples n'eut aucun égard à ce traité, contre lequel il avait protesté formellement; il régla sa succession comme il le jugea convenable: son fils aîné, qui était en démence, fut déclaré malhabile au gouvernement, le puîné fut déclaré prince des Asturies, et le troisième, roi des Deux-Sicules. Par cet arrangement, don Philippe demeura duc de Parme, et l'impératrice-reine n'eut point ce duché. Cent guerres se sont faites en Europe pour un moindre sujet que celui-là. Si cet événement n'en produisit point alors, il ne faut pas l'attribuer à la modération de l'impératrice-reine, car ce n'est pas une vertu ordinaire des souverains, mais aux conjonctures du temps, c'est-à-dire, à la guerre déjà allumée, à une haine violente, au désir plus ardent de reprendre la Silésie, province bien autrement importante que les duchés de Parme et de Plaisance. Ainsi l'impératrice-reine et le roi de Sardaigne, qui perdait de même quelques avantages, dissimulèrent leur mécontentement; la France négocia le mariage de l'archiduc Joseph avec la fille du duc de Parme; on con-

vint de laisser les affaires d'Italie en suspens jusqu'après la paix d'Allemagne, et la France, comme médiatrice, promit de contenter alors tout le monde sur ses prétentions.

Le roi était attentif aux révolutions de l'Italie; rien ne pouvait lui devenir plus avantageux qu'une diversion en Lombardie, soit contre le roi de France, ou contre la reine de Hongrie. Pour savoir à quoi il pouvait s'attendre, il envoya M. de Cocceji, son aide de camp, à la cour de Turin, pour tâter le pouls au roi de Sardaigne. Ce prince âgé, qui donnait dans la superstition, avait perdu cet instinct belliqueux par lequel il avait brillé dans sa jeunesse; il n'avait lui-même ni le désir ni la volonté de rentrer en action. Cependant il était encore plus retenu par la position où il se trouvait que par l'âge et par la dévotion. Il y avait plus de jalousie entre les Savoyards et les Napolitains qu'entre les Romains et les Carthaginois. Le roi de Sardaigne se trouvait donc par conséquent sans alliés, surtout depuis l'union qui subsistait entre la France et l'Autriche, et en faisant la guerre, il aurait eu contre lui Autrichiens, Français, Espagnols, Napolitains et Parmesans; c'est ce qu'il craignait. La disharmonie de ces princes et le peu d'apparence de les unir firent perdre toutes les espérances dont on aurait voulu se flatter de ce côté-là. Cette tentative perdue n'empêcha pas qu'on n'en fit bien d'autres.

La guerre devenait de jour en jour plus difficile

à soutenir, et les hasards devenaient plus grands. Quelle que fût la fortune des Prussiens, il était impossible qu'étant obligés de s'y abandonner si souvent, elle ne les trahît quelquefois. On ne pouvait s'attendre à rien de l'Italie. Jusqu'alors la Porte ottomane ne paraissait pas être dans des dispositions à vouloir rompre avec la maison d'Autriche. Il ne restait donc de ressource que dans les moyens qu'on pourrait trouver de diviser ou de séparer les puissances qui formaient la grande alliance. Cela donna lieu aux négociations qu'on entama tant en France qu'en Russie, pour essayer laquelle des deux on pourrait séparer de la cour de Vienne. Le roi convint avec le roi de la Grande-Bretagne de faire déclarer à toutes les puissances le désir qu'ils avaient de trouver des voies de conciliation pour rétablir la paix générale. Le prince Louis de Brunswic fut chargé de faire cette ouverture à la Haye aux ministres des puissances belligérantes, en même temps que l'Angleterre donnait à la France des assurances de l'envie qu'elle avait d'entamer des négociations qui pussent mener à ce but salutaire. Il y avait apparence que la France se trouverait dans des dispositions favorables à la paix, parce qu'elle devait être découragée par toutes les pertes considérables qu'elle venait de faire. Les Anglais lui avaient enlevé, cette année, la Guadeloupe, Québec et Niagara dans le Canada; l'escadre de M. de La Clue avait été défaite à la hauteur de Lagos, et la flotte de M. de Conflans,

battue par l'amiral Hawke, qui brûla nombre de vaisseaux français échoués dans la Vilaine; l'escadre de M. Le Fort remporta une victoire complète sur eux près de Masulipatan; ils perdirent le fort de Saint-David, et furent encore battus dans le Mogol, où les Anglais se rendirent maîtres de leurs grands établissements aux environs de Pondichéry.

Tant de revers devalent donc dégoûter la France d'une guerre où elle faisait des pertes, et où elle ne pouvait espérer aucun avantage. Les deux nations étaient cependant bien éloignées de convenir des principes qui serviraient de base à la paix. Le roi sentait combien il était nécessaire de les rapprocher; car, si l'on avait pu les mettre d'accord, la France, par sa paix séparée, se serait détachée de l'Autriche. On travailla sur ce plan avec d'autant plus de chaleur que les ennemis venaient de déclarer, après bien des longueurs, qu'ils acceptaient les propositions qu'on leur avait faites pour le rétablissement de la paix, pourvu que l'on convînt d'assembler un congrès à Augsbourg, où toutes les puissances pussent convenir de leurs intérêts respectifs. C'était proposer la voie la plus lente de toutes celles que les ennemis de la Prusse pouvaient imaginer pour traîner la conclusion de la paix selon que leurs intérêts l'exigeaient, à cause que le conflit d'intérêts entre un si grand nombre de princes demandait de grandes discussions, et qu'on ne pouvait manquer de prétextes pour faire

durer cette négociation aussi longtemps qu'on voudrait. Nous en avons un exemple évident que nous fournit le congrès de Münster, qui consuma huit années avant que d'en venir à la conclusion de la paix de Westphalie. Cela ne convenait point au roi : il devait désirer la prompte fin de ces troubles, parce qu'il avait trop d'ennemis à combattre, de même que la cour de Vienne désirait de les prolonger, parce qu'elle avait beaucoup d'alliés, par l'assistance desquels elle se promettait des conquêtes. La situation des affaires étant donc telle que nous venons de le rapporter, le roi envoya un émissaire en France pour sonder les dispositions de la cour de Versailles, pour en faire le rapport à lui ainsi qu'au roi d'Angleterre. Il fit choix pour cette commission d'un jeune M. d'Edelsheim, dont le père avait des terres aux environs de Francfort-sur-le-Main, qui ne tenait à rien, qui lui avait été recommandé par la cour de Gotha, et qui par conséquent pouvait s'acquitter mieux de cet emploi qu'un autre, parce qu'il n'était point connu, et ne pouvait donner aucune espèce de soupçon en se produisant à Versailles. Ce jeune homme partit sans prendre de caractère; il fut adressé au bailli de Froulay, ambassadeur de l'ordre de Malte en France. M. d'Edelsheim fut assez bien accueilli à Paris; on lui marqua en termes vagues que sa négociation dépendrait de la façon plus ou moins prompte dont la France pourrait convenir de ses différends avec l'Angleterre; mais qu'ayant appris

que le roi de Prusse se proposait d'indemniser le roi de Pologne aux dépens des biens des princes ecclésiastiques d'Allemagne, qu'il prétendait séculariser, on lui déclarait que le Roi Très-Chrétien n'y donnerait jamais son consentement. M. d'Edelsheim vint rapporter cette réponse au roi, qui était alors à Freyberg, d'où il partit pour Londres, pour la communiquer aux ministres de la Grande-Bretagne. Précisément lorsque cet émissaire arriva à Londres, il y parut un autre phénomène politique, un homme qu'on n'a jamais pu déchiffrer. Il parut sous le nom de comte de Saint-Germain. Il avait été au service de France et même si avant dans la faveur de Louis XV, qu'il voulut lui donner le château de Chambord. Cet homme joua le rôle de ministre, il se mêla de négocier sans mission, il tint en même temps des propos injurieux sur madame de Pompadour et sur le duc de Choiseul. Les Anglais le traitèrent en aventurier et le renvoyèrent. Soit que le ministère anglais se méfiât du sieur Saint-Germain, soit que ses conquêtes enflassent ses espérances, soit enfin qu'il ne fût pas content de la déclaration du ministère de Versailles touchant le congrès, il chargea le ministre de la Grande-Bretagne à la Haye, M. Yorke, de dire à M. d'Affry, ministre de France, que le roi de la Grande-Bretagne était prêt à faire la paix, qu'il donnait les mains à l'assemblée d'un congrès particulier, pourvu que la France acceptât pour article fondamental des préliminaires l'entière conserva-

tion de Sa Majesté Prussienne. La France répondit qu'elle ne demandât pas mieux que de traiter de ses différends avec l'Angleterre, mais que, n'ayant point été en guerre avec la Prusse, elle ne pouvait pas confondre les intérêts de ce prince avec ceux de Sa Majesté Britannique. Cette réponse fit encore perdre le peu d'espérance que l'on avait fondée sur cette négociation.

M. d'Edelsheim, qui avait laissé quelques malles à Paris, retourna de Londres, par la Hollande, en France. Il ne se déguisa point ; bien loin de se cacher, il alla chez le bailli de Froulay d'abord après qu'il fut arrivé à Paris. Cet ambassadeur, préoccupé de la sincérité des intentions du roi de France pour le rétablissement de la paix, persuada M. d'Edelsheim de différer son départ de quelques jours pour donner à sa négociation interrompue le temps de se renouer. Qui fut surpris le lendemain ? Ce fut M. d'Edelsheim, de se voir arrêté par une lettre de cachet, et conduit à la Bastille. Le duc de Choiseul s'y rendit le même jour ; il assura le prisonnier qu'il n'avait trouvé que cet expédient pour s'entretenir à son aise avec lui sans donner de l'ombrage au ministre d'Autriche, qui observait tous ses pas ; il ajouta que, ce lieu étant propre pour une négociation secrète, il l'y retiendrait volontiers pour conférer plus souvent avec lui, et qu'il lui fournirait les moyens de faire parvenir au roi ses dépêches avec sûreté et promptitude. Il se répandit ensuite en plaintes contre les Autrichiens, qui

éclairaient de près toutes ses démarches : « Car, ajouta-t-il, voilà M. de Starhemberg au fait de toutes les personnes qui ont été employées dans cette négociation par le roi de Prusse ; il vient de recevoir un courrier de Vienne, où on l'instruit de tout ce qui se passe ici. » Cette scène indécente n'avait pour but que de se saisir des papiers de M. d'Edelsheim, où M. de Choiseul supposait trouver des instructions du roi, qui lui donneraient des éclaircissements sur ses desseins. Il n'y trouva qu'un créditif, dont l'émissaire n'avait pas trouvé l'occasion de faire usage. Honteux de cette découverte stérile, ce ministre en fut pour ses mauvais procédés ; il fit relâcher M. d'Edelsheim le lendemain, avec ordre de prendre la route de Turin pour sortir du royaume. Peut-être trouvera-t-on que nous avons détaillé ce fait trop amplement. Sa singularité nous y a porté en partie, mais surtout la manière dont il caractérise la façon de penser que la cour de Versailles avait alors ; quand on observe avec quelle précaution elle évitait de donner des soupçons à la cour de Vienne, on se persuadera facilement de l'espèce d'assujettissement où la tenaient les Autrichiens.

Les tentatives que le roi fit à Pétersbourg n'eurent pas un meilleur succès. On y employa un gentilhomme holsteinois, qui n'eut pas même occasion d'expliquer de quoi il était chargé. Il fut cependant plus doucement renvoyé par les Russes que M. d'Edelsheim ne l'avait été par les Français.

L'esprit de l'impératrice Élisabeth était trop rempli de préjugés et trop aigri contre le roi pour qu'on pût la désabuser facilement sur son sujet. Elle était gouvernée par son favori, qui l'était par la cour de Vienne. Tous ses entours étaient à la dévotion de la France et de l'Autriche. Cette princesse, flattée d'ailleurs par l'acquisition du royaume de Prusse, qu'elle envisageait comme annexé à la Russie, aurait cru perdre tous ses avantages, si elle était entrée dans la moindre négociation avec le roi ; aussi trouva-t-on tous les canaux bouchés pour les insinuations qu'on aurait voulu lui faire parvenir.

Pendant qu'on frappait ainsi à toutes les portes, le Danemark témoigna quelque disposition pour seconder le roi. Le roi de Danemark craignait l'accroissement de puissance de la Russie, et encore plus son voisinage. On savait qu'elle se préparait à faire cette année le siège de Colberg, et, cette ville prise, elle dominait sur toute la Baltique. Si les desseins présents de la Russie étaient opposés aux intérêts du Danemark, les suites pour l'avenir offraient un danger plus grand encore, à cause des prétentions du grand-duc de Russie sur le Schleswig, que ce prince, devenu empereur, pouvait faire valoir, à quoi ce voisinage lui donnait la plus grande facilité ; au lieu que, lorsqu'une puissance comme la Prusse se trouve établie entre la Russie et le Danemark, le projet d'une guerre dans le Holstein devient

presque impossible dans l'exécution pour un empereur russe, quelque puissant qu'il soit. Ces considérations solides portèrent le ministère de Copenhague à faire quelques ouvertures à l'envoyé du roi à cette cour. Il commença par offrir des secours pour la défense de la Poméranie; il s'en repentit bientôt par timidité et par incertitude; ensuite, effrayé du pas qu'il avait fait, il ne pensa qu'à s'en tirer de bonne manière, et pour rompre cette négociation sans que le roi de Prusse pût y trouver à redire, le ministère danois mit ses secours à un si haut prix, qu'il était moralement sûr qu'on ne les accepterait pas.

Tant de différents essais de négociations, dont aucun n'avait réussi, persuadèrent le roi de plus en plus que, dans les conjonctures présentes, il ne fallait s'attendre à rien des cours de l'Europe. La violence des passions exerçait sa puissance sur les esprits, et les agitations qu'elles causaient étaient encore trop impétueuses pour qu'on pût les calmer. Il ne restait donc au roi que deux alliés, la valeur et la persévérance, par le secours desquels il pût sortir honorablement de cette funeste guerre.

Toutes ces intrigues du cabinet ne regardaient pas les armées; aussi n'empêchèrent-elles pas les ennemis de former différentes entreprises durant l'hiver. Les Russes, dont une partie avait des quartiers aux environs de Neu-Stettin, formèrent le dessein de surprendre la ville de Schwedt, où

se trouvaient le prince Ferdinand, frère du roi, le margrave de Schwedt et le prince de Wurtemberg. Le prince Ferdinand en était parti il y avait quelques jours ; les bourgeois qui faisaient la garde avaient oublié de lever le pont de l'Oder : les Cosaques le passèrent, et ils prirent dans le château le margrave et le prince de Wurtemberg, qu'ils menèrent un mille avec eux. Ces princes leur donnèrent un revers par lequel ils se reconnaissaient leurs prisonniers. Cependant l'impératrice de Russie désapprouva cette entreprise, et ne voulut point entendre parler de rançon.

En Lusace, la guerre continuait l'hiver comme l'été. Nous avons rapporté que le roi avait détaché un corps de cavalerie à Cossdorf, sous les ordres de M. de Czettritz, pour observer les mouvements de M. de Beck. Ce général autrichien tenta de surprendre cette cavalerie prussienne. M. de Czettritz en fut averti ; il se rendit à ses postes avancés. Il y arriva justement comme M. de Beck les attaquait. Les gardes se retirèrent sur leur gros, et furent poussées par l'ennemi. Le cheval de M. de Czettritz tomba ; il eut le malheur d'être fait prisonnier par les Autrichiens. Cependant les cuirassiers de Schmettau fondirent sur la troupe de M. de Beck, la battirent, et en ramenèrent deux cents prisonniers. J'épargne au lecteur une infinité d'affaires de parti et de détail, suites de cet acharnement opiniâtre qui caractérise cette guerre, et du désir des moindres officiers de se faire

une réputation. Ces petites entreprises étaient comme le prélude des grands coups que les Impériaux et les Prussiens méditaient de frapper la campagne prochaine.

CHAPITRE XII

CAMPAGNE DE 1760.

Le roi prit au printemps le commandement de l'armée de Saxe. Les malheurs que ses troupes avaient essuyés dans la dernière campagne l'obligèrent à rappeler de l'armée des alliés deux régiments de dragons, pour en renforcer sa cavalerie. Il opposa le prince Henri aux Russes ; il commit à M. de Fouqué la garde des gorges de Landeshut, et le prince de Wurtemberg fut destiné à contenir les Suédois. L'état délabré où se trouvaient les troupes obligeait de les employer avec beaucoup de circonspection ; il n'était guère expédient de faire des détachements ; il fallait sur toute chose se proposer de faire une guerre serrée. Les régiments perdus à l'affaire de Maxen et à celle de M. Diericke avaient été nouvellement formés, à la vérité , pendant l'hiver ; mais ce n'étaient ni de

vieux soldats ni des troupes pour l'usage ; il ne fallait s'en servir que pour la montre. Car que pouvait-on faire d'un amas d'hommes , moitié paysans saxons , moitié déserteurs de l'ennemi , conduits par des officiers qu'on avait engagés par nécessité et faute d'en trouver d'autres ? et encore les régiments d'infanterie en manquaient-ils au point qu'à peine il leur en restait douze , au lieu de cinquante-deux , dont leur nombre doit être composé selon l'ordonnance. Ces inconvénients n'empêchèrent point d'agir , parce que la nécessité le demandait ; et , au lieu de se plaindre du délabrement des troupes , on ne s'occupa que des moyens de résister aux ennemis avec plus de vigueur que jamais.

D'autre part, M. Loudon avait reçu de la cour de Vienne le commandement de l'armée destinée pour la Silésie. Elle était de 40,000 hommes. Ses opérations devaient être épaulées par les mouvements des Russes , qui devaient se porter sur l'Oder , selon que les deux impératrices en étaient convenues. Le maréchal Daun , auquel on avait continué le commandement de la principale armée , devait la rassembler en Saxe. Son dessein était de tourner en Silésie , pour en achever la conquête , tandis que le prince des Deux-Ponts , qu'il prétendait laisser auprès de Dresde , devait , avec les troupes des cercles , nettoyer la Saxe et en expulser le peu de Prussiens qui pouvaient y être restés.

Le grand nombre d'ennemis qui pressaient le

roi de tous les côtés, le projet qu'ils avaient formé de resserrer et concentrer leurs forces pour cette campagne, l'affaiblissement de l'armée du roi après les pertes récentes qu'elle avait souffertes, tout faisait appréhender que la campagne qu'on allait ouvrir ne fût encore plus funeste que la précédente. On tâcha cependant de ranimer le courage des troupes et de leur rendre la confiance en elles-mêmes, en imaginant des diversions dont on apprendrait bientôt la nouvelle, en faisant courir des prophéties favorables, et en ayant recours à toutes les manières d'abuser le vulgaire qu'il est permis qu'on emploie pour son propre avantage.

Le roi entra, le 25 d'avril, dans les camps de Schlettau et des Katzenhäuser. La quantité de villages qui se trouvent dans cette contrée permit de mettre la plus grande partie de l'armée en cantonnement. Ce furent les premiers moments de repos dont les troupes jouirent. M. de Loudon, que nous avons quitté à Olmütz, entra vers ce temps dans la Haute-Silésie ; sa cavalerie attaqua M. de Goltz, qui se retirait à Neustadt pour se rendre à Neisse. Le régiment de Manteuffel combattit pendant toute la marche contre quatre régiments de cavalerie autrichienne, qui tentèrent en vain de l'enfoncer. Loudon, ayant manqué son coup, laissa Draskovics avec 6,000 hommes à Neustadt, et prit le chemin de la Bohême avec le reste de ses troupes. Draskovics, se trouvant seul,

voulut tenter une entreprise dont il n'eût à partager le succès avec personne. Il eut vent qu'un bataillon du régiment de Mosel, parti de Landeshut, était en marche pour se rendre à Neisse : il l'attaqua avec toute sa cavalerie ; le bataillon se défendit bien, ne perdit rien, lui tua beaucoup de monde, et entra comme en triomphe dans la forteresse de Neisse.

En Poméranie, M. de Forcade , détaché contre les Russes, avait poussé trois corps en avant pour les observer : M. de Platen à Schivelbein, M. de Grabow à Cœslin, et M. de Gablenz à Greifenberg. S. A. R., qui avait le commandement général sur tous ces corps, se tenait alors à Sagan, où elle avait rassemblé MM. de Goltz et de Schmettau avec leurs détachements. Elle trouva convenable alors de prendre une position qui la mit plus à portée de s'opposer aux desseins des Russes : elle marcha à Francfort , et donna des ordres à M. de Forcade pour qu'il se rendit à Landsberg, qui était le rendez-vous général de cette armée.

Pendant que ces troupes se joignaient, M. Loudon traversa le comté de Glatz et pénétra en Silésie avec deux corps, dont l'un passa par Silberberg et se rendit à Reichenbach, où l'autre, qui venait par le chemin de Patschkau, le joignit. M. de Fouqué, averti de ce mouvement, crut que l'ennemi en voulait à Breslau ; il quitta sur cela ses gorges de Landeshut, et se porta sur Canth. Les Autrichiens profitèrent aussitôt de son absence

pour occuper avec des détachements les postes de Grüssau et de Landeshut. Pour M. Loudon, il rentra avec son armée dans le comté de Glatz, et mit le blocus devant cette place. M. de Fouqué, qui se vit abuser par ce revirement subit des troupes autrichiennes, retourna à Landeshut, d'où il n'eut pas de peine à déloger les ennemis. Son intention était de conserver ces débouchés de la Bohême et d'attendre qu'il fût renforcé, pour pouvoir entrer par Braunau dans le comté de Glatz, et contraindre l'ennemi d'abandonner le siège de la capitale : il plaça son camp sur les montagnes ; sa droite occupait celle de Blasdorf, sa gauche, le Doctorberg. Ce terrain demandait, pour être bien garni, le triple des troupes qu'il avait ; M. de Fouqué pouvait le remplir moins que jamais, après avoir détaché M. de Zieten avec quatre bataillons pour lui assurer au Zeiskenberg sa communication avec Schweidnitz. Dès que M. Loudon fut informé de la position des Prussiens près de Landeshut, il laissa 12,000 hommes à Glatz pour en continuer le blocus, et avec le gros de ses troupes il passa par Johannesberg et Wüstengiersdorf, et vint se camper à Schwarzwaldau, dont il délogea les husards de Malachowski, qui y tenaient un poste d'avertissement. L'occasion était belle pour se faire à peu de frais une grande réputation : Loudon n'avait devant lui que 8,000 Prussiens, qu'il pouvait attaquer avec 28,000 hommes ; il voulut cependant, pour plus de sûreté, joindre la surprise

à la force. La nuit du 23 [juin], il s'empara de deux hauteurs sur lesquelles M. de Fouqué avait sa droite. Ces postes importants lui donnèrent la facilité d'établir des batteries qui travaillèrent sur le flanc et à dos des Prussiens. M. de Fouqué défendit vaillamment les postes qui lui restaient. Après avoir perdu beaucoup de monde, il aperçut une colonne de la cavalerie autrichienne qui était en pleine marche pour lui couper la retraite. Sur cela, il abandonna ses montagnes, et forma de son infanterie un carré, avec lequel il se mit en marche pour gagner le chemin de Bolkenhayn. Ses troupes avaient consumé la plupart de leur poudre. La cavalerie autrichienne l'attaqua ; il la repoussa différentes fois ; après une noble et généreuse défense, l'ennemi perça dans le carré. M. de Fouqué reçut deux blessures et fut pris ainsi que la plupart de son monde ; il s'était défendu depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures avant midi, et loin que ce désastre pût préjudicier à la réputation de ce brave officier, si longuement et si solidement établie, il en relève encore l'éclat, en fournissant un exemple de ce que peuvent la valeur et la fermeté contre le nombre, quelque supérieur qu'il soit. Cette belle action n'en trouve dans l'histoire qui lui puisse être comparée, que celle de Léonidas et des Grecs qui défendirent les Thermopyles, et qui eurent un sort à peu près semblable au sien. Tout ce corps ne fut pas perdu. Les hussards de Gersdorff et les dragons de Platen se firent jour à

la pointe de l'épée à travers les ennemis, et sauvèrent avec eux 1,500 hommes de l'infanterie, qu'ils ramenèrent à Breslau. Pour M. de Zieten, il quitta le Zeiskenberg après ce malheur, et se jeta dans Schweidnitz, pour éviter un sort pareil à celui de M. de Fouqué. Les Autrichiens usèrent en barbares de l'avantage qu'ils venaient de remporter : ils pillèrent la ville de Landeshut par ordre des généraux, qui applaudissaient à leur cruauté et à leurs excès ; et le soldat effréné et furieux, encouragé aux forfaits et aux brigandages, n'épargna que la misère et la laideur.

La nouvelle de la blockade de Glatz fut la première que le roi reçut en Saxe. Elle augmenta l'embarras dans lequel il se trouvait déjà. Il était aussi cruel d'abandonner cette place, qui est comme la clef de la Silésie, qu'il était impossible de la secourir. Il fallait s'attendre qu'après la perte de cette forteresse, on ne pourrait plus tenir les gorges de la Silésie et de la Bohême, à cause que les Autrichiens, une fois maîtres des passages de Silberberg et de Wartha, pouvaient venir à dos des troupes qui occupaient les montagnes. Il ne restait donc plus de position à prendre pour couvrir cette province. Il était aussi dangereux, d'autre part, de quitter la Saxe. Si le roi s'était rendu en Silésie avec une partie de ses troupes, celles qui seraient demeurées en Saxe risquaient d'être détruites, par la grande supériorité que les Impériaux avaient alors sur les Prussiens. Il paraissait donc qu'il n'y

avait rien de mieux à imaginer que de mener les choses de manière que le roi, entreprenant la marche de la Silésie, y attirât le maréchal Daun comme à sa suite. D'un autre côté, cet expédient n'était pas sans risque, puisque cette opération exposait le roi, de nécessité, à se mettre entre M. Loudon, qui était déjà en Silésie, et entre l'armée du maréchal Daun, qu'on supposait le côtoyer. Toutefois, comme il pouvait se joindre à M. de Fouqué, dont la défaite n'était pas encore sue, le roi résolut de prendre le parti de marcher en Silésie, préférablement à tout autre. Pour cet effet, il fit passer l'Elbe à la partie de l'armée qu'il destinait à cet usage. Le pont fut construit à Zehren; on passa ce fleuve, le 15 de juin. Les troupes furent jointes à l'autre rive par le prince de Holstein, qui ramenait les deux régiments de dragons qui avaient servi à l'armée des alliés. Les détachements de M. de Lacy se retirèrent tous vers Reichenberg, à l'approche des Prussiens, qui prirent le camp de Zscheila, vis-à-vis de M. de Hülsen, dont le corps était demeuré à Meissen, et l'on établit avec diligence des ponts sur l'Elbe pour la communication de ces deux corps. De Zscheila le roi se porta sur Radebourg. Il rencontra dans sa marche le campement de M. de Lacy, couvert par les quatre régiments de dragons saxons annexés au détachement qu'il commandait. L'avant-garde prussienne leur donna la chasse; elle leur prit quatre cents hommes, et ils s'enfuirent en confusion se réfugier au

gros du corps de M. de Lacy, qui avait fait halte au pied des hauteurs de Boxdorf et de Reichenberg, près d'un village nommé Berbisdorf. L'armée prussienne fit des dispositions pour attaquer M. de Lacy le lendemain. Elle attendait l'arrivée de M. de Hülsen, auquel le roi avait donné l'ordre de le joindre avec une partie de sa troupe ; et M. de Hülsen ne put atteindre le camp de Radebourg que vers la nuit.

Le lendemain, les choses n'étaient plus les mêmes. Le maréchal Daun avait passé l'Elbe à Dresde avec son armée, qui occupait le camp de Boxdorf et de Reichenberg. M. de Lacy avait quitté, la nuit, Berbisdorf, pour aller couvrir la droite du maréchal Daun dans la position de Lausa. Le roi occupa le terrain que l'ennemi avait quitté ; il plaça M. de Krockow avec trois régiments de hussards, deux de dragons et deux bataillons francs, autour de Berbisdorf. M. de Lacy les attaqua la nuit suivante sans succès. Les Prussiens firent à leur tour des tentatives sur lui, mais tout cela ne produisit que des alertes réciproques, et rien de réel. On n'apprit qu'alors le désastre qui venait d'arriver à M. de Fouqué. Ce malheur achevait de rendre les affaires de la Silésie désespérées. L'armée du roi, qui n'avait plus de fourrages à Radebourg, prit le camp de Gross-Doebritz. M. de Krockow prit trois cents prisonniers d'un détachement qui, venant par le chemin de Moritzbourg, s'était flatté de donner sur les équipages de l'armée ; mais qu'était-ce que la prise de trois cents hommes, en com-

paraison de tant de corps entiers que le roi avait perdus ? Cet événement de Landeshut, arrivé d'une manière si inattendue, altéra les mesures que le roi voulait prendre dans ces temps critiques. Le roi pouvait moins que jamais quitter la Saxe, à moins que cela ne se fit en compagnie du maréchal Daun, pour ne point perdre toujours en détail le peu de troupes qui lui restaient.

Les Impériaux, de leur part, ne pouvaient se mettre en mouvement qu'après l'arrivée [des troupes] des cercles, dont la lenteur du prince de Deux-Ponts retardait la marche. Elles arrivèrent enfin. Le maréchal Daun les laissa au Windberg. M. de Hülsen demeura à Meissen, et les deux armées se mirent le même jour en marche pour la Silésie. Les Impériaux prirent par Bischofswerda, d'où ils détachèrent M. de Lacy au Keulenberg pour couvrir leur flanc gauche. Le roi dirigea sa route par Krakau, où il résolut de faire une tentative sur M. de Lacy, qui ne s'y attendait pas. Les Prussiens occupèrent Koenigsbrück, et, la nuit même, l'armée se mit en marche sur quatre colonnes, deux en delà et deux en deçà du ruisseau de la Pulsnitz. L'avant-garde donna sur les troupes légères de l'ennemi ; cela donna l'éveil à M. de Lacy, qui se sauva avec tant de précipitation qu'on ne put l'atteindre, et qu'à peine on prit deux cents hommes de son arrière-garde. L'armée passa la nuit sur le Keulenberg. Les Prussiens et les Autrichiens se côtoyèrent le lendemain ; les Autrichiens passèrent Bautzen et

campèrent près de Gurk, et l'armée du roi, au couvent de Marienstern. Le 6, le maréchal Daun gagna Goerlitz, et les Prussiens, Nieder-Gurk. Il y eut une affaire d'arrière-garde avec les Autrichiens aux environs de Bautzen, au passage de la Sprée. Le major Zedmar des hussards passa imprudemment un pont, où il aurait rencontré sa perte, si le roi ne l'avait soutenu à propos. On passa ensuite cette rivière dans les règles, et l'on fit quelques prisonniers sur l'ennemi. Les chaleurs étaient si fortes cette journée, que quatre-vingts hommes de l'armée tombèrent morts en pleine marche. Les Autrichiens firent une perte égale, et peut-être plus forte, parce que leur marche était plus longue.

Cependant M. de Lacy avait eu le temps de se recueillir après le réveil qu'on lui avait donné au Keulenbergl. Il avait rassemblé son monde, et se proposait de ralentir la marche du roi en harcelant continuellement son arrière-garde. Ses coureurs, trompés dans la croyance que les Impériaux campaient à Bautzen, furent pris par les vedettes prussiennes. Cela donna l'idée de fondre vertement sur les uhlands, pour les intimider de façon à leur faire perdre l'envie d'approcher impunément de l'armée du roi. Ils étaient postés à Salzfoerstchen, à un mille du camp. Deux régiments de hussards et autant de dragons furent commandés pour exécuter ce dessein. Le malheur voulut qu'ils se trouvasent au fourrage, et qu'au lieu de 4,000 chevaux, auxquels devait monter leur nombre, à peine

put-on assembler 1,500 chevaux. Cela n'empêcha pas le roi de tenter sur l'ennemi. On chargea ces uhlans, qui au premier choc perdirent quatre cents hommes; on les poursuivit chaudement jusqu'à Gœdau. M. de Zedmar, qui n'était pas toujours le maître de sa valeur, passa ce défilé. Le roi fut obligé de le soutenir, parce que toute la cavalerie de Lacy, qui campait à Roth-Nauslitz, arrivait déjà par bandes; on retira cependant M. de Zedmar de ce mauvais pas. La cavalerie prussienne commençait à se replier sur Bautzen, et ce mouvement se faisait avec lenteur. Le roi, qui appréhendait que la supériorité de l'ennemi ne lui donnât de l'avantage sur les Prussiens, fit sortir un bataillon de la garnison de Bautzen avec du canon. Cet ordre fut exécuté fort à propos; car l'ennemi commençait à pousser quelques escadrons, qui se mettaient en confusion, lorsque quelques coups de canon l'arrêtèrent; sur quoi M. de Lacy ramena sa troupe à Roth-Nauslitz, et la cavalerie prussienne rentra tranquillement dans son camp. Il fallut alors se décider sur le parti qu'on voulait choisir, ou de suivre le maréchal Daun en Silésie, ou de tomber avec toutes ses forces sur M. de Lacy, pour s'en défaire une bonne fois, parce qu'on aurait été plus embarrassé de son arrière-garde dans la marche qu'on voulait faire en Silésie, que de l'ennemi qu'on y trouvait devant soi; on prit ce dernier parti, comme le plus sûr. S'il réussissait, il pouvait mener à de plus grandes choses.

Le soir du 8, l'armée s'assembla à Schmöellen. Au lieu de prendre le chemin de Gœrlitz, comme on l'ébruitait, elle tourna brusquement sur Roth-Nauslitz; elle rencontra partout des traîneurs de M. de Lacy. En approchant de Bischofswerda, on serra de près son arrière-garde. Quelle que fût sa vigilance et la vitesse de ses mouvements, on le poussa au delà des défilés de Hartha, où l'armée du roi passa la nuit; on le poursuivit encore le lendemain jusque sur les hauteurs de Weissig, où l'on établit des batteries pour le déposter du Cerf-Blanc. Les canons ne tirèrent pas deux volées que l'infanterie gagna ce poste, d'où elle vit le corps de M. de Lacy en pleine fuite, qui repassait l'Elbe à Dresde.

La situation du roi était telle, qu'il devait tout entreprendre et tout risquer pour se procurer quelque supériorité sur les ennemis. La première idée qui lui vint, fut de passer l'Elbe à Kaditz. Il fallait combiner cette opération avec différents préparatifs indispensables pour la faire réussir, et, comme il convenait en pareil cas de donner à l'ennemi différentes jalousies, le roi étendit sa gauche vers Pillnitz, et fit mine de vouloir y faire construire un pont, tandis qu'un détachement de l'armée se saisit du poste du Fischhaus et de celui de Reichenberg, et que M. de Hülsen, en exécution des ordres qu'il en avait reçus, s'avancait à Priesnitz, en faisant remonter son pont de Meissen avec lui. Cependant, pour ne pas entièrement perdre de vue le maréchal Daun, cinq cents hussards furent détachés

au Weissenberg et vers Reichenbach, pour observer ses mouvements et en avertir à temps. Les différentes mesures qu'on avait prises ne furent parfaitement arrangées que le 13. M. de Hülsen, dans sa marche, avait fait quatre cents prisonniers. Le roi, après avoir passé l'Elbe, le joignit; il laissa néanmoins le duc de Holstein avec environ 10,000 hommes sur le Drachenberg, proche de Kaditz.

Ces démonstrations avaient donné l'alarme à l'armée des cercles aussi bien qu'à M. de Lacy : ils craignirent qu'un corps ne passât l'Elbe à Pillnitz et ne leur tombât à dos, tandis que le roi les attaquerait de front; ils quittèrent, la nuit, sur cela subitement leur camp de Plauen, et se retirèrent, M. de Lacy à Gross-Sedlitz, et le prince de Deux-Ponts à Dohna. Le roi forma aussitôt la circonvallation de Dresde. Il fut résolu de faire le siège de la ville; c'était un impromptu, car, comme on n'avait pas jugé cette entreprise faisable, rien n'avait été préparé d'avance. Il posta les troupes depuis Gruhna jusqu'à Ræcknitz. Les pandours se proposaient de se soutenir dans le Grand-Jardin; ils en furent chassés; on emporta même le faubourg de Pirna, où l'ennemi n'opposa aux assaillants qu'une faible et molle défense. Tout ce qu'on put amasser à la hâte d'artillerie et de munitions pour entreprendre ce siège, consistait en douze mortiers, 1,200 bombes, vingt pièces de douze, et 4,000 boulets. On travailla avec activité, on prépara des fascines, madriers et autres ap-

prêts de siège. Ce qui donnait espérance de réussir dans ce siège, c'était qu'on pouvait placer les premières batteries au fossé capital de la ville, et que, proche du jardin de la comtesse Moszczyńska, un vieux retranchement y semblait fait exprès pour une parallèle et pour l'emplacement d'une batterie à ricochets. Le prince de Holstein fut obligé, de l'autre côté de l'Elbe, de faire une fausse attaque sur la Nouvelle-Ville, où il ne put employer que des canons de campagne et quelques obusiers. Quoique M. Maguire eût une garnison de 6,000 hommes dans Dresde, dont il était gouverneur, on se flattait toutefois qu'il rendrait cette capitale, plutôt que de la laisser réduire en cendres. On le fit sommer ; il répondit qu'il ne se rendrait pas. On attaqua donc la ville du côté de la porte de Pirna. Si le roi avait été bien servi dans cette occasion, Dresde était à lui ; mais les officiers, ingénieurs et artilleurs, s'empressèrent à qui ferait le plus de fautes. Les batteries furent pourtant exécutées. On plaça des chasseurs dans des mesures du faubourg qui dominaient le rempart, et ils le nettochèrent bien vite de tous ceux qui s'y montraient pour le défendre. Déjà les canons commençaient à faire une brèche ; une bombe embrasa le toit de l'église de Sainte-Croix ; il tomba, et bouleversa tout le quartier ; une autre mit le feu à la rue de Pirna, qui fut presque toute consumée ; d'autres tombèrent dans la rue du Château, et n'y firent pas un moindre dégât ; mille bombes et mille quintaux

de poudre de plus auraient glorieusement terminé ce siège. Il était apparemment dit dans le livre des destins que les Prussiens ne reprendraient pas Dresde.

Bientôt on eut des avis que le maréchal Daun quittait la Silésie subitement, et s'avancait à grands pas pour secourir Dresde. A son approche, on retira le poste du Cerf-Blanc. Les troupes légères s'amuserent mal à propos avant de quitter ce poste. Elles furent attaquées dans la forêt, du côté du Fischhaus, et perdirent environ cinq cents hommes. On fit passer l'Elbe au prince de Holstein la nuit même, et on lui marqua une position entre Lœbda et Unckersdorf. Dès que le maréchal Daun s'approchait de l'autre bord de l'Elbe, il fallait nécessairement avoir un corps dans les environs d'Unckersdorf, pour conserver le passage libre du défilé de Plauen, sans que l'ennemi pût s'aviser de le disputer. Le roi changea en même temps le camp de ses troupes : une partie de l'armée se campa vis-à-vis de M. de Lacy et du prince de Deux-Ponts; l'autre se plaça du côté du Grand-Jardin, où l'on pratiqua des abatis, jusqu'au delà de Ræcknitz, près de Plauen. Le maréchal Daun parut alors au Cerf-Blanc, et couvrait de son armée l'autre bord de l'Elbe, derrière Dresde et aux côtés. La nuit du 22 [juillet], il envoya seize bataillons pour faire une sortie sur les Prussiens dans le faubourg de Pirna. Le roi s'y était préparé; il avait disposé les troupes de manière à pouvoir bien recevoir l'ennemi.

La sortie se fit; les Autrichiens furent repoussés, et perdirent trois cents hommes avec le général Nugent qui les commandait. Un bataillon de Bernbourg, qui n'avait pas fait son devoir à ce siège, en fut puni par la honte de ne plus oser porter le sabre. Cette correction, sensible à tout soldat qui a de l'honneur, fit une impression avantageuse dans l'armée, et donna à cette troupe l'envie de réparer sa faute, ce dont elle trouva l'occasion à la bataille de Liegnitz, comme nous le dirons en son lieu.

Il semblait que, par un singulier destin de cette campagne, les petits avantages des Prussiens fussent constamment être contre-balancés par des pertes considérables. Ce général Nugent même, qu'on venait de prendre à cette sortie, apprit au roi que la ville de Glatz était prise par M. de Harsch. Quelque incroyable que fût cette nouvelle, on en eut bientôt la confirmation de Silésie. La nuit du 21 au 22, M. de Harsch avait ouvert la tranchée devant la place. D'O, qui en était commandant, avait une garnison de cinq bataillons, et toutes les munitions de guerre et de bouche pour soutenir un long siège. L'ennemi avait appuyé sa première parallèle à Schwedeldorf, proche de la Neisse, d'où, en faisant le tour de la ville basse et du château, elle allait appuyer sa gauche devant la maison du baron Pilati. Le général Harsch se préparait à faire deux attaques, l'une sur la ville basse vers la porte de Bohême, et l'autre au château sur le Feldthor.

A peine quelques canons furent-ils en batterie, que les assiégeants voulurent déloger les assiégés d'une flèche à laquelle M. de Fouqué avait donné le nom de Grue, à cause de sa forme longue et de sa gorge étroite. Cet ouvrage, creusé dans le roc, ne demandait que d'être défendu pour arrêter l'ennemi des semaines entières. Mais à peine les Autrichiens se présentèrent-ils pour l'attaquer, que les assiégés lâchèrent le pied et s'enfuirent d'une manière infâme. Ils se sauvèrent par la barrière; l'ennemi les suivit chaudement; ceux qui défendaient le chemin couvert, au lieu de tirer sur l'ennemi, se sauvèrent par le pont dans le ravelin. Les Autrichiens, pêle-mêle avec eux, y entrèrent en même temps. M. de Harsch, qui s'aperçut de ce qui se passait, envoya quelques bataillons de sa tranchée pour soutenir ces premières troupes. Enfin les Autrichiens prirent cette place sans savoir comment, et sans presque éprouver de résistance. Le commandant, qui était dans la ville basse, accourut à ce bruit au château, mais il était déjà pris, et comme par sa situation il domine les ouvrages du Schæferberg et de la ville basse, il ne restait plus d'asile aux Prussiens pour se défendre. Cet événement honteux et flétrissant pour les armes prussiennes fut la suite d'une négociation secrète que M. Loudon avait préparée de longue main par le canal des jésuites, des moines et de toute la prêtraille catholique. Il était parvenu par leur moyen à corrompre les officiers et beaucoup de

soldats de la garnison, du nombre desquels furent ceux qui étaient de garde à l'endroit où M. de Harsch poussa son attaque.

Ce funeste contre-temps survint dans une situation déjà assez embarrassante et assez fâcheuse d'elle-même. L'approche du maréchal Daun, sa position près du Nouveau-Dresde, le manque de munitions de guerre pour un siège, obligèrent le roi de renoncer au dessein qu'il avait de prendre cette ville, et il prit des mesures sérieuses pour se rendre en hâte en Silésie, afin d'empêcher, s'il se pouvait, qu'il n'arrivât dans cette province de plus fâcheuses catastrophes que celles que nous venons de rapporter. Le roi quitta, le 30, le fond de Plauen, sans que l'ennemi l'inquiétât; il ramena M. de Hülsen dans son camp de Meissen. L'armée passa le lendemain l'Elbe à Zehren, et prit une position à Dallwitz. Le maréchal Daun, de son côté, craignant, après ce qui était arrivé, que, s'il quittait Dresde, les Prussiens n'y missent le siège de nouveau, compassa si habilement ses marches et ses mouvements avec ceux du roi, que les deux armées marchèrent presque toujours ensemble. Les Autrichiens prirent la grande route de Gœrlitz; les Prussiens les côtoyaient; ils passèrent la Roeder à Koitzsch, la Sprée à Radibor, et, comme l'ennemi les avait devancés sur Reichenbach pour couper par le plus court chemin, ils passèrent près du Strœmberg et du Rothkretscham. Un étranger qui aurait vu les mouvements de ces armées aurait pu

s'y tromper. Il aurait sûrement jugé qu'elles appartenaient toutes au même maître. L'armée du maréchal Daun devait lui sembler l'avant-garde de la troupe, celle des Prussiens le corps de bataille, et la troupe de M. de Lacy l'arrière-garde. Ce dernier, toutefois, devenu plus circonspect, de crainte de quelque fâcheuse aventure, ne s'approchait des Prussiens qu'à la distance de trois milles.

Cette traversée eut son utilité ; car, comme l'armée se trouvait immédiatement entre le maréchal Daun et Lacy, un aide de camp du maréchal, chargé de lettres pour ce dernier, fut pris. On trouva dans son paquet les nouvelles ultérieures de ce qui s'était passé en Silésie ; on y voyait de plus les desseins que le maréchal formait pour la campagne, qu'il développait nettement, et sur lesquels il consultait M. de Lacy. Les nouvelles de la Silésie marquaient que M. Loudon avait attaqué Breslau, dont le prince Henri lui avait fait lever le siège. Cela s'était passé ainsi : S. A. R. s'était rendue à Landsberg, d'où, ayant observé que les mouvements des Russes se dirigeaient tous vers la Silésie, elle quitta la Nouvelle-Marche, et se rendit par le chemin de Züllichau aux environs de Glogau, sur les informations qui lui parvinrent que les Russes et les Autrichiens voulaient se rendre à Breslau, un jour dont ils étaient convenus, pour investir cette capitale des deux côtés de l'Oder à la fois. Ce projet fut altéré dans son exécution par deux raisons : premièrement par la lenteur des

Russes, qui étaient à peine arrivés à Posen ; et en second lieu par le succès que M. Loudon avait eu tant contre M. de Fouqué qu'au siège de Glatz. M. Loudon, n'ayant plus d'ennemi en tête, se crut assez fort pour exécuter avec ses troupes, sans l'aide des Russes, son projet sur Breslau ; il y marcha, et dès son arrivée il bombarda la ville, dont une partie fut réduite en cendres. Le prince Henri, informé de cette entreprise, fit marcher son armée sur les deux rives de l'Oder, et accourut en hâte. M. de Werner, à la tête de l'avant-garde d'une de ses colonnes, battit un corps d'observation que l'ennemi avait avancé vers Parchwitz, et ruina tout le régiment de l'archiduc Joseph-dragons. Cet accident, joint à l'approche de S. A. R., disposa M. Loudon à lever le siège de Breslau, que M. de Tauentzien avait défendu avec fermeté et sagesse ; il en coûta une partie des faubourgs, qu'on fut obligé de brûler. Le prince Henri y arriva le même jour que Loudon s'était retiré à Canth, et que les Russes se rendirent à Hundsfeld. Le prince détacha MM. de Platen et de Thadden à Freywalde, où ils se retranchèrent dans une position qu'ils prirent pour couvrir le faubourg polonais de Breslau contre les barbaries des Cosaques. L'autre partie de la lettre du maréchal Daun, qui contenait ses desseins de campagne, roulait sur ce problème, s'il serait plus avantageux d'entreprendre le siège de Schweidnitz, ou celui de Neisse. Il finissait par dire à M. de Lacy qu'il n'avait pas be-

soin de se hâter, ni de fatiguer ses troupes, puisqu'il n'importait pas qu'il arrivât un jour plus tôt ou plus tard.

Après avoir intercepté ce courrier, l'armée du roi continua sa marche sur Arnsdorf ; le lendemain elle arriva à Rothwasser, et le 7 d'août, à Bunzlau, en même temps que le maréchal Daun avait gagné Lœwenberg. Les deux armées, qui dans cinq jours avaient fait la traite de l'Elbe au Bober, furent obligées de prendre quelque repos. Elles se remirent en marche, le 9, avec des desseins bien opposés. Le roi était dans la nécessité de renouveler ses subsistances ; pour cet effet, il voulait gagner Breslau ou Schweidnitz, où se trouvaient les grands magasins de l'armée ; il ne lui en restait que pour dix jours de ce qu'il avait pu mener avec lui. Le dessein du maréchal Daun consistait à prendre une position derrière la Katzbach, par laquelle il prétendait couper le roi de Breslau et de Schweidnitz en même temps ; ce qui mettrait le roi dans le cas, ou de s'engager dans une mauvaise affaire contre des forces supérieures, ou de se replier sur Glogau, par où il aurait donné moyen aux Autrichiens et aux Russes de détruire l'armée du prince Henri, et de prendre Breslau et Schweidnitz. Des vues si opposées devaient produire d'étranges contrastes dans les opérations de ces deux armées, comme nous le verrons bientôt. Le roi fit sans contredit une hévée en se portant avec ses troupes à Goldberg, où le maréchal Daun voulait se rendre avec

toute son armée ; les Prussiens auraient dû montrer une tête de ce côté-là, et se porter avec leurs forces par Lœwenberg à Hirschberg, pour y ruiner la boulangerie et le dépôt considérable de vivres que les Autrichiens y avaient établis. De là, ils n'avaient qu'à se porter sur Landeshut pour gagner Schweidnitz. Cette manœuvre aurait obligé l'ennemi, sans qu'on l'eût combattu, à se rejeter dans les montagnes de la Bohême pour trouver du pain et des subsistances. La véritable raison pour quoi l'on ne tenta point cette entreprise, fut qu'on ignorait que les Impériaux eussent fait des établissements pour leurs vivres à Hirschberg ; c'est ce qu'on apprit après.

Le roi partit donc avec son avant-garde pour Goldberg. Les hussards et les bataillons francs qui devaient le joindre n'arrivèrent point, soit par des quiproquo, soit par paresse, soit par d'autres raisons. La troupe que le roi conduisait aperçut, en s'approchant de Goldberg, un corps des ennemis qui pouvait être de la force de 10,000 hommes. L'escarmouche insensiblement s'engagea de part et d'autre ; cela arrêta l'avant-garde, car dans cette situation actuelle il y aurait eu de l'imprudence à passer la Katzbach, parce que le margrave Charles, qui conduisait l'armée, était encore éloigné, et que l'on n'était point informé avec certitude du lieu où se trouvait M. Loudon. Outre cela, le maréchal Daun était en pleine marche ; on le vit descendre des hauteurs de Lœwenberg précisément

lorsque, à tête du margrave Charles joignait l'avant-garde. Les Autrichiens s'étendirent d'abord derrière la Katzbach, de Seifenau, par Prausnitz, vers Jasnitz. Cette manœuvre contraignit les Prussiens à garder le ruisseau devant eux, et ils furent se camper à Hohendorf. On découvrait de ce village le corps de M. Loudon, qui s'était joint à la droite de l'armée de Daun. On envoya aussitôt faire des reconnaissances de tous côtés, pour examiner si les passages au bas de la Katzbach étaient également garnis. Les officiers chargés de cette commission rapportèrent qu'ils avaient découvert un corps d'ennemis à Hochkirch, un autre encore sur la hauteur de Wahlstatt, et un troisième derrière Parchwitz.

Le lendemain, le maréchal Daun se mit en marche, et remplit avec son armée tout cet emplacement qui n'avait été qu'indiqué ou tracé par ces détachements, qui n'en occupaient que les points principaux. Cette armée se trouva distribuée alors de la manière suivante : M. de Nauendorf campait à Parchwitz ; M. Loudon, entre Jeschkendorf et Koischwitz ; le maréchal, entre Wahlstatt et Jeschkendorf ; et M. de Beck, qui faisait la gauche, s'étendait au delà même de Kossendau. Cette position avantageuse de l'ennemi défendait sans contredit aux Prussiens le passage de la Katzbach ; cependant le roi le suivit et se campa, la droite à Schimmelwitz et la gauche à Liegnitz. Il comprenait bien qu'avec 30,000 hommes, qui faisaient le

fond de son armée, il ne lui convenait pas de lutter contre 90,000 hommes pour le moins, dont les forces de l'ennemi étaient composées. Dans la situation où il se trouvait, il n'imagina pas d'expédient plus convenable que celui d'imiter la conduite d'un partisan qui change et varie sa position toutes les nuits, pour se dérober aux coups qu'une armée pourrait lui porter, s'il manquait d'activité et de diligence. Cette attention devenait importante et nécessaire par la quantité des choses difficiles qu'il fallait combiner pour réussir : il fallait changer de postes pour la sûreté de l'armée, et en même temps contenir un ennemi plus fort du triple, et ne pas s'éloigner de lui, pour qu'il ne se tournât pas contre le prince Henri, qui avait déjà en tête une armée de 80,000 Russes. Le seul moyen de remplir tant d'objets était donc de changer souvent de position, sans toutefois en prendre de trop éloignées de l'ennemi. Cela le déroutait : il venait reconnaître le camp qu'on avait pris, il faisait ses dispositions avec lenteur, et, lorsqu'il les voulait exécuter, il ne trouvait plus personne devant lui, il était obligé de recommencer ces formalités à diverses reprises. En un mot, cela faisait gagner du temps, et comme la force était insuffisante, il fallait réparer ce défaut par adresse et vigilance. En conséquence de ce projet, l'armée du roi se mit en marche, la nuit du 10 au 11. Son intention était de tourner l'ennemi par Jauer, pour gagner Schweidnitz.

Lorsque les troupes furent aux environs de Hohendorf, on apprit que M. de Lacy venait d'arriver à Prausnitz. On prit quelques prisonniers, qui confirmèrent la même chose. Comme il était impossible de passer la Katzbach vis-à-vis de ce corps et des batteries que l'ennemi avait établies sur ces bords, l'armée fut obligée de remonter ce ruisseau jusqu'à Goldberg. Ce détour donna assez d'avance à M. de Lacy pour se retirer à temps et pour avertir le maréchal de la manœuvre des Prussiens. Les terrains coupés de cette contrée servirent utilement M. de Lacy dans cette occasion, pour se dérober habilement aux attaques qu'on méditait contre lui. Il y perdit à la vérité son bagage, mais le maréchal Daun avec la grande armée arriva à temps pour l'étayer. Il se plaça à Hengersdorf, par où il couvrait Jauer, et coupait les Prussiens du chemin de Schweidnitz. Néanmoins MM. Loudon et Nauendorf demeurèrent dans l'ancien camp, comme si le maréchal Daun leur avait mis en dépôt la position de la Katzbach. L'armée du roi, arrêtée par quatre à cinq défilés qu'elle avait à passer, n'arriva que tard vis-à-vis des ennemis. M. de Wied fut obligé de se poster à Prausnitz, pour garder ce défilé qu'avait le roi derrière sa gauche, et l'armée campa à Seichau. On avait pris exprès cette fausse position pour dérouter l'ennemi; la véritable qu'on avait choisie était à une centaine de pas en arrière. On ne risquait donc rien à se poster à Seichau, parce que d'un

moment à l'autre on était maître d'entrer dans ce camp fort. Le lendemain, on détacha quelques troupes à Pombsen, pour essayer s'il n'y aurait pas moyen de tourner l'ennemi en prenant par les montagnes la route de Jægerndorf; mais M. de Beck s'y trouvait déjà avec un corps assez considérable, de sorte qu'on ne trouva pas à propos d'entreprendre cette marche. D'ailleurs les chemins de traverse par ces montagnes ont des voies si étroites que le nombreux train de vivres dont on était chargé et la pesante artillerie n'auraient jamais pu y passer.

Cependant, dès le lendemain, le roi occupa la croupe des montagnes, et posta ses troupes. Une volée de déserteurs qui arrivèrent déposèrent unanimement que l'ordre avait été donné dans leur camp de se tenir préparé pour attaquer les Prussiens vers le midi. On voyait en effet les Autrichiens rangés en bataille devant leur place d'armes; et, sur le mouvement que le roi avait fait faire à ses troupes, on vit non-seulement les ennemis rentrer dans leur camp, mais bientôt les généraux ennemis parurent, qui rôdèrent de tous côtés pour faire des reconnaissances. Ils paraissaient fort attentifs, et leur curiosité les retint à cet examen jusqu'à la nuit close. Si le roi était demeuré dans sa position pendant la nuit, il est indubitable qu'il aurait été attaqué le lendemain dès la pointe du jour. Quoique ses dispositions sur ce terrain fussent bonnes, ç'aurait été trop hasarder que d'y

rester , et il y avait toujours à craindre qu'il ne succombât sous le nombre de ses ennemis. Il partit le soir même ; les troupes reprirent le chemin de Liegnitz, pour occuper le camp d'où elles étaient parties la veille. Le maréchal, qui n'eut aucun vent de cette marche, ne fit aucun mouvement. Le prince de Holstein, qui menait la gauche de la cavalerie, s'égara pendant l'obscurité, et se mêla dans la marche des autres colonnes. Ce ne fut qu'au point du jour qu'on put remettre les colonnes en ordre. Si l'ennemi avait entrepris sur les Prussiens dans ce moment de confusion, il aurait sans contredit réussi ; mais il n'y pensa point. Les troupes repassèrent tranquillement la Katzbach, et l'armée en fut quitte pour une bonne canonnade qu'elle essuya en frisant les détachements que Loudon tenait à Kossendau et à Dohnau. Peu d'heures après que les Prussiens eurent tendu leurs tentes, on vit paraître le maréchal avec son armée, suivi des corps de Beck, de Janus et de Lacy ; et il se plaça dans le même terrain qu'il avait occupé deux jours auparavant. Le roi fut alors informé par des voies secrètes que M. de Czernichew, à la tête de 20,000 Russes, avait passé l'Oder à Auras, et que les Autrichiens n'attendaient que sa jonction pour écraser les Prussiens. Le maréchal Daun avait des troupes de reste, et ce n'était pas ce qui lui manquait, mais bien le talent de s'en servir avec promptitude et à propos. La situation du roi était telle alors qu'il ne lui

restait de pain et de biscuit que pour trois jours : il était chargé de 2,000 voitures, tant pour les vivres que pour les munitions, qui causaient un embarras prodigieux pour les marches, et dont il tâcha de se défaire, pour donner plus d'agilité à ses mouvements. Il ne pouvait plus tenir auprès de Liegnitz, à cause que sa droite n'était pas assez bien appuyée à Schimmelwitz, et qu'il ne pouvait pas empêcher qu'on ne la tournât. Il fallait donc repasser la Katzbach à Liegnitz, envoyer le charriage inutile à Glogau, en tirer des vivres, marcher à Parchwitz pour pousser en deçà ou au delà de l'Oder, afin de gagner d'une façon ou de l'autre l'armée du prince Henri, à laquelle il fallait se joindre nécessairement, parce que ces deux corps, étant séparés, se trouvaient chacun trop faible pour s'opposer aux Autrichiens et aux Russes, et qu'on risquait à la longue, en les laissant ainsi, de les voir écraser tous les deux ; et alors les affaires étaient perdues sans ressource.

Deux ennemis qui se font la guerre quelques années de suite, acquièrent une si parfaite intelligence de leur façon de penser, d'agir et d'entreprendre, qu'ils devinrent mutuellement les desseins qu'ils peuvent former. Celui des Autrichiens était alors positivement d'attaquer le roi ; on pouvait juger, par la position des corps de l'ennemi, que M. de Lacy était destiné à tourner la droite des Prussiens, que le maréchal Daun se serait présepté sur leur front, et que M. Loudon aurait probablement

occupé les hauteurs de Pfaffendorf, derrière Liegnitz, pour leur couper le chemin de Glogau et la retraite. Ces considérations firent résoudre qu'on abandonnerait le camp de Liegnitz le même soir, et à repasser la Katzbach, selon le projet que nous avons rapporté plus haut. Cette manœuvre ne pouvait s'exécuter de jour, à cause de la proximité du camp autrichien. L'ennemi n'aurait pas manqué d'engager une affaire d'arrière-garde, qui aurait tourné d'une manière désavantageuse pour les Prussiens, parce que le terrain de leur droite dominait celui de leur gauche, par lequel il fallait qu'ils se retirassent. On fit partir tout le bagage sous l'escorte de deux bataillons francs et de cent chevaux, qui le conduisirent heureusement à Glogau. Le roi fut reconnaître avec ses généraux la hauteur de Pfaffendorf; il voulait y former son armée après avoir passé la Katzbach à Liegnitz, pour diriger de là sa marche sur Parchwitz. Dès que les ombres parurent, l'armée se mit en mouvement; on amena en marche au roi un officier déserteur des Autrichiens, irlandais de nation; il était si plein de vin, qu'il ne pouvait dire qu'en balbutiant qu'il avait un secret d'importance à révéler. Après lui avoir fait avaler quelques mesures d'eau tiède, et après quelques évacuations, il dit ce qu'on avait deviné d'avance, que le maréchal Daun voulait ce jour même attaquer le roi. Mais les Prussiens n'avaient rien à redouter; ils transportaient le lieu de la scène, et par consé-

quent ils dérangent toutes les dispositions de l'ennemi, faites sur le local du terrain qu'on venait de quitter.

Dès que le roi eut atteint les hauteurs de Pfaffendorf, il envoya M. de Hundt faire une reconnaissance du côté de Bienowitz et de Polnisch-Schildern. Pendant ce temps-là, l'armée se mit en bataille sur le terrain qui lui avait été assigné. M. de Hundt revint bien vite ; il apprit au roi qu'il avait donné dans deux colonnes d'infanterie et dans deux colonnes de cavalerie de M. Loudon, qui était en pleine marche, et que, comme il était peu éloigné, il n'y avait pas un moment à perdre pour s'opposer à lui. Le roi partagea sur cela son armée en deux corps : sa droite, aux ordres de MM. de Zieten et de Wedell, demeura immobile sur le terrain où elle s'était formée ; elle dressa des batteries en hâte pour enfler les deux chemins de Liegnitz, les seuls par lesquels le maréchal Daun pouvait déboucher pour venir à elle. Le roi fit en même temps changer de position à sa gauche ; il la forma, la droite vers la Katzbach et la gauche vers un étang. Tout ce corps ne faisait que seize bataillons et trente escadrons. Dans le temps que l'infanterie prenait cette direction, la cavalerie, qu'on avait poussée en avant pour la couvrir, était en pleine escarmouche avec l'ennemi ; cela dura jusqu'à ce qu'on eût établi une grosse batterie sur une éminence qui dominait sur tout le terrain des environs. Alors, comme les ar-

rangements étaient pris, la cavalerie reçut ordre de se retirer, ce qu'elle exécuta bien. La plus grande partie en fut distribuée derrière l'infanterie pour la soutenir, au régiment de Krockow près et de quelques hussards, qu'on jeta sur la gauche pour observer l'ennemi de ce côté-là. Cependant M. Loudon ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Il se doutait bien qu'il avait quelques troupes en opposition ; mais il faisait si obscur qu'il ne pouvait discerner ni les Prussiens ni leur disposition. Il ne s'était point fait précéder par une avant-garde, parce qu'il se proposait de surprendre quelques bataillons francs qui avaient campé la veille à Pfaffendorf, avec le parc de vivres, qu'il croyait y trouver encore. On fit alors exécuter sur l'ennemi la grande batterie qu'on avait construite sur la hauteur. La tête des colonnes autrichiennes n'en était qu'à huit cents pas ; le canon fit beaucoup d'effet sur ces masses serrées. M. Loudon s'aperçut en ce moment qu'il y avait quelque mécompte dans son calcul. Il voulut former son monde ; mais il ne put former qu'un front de cinq bataillons. Les Prussiens attaquèrent cette ligne, qui fut aussitôt renversée. Le général ennemi fit en ce moment avancer sa cavalerie, pour prendre en flanc et à dos ceux qui l'attaquaient ; mais il ne connaissait pas le terrain, ni ne pouvait s'orienter dans l'obscurité. Cette cavalerie culbuta les dragons de Krockow ; mais, prise en flanc par les cuirassiers de Frédéric,

elle fut rechargée à son tour et dispersée dans les marais, dont elle eut bien de la peine à sortir. Dès l'aube du jour, l'infanterie chargea la seconde ligne des Autrichiens. Comme on remarqua qu'elle se dérangeait, on lâcha sur elle quelques escadrons de cavalerie, qui l'enfoncèrent et la firent presque toute prisonnière. De petits buissons épars dans ce terrain étaient d'un usage merveilleux pour cacher des corps de cavalerie, qui venaient ensuite fondre à l'improviste sur l'ennemi, et le mettaient en déroute. M. Loudon essaya d'en faire autant ; sa cavalerie attaqua l'infanterie prussienne, mais la cavalerie du roi la ramena vertement ; enfin, après cinq attaques consécutives sur ces cinq lignes des Autrichiens, chacune de cinq bataillons, la confusion des ennemis devint si générale que tout le corps se mit en déroute et s'enfuit vers Bienowitz, pour repasser la Katzbach dans le plus grand désordre. On détacha quelques petits corps à la poursuite des fuyards. M. de Mœllendorff mit le feu au village de Bienowitz, où il prit beaucoup de prisonniers.

Le roi ne voulut pas poursuivre plus vivement M. Loudon, parce qu'il pouvait se trouver dans le cas de se servir des mêmes troupes qui venaient de remporter la victoire, pour les joindre à sa droite et les faire combattre contre le maréchal Daun. Ce maréchal avait passé toute la nuit, avec ses troupes en colonnes, près du ruisseau qui séparait son armée du vieux camp prussien. Le roi

y avait laissé par précaution quelques husards, qui, imitant le cri des patrouilles et des sentinelles, entretenirent l'ennemi dans la persuasion que l'armée s'y trouvait encore. A la petite pointe du jour, Daun et Lacy se mirent en mouvement pour attaquer les Prussiens ; mais quelle fut leur surprise de trouver le camp vide, et de n'apprendre aucune nouvelle de ce qu'était devenue l'armée prussienne ! Il paraissait comme si la fortune avait résolu que, ce jour, rien ne devait prospérer aux Autrichiens ; le vent même leur fut contraire. Ni le maréchal ni M. de Lacy n'entendirent le bruit de la bataille qui se donnait derrière Pfaffendorf, à un demi-mille d'eux, quoique deux cents canons au moins tirassent de part et d'autre. Le maréchal fut longtemps incertain sur le parti qu'il devait prendre ; enfin, après beaucoup de conseils et d'avis différents, il résolut de passer la Katzbach à Liegnitz, et d'attaquer le corps de M. de Zieten, qu'il voyait en bataille. Il envoya M. de Lacy pour passer plus haut le Schwarzwasser. Cela était impossible, à moins que celui-ci ne fît un détour d'un mille et demi pour trouver un pont ; car les bords de ce ruisseau sont marécageux, et il ne suffit pas de ponts, mais il faut élever des chaussées pour le passer au delà de Liegnitz. La bataille étant déjà gagnée, le roi se rendait précisément à sa droite, lorsqu'on aperçut l'avant-garde du maréchal Daun, qui débouchait de Liegnitz ; mais l'artillerie prussienne avait tellement dérangé cette troupe, qu'on

pouvait juger à sa contenance qu'elle était sur le point de quitter cet emplacement. Pour terminer cette affaire, pour confirmer au maréchal Daun ce dont il se doutait déjà, s'entend la défaite de M. Loudon, enfin pour accélérer sa retraite, le roi fit faire une réjouissance à ses troupes. A peine eut-on fait le second feu roulant, que les colonnes de l'ennemi rebroussèrent chemin, et repassèrent la Katzbach auprès de Liegnitz.

Il y eut, ce même jour, encore une petite bataille dans la forêt. On y avait envoyé le ministre d'Angleterre, quelques secrétaires, et le bagage du quartier de la cour, sous l'escorte d'une compagnie de grenadiers des gardes. Cette troupe fut attaquée par trois cents dragons et hussards. M. de Prittwitz, qui commandait ce détachement, se défendit si bien, qu'il ne perdit pas la moindre bagatelle de ce qui lui avait été confié.

L'affaire de Pfaffendorf coûta 10,000 hommes à M. Loudon ; le champ de bataille était parsemé d'Autrichiens. Les Prussiens occupaient un terrain taillé en glacis, qui allait toujours en s'abaissant du côté d'où les ennemis faisaient leur attaque ; ce fut la forme de ce terrain qui donna la supériorité à leur feu, et des avantages sur les assaillants. Ils firent beaucoup de prisonniers : deux généraux, quatre-vingts officiers, 6,000 soldats ; les Autrichiens perdirent de plus dans cette journée vingt-trois drapeaux et quatre-vingt-deux canons.

Cependant le fruit de cette bataille aurait été

perdu, si l'on n'avait pas incessamment passé la Katzbach à Parchwitz. L'ennemi était en confusion et dispersé. D'un côté, les débris du corps de Loudon fuyaient à la débandade vers Wahlstatt; d'un autre, le maréchal Daun se trouvait dans le camp que les Prussiens avaient eu la veille, indéterminé sur le parti qu'il devait prendre; d'un troisième, M. de Lacy rôdait à un mille de là, cherchant inutilement un gué sur le Schwarzwasser. C'était sans doute le moment dont il fallait profiter pour ne pas donner à l'ennemi celui de se reconnaître. Le roi prit sa gauche, qui avait combattu, et marcha droit à Parchwitz. M. de Nauendorf, qui tenait l'autre bord du ruisseau, se trouvant trop faible pour résister aux Prussiens, leur abandonna ce passage si longtemps et si opiniâtrement disputé. On marqua le camp pour l'armée au delà de Parchwitz. M. de Zieten, qui devait s'y rendre également, ne s'arrêta sur le champ de bataille que le temps nécessaire pour recueillir les blessés prussiens, dont le nombre montait à onze cents hommes.

On apprit à Parchwitz que M. de Czernichew campait depuis quelques jours à Lissa, ce qui fournit une nouvelle matière d'inquiétude. Il pouvait être joint par les Autrichiens, il pouvait prendre une position à Neumarkt, et il aurait été fâcheux de remettre en question le lendemain ce qui venait d'être décidé la veille. Il fallut tenter tous les moyens pour se débarrasser d'un ennemi qu'on n'avait aucune envie de combattre. On eut recours à la ruse. Pour

cet effet, le roi écrivit au prince son frère. Cette lettre, pleine d'enflure, portait : qu'il venait de battre les Autrichiens à plate couture ; qu'il faisait construire un pont actuellement pour passer l'Oder, afin de faire un traitement pareil aux Russes ; qu'il comptait d'attaquer M. de Soltykoff ; et qu'il pria le prince de faire alors de son côté les mouvements dont on était convenu. On chargea un paysan de cette lettre, et on lui promit de grosses récompenses pour que, le moment même, il partît, qu'il se laissât prendre par les postes avancés de M. de Czernichew, et qu'il lui remît cette lettre comme si la peur de quelque châtimeut l'y portait.

Quoiqu'on ne pût deviner si ce paysan s'acquitterait bien de son rôle, ni quelle impression la lecture de cette lettre ferait sur l'esprit de M. Czernichew, l'armée partit le lendemain ; elle se mit en marche sur trois colonnes, plutôt dans l'ordre d'une escorte de convoi que d'une marche ordinaire ; le roi menait la colonne de la droite, et couvrait la marche du côté des Autrichiens. M. de Krockow menait une forte avant-garde devant la seconde colonne ; il était suivi par les prisonniers de guerre et les canons qu'on avait pris sur l'ennemi, et par les blessés de l'armée prussienne ; le prince de Holstein conduisait la troisième colonne, composée de cavalerie légère, et soutenue de quelques bataillons, pour couvrir le convoi contre les Cosaques, qui, de Leubus, où ils se tenaient, pouvaient passer l'Oder à de certains gués, parce que les eaux

étaient basses ; enfin, M. de Zieten, avec toutes les troupes qui n'avaient point combattu, faisait l'arrière-garde de l'armée. Le roi trouva bientôt M. de Nauendorf sur son chemin. Il s'était posté à Mœtticht, d'où quelques volées de canon le délogèrent. Les hussards prussiens aperçurent en route une colonne de bagages des ennemis, faiblement escortée ; ils donnèrent dessus, et firent un butin considérable. On apprit des prisonniers que ce bagage appartenait au corps du prince de Löwenstein et de M. de Beck, qui étaient en pleine marche pour Neumarkt, où ils devaient se joindre aux Russes ; outre cela, on découvrait, environ à trois quarts de mille à la droite des troupes du roi, toute l'armée du maréchal Daun, qui était en marche, sans qu'on pût distinguer si elle suivait la route de Neumarkt, de Canth, ou de Schweidnitz. C'était peut-être la situation la plus disgracieuse et la plus inquiétante de toute la campagne ; l'armée n'avait plus que pour un jour de pain ; que si les Russes empêchaient d'en tirer de Breslau, et le maréchal Daun, que la forteresse de Schweidnitz n'en fournît, la victoire qu'on venait de remporter devenait inutile ; car comment se battre avec l'ennemi, ayant 6,000 prisonniers et onze cents blessés à garder, et quelle cruelle résolution aurait-ce été de se replier sur Glogau ! Cependant, lorsque les têtes des colonnes eurent gagné Blumerode, le roi poussa en avant avec quelques hussards ; et, se glissant par la forêt, il s'approcha assez près de

Neumarkt pour découvrir que de l'autre côté il n'y avait ni camp ni troupes. Il envoya un officier à la reconnaissance, qui revint bientôt, et ramena au roi un lieutenant-colonel autrichien qu'il avait pris dans Neumarkt même. Ce lieutenant-colonel, au désespoir d'être pris, dit tout ce qu'il savait, pour prouver que ce n'était point par sa faute que ce malheur lui était arrivé. Il s'emporta beaucoup contre les Russes; il dit qu'il avait été envoyé, avec une commission, à M. de Czernichew; que non-seulement il ne l'avait plus trouvé, mais que, le pont même ayant été abattu, il n'avait pu passer l'Oder pour le joindre. Alors toutes les appréhensions s'évanouirent, et l'armée entra tranquillement dans son camp de Neumarkt. Comme on venait de regagner la communication de Breslau, on était assuré de trouver des subsistances, et l'on donna quelque repos aux troupes, qui, durant neuf jours d'opérations perpétuelles, avaient supporté toutes les fatigues et surmonté toutes les difficultés qu'elles eurent à vaincre, avec une constance héroïque dans tant de différents travaux.

Le paysan que le roi avait envoyé avec la lettre au prince Henri s'était bien acquitté de sa commission; à peine M. de Czernichew l'eut-il reçue, que le soir même il repassa l'Oder, et partit à tire-d'aile pour se joindre à M. de Soltykoff, où il appréhendait même d'arriver trop tard.

D'une autre part, l'armée autrichienne avait pris une position sur le Pitschenberg. M. de Loudon se

tenait à Striegau, et l'on avait fait avancer le prince de Lœwenstein sur la montagne de Würben, d'où son corps resserrait légèrement la forteresse de Schweidnitz.

Pendant que toutes ces manœuvres se faisaient entre les Autrichiens et les Prussiens, S. A. R. le prince Henri avait passé l'Oder avec toute son armée, et s'était campé à Hünern, pour s'approcher des Russes. Peu après, M. de Soltykoff se retira, par Trachenberg et Herrnsstadt, en Pologne. Le prince le suivit jusqu'à Winzig; mais, comme de la part des deux armées prussiennes il ne pouvait se faire d'entreprise importante, tant qu'elles resteraient séparées, il fut résolu que M. de Goltz observerait les Russes avec un détachement de 12,000 hommes, et qu'il s'établirait aux environs de Glogau. Le reste de l'armée du prince Henri repassa l'Oder, le 29, et se joignit à celle du roi, qui campait aux environs de Breslau, entre Arnoldsühle et Gross-Mochber : il était temps d'accourir au secours de Schweidnitz, dont les ennemis étaient sur le point de commencer le siège.

Le roi se mit en marche, le 30; il découvrit de Wernersdorf le camp du maréchal Daun au Pitschenberg, et celui de M. de Lacy sur la montagne de Zobten; il fit pousser un gros corps de cavalerie autrichienne, qui venait à la rencontre de l'avant-garde, et que la cavalerie du roi rejeta jusque sous le canon du maréchal Daun. Toutefois il n'était pas expédient de défilier avec l'armée entre ces deux corps

ennemis. Le roi tourna par sa gauche à Rogau, et prit une position vis-à-vis la montagne de Zobten, près de Prschiedrowitz; on tendit quelques tentes pour la forme, pendant que M. de Zieten, qui filait par des broussailles, gagna sans bruit la gorge de Mühlendorf, qui verse dans la plaine de Reichenbach et de Schweidnitz. Dès que le soir arriva, l'armée suivit ce chemin sur deux colonnes. L'avant-garde donna à Pfaffendorf sur deux cents dragons de Saint-Ignon, qui, allant à la découverte, choquèrent, sans le savoir, sur les hussards prussiens. Les premières avant-troupes du roi se mirent en confusion. Le régiment de Zieten avança; il donna la chasse à l'ennemi, et lui fit quarante prisonniers. L'armée, ayant regagné par cette marche sa communication avec Schweidnitz, se campa à Koeltchen, à un petit mille de cette forteresse. Dès la pointe du jour, le maréchal Daun apprit qu'il était tourné; il abandonna incontinent la montagne de Zobten et le Pitschenberg, et prit le camp de Kunzendorf. Sa droite s'appuyait sur la crête de Burkersdorf, et sa gauche jusqu'à Hohenfriedeberg. Le corps de Janus occupait outre cela les gorges de Wartha et de Silberberg, et M. de Nauendorf tenait les postes du Spitzberg et du Streitberg, proche de Striegau.

Le lendemain [1^{er} septembre], l'armée du roi prit le camp de Pülzen, où elle séjourna; mais, comme cet emplacement n'était pas favorable pour déposter les ennemis des montagnes, l'armée alla se camper,

le 3, à Bunzelwitz. On se battit pendant toute la marche, d'abord avec le corps de Ried à Schoenbrunn, ensuite avec celui de Beck à Jauernick; et, comme on ne pouvait pas souffrir M. de Nauendorf à Striegau, M. de Zieten alla lui donner la chasse; il le poussa jusqu'à Hohenfriedeberg sous les batteries de M. de Loudon, et prit, après avoir fait quatre cents prisonniers, le camp de Striegau, dont il venait de chasser l'ennemi.

Le roi désirait d'expulser les Autrichiens de la Silésie, pour se trouver dans la situation d'envoyer de plus gros détachements contre les Russes. Le meilleur moyen de parvenir à ce but était de tourner la position des Autrichiens, soit pour ruiner leurs magasins, soit pour intercepter les convois qu'ils tiraient de la Bohême. L'exécution de ce projet n'était pas sans difficulté; car l'ennemi occupait un terrain énorme, dont il était difficile de faire le circuit, parce que le maréchal Daun pouvait prévenir les Prussiens par un petit mouvement de son centre; il avait la corde et le roi l'arc à décrire. Néanmoins, quelque obstacle que l'on prévît, la nécessité d'agir et le besoin présent des affaires l'emportèrent sur toutes ces considérations, et l'on abandonna l'événement à la fortune. L'armée se mit en marche, la nuit du 11 de septembre, pour tourner les hauteurs de Friedeberg; l'avant-garde gagna la gorge de Kauder. Aussitôt que M. de Loudon aperçut cette tête, il comprit que le dessein était de le tourner; il abandonna sa position, et se

retira vers le village de Reichenau. Le maréchal Daun, de son côté, non moins attentif au mouvement des Prussiens, vint se présenter en même temps à l'autre bord du ravin qui coupe Reichenau; il sauva par ce mouvement M. Loudon, qui échappa au danger dont les Prussiens le menaçaient. L'armée arriva à ce camp, la nuit tombante; le soldat pouvait à peine tendre ses tentes.

Le projet du roi était de détacher sur Landeshut, où l'ennemi avait son magasin; on fut obligé d'en différer l'exécution jusqu'au lendemain. M. de Zieten fut chargé d'exécuter cette commission. Le lendemain, dès la pointe du jour, il devait suivre le chemin de Hartha et de Ruhbank; mais un contre-temps imprévu fit manquer l'expédition. M. de Beck avait reçu ordre la veille, lorsque l'armée décampait, de couvrir la droite de M. Loudon. Comme il marchait de Hohenfriedeberg à Reichenau dans l'obscurité, il découvrit le camp du roi, qu'il prit pour l'autrichien, et il se plaça sur le flanc gauche de ce camp, par où il tournait le dos à l'armée du roi. La nuit même, le roi en fut averti. Les Prussiens ne quittèrent point les armes, et avant l'aube du jour on se mit en devoir de l'attaquer. Quelques coups de canon mirent ses troupes en désordre. La cavalerie du roi les chargea dans ce moment, et elle prit tout un bataillon de pandours, fort de huit cents hommes. La cavalerie suivit le corps de Beck, qui se sauva à Hohenfriedeberg, d'où il fut poussé jusqu'à Rohnstock. Il

aurait été plus malmené encore, si le prince de Lœwenstein ne fût accouru à son secours avec des troupes fraîches, qui recueillirent les fuyards, et lui couvrirent la retraite.

Cette canonnade et le bruit du feu d'infanterie firent croire à M. de Zieten qu'il s'agissait de quelque engagement sérieux à la gauche du roi : il ne voulut point se hasarder à quitter l'armée dans un moment où peut-être sa présence deviendrait nécessaire ; il différa son départ jusqu'à midi : mais le moment favorable était passé ; il ne put avancer que jusqu'à Hartha, où il se campa, parce que Loudon venait de garnir toutes les gorges qui mènent à Landeshut, et que M. de Lacy avait pris avec 20,000 hommes la position de Ruhbank. M. de Nauendorf, dont le corps était demeuré campé à Zirlau, proche de Freybourg, se répandait pendant ce temps-là dans la plaine, et poussait ses partis jusqu'à Jauer et Liegnitz. Le roi envoya M. de Krockow à Wahlstatt, qui surprit un détachement de Nauendorf, fort de plus de trois cents hommes, qu'il ramena tous prisonniers à l'armée.

Toutefois le maréchal Daun n'était pas aussi tranquille qu'il le paraissait ; il préparait des chemins de Landeshut à Bolkenhayn ; il faisait filer des troupes à Ruhbank, et, en combinant tous ces préparatifs, il était facile d'en conclure qu'il couvait le dessein de surprendre par une marche détournée l'armée du roi, et de la prendre à dos par le chemin de Bolkenhayn, qu'on réparait. On pouvait

éviter ce hasard; il aurait été téméraire de s'y exposer; d'ailleurs, les Prussiens valent mieux pour l'offensive que pour la défensive; de plus, les fourrages des environs étaient consommés; de sorte qu'au lieu de s'exposer à l'incertitude d'un pareil événement, le roi fit le projet de tourner avec sa gauche la droite du maréchal Daun, à contre-sens du mouvement qu'il avait exécuté avec sa droite contre M. Loudon.

Dès le soir du 16, l'armée quitta le camp de Reichenau et de Baumgarten. La première tentative devait se faire sur la hauteur de Kunzendorf; mais l'ennemi, qui pouvait s'y rendre plus vite, prévint les Prussiens; de plus, comme il fallait traverser le village de Zirlau, le prince de Löwenstein, qui campait près de là, engagea d'abord l'escarmouche, qui bientôt fut suivie d'une vive canonnade. La direction que l'armée du roi prenait, était à trois mille pas du pied des montagnes, pour moins exposer les troupes aux effets de l'artillerie autrichienne; et l'ennemi, qui descendait de ses hauteurs, dérangeait un peu les dimensions qu'on avait. M. de Zieten, qui faisait l'arrière-garde, eut à peine quitté le camp, qu'il fut continuellement harcelé dans sa route. Comme cela ralentissait sa marche, la tête de l'armée fut plus d'une fois obligée de faire halte, pour empêcher que les distances ne se perdisent, et pour que l'on fût en état de se secourir dans le besoin. Aussitôt que l'avant-garde fut à portée de Kunzendorf, on fit occuper cette

hauteur par des hussards et des dragons. L'infanterie prussienne ne put pas suivre assez vite pour les soutenir. L'avant-garde du maréchal Daun parut en même temps, venant de Fürstenstein. Les hussards et les dragons, trop faibles pour soutenir ce poste important, furent obligés de l'abandonner. L'arrière-garde, qui arrêtait beaucoup la marche de l'armée du roi, donna lieu à une nouvelle halte du côté de Schoenbrunn pour lui donner le temps de rejoindre la queue des colonnes. Les généraux des ennemis, se flattant de profiter de cette occasion, attaquèrent avec trente escadrons l'infanterie prussienne; ils furent reçus à grands coups de canon mêlés de beaucoup de feu des petites armes, et rechassés ensuite par les cuirassiers de Henri et de Seydlitz jusqu'à leur ligne. •

Le roi gagna enfin le village de Bøegendorf, toujours côtoyé par les Impériaux. Il porta de là son avant-garde droit sur les hauteurs de Hohengiersdorf; on fut obligé d'ouvrir un abatis que l'ennemi y avait pratiqué pour interdire ce chemin des montagnes. Le maréchal Daun, qui jugea à peu près quelle pouvait être l'intention du roi, se mit près de Hoch-Bøegendorf sur cinq ou six lignes de profondeur, pour occuper, par un chemin qui en est proche, le plateau de Hohengiersdorf avant les Prussiens. M. de Zieten le canonna avec tant de succès que la confusion devint presque générale dans son corps. M. de Wied gagna cependant le premier la hauteur de Hohengiersdorf avec un batail-

lon du prince Henri et un autre de Jeune-Brunswic; il y trouva dix escadrons autrichiens, qui avaient mis pied à terre, et que quelques volées de canon chassèrent tout de suite. De là, comme il s'avancait pour se poster de manière à interdire à l'ennemi le chemin de ce plateau, il rencontra la tête de dix bataillons de grenadiers que le maréchal Daun y envoyait dans la même intention. M. de Wied les attaqua; l'action fut aussi vive que courte; les Autrichiens furent battus, et perdirent six cents grenadiers et quatorze pièces de canon. L'avant-garde et la gauche de l'armée du roi suivirent M. de Wied, et prirent une position de ce plateau au Blaue Ranzen; on fit reconnaître les hauteurs de Seitendorf, que l'ennemi avait garnies en diligence; la canonnade, qui avait commencé au point du jour, et qui avait duré toute cette journée, ne finit qu'à neuf heures et demie du soir. Ce bruit, qu'on avait entendu à Breslau, parut si considérable, que les officiers de la garnison crurent qu'il y avait eu une bataille; ce n'était à la vérité qu'une marche; mais dans les temps passés, on s'était battu plus d'une fois sans qu'il y eût autant de coups de canon de tirés que cette journée. Cette marche s'était faite pour gagner Waldenbourg, où l'ennemi avait une boulangerie; mais on avait si fort été retardé, parce qu'il fallait toujours se battre, qu'il fut impossible aux Prussiens de pousser cette fois plus loin leurs avantages.

Le lendemain, toute l'armée du roi, à l'exception

des cuirassiers, occupa les hauteurs de Giersdorf. On fit une tentative pour pénétrer par Neu-Reussendorf et le Kohlberg à Waldenbourg. Durant la nuit, M. Loudon avait pris les devants, et occupait déjà les gorges qui défendent ce passage ; il fut même joint par M. de Lacy dans cette position, de sorte que l'entreprise des Prussiens n'aboutit qu'à une canonnade. Le roi se rendit, en attendant, maître des hauteurs de Bærsdorf. La gauche de son camp s'appuyait à Kynau, d'où la ligne tournait par Bærsdorf et Dittmannsdorf, où était le quartier général ; de là elle passait par le Blaue Ranzen ; et le plateau de Hohengiersdorf, à l'extrémité de la droite, était occupé par la réserve, dont M. de Forcade avait le commandement. L'armée du maréchal Daun tenait un terrain plus vaste. Le corps de MM. de Loudon et de Lacy allait de Jauernick et Tannhausen, par Neu-Reussendorf, jusqu'à Seitendorf. Le maréchal Daun prenait de là, et remplissait toute la croupe qui s'étend jusqu'à Bøgendorf. MM. de Løwenstein et de Beck couvraient son flanc gauche, faisant front vers Schweidnitz, et M. de Nauendorf couvrait ses derrières à Fürstenstein. Ces deux armées s'étaient tellement emboîtées dans ces montagnes, qu'elles ne pouvaient avancer ni l'une ni l'autre, et leurs camps des deux parts étaient inexpugnables. Ces camps, d'ailleurs, étaient si voisins, qu'il n'eût dépendu que des généraux de se canonner réciproquement avec succès ; mais, comme cela ne menait à rien, on fut fort tranquille :

Les vedettes étaient nez contre nez, toute tirailleuse fut interdite, on aurait dit qu'on était convenu d'un armistice; cela en vint au point qu'Autrichiens et Prussiens redressaient les patrouilles qui s'égarèrent dans l'obscurité de la nuit, et les remettaient dans le chemin qui ramenait à leurs postes. Toutefois, dans ces montagnes, dont la nature s'était complu à faire des espèces de forteresses, les Prussiens et les Autrichiens se retranchèrent, pour plus de sûreté.

La situation où se trouvait le maréchal Daun commençait toutefois à lui peser. Il lui était insupportable de voir qu'il allait perdre cette campagne, dans le succès de laquelle il avait mis sa plus grande espérance. Les fourrages des montagnes étaient consommés; il ne pouvait se répandre dans la plaine qu'avec de petits partis; les chemins rompus difficultés l'arrivée des convois qu'il tirait de la Bohême; il était enfin sur le point d'abandonner la Silésie, où désormais il ne lui restait plus d'entreprise à former. Il ne trouva d'autre ressource dans son chagrin que de redresser le mauvais état de ses affaires par quelque diversion qui, taillant dans le vif, fût assez sensible au roi pour l'obliger d'y accourir. Il remua pour cet effet ciel et terre, pour y disposer les généraux russes, et surtout M. de Soltykoff. Son dessein était de faire marcher un corps de Russes droit à Berlin, et pour les encourager à cette manœuvre, il se proposa de les faire joindre par un détachement de son armée, persuadé

que ce serait le seul moyen d'obliger le roi d'accourir à ses États héréditaires, et par conséquent de quitter la Silésie avant qu'il pût contraindre les Autrichiens à se retirer en Bohême. Il envoya un officier général dans le camp des Russes pour négocier cette affaire; la cour de Vienne dépêchait journellement des courriers à Pétersbourg pour appuyer ce projet; on offrit aux Russes l'appât du pillage et du butin, et ce fut sans contredit ce qui les détermina d'entrer dans les vues des Autrichiens; et M. de Lacy fut détaché de Seitendorf, pour coopérer avec les Russes à l'exécution de ce projet. Quoique le roi en fût informé, cela n'empêcha pas qu'il ne détachât M. de Wied avec 8,000 hommes pour la Haute-Silésie. M. de Wied y trouva le corps de Bethlen à Neustadt; les dragons de Krockow firent une reconnaissance où, par maladresse, ils perdirent cent vingt hommes; mais ce ne sont là que des bagatelles.

MM. de Czernichew et de Tottleben s'étaient mis en marche, dès le 20 septembre, avec environ 20,000 hommes; ils avaient passé l'Oder à Beuthen, d'où ils s'étaient portés sur Christianstadt, tandis que M. de Soltykoff dirigeait sa marche de Schlichtingsheim en Pologne sur Francfort, où il arriva, le 6 d'octobre.

Les affaires de la Saxe allaient mal depuis le départ du roi. Les cercles occupèrent d'abord Nossen; M. de Hülsen, trop faible pour occuper tous les postes qu'il aurait fallu garder pour empêcher le

prince de Deux-Ponts de le tourner, ne put conserver sa position de Schlettau, et se replit sur Strehla. Il y fut incontinent suivi par les ennemis. M. de Lusinzky se porta sur son flanc droit, pendant que le prince de Stolberg attaqua la droite des Prussiens sur le Dürrenberg. M. de Braun, qui commandait cette brigade, repoussa vigoureusement l'ennemi. Les dragons de Schorlemer et les hussards de Kleist donnèrent en même temps sur eux, et achevèrent de les mettre en déroute. Ils y prirent le prince de Nassau, colonel au service d'Autriche, vingt officiers et quatre cents hommes ; sur quoi le prince de Deux-Ponts fit la retraite. Il semblait que ce n'en fût pas assez pour M. Hülsen du nombre d'ennemis qu'il avait à combattre : le hasard lui en suscitait de nouveaux. Le duc de Wurtemberg, remis de l'altération que l'affaire de Fulde lui avait causée l'année précédente, se remit en campagne ; il crut être plus heureux en servant sous les auspices des Autrichiens qu'en faisant la guerre avec les Français ; il s'était vendu à condition qu'on l'emploierait en corps séparé, et il s'avavançait vers la Saxe avec la ferme résolution de piller également ami et ennemi. Dans cette vue, il se faisait suivre par toute une synagogue de Juifs, pour débiter son butin. On appelait cette troupe d'Hébreux son sanhédrin. Comme il se trouvait alors aux environs de Grimma, M. de Hülsen ne trouva pas convenable de prolonger davantage son séjour de Strehla ; il se retira à Torgau, pour cou-

vrir le magasin qu'il avait dans cette ville, autant que les conjonctures le lui permettraient. Le prince de Deux-Ponts suivit les Prussiens sur leurs pas, et se campa à Belgern. Le duc de Wurtemberg s'avança de Bitterfeld à Pretzsch. M. de Luszinky se porta sur Domnitzsch; il y construisit un pont, et passa l'Elbe le même jour. Le prince de Deux-Ponts et MM. de Hadik et de Maguire s'avancèrent alors en même temps sur M. de Hülsen, et vinrent occuper les hauteurs de Süptitz. Ces mouvements combinés des ennemis, et le passage de l'Elbe du corps de Luszinky firent appréhender que les ennemis n'eussent le projet d'assiéger Torgau, ou peut-être même de pousser jusqu'à Berlin, où il y avait peu de troupes. M. de Hülsen voulut prévenir des desseins aussi dangereux : pour cet effet, il passa l'Elbe à Torgau, et établit son camp à Jessen, au confluent de l'Elster et de l'Elbe [26 septembre]. D'abord après son départ, les ennemis brûlèrent le pont de Torgau. Le sieur de Normann, commandant de la ville, ne fit aucune défense : il se rendit lâchement le même jour; sa garnison, forte de huit cents hommes, beaucoup de malades de l'armée, et un magasin considérable, tout fut perdu et tomba entre les mains des Impériaux. Le prince de Deux-Ponts s'avança ensuite sur l'Elster, et M. de Hülsen, ne pouvant résister aux ennemis qu'il avait devant lui et sur ses derrières, se retira à Coswig, d'où on l'appela à Berlin, comme nous le dirons d'abord. La ville de Wittenberg fut aussi-

tôt assiégée. M. Salenmon, qui en était commandant, se défendit avec valeur et avec fermeté. Les ennemis bombardèrent la place, et en réduisirent les trois quarts en cendres. Les munitions lui manquèrent à la fin; il ne se rendit toutefois que le 14 d'octobre, après avoir fait tout ce qu'on devait attendre d'un homme d'honneur.

Le bouleversement de la Saxe, les dangers qui menaçaient Berlin, étalent des motifs suffisants pour engager le roi à se porter en diligence au secours de ces provinces. On était déjà dans le mois d'octobre; il n'était pas à présumer que l'ennemi, si lent dans ses préparatifs, commençât un siège dans cette saison avancée, vu qu'en Silésie toutes ses mesures étaient dérangées. Toutes les probabilités portaient à croire que le roi pouvait quitter la Silésie sans risque. Comme donc sa présence devenait si essentiellement nécessaire ailleurs, il rappela M. de Wied de la Haute-Silésie, et il partit, le 7 d'octobre, du camp de Dittmannsdorf. Il dirigea sa marche, par Bunzelwitz, Jauer, Conradsdorf, Primkenau, à Sagan, où M. de Goltz le joignit, le 11. Ce général avait détaché M. de Werner pour Colberg dès le mois de septembre; nous en verrons d'abord les raisons. De Sagan, l'armée du roi marcha par Guben à Gross-Muckro, où elle arriva, le 15. Le projet du roi était de venir à dos des Russes, pour abîmer tout le corps qui s'était aventuré jusqu'à Berlin. Mais cela ne fut pas nécessaire, car voici la tournure que prirent les choses.

MM. de Czernichew et de Tottleben étaient venus par le chemin de Guben et de Beeskow, et ils arrivèrent, le 3 d'octobre, devant les portes de Berlin. Le prince de Wurtemberg, qui faisait tête aux Suédois, en avait eu vent; la guerre qu'il faisait aux Suédois était toujours la même : l'ennemi passait la Peene, on lui battait un détachement, il rétrogradait pour avancer d'un autre côté; en un mot, il ne se passait rien dans cette guerre qui méritât l'attention de la postérité. Le prince de Wurtemberg se trouvait à Pasewalk lorsqu'il fut informé de la marche des Russes. Il avait attiré à lui de la Poméranie M. de Werner, qui avait eu les plus brillants succès contre les Russes. La singularité de son expédition nous engage à la rapporter, pour égayer un peu la tragique gravité de cette matière.

Les Russes avaient envoyé leur amiral Zacharie Danielowitsch avec vingt-six vaisseaux de guerre, auxquels se joignit une escadre suédoise, pour mettre le siège devant Colberg. Ils ouvrirent la tranchée, le 26 août, et ils continuèrent leurs opérations jusqu'au 18 septembre. Le commandant et la garnison prussienne y firent des merveilles par leur défense et leurs sorties. La nouvelle de ce siège fit partir M. de Werner de la Silésie pour accourir au secours de Colberg. Sa force consistait en quatre bataillons et neuf escadrons. Il vient, il surprend l'ennemi à Selnow, il s'empare de l'important passage du Kautzenberg, et se jette dans la ville. L'ennemi lève le siège la même nuit, s'em-

barque sur ses vaisseaux, abandonne quinze canons, sept mortiers, et ses munitions de guerre. Werner fait six cents prisonniers ; il se présente le lendemain sur le bord de la Baltique, et, par un effet incroyable de la terreur, la flotte lève l'ancre, met à la voile, et cingle en haute mer. Il était sans doute réservé à M. de Werner de mettre une flotte en déroute avec quelques escadrons de hussards. Après que ce général eut achevé d'expulser les Russes de la Poméranie, il se rendit à Prenzlau, où il joignit le prince de Wurtemberg. MM. de Werner et de Belling demeurèrent dans ces environs pour s'opposer aux Suédois, pendant que le prince de Wurtemberg s'avancait à grandes journées vers Berlin, où il arriva le 4 octobre.

Tout le monde avait pris les armes dans cette capitale ; on employait des invalides et des malades pour se défendre. Les fortifications de la ville consistaient en quelques flèches de terre élevées devant les portes. Ces postes importants étaient confiés à des généraux de l'armée blessés ou malades, qui se trouvaient dans la ville. Avec sa cavalerie, le prince de Wurtemberg sortit de la porte de Silésie. Il y rencontra l'ennemi ; il fut attaqué durant six heures par M. de Tottleben, qui l'entourait avec un corps de 7 à 8,000 Cosaques et dragons. Le prince non-seulement le repoussa, mais il le rechassa jusqu'à Cöpenick. La porte fut attaquée le lendemain par 2,000 fantassins russes. M. de Seydlitz, quoiqu'il ne fût pas guéri

de ses blessures de Kunersdorf, y commandait ; il repoussa l'ennemi. On avait mandé à M. de Hülsen le péril où se trouvait la capitale ; il y était accouru de Coswig, et il arriva dans ces entrefaites.

S'il n'y avait eu que les Russes à écarter, on aurait réussi à les chasser ; mais ce qui perdit la ville, ce fut l'arrivée de M. de Lacy. Il avait déjà occupé Potsdam et Charlottenbourg, et s'avancait du côté du midi vers Berlin. Le circuit de cette capitale est de trois milles de contour ; or il est impossible que 16,000 hommes défendent une aussi vaste enceinte, où il n'y a ni ouvrages ni remparts, contre 20,000 Russes et 18,000 Autrichiens, qui, n'ayant rien à ménager, pouvaient tout entreprendre. L'ennemi commençait déjà à jeter des bombes dans la ville. Si l'on avait attendu la dernière extrémité, les troupes couraient risque d'être prises, et la capitale, d'être ruinée de fond en comble. Ces considérations essentielles et solides occasionnèrent la résolution que prirent les généraux de se retirer, en intimant aux magistrats d'envoyer des députés aux généraux des ennemis pour dresser une espèce de capitulation. Le prince de Wurtemberg et M. de Hülsen partirent, la nuit du 9, et se replièrent sur Spandow ; il n'y eut que le corps des chasseurs qui souffrit dans cette retraite.

Le même jour, les Russes entrèrent dans Berlin. L'on convint que la bourgeoisie lèverait par imposition la somme de deux millions, qu'elle leur

payerait pour se racheter du pillage. Cela n'empêcha pas que MM. de Lacy et de Czernichew ne fussent tentés d'incendier quelque partie de la ville, et peut-être y aurait-il eu quelque catastrophe, sans les solides représentations de M. Verelst, ministre de la république de Hollande. Ce digne républicain leur parla du droit des gens, et leur dépeignit leur barbarie avec des couleurs si affreuses qu'ils en eurent honte. Leur fureur et leur rage se tourna sur Charlottenbourg et Schoenhauseu, maisons royales qui furent pillées par les Cosaques et par les Saxons.

Le bruit de la marche du roi allait en s'accroissant. Il était venu des avis à MM. de Lacy et de Czernichew que l'intention de ce prince était de les couper. Cette nouvelle leur donna la peur et hâta leur départ. Ils se retirèrent, le 12. Les Russes repassèrent l'Oder à Francfort et à Schwedt, et le 15, M. de Soltykoff se replia vers Landsberg-sur-la-Warthe. Pour M. de Lacy, il pillait tout sur sa route, et dans trois jours il eut regagné Tergau. Le prince de Wurtemberg et M. de Hülsen, embarrassés de leur personne, avaient tourné vers Coswig, et s'y tenaient cantonnés, faute de savoir où aller ailleurs.

Ce fut donc à Gross-Muckro que le roi apprit ces différents détails. Comme il n'y avait plus de Russes à combattre, ce prince eut la liberté de diriger tous ses efforts contre la Saxe; ainsi, au lieu de prendre la route de Cœpenick, il prit celle

de Lübben. Cependant le maréchal Daun avait suivi le roi en Lusace; il s'approchait alors de Torgau, et comme l'on apprit qu'il avait laissé M. de Loudon à Löwenberg, M. de Goltz sut ordre de retourner en Silésie pour s'opposer de son mieux aux entreprises des Autrichiens. L'armée du roi arriva, le 22, à Jessen. Les troupes du prince de Deux-Ponts bordaient toute la rive gauche de l'Elbe. Ce prince se tenait à Pratau, vis-à-vis de Wittenberg, avec la plus considérable partie de ses forces; il évacua cette forteresse aussitôt que la tête de l'armée du roi approcha de la ville.

Les révolutions subites qui venaient d'arriver dans cette campagne, demandaient qu'on prit de nouvelles mesures et qu'on fit de nouvelles dispositions. Il ne restait pas un seul magasin dans toute la Saxe aux Prussiens. L'armée du roi vivait au jour la journée; elle tirait quelque peu de farine de Spandow; ces provisions mêmes allaient s'épuiser; avec cela, l'ennemi occupait toute la Saxe. Le maréchal Daun allait arriver à Torgau, les cercles bordaient le cours de l'Elbe, et le duc de Wurtemberg occupait les environs de Dessau. Pour se délivrer de tant d'ennemis, le roi fit marcher M. de Hülsen et le prince de Wurtemberg à Magdebourg, pour y passer l'Elbe et pour convoyer les bateaux chargés de farine qui devaient se rendre à Dessau, où le roi résolut de passer l'Elbe avec la droite de son armée pour se joindre à M. de Hülsen. Le prince de Wurtemberg rencontra dans

la principauté de Halberstadt un détachement du duc son frère, qui fut entièrement détruit ; le duc en prit une telle épouvante, qu'il se retira par Mersebourg et Leipzig à Naumbourg.

La droite de l'armée du roi passa l'Elbe, le 26, et se joignit à M. de Hülsen et au prince de Wurtemberg proche de Dessau. Sur ce mouvement, le prince de Deux-Ponts abandonna les bords de l'Elbe, et se retira par Düben à Leipzig. Il avait laissé M. de Ried en arrière, dans une forêt entre Oranienbaum et Kemberg, où cet officier s'était placé avec peu de jugement, ayant garni les bois de hussards, et ayant posté ses pandours dans la plaine. L'avant-garde prussienne l'attaqua. Ses troupes, qui se trouvaient toutes éparpillées, furent battues en détail, et son corps fut presque détruit : de 3,600 hommes qu'il avait eus avant l'action, il n'en put rassembler que 1,700 à Pretzsch, jusqu'où on le poussa. Dès que l'armée du roi eut atteint Kemberg, M. de Zieten, qui avec la gauche avait contenu l'ennemi à Wittenberg, passa l'Elbe, et se joignit au gros de l'armée.

Cependant le maréchal Daun venait de joindre M. de Lacy à Torgau. On apprit avec certitude que son avant-garde avait pris le chemin d'Eilenbourg ; on ne pouvait se figurer autre chose sinon que son dessein était de se joindre à l'armée des cercles. Sur ce soupçon, l'armée marcha sur Düben, pour s'opposer à une jonction aussi préjudiciable aux intérêts du roi. En arrivant à Düben, on y trouva

un bataillon de Croates, qui fut ou pris, ou passé au fil de l'épée. Le roi établit dans cet endroit un dépôt pour ses vivres. Ce poste y parut le plus convenable, parce que c'est une presque entièrement environnée par la Mulde. On y construisit quelques redoutes, et on y laissa M. de Sydow avec dix bataillons pour le défendre. L'armée du Roi marcha de là sur Eilenbourg. Les troupes autrichiennes qui avaient campé dans cette partie, se retirèrent par Mockrehna sur Torgau avec une telle précipitation qu'elles abandonnèrent une partie de leurs tentes. L'armée se campa, la droite à Thalwitz et la gauche à Eilenbourg. M. de Hülsen fut obligé de passer la Mulde avec quelques bataillons; il prit une position entre Betzen et Gostewitz, vis-à-vis du prince de Deux-Ponts, dont l'armée était à Taucha. Dans la situation où l'on se trouvait, c'était un préalable que d'écarter les troupes des cercles, tant parce qu'elles se trouvaient à dos des Prussiens, que pour empêcher leur jonction avec les Autrichiens; il n'en coûta pas grande peine. M. de Hülsen les fit alarmer; sur quoi elles décampèrent la nuit même, passèrent la Pleisse, puis l'Elster, et se retirèrent à Zeitz. Le major Quintus avec son bataillon franc chargea vigoureusement leur arrière-garde, sur laquelle il fit quatre cents prisonniers. Après cette expédition si heureusement terminée, les Prussiens rentrèrent en possession de Leipzig, et M. de Hülsen rejoignit l'armée.

Tous les événements qui étaient arrivés jusqu'alors avaient tourné à l'avantage du roi. L'irruption des Russes et la prise de Berlin, qui paraissaient entraîner de si grandes conséquences, se terminèrent d'une manière moins fâcheuse qu'on ne pouvait s'y attendre; il n'en coûta que des contributions et de l'argent. L'ennemi venait d'être écarté des frontières du Brandebourg; on avait repris Wittenberg et Leipzig, et l'on avait même éloigné les cercles à une distance assez considérable pour ne point appréhender qu'ils pussent se joindre promptement aux Impériaux. Mais tout n'était pas fait, et les projets qui restaient à exécuter étaient la partie la plus difficile de l'ouvrage.

Les Russes, qui se tenaient à Landsberg-sur-la-Warthe, s'étaient mis dans une position d'où ils pouvaient être les tranquilles spectateurs des événements qui se passeraient en Saxe. Cependant le roi était informé que d'autres raisons les engageaient à ne pas trop s'éloigner, leur dessein étant, au cas que les Autrichiens eussent des avantages sur l'armée du roi, ou que le maréchal Daun pût se soutenir à Torgau, de rentrer de nouveau dans l'électorat de Brandebourg, et d'établir leurs quartiers le long de l'Elbe conjointement avec les Autrichiens. Les suites de ce projet auraient été funestes et désespérantes pour les Prussiens. Par cette position, ils coupaient l'armée du roi non-seulement de la Silésie et de la Poméranie, mais encore de Berlin, cette mère nourricière qui fournissait uni-

formes, armes, bagage, et tous les besoins aux troupes; qu'on ajoute à ces considérations qu'il ne restait de quartiers à prendre pour l'armée du roi qu'au delà de la Mulde, entre la Pleisse, la Saale, l'Elster et l'Unstrut. Ce terrain trop resserré ne pouvait pas fournir à la subsistance de tant de troupes pendant l'hiver. D'où seraient venus les magasins pour le printemps? d'où les uniformes? d'où les recrues? Cette armée, ainsi pressée, et rejetée sur celle des alliés, l'aurait affamée, en s'affamant elle-même. Sans avoir de profondes connaissances militaires, tout homme sensé comprendra que, si le roi s'en était tenu là pour cet automne, sans former de nouvelles entreprises, il aurait autant valu se livrer pieds et poings liés à la discrétion des ennemis. Ajoutez à tout ce que nous venons de dire que les provisions dont on avait formé le dépôt à Düben pouvaient à peine fournir pour quatre semaines à l'entretien des troupes; que, par le froid qui commençait à se faire sentir, les eaux de l'Elbe devaient se prendre incessamment; que par conséquent les bateaux ne pourraient plus amener de vivres de Magdebourg : enfin on se serait vu réduit à la dernière misère, si l'on n'avait pas pris alors de bonnes mesures pour écarter l'ennemi, et pour gagner un terrain convenable pour placer et pour faire subsister l'armée.

Ayant bien mûrement examiné et pesé toutes ces raisons, il fut résolu de commettre la fortune de la Prusse au sort d'une bataille, si toutefois on ne

pouvait parvenir par des manœuvres à déposter le maréchal Daun du poste de Torgau, qu'il occupait. Il est bon d'observer que les espèces de jalousies qu'on pouvait lui donner, ne pouvaient rouler que sur ces deux objets : l'un, de gagner avant lui Dresde, où l'on n'avait laissé qu'une faible garnison; et l'autre, de s'approcher de l'Elbe, pour lui donner des appréhensions pour ses subsistances, qu'il faisait descendre de Dresde sur cette rivière. Il faut avouer cependant que cette dernière manœuvre ne pouvait guère lui causer d'inquiétude, parce qu'il était maître de toute la rive droite de ce fleuve, et qu'il pouvait faire voiturer par chariots ce que les barques ne pouvaient plus transporter. Ce qui se rencontra de plus difficile dans l'exécution de ce plan, fut de concilier deux choses presque contradictoires, la marche de l'armée sur l'Elbe, et la sûreté du dépôt des vivres. Pour ne point s'écarter des règles, l'armée du roi, en avançant, ne devait point s'éloigner de sa ligne de défense, par laquelle elle couvrait ses subsistances; et ce mouvement qu'il fallait faire sur l'Elbe l'écartait tout à fait à droite, en découvrant ses derrières. On tâcha cependant de concilier l'entreprise sur l'ennemi avec la sûreté du dépôt. Le roi se proposa de se porter à Schilda, pour éprouver la contenance du maréchal Daun, et de l'attaquer à Torgau, s'il était absolument résolu à s'y maintenir. Comme il n'y avait qu'une marche pour se rendre à Schilda, si le maréchal se retirait sur ce mouvement, il n'y avait

point à craindre qu'il entreprît sur Düben; et, s'il demeurait à Torgau, en l'attaquant le lendemain, il était apparent qu'on lui donnerait tant d'ouvrage qu'il n'aurait pas le temps de former des projets pour ruiner les magasins du roi.

Tout conspirant donc à confirmer le roi dans la résolution qu'il avait prise, il fit marcher, le 2 de novembre, l'armée à Schilda; il fut, tout le chemin, avec l'avant-garde des hussards, pour observer de quel côté se retireraient les postes avancés de l'ennemi, à mesure qu'ils seraient poussés par les troupes du roi. On ne fut pas longtemps en doute; les détachements se retirèrent tous à Torgau, à l'exception de M. Brentano, qu'on attaqua à Belgern, et qu'on prit en un sens qu'il ne put se sauver que vers Strehla. M. de Kleist lui fit huit cents prisonniers. L'armée du roi se campa de Schilda, par Probsthayn, à Langenreichenbach, et le maréchal Daun demeura immobile à Torgau. Il n'y avait plus à douter qu'il n'eût des ordres positifs de sa cour de soutenir à tout prix sa position. On fit les dispositions suivantes pour l'attaquer le lendemain. La droite des Impériaux s'appuyait derrière les étangs de Grosswig. Son centre couvrait la colline de Süptitz, sa gauche se terminait au delà de Zinna, en tirant vers les étangs de Torgau. Outre cela, M. de Ried observait l'armée prussienne, du bord de la forêt de Torgau. M. de Lacy, avec une réserve de 20,000 hommes, couvrait la chaussée et les étangs qui sont à l'extrémité de l'endroit où les

Impériaux avaient appuyé leur gauche. Cependant le terrain où se trouvaient les ennemis manquait de profondeur, et leurs lignes n'avaient pas trois cents pas d'intervalle. C'était l'article le plus favorable pour les Prussiens, parce qu'en attaquant ce centre de front et à dos, on mettrait l'ennemi entre deux feux, et il fallait de nécessité qu'il fût battu. Pour amener les choses à ce but, le roi partagea son armée en deux corps, dont l'un fut destiné à s'approcher de l'Elbe après avoir traversé la forêt de Torgau, pour attaquer l'ennemi à dos sur la hauteur de Süptitz, tandis que l'autre, en suivant la route d'Eilenbourg à Torgau, devait établir une batterie sur la colline de Grosswig, et attaquer le village de Süptitz en même temps. Ces deux corps, en agissant de concert, devaient nécessairement couper l'armée autrichienne par le centre; après quoi il aurait été facile d'en rouler les débris vers l'Elbe, où le terrain, allant toujours en s'abaissant par une pente douce, aurait donné beau jeu aux Prussiens, ce qui leur aurait procuré une victoire complète.

Le roi se mit en marche, le 3, dès la pointe du jour; il était suivi de trente bataillons et de cinquante escadrons de sa gauche. Les troupes traversèrent la forêt de Torgau sur trois colonnes. La route de la première ligne d'infanterie la conduisait par Mockrehna, Wildenhayn, Grosswig et Neiden; la route de la seconde ligne la menait, par Pechhütte, Jægerteich, Brückendorf, à Elsnig; la cava-

lerie, qui faisait la troisième colonne, passait le bois de Wildenhayn, pour se rendre à Vogelsang. M. de Zieten se mit en même temps en marche avec la droite de l'armée, consistant en trente bataillons et soixante-dix escadrons, et il enfila le chemin qui va d'Eilenbourg à Torgau. La partie de l'armée que le roi conduisait, trouva M. de Ried posté à la lisière du bois de Torgau, avec deux régiments de hussards, autant de dragons et trois bataillons de pandours. On lui tira quelques volées de canon, sur quoi il se replia vers la droite des Impériaux. Près de Wildenhayn, il y a une petite plaine dans la forêt, où l'on aperçut dix bataillons de grenadiers bien postés, qui faisaient mine de disputer le passage aux Prussiens. Ils firent quelques décharges de canon contre la colonne du roi, auxquelles les Prussiens répondirent. On forma une ligne d'infanterie pour les charger; mais ils se replièrent sur leur armée. Les hussards avertirent en même temps que le régiment de Saint-Ignon était dans le bois, entre les deux colonnes d'infanterie, et que même il avait mis pied à terre. On le fit attaquer incontinent, et, comme ces dragons ne trouvaient aucune issue pour s'échapper, tout le régiment fut détruit. Ces grenadiers et ce régiment devaient partir ensemble pour tenter une entreprise sur Döbeln, et M. de Saint-Ignon, que l'on prit, se plaignait amèrement de ce que M. de Ried ne l'avait point averti de l'approche des Prussiens.

Cette petite affaire ne fit perdre que peu de mo-

ments aux troupes; elles poursuivirent leur chemin, et les têtes des colonnes arrivèrent à une heure de l'après-midi au débouché de la forêt dans la petite plaine de Neiden. On y aperçut des dragons de Batthyani et quatre bataillons, qui, sortant du village d'Elsnig, tirèrent quelques coups de canon au hasard, et firent une décharge de petites armes, sans doute causée par un mouvement de surprise de ce qu'ils avaient peut-être aperçu quelques hussards prussiens. Ces troupes se retirèrent sur une hauteur derrière le défilé de Neiden. Il y a dans cet emplacement un grand marais, qui prend de Grosswig et va jusqu'à l'Elbe, au travers duquel on ne peut passer que par deux chaussées étroites. Sans doute que si ce corps se fût établi sur le terrain avantageux où il était, il n'y aurait point eu de bataille; quelque ferme volonté que le roi eût d'attaquer les Impériaux, cela lui devenait impossible; il aurait fallu renoncer à tout ce projet, et rebrousser bien vite pour regagner Eilenbourg. Mais les choses tournèrent tout autrement.

Ces bataillons se hâtèrent de rejoindre leur armée, à quoi les invitait une canonnade assez forte qu'ils entendaient du côté de M. de Zieten. Le roi crut, comme il y avait toute apparence, que ses troupes en étaient déjà aux mains avec l'ennemi; cela le décida à passer le défilé de Neiden avec ses hussards et son infanterie; car la cavalerie, qui aurait dû le devancer, n'était pas encore arrivée. Le roi se glissa dans un petit bois, et reconnut lui-

même la position des ennemis. Il jugea qu'il n'y avait de terrain propre à se former devant les Autrichiens qu'en passant ce petit bois, qui mettait en quelque manière ses troupes à couvert, d'où l'on pouvait gagner un ravin assez considérable pour garantir les troupes, tandis qu'on les formait, contre le canon de l'ennemi. Ce ravin n'était à la vérité qu'à huit cents pas de l'armée autrichienne; mais le reste du terrain, qui de Süptitz descend en glacis vers l'Elbe, était tel, que si l'on avait formé l'armée dans cette partie, la moitié en aurait péri avant qu'elle eût pu approcher de l'ennemi. Le maréchal Daun, de son côté, eut de la peine à croire que les Prussiens marchaient à lui; ce ne fut qu'après des rapports réitérés qu'il ordonna que sa seconde ligne fit volte-face, et qu'il fit mener la plupart du canon de sa première ligne à la seconde. Quelque précaution que le roi prit pour couvrir la marche de ses troupes, elle n'empêcha pas que l'ennemi, qui avait quatre cents bouches à feu en batterie, ne lui tuât beaucoup de monde : huit cents soldats furent tués, et trente pièces d'artillerie abîmées avec leurs chevaux, leur train et leurs artilleurs, avant que les colonnes arrivassent à l'endroit où on voulait les déployer.

Le roi forma son infanterie sur trois lignes, dont chacune, de dix bataillons, faisait une attaque. S'il avait eu sa cavalerie, il aurait jeté un couple de régiments de dragons dans un fond qu'il y avait à la droite de son infanterie, pour couvrir

son flanc. Mais le prince de Holstein, dont rien ne dérangeait le flegme, n'arriva qu'une heure après que l'action fut engagée. De la manière dont la disposition des attaques était réglée, elles devaient se faire en même temps : il en devait résulter que le roi ou M. de Zieten percerait le centre de l'ennemi à Süptitz. Mais M. de Zieten, au lieu d'attaquer, s'amusa longtemps avec un corps de pandours qu'il trouva sur son chemin dans la forêt de Torgau ; ensuite il se canonna beaucoup avec le corps de M. de Lacy, qui était, comme nous l'avons dit, posté derrière les étangs de Torgau ; bref, la disposition ne fut point exécutée ; le roi attaqua seul, sans être secondé de M. de Zieten, et sans que sa cavalerie s'y trouvât. Tout cela ne l'empêcha point de poursuivre son dessein. La première ligne du roi sortit du ravin, et marcha à l'ennemi en bonne contenance ; mais le feu prodigieux de l'artillerie impériale et ce terrain en glacis lui donnaient trop d'avantage ; la plupart des généraux prussiens, des commandeurs des bataillons, et des soldats, furent tués ou blessés. La ligne plia, et revint avec quelque confusion. Les carabiniers autrichiens en profitèrent ; ils la poursuivirent, et ne lâchèrent prise qu'après avoir reçu quelques décharges de la seconde ligne ; celle-ci s'ébranla aussitôt, et après un combat plus rude et plus opiniâtre que le précédent, elle fut encore repoussée, et M. de Bülow, qui la conduisait, tomba entre les mains des ennemis.

Le prince de Holstein arriva enfin avec sa cavalerie tant attendue. La troisième ligne des Prussiens était déjà engagée ; le régiment du prince Henri, attaquant l'ennemi, fut chargé à son tour par la cavalerie autrichienne. MM. de Hundt, de Reitzenstein et de Prittwitz le soutinrent avec leurs hussards, quelques efforts que les ennemis fissent pour l'enfoncer. Le feu terrible que les Impériaux avaient fait avec leurs canons avait consumé leurs munitions trop vite. Ils avaient laissé leur réserve d'artillerie de l'autre côté de l'Elbe, et le resserrement de leurs lignes ne leur permettait pas de faire passer entre deux les chariots des munitions et de les distribuer aux batteries. Le roi profita du moment que leur feu commençait à se ralentir, pour faire attaquer leur infanterie par les dragons de Baireuth. M. de Bülow les mena avec tant de valeur et d'impétuosité, qu'en moins de trois minutes ils prirent prisonniers les régiments de l'Empereur, de Neipperg, de Gaisrugg et de Baireuth impérial ; en même temps, les cuirassiers de Spaen et de Frédéric donnèrent sur la partie de l'infanterie ennemie qui était plus à la droite des Prussiens, la mirent en déroute et ramenèrent beaucoup de prisonniers. Pour le prince de Holstein, on l'avait placé pour couvrir le flanc gauche de l'infanterie. Son aile droite y touchait, et sa gauche tirait vers l'Elbe. L'ennemi se présenta bientôt vis-à-vis de lui avec quatre-vingts escadrons ; il avait sa droite vers l'Elbe, et sa gauche

vers Zinna. C'était M. O'Donnell qui commandait cette cavalerie impériale. S'il avait eu la résolution d'attaquer le prince de Holstein, le roi perdait la bataille sans ressource ; mais il respecta un fossé d'un pied et demi de largeur, qu'on défendait aux escarmoucheurs de passer ; les ennemis le crurent considérable, parce qu'on faisait mine de le respecter, et ils demeurèrent vis-à-vis du prince de Holstein, les bras croisés, à le regarder.

Pendant les dragons de Baireuth venaient de déblayer la hauteur de Süptitz. Le roi y fit marcher le régiment de Maurice, qui n'avait point combattu, et un vaillant et digne officier, M. de Lestwitz, ramena un corps de mille hommes qu'il avait formé de différents régiments qui avaient été repoussés dans les attaques précédentes. Avec ces troupes, les Prussiens s'emparèrent de la hauteur de Süptitz, et on les y établit avec tout le canon qu'on put rassembler à la hâte. Enfin, M. de Zieten, étant arrivé au lieu de sa destination, attaqua de son côté. Il faisait déjà nuit, et, pour éviter que Prussiens ne combattissent contre Prussiens, l'infanterie de Süptitz battit la marche. M. de Zieten l'eut bientôt jointe. A peine commençait-on à se former avec quelque ordre sur cet emplacement, que M. de Lacy vint avec son corps pour en déloger les troupes du roi ; mais il arriva trop tard. Il fut deux fois repoussé. Rebuté d'être si mal accueilli, il se retira vers Torgau à neuf heures et demie du soir, que cette bataille finit.

Les Impériaux et les Prussiens étaient si près dans les vignes de Süptitz, que bien des officiers et des soldats de part et d'autre furent faits prisonniers en s'égarant dans l'obscurité, après que tout fut bien fini, en ordre et tranquille. Le roi même, en voulant se rendre au village de Neiden, tant pour expédier des ordres relatifs au gain de cette bataille, que pour en publier le succès dans le Brandebourg et en Silésie, entendit proche de l'armée le bruit d'une voiture. On demanda le mot, et l'homme répondit : *Autrichien*. L'escorte du roi donna dessus, et prit tout un bataillon de pandours, avec deux canons, qui s'était égaré dans l'obscurité de la nuit. A cent pas de là, il rencontra une troupe à cheval, qui répondit sur le qui-vive : *Carabiniers autrichiens*. L'escorte du roi les attaqua et les dispersa dans la forêt. Ceux que l'on prit déposèrent qu'ils s'étaient égarés avec M. de Ried dans ce bois, et qu'ils avaient cru que les Impériaux étaient maîtres du champ de bataille. Toute la forêt que l'armée prussienne avait traversée avant la bataille, et que le roi côtoyait alors, était pleine de grands feux. On était embarrassé de deviner ce que ce pouvait être. On envoya quelques hussards pour s'en éclaircir. Ils rapportèrent qu'il y avait autour des feux des soldats habillés de bleu et d'autres de blanc; mais comme il fallait s'informer exactement de ce que c'était, on y envoya des officiers, et l'on apprit un fait singulier, dont je doute qu'on trouve des

exemples dans l'histoire. C'étaient des soldats des deux armées, qui avaient cherché un asile dans ce bois ; ils avaient passé entre eux un accord, qu'ils attendraient avec neutralité ce que le sort déciderait des Prussiens et des Impériaux, résignés des deux parts à suivre le parti de la fortune et à se rendre aux victorieux.

Cette bataille coûta 13,000 hommes aux Prussiens, dont 3,000 furent tués, et 3,000 tombèrent entre les mains des ennemis, des premières attaques qu'ils repoussèrent. MM. de Bülow et de Finck furent de ce nombre. Le roi eut la poitrine effleurée d'un coup de feu ; le margrave Charles, une contusion ; plusieurs généraux furent blessés. La bataille fut opiniâtrément disputée de part et d'autre. Cet acharnement coûta 20,000 hommes aux Impériaux, dont quatre généraux et 8,000 hommes furent faits prisonniers. Ils y perdirent vingt-sept drapeaux et cinquante canons. Le maréchal Daun fut blessé dès les premières attaques.

Lorsque les ennemis virent plier la première ligne des Prussiens, trop frivoles dans leurs espérances, ils dépêchèrent des courriers à Vienne et à Varsovie pour annoncer leur victoire ; mais la nuit même, ils abandonnèrent le champ de bataille et repassèrent l'Elbe à Torgau. Le lendemain au matin, Torgau se rendit à M. de Hülsen ; on fit passer l'Elbe au prince de Wurtemberg ; il poursuivit l'ennemi, qui fuyait en désordre, et augmenta encore le nombre des prisonniers qu'on avait déjà

faits dans l'action ; et les Impériaux auraient été totalement défaits, si M. de Beck, qui n'avait point combattu la veille, n'eût couvert leur retraite en postant son corps entre Arzberg et Triestewitz, derrière le Landgraben. Il ne dépendait que du maréchal Daun d'éviter cette bataille. Si, au lieu de placer M. de Lacy derrière les étangs de Torgau, que six bataillons auraient défendus de reste, il l'eût posté derrière le défilé de Neiden, il aurait été inexpugnable dans son camp ; tant les moindres inadvertances dans ce métier difficile tirent à conséquence et deviennent importantes.

Dès que les Russes furent informés de la manière dont la fortune avait décidé du sort des Autrichiens et des Prussiens à Torgau, ils se retirèrent à Thorn, où ils repassèrent la Vistule. L'armée du roi s'avança, le 5, à Strehla, et le 6, à Meissen. Les Impériaux avaient laissé M. de Lacy de ce côté de l'Elbe, pour qu'il pût couvrir le fond de Plauen avant leur arrivée. Lacy voulut disputer le défilé de Zehren à l'avant-garde du roi ; mais, dès qu'il s'aperçut que la cavalerie se mettait en mouvement pour le tourner par Lommatzsch, il s'enfuit à Meissen, où il repassa la Triebisch. Mais quelle que fût sa diligence, son arrière-garde y fut entamée et y perdit quatre cents hommes. On continua de le poursuivre, afin de tenter si, à la faveur du trouble et du désordre où était l'ennemi, on aurait pu péle-mêle avec lui passer le fond de Plauen et s'emparer de ce poste important. Mais

quelque diligence que l'on fit, on y arriva deux heures trop tard ; car en arrivant à Unckersdorf, on découvrit un autre corps des ennemis, qui avait déjà pris poste au Windberg, et dont la droite s'étendait au Trompeterschlösschen ; c'était M. de Hadik. Lui et le prince de Deux-Ponts, en quittant Leipzig, étaient marchés à Zeitz, puis à Rosswein. Aussitôt qu'ils furent informés du désavantage que les Impériaux avaient eu à Torgau, ils s'avancèrent en grande diligence pour couvrir Dresde avant que les Prussiens pussent y venir. Ce fut à Unckersdorf où se bornèrent les progrès du roi et les suites de la bataille de Torgau.

Comme les blessures du maréchal Daun l'empêchaient de vaquer au commandement de son armée, il en remit le soin à M. O'Donnell. Ce général repassa l'Elbe à Dresde, d'où il envoya les régiments les plus délabrés en Bohême pour se refaire dans des quartiers tranquilles. Le prince de Wurtemberg, qui n'était plus nécessaire en Saxe, retourna joindre en Poméranie MM. de Werner et de Belling, avec lesquels il eut bientôt nettoyé les États du roi du reste des Suédois qui les infestaient encore ; après quoi, il tourna vers le Mecklenbourg, où il établit ses quartiers d'hiver.

Depuis que le roi et le maréchal Daun avaient quitté la Silésie, M. Loudon, en partant de Lœwenberg, avait poussé jusqu'à Léobschütz. Il se proposa de se rendre maître de Cosel ; il donna deux

assauts consécutifs à la place, le 24 et 25 d'octobre, et il fut repoussé deux fois par les bonnes dispositions de M. de Lattorff, qui en était commandant. L'approche de M. de Goltz obligea l'Autrichien à lever le siège. Il se retira à Ober-Glogau, et de là sur les hauteurs de Kunzendorf. Toutefois, lorsqu'il vit que M. de Goltz s'avancait sur lui à la tête de vingt-deux bataillons et de trente-six escadrons, il prit le chemin de Wartha, et se retira dans le comté de Glatz, où il mit ses troupes en quartiers d'hiver, en les étendant en Bohême dans les cercles voisins. L'armée du roi prenait de Neisse, d'où elle s'étendait, par Schweidnitz, à Landeshut, Lœwenberg et Gœrlitz. Les troupes de Saxe reprenaient par Elsterwerda, Coswig, Torgau, Meissen, Freyberg, Zwickau et Naumbourg. Le roi établit son quartier général à Leipzig, pour être plus à portée de concerter certaines entreprises avec le prince Ferdinand de Brunswic contre les Français et les Saxons, qui étaient avancés de ces côtés jusqu'à Mühlhausen et Duderstadt.

Pour comprendre la suite des expéditions qui se firent cet hiver, il sera nécessaire de rapporter la campagne des alliés, qui ne fut pas heureuse pour cette année. Leur armée fut renforcée par 7,000-Anglais et par un nombre à peu près égal de troupes légères qui furent levées durant l'hiver. Dès le 20 de mai, le prince Ferdinand de Brunswic entra en campagne. Il rassembla les troupes à Fritzlär

et poussa en avant MM. d'Imhof et de Luckner, pour occuper les postes importants de Kirchhayn et d'Amœnebourg ; et il détacha sur leur gauche M. de Gilsa , qui s'établit à Hersfeld. Bientôt le prince héréditaire fut obligé d'entrer dans le pays de Fulde pour protéger les livraisons de fourrage qu'en tirait l'armée alliée.

D'un autre côté, l'armée française ne se rassembla que le 10 de juin, auprès de Friedberg. M. de Broglie fit avancer aussitôt le comte de Lusace dans l'évêché de Fulde, pour observer les mouvements du prince héréditaire. Ces premiers apprêts ne découvraient point assez les projets de campagne des Français ; on ne pouvait prendre des mesures positives pour les contrecarrer. Le prince Ferdinand était d'ailleurs dans la persuasion que la France ferait, cette année, les plus grands efforts du côté du bas Rhin. Cette supposition dérangerait les suites de sa campagne, qui peut-être aurait autrement tourné, s'il avait prévenu les Français sur l'Éder. Car l'intention de M. de Broglie était de pénétrer en Hesse, et de là dans le pays de Hanovre, autant que cela se trouverait praticable. Ce fut sur quoi roulèrent toutes ses opérations ; et celles du prince Ferdinand tendaient à l'en empêcher, soit en se saisissant de quelques points capitaux, soit en battant des détachements, et enfin, ne pouvant point attaquer les postes français, à cause de leur force et du terrain avantageux dont ils avaient su profiter, il fit faire une diversion au

prince héréditaire sur Wésel, pour affaiblir les ennemis qu'il avait en Hesse devant lui.

Le premier mouvement de M. de Broglie fut sur Grünberg, et le second, sur l'Ohm. Le prince Ferdinand se tourna vers Ziegenhayn, et de là sur Dittershausen. Ces premières manœuvres donnèrent d'abord l'avantage aux Français de s'emparer de Marbourg. M. de Saint-Germain, qui était au bas Rhin, et qui devait se joindre, selon les ordres qu'il avait, avec le maréchal de Broglie, pour dérouter M. de Spœrcken, qui lui était opposé, s'avança premièrement à Unna, d'où il tourna subitement vers la Ruhr, et de là sur la Diemel. Le général hanovrien ne donna pas dans le piège, et arriva en même temps sur la Diemel. Pour faciliter la jonction de M. de Saint-Germain, M. de Broglie marcha à Neustadt, et de là sur Corbach [8 juillet]. Le prince Ferdinand, qui était encore à Ziegenhayn, envoya le prince héréditaire dans le pays de Waldeck, et le suivit de près. Ce prince s'approcha de Corbach, pour couvrir la marche des alliés, qui passaient le défilé de Sachsenhausen, à un mille derrière lui. L'armée française, fort supérieure en nombre à son détachement, l'attaqua ; il y perdit du monde et du canon ; il se replia sur Sachsenhausen, où il rejoignit le prince son oncle. Comme toute l'armée française était à Corbach, le prince Ferdinand voulut au moins couvrir l'évêché de Paderborn ; il y envoya M. de Spœrcken, qui, à peine arrivé, trouva vis-à-vis de

lui M. de Saint-Germain, que le maréchal de Broglie lui opposait.

Cependant le prince héréditaire, qui supportait avec peine la fatalité qu'il avait eue le jour de Corbaeh, ne tarda pas à prendre sa revanche. Il partit du camp à la sourdine, et enleva un détachement entier de 3,000 Français à Kirchhayn, avec le brigadier Glaubitz, qui le commandait, et le prince de Coethen. D'un autre côté, M. de Broglie ne restait pas dans l'inaction : il essaya d'enlever le corps de M. de Spœrcken, et, quoique ce général hanovrien se retirât à Volkmarœn, et que l'armée des alliés s'approchât pour le soutenir, son arrière-garde n'en fut pas moins maltraitée par les Français. Après cet échec, le prince Ferdinand prit une position à Calden pour couvrir Cassel; le prince héréditaire, à Ober-Velmar; M. de Wangenheim, à Münchhof, et M. de Spœrcken, à Westuffeln. L'armée française suivit les Allemands au delà de Freyenhagen, d'où le comte de Lusace se porta sur l'Éder, et M. Du Muy, sur Warbourg. Comme ce dernier corps ôtait aux alliés la communication avec l'évêché de Paderborn et la ville de Lippstadt, le prince héréditaire et M. de Spœrcken furent envoyés dans cette partie. L'armée des alliés les suivit immédiatement. Le prince héréditaire avait déjà tourné M. Du Muy lorsque le prince Ferdinand arriva. L'action s'engagea tout de suite. Les Français, ayant perdu vingt pièces de canon et 4,000 hommes, se retirèrent à Volk-

marsen, où peut-être on ne les aurait pas laissés tranquilles, sans un accident qui dérangerait toutes les mesures que les alliés avaient prises.

Dès que le prince Ferdinand se fut éloigné de Cassel, M. de Broglie chargea le comte de Lusace du siège de cette place ; mais à peine parut-il, que cette capitale se rendit à lui. Cette ville fut prise par les Français le même jour que M. Du Muy fut battu à Warbourg par les alliés. L'armée française marcha aussitôt à Volkmarsen sur la Diemel, et poussa M. Du Muy à Stadtberg, tandis que, de son côté, le comte de Lusace perça par Münden dans l'électorat de Hanovre. Le prince Ferdinand, qui était resté à Warbourg, opposa M. de Spœrcken à M. Du Muy, et assura sa communication, le mieux qu'il put, derrière la Diemel ; et le prince héréditaire et Luckner passèrent le Wésér à Holzmünden. Ils s'avancèrent sur le comte de Lusace, et le contraignirent d'abandonner Eimbeck, Nordheim et Göttingue, et firent au delà de six cents prisonniers dans le détail de cette opération. Pour le comte de Lusace, il prit la route de Witzzenhausen, et fit diligence pour regagner Münden. Le prince héréditaire, ayant laissé M. de Wangenheim à Uslar pour observer les Français, s'en retourna rejoindre l'armée de son oncle. Par toutes ces différentes manœuvres dont nous avons rendu compte, les alliés ne tenaient plus qu'une lisière de la Hesse ; et, comme ils étaient entièrement coupés de Ziegenhayn, cette forteresse tomba au pouvoir des Fran-

çais, qui en firent la garnison prisonnière de guerre.

Le maréchal de Broglie, ayant ainsi nettoyé tous ses derrières, et se trouvant en possession du pays de Hesse, rassembla tous ses détachements, se porta sur Dürrenberg, et fit mine de vouloir pénétrer en force dans l'électorat de Hanovre. Sur cette démonstration, les alliés se replièrent sur le Wéser, prirent un camp à Bühne, et occupèrent par des détachements les postes de Beverungen, Bodenhagen et Teisselberg. Le prince héréditaire demeura à Warbourg, d'où il surprit de nuit à Zierenberg un détachement de cinq cents Français. Peu de jours après, il marcha du côté de l'Éder, pour soutenir l'entreprise de M. de Bülow sur Marbourg. Cet officier s'avança sur cette ville avec la légion britannique; il surprit les Français, et leur ruina toute leur boulangerie; et il aurait poussé ses avantages plus loin, sans le malheur qui arriva au colonel Fersen, qui, devant le soutenir du côté de Corbie pour protéger sa retraite, se laissa battre par M. de Stainville. M. de Bülow, qui ne fut pas averti à temps de cet accident, eut bien de la peine à se retirer, et ne gagna le corps du prince héréditaire qu'après avoir eu quelques fâcheuses affaires d'arrière-garde à essuyer.

Dans ces entrefaites, M. de Broglie étant retourné à Cassel, le prince Ferdinand prit le camp de Geismar. Cependant, comme les Français ne renonçaient pas au dessein de pénétrer dans l'électorat

de Hanovre, le maréchal Broglie renforça le corps du comte de Lusace de 16,000 hommes. Son intention était de surprendre M. de Wangenheim à Uslar. Ce général y fut attaqué le 19 [septembre]. La supériorité de l'ennemi l'obligea à se retirer, ce qu'il exécuta sans faire de pertes considérables. Aussitôt que le prince Ferdinand fut instruit de ce qui venait de se passer, il envoya des renforts à M. de Wangenheim, avec lesquels ce général retourna occuper son ancien poste. Le comte de Lusace, de son côté, se porta sur Lutterberg, et reprit Goettingue, tandis que d'autres détachements français s'emparèrent de Vach, Hersfeld, Eschwege et Mühlhausen, où ils établirent des magasins auxquels les duchés de Gotha et d'Eisenach furent obligés de fournir les livraisons. D'autres détachements s'étendirent de là dans la Thuringe, pour prêter la main aux troupes de l'Empire et à celles du duc de Wurtemberg, qui s'avançaient alors vers l'Elbe du côté de Wittenberg et de Torgau. Le prince Ferdinand voyait clairement par les différentes mesures que prenaient les Français, que le maréchal de Broglie était intentionné de se maintenir durant l'hiver tant en Hesse que dans le pays de Hanovre; il crut ne pouvoir rompre autrement ce projet que par le moyen d'une puissante diversion, qui, en attirant ailleurs une partie des forces ennemies, lui donnerait jour à pouvoir entreprendre contre la partie de l'armée ennemie qui demeurait vis-à-vis de lui.

Il se pressa d'exécuter ce projet, et il chargea du siège de Wésel son neveu, le prince héréditaire, qui partit aussitôt à la tête de 15,000 hommes pour le bas Rhin. Ce prince renforça son corps, dans sa marche, de tout ce qu'il put tirer des garnisons de Münster et de Lippstadt, et, dès le commencement d'octobre, il investit la ville de Wésel, dont la garnison consistait alors en 2,600 hommes. Il paraît que cette expédition devait être prompte pour réussir, et qu'en hasardant un coup de main, en glissant des troupes pourvues d'échelles du côté du Rhin, et en faisant en même temps une fausse attaque du côté de la porte de Berlin, il aurait été possible d'emporter la place et la citadelle en même temps. Peut-être que cette entreprise parut trop incertaine, et que le prince héréditaire eut des raisons de lui préférer la manière ordinaire d'attaquer les places. Il fit passer le Rhin à une partie de ses troupes, s'empara de la ville de Clèves, où il fit six cents prisonniers, d'où il se rendit à Ruremonde, qui fut prise sans faire de résistance; après quoi il retourna à Bûrich, où il se retrancha entre cette ville et le Rhin, en établissant ses ponts de communication sur cette rivière, au-dessus et au-dessous de Wésel. La tranchée devant cette place fut ouverte, le 11.

D'un autre côté, le maréchal de Broglie ne demeura pas dans l'inaction. Il devina, par la route qu'avait prise le prince héréditaire, quelle pouvait être la nature de l'expédition qu'il allait tenter, et

il envoya incessamment au bas Rhin M. de Castries, à la tête d'un corps de 20,000 hommes. Ce général traversa la Wetteravie, et il fit tant de diligence, qu'il arriva, le 14 du mois, à Nuys; il s'y fit joindre par 10,000 hommes, qu'il tira tant du pays de Cologne que des garnisons des Pays-Bas. Après leur arrivée, il s'avança à Rheinberg, et prit une position derrière le fossé Eugène, canal qui va de cet endroit à Gueldre, d'où il poussa sa gauche à Kloster-Kamp. Le prince héréditaire, mal informé de la force des ennemis, ne croyant point avoir affaire à si forte partie, jugea qu'il lui convenait d'aller à la rencontre des Français, à cause que, s'il battait ce secours, Wésel tombait de lui-même, et que, s'il laissait à M. de Castries le temps d'augmenter son corps, il fallait se résoudre à lever le siège de cette place sans combattre. Dans cette vue, ce prince s'approcha de Rheinberg, et, la nuit du 15 au 16, il marcha à l'ennemi pour attaquer sa gauche au delà de Kloster-Kamp. Le prince ignorait que le corps de Fischer se trouvât posté devant l'armée française. Comme il fut obligé de le déposter, cette tirailerie donna l'alarme au corps de M. de Castries, et le combat s'engagea tout de suite; il fut opiniâtre, et dura depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures avant midi. Les alliés poussèrent une ligne des ennemis; mais le nombre l'emporta. Les Français, faisant avancer sans cesse de nouvelles troupes, qui n'avaient point encore combattu, débordèrent les assaillants sur les deux

années. Les alliés ne purent y résister, et le prince, qui s'aperçut du désavantage que ses gens avaient dans le combat, prit le parti de se retirer à Bürich. Cette affaire lui coûta 1,200 hommes. Les Français ne le suivirent point; mais en revenant dans son camp, il trouva ses ponts emportés par les eaux, qui s'étaient accrues. Ce ne fut que le 18 qu'il acheva de les rétablir, et qu'il repassa le Rhin, leva le siège de la place, et se campa à Brünen, qui n'est qu'à un mille de Wésel. De là le prince observa quelque temps les Français, qui ne firent point mine de le suivre; après quoi il retourna dans le pays de Münster, d'où ayant envoyé une partie de son corps en Basse-Saxe, il remit le reste de ses troupes en quartiers de cantonnement.

Il ne se passa rien de considérable, durant cette expédition, du côté du prince Ferdinand, sinon que M. de Wangenheim, renforcé par quelques troupes qu'il avait reçues de la grande armée, chassa M. de Stainville de Duderstadt, et s'y établit. M. de Broglie, ayant retranché son camp de Cassel, renvoya sa cavalerie dans l'évêché de Fulde; sur quoi le prince Ferdinand repassa le Wésel, et renforça ses postes d'Uslar, Moringen et Nordheim. Nous verrons, dans peu, les ressorts que les généraux firent jouer de part et d'autre pour reprendre ou pour soutenir la Hesse. Cette lutte dura encore les deux campagnes suivantes, et ne se termina que vers la paix, à l'avantage des alliés.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	1
CHAPITRE I ^{er} . — Des arrangements intérieurs de la Prusse et de l'Autriche durant la paix.....	9
CHAP. II. — De la guerre et de la politique depuis 1746 jusqu'à 1756.....	22
CHAP. III. — Cause de la rupture entre la France et l'Angleterre; négociation de mylord Holdernesse; alliance de la Prusse et de l'Angleterre; offres de M. Rouillé; ambassade du duc de Nivernais; la France piquée; guerre déclarée aux Anglais; le duc de Richelieu prend Port-Mahon; bateaux plats qui épouvantent les Anglais; ils font venir des Hanovriens et des Hessois; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse; l'espion Weingarten découvert et sauvé; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohême; intelligence dans les archives de Dresde où tout le mystère d'iniquité se découvre; brouillerie avec l'Autriche; raisons pour déclarer la guerre; première disposition des troupes; projet de campagne.....	47
CHAP. 4. CAMPAGNE DE 1756. — Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohême; bataille de Lowositz; campagne du maréchal Schwerin; secours de Schandau battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.....	68
CHAP. V. — DE L'HIVER DE 1756 A 1757.....	96
CHAP. VI. — CAMPAGNE DE 1757.....	112
CHAP. VII. — DE L'HIVER DE 1757 A 1758.....	207
CHAP. VIII. — CAMPAGNE DE 1758.....	218
CHAP. IX. — DE L'HIVER DE 1758 A 1759.....	274
CHAP. X. — CAMPAGNE DE 1759.....	284
CHAP. XI. — DE L'HIVER DE 1759 A 1760.....	334
CHAP. XII. — CAMPAGNE DE 1760.....	346

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE

9, rue de Fleurus, 9







THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS

WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN
THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY
WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH
DAY AND TO \$1.00 ON THE SEVENTH DAY
OVERDUE.

FEB 5 1945

LD 21-100m-12,'43 (8796a)

YB 2995

YB 2995

BD405

13

1872

v 2

259135

Friedrich II

